This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

Illustrées de Discours Moraux, Philosophiques, & Politiques.

NOVVELLE EDITION.

Augmentée de beaucoup en diuers endroits.

OV SONT ADIOVSTÉES LES FABLES DE PHILELPHE.

Auec des Reflexions Morales,

Par I. BAVDOIN.

A PARIS.
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, sur le second Perron montant à la Sainte Chapelle, à l'Esceu de France.

M. DC. LIX.
Auec Priuilege du Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSEIGNEVR MOROSINI, AMBASSADEVR ORDINAIRE DE LA SERENISSIME REPVBLIQVE DE VENISE, PRES DE SA MAIESTE' TRES-CHRESTIENNE.

MONSEIGNEVR,

Ie deurois craindre sans doute, de choquer la bien-seance ; & par la hardiesse que ie prends d'aborder vostre Personne, sans auoir l'honneur

Digitized by Google

d'en estre connu; pour le peu d'apparence qu'il y a, qu'au lieu de quelque Histoire serieuse, ie vienne vous presenter vn Liure de Fables. Mais, MONSEIGNEVR, *il me semble que ma temerité se rend excusable par l'exemple de la plusspart des Vertueux, qui pour s'introduire aupres des grands Hommes, dont vous estes vn Original, ne trouuent point de meilleur moyen que de leur dedier leurs Ouurages. Ie n'ay donc pas mauuaise raison de les imiter, en vous offrant celuy-cy, qui pour estre d'vne inuention aussi belle que profitable, & où le bon sens & l'esprit éclattent par tout, n'a pas esté mal nommé de quelques Sçauans*, Vn ingenieux Amas de Fictions vtilement imaginées. *Bien qu'il soit vray,* MONSEIGNEVR, *qu'elles n'ont pour Autheur qu'vn pauure Captif, qui durant tout le cours de sa vie fut le Iouët de la Nature, & de la Fortune: si est-ce que sa condition seruile, ny sa mau-*

naiſe mine n'ont pû luy oſter le glorieux tiltre du plus libre & du plus bel Eſprit de ſon ſiecle. Auſſi peut on dire ſans le flater, que la beauté de ſon Ame a ſi bien reparé les defauts de ſon Corps, que par vn Genie extraordinaire, il a regné ſur les affections des plus grands Princes, & meſme pacifié ſouuent leurs querelles, en qualité d'Ambaſſadeur. Vous l'eſtes, MONSEIGNEVR, *de la plus floriſſante de toutes les Republiques; & cela ſuffit pour donner à connoiſtre ce que vous valez dans cette Charge eminente. Elle n'a rien de ſi neceſſaire, pour mettre en eſtime ceux qui l'exercent, que vous ne le poſſediez auec aduantage. Vous auez vne accortiſe merueilleuſe à gagner les volontez des peuples, vn profond iugement à penetrer dans les ſecrets Politiques, & vn Courage inébranlable à ne relâcher iamais de ce qui eſt iuſte. En cela,* MONSEIGNEVR, *Vous imitez entierement ce digne Cheualier* MOROSINI, *vôtre*

Digitized by Google

Oncle, qui faiſant comme vous en cette Cour la charge D'AMBASSADEVR *ordinaire, au temps du feu Roy d'heureuſe memoire, fut honoré par ce Grand* PRINCE *du haut Priuilege de pouuoir porter trois* FLEVRS *de* LIS *dans ſes Armes. Ce fut vne pretieuſe marque d'Hõneur deuë à ſa* VERTV *que vous ſuiuez; & ce n'eſt point auſſi le Hazard, mais le Merite, qui pour le ſeruice de voſtre Patrie, vous fait agir dans vne Dignité dont elle vous a iugé tres-capable, par vne preeminence qui n'eſt pas moins glorieuſe qu'extraordinaire: Car ayant accouſtumé d'enuoyer premierement en Hollande, & aux autres Eſtats, ceux dont elle ſe veut ſeruir pour les Ambaſſades, Elle vous a d'abord enuoyé en France, pour y ſucceder à la ſage adminiſtration de* M. NANI *dont perſonne ne pouuoit remplir la place plus dignement que vous faites. La verité le fait aduoüer ainſi, quand elle publie, qu'auec ce que Vous eſtes d'vne*

Digitized by Google

Maison des plus Illustres de la Republique à qui elle a donné des Euesques, des Cheualiers, & des Senateurs; C'est encore vne chose comme fatale à ceux qui en sont sortis, d'estre nés aux grandes Negotiations, où ils ont accoustumé de reüssir auec aduantage. Mais Vous sur tous les autres, MONSEIGNEVR, *auez le don d'y exceller comme en vn Employ qui vous est particulier, & auquel aussi vous auez estè esleu auec des prerogatiues particulieres. Ce choix legitime,* MONSEIGNEVR *est vne preuue euidente de la prudence de cét Auguste Senat, qu'on ne sçauroit assez admirer. Il monstre par là, qu'il excelle égallement en l'eslection de ses Ministres, & en la conduite de son Estat; par le moyen de laquelle il y a long-temps qu'il a fait perdre à l'ancienne* ROME, *le nom* d'Eternelle, *pour le perpetuer à* VENISE. *Cette Merueille de la Terre, & pareillement cette Reine de la Mer, dequoy n'est elle point*

Digitized by Google

venuë à bout, depuis douze cens ans tous entiers? S'estant agrandie par ses sages Maximes, elle a maintenu la Paix au dedans, & porté la Guerre au dehors; D'où elle s'est acquise la gloire de ne s'estre pas moins fait considerer à ses Alliez par son adresse au Conseil, que redouter à ses Ennemis par la force de ses Armes. En vn mot, elle a vaincu tout ce qu'humainement elle pouuoit vaincre, à la reserue de la Tempeste & des Elemens, contre lesquels, comme dit autrefois vn grand Roy, il ne se trouue point d'Armée inuincible, ny de Puissance assez forte. Mais, MONSEIGNEVR, *vostre incomparable Republique à qui doit elle ces heureux succez & cette grandeur prodigieuse, qui la fait auiourd'huy l'objet de l'estonnement des Nations étrangeres? Ce n'est sans doute qu'à ces Nestors, & à ces Cynees, qui veillent à sa conseruation; & qui sçauent parfaitement comme vous l'Art de gouuerner les Peuples; Ce qu'asseurement*

Digitized by Google

ils ont appris, ou de l'Experience, ou de la lecture des bons Liures, tels que celui-cy, qui en donne ingenieusement les preceptes. C'est pour la quatriéme fois que son Destin vient l'exposer à la lumiere du jour. Mais il n'y parût iamais si magnifique, ny si pompeux qu'en cette Edition derniere. Car sans y comprendre les corrections necessaires, ie me persuade d'auoir comme renouuellé tout l'Ouurage, par les diuers Raisonnemens de Morale & de Politique, qu'en chaque Discours i'ay entremeslés à des Conseils & à des Exemples tirez de l'Histoire. Ainsi, MONSEIGNEVR, *ie ne doy point creindre que tous ces ornemens ioints ensemble, ne vous rendent plus diuertissante l'explication que ie donne aux Allegories de cét Esclaue illustre, qu'elles affranchissent de la Tyrannie du Temps, en le faisant tous les iours reuiure. Par elles, ce Trompeur salutaire fait voir la Verité toute nuë, à l'ombre du Mensonge dont il la*

couure; & par elles mesmes il met à la raison ceux qui n'en ont point, en se seruant de l'exemple des Creatures irraisonnables. Il represente pour cét effet les Ames rampantes par les Serpens attachez à la terre; La Ruze & la Cruauté par le Renard & le Loup; L'Aueuglement de l'esprit, & la malice noire, par le Chat-huant, & par le Corbeau; Comme au contraire, il nous depeint les plus hautes de toutes les Vertus par les plus nobles de tous les Animaux, le Lion, & l'Aigle. A vray dire, MONSEIGNEVR, *ils sont l'vn & l'autre les parfaits Symboles des qualitez excellentes, qui vous mettent dans l'approbation des honnestes gens, & dans leur estime. Vous auez, comme le Lion vn Cœur genereux, porté de luy-mesme aux actions magnanimes; & comme l'Aigle vne Inclination aux choses releuées, conuenables par consequent à vostre Naissance. Les sentimens qu'elle vous inspire, n'ont point d'autre but que la vraye Gloire.*

Digitized by Google

C'est l'vnique Soleil que vos yeux regardent, sans en estre éblouys : C'est la Guide asseurée qui vous conduit en vos Employs honorables, ainsi qu'en vne Lyce, où vous gaignez tous les iours de nouuelles Palmes. Mais ie me trompe bien fort, MONSEIGNEVR, *Cette mesme Gloire est le vray Prix où vous aspirez; Elle seule vous tient lieu d'vn tresor inestimable; Vous ne voulés point de Toison plus riche; Et de la façon que vous en opiniastrés la Conqueste, il paroist visiblement que toutes les faueurs de la Fortune sont au dessous de vostre Vertu. Certes,* MONSEIGNEVR, *comme elle n'ayme rien tant qu'à faire du bien; Aussi oblige-t'elle ceux qui le reçoiuent à ne le mettre point en oubly. Ils l'apprennent ainsi d'vn habile Maistre, & c'est l'Inuenteur de ces Peintures parlantes, qui des choses mesmes dépourueües de tout sentiment, en forme des Creatures sensibles à la reconnoissance. La mienne,* MON-

SEIGNEVR, *ne sçauroit estre que fort petite, à l'égal de la faueur que vous me faites, d'auoir agreable qu'vn Nom si celebre que le vostre, serue de parure & d'enrichissement au frontispice de cét Ouurage; Ce qui me donne esperance, que vous aurez assez de bonté, pour agreer de mesme qu'en vous presentant des Fables, ie vous témoigne veritablement que ie suis*

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur
I. BAVDOIN.

Digitized by Google

AV LECTEVR,

Sur le ſuiet des Fables.

I'Avois eu quelque deſſein, Lecteur, de vous donner vn diſcours plus ample que celuy-cy, touchant la connoiſſance vniuerſelle des Fables; Mais ie me ſuis aduiſé depuis de le reduire en Sommaire, afin d'éuiter le blâme d'amplifier inutilement vne choſe aſſez connuë par les longs Traittez que les Autheurs en ont faits. Ie commenceray donc par la définition de la Fable, que j'appelle proprement *vne Feinte, qui par quelque reſſemblance repreſente la Verité.* Elle eſt au reſte; Raiſonnable, Morale, & Meſlée, ou Propre, ou tres-propre. La Raiſonnable eſt celle où l'on feint l'homme eſtre Autheur de quelque choſe que l'on ſe figure; La Morale, qui tâche d'imiter la façon de viure des Creatures raiſonnables; La

Digitized by Google

Meslée, qui comprend ensemble ce qui est pourueu de Raison, & qui ne l'est pas: La propre, qui par l'exemple des Bestes, & des choses inanimées, démonstre tacitement ce que l'on veut enseigner, comme fait Esope en toutes ses Fables; Et la tres-propre, qui conuient aux Hommes, & áux fabuleuses Deïtez, en ce qui regarde les Actions. A quoy principalement ont accoûtumé d'auoir égard tous les Poëtes, qui traittent de matieres Comiques, ou qui tiennent du Tragique, ou mesme de l'Epique.

Or bien qu'il y ait plusieurs ressemblances, & conformitez, d'où l'on peut tirer le sujet des Fables; Il me semble neantmoins qu'il s'en trouue trois principales, dont la premiere consiste en des operations, qui ne sont pas naturelles; On le pourroit ainsi dire de la ressemblance de l'Homme à la Chimere, non pas touchant la figure exterieure, mais quant aux operations representées par ce Monstre imaginaire, dont le deuant tient du Lion, le milieu de la Chevre, & le derriere du Dragon; Par où il nous est enseigné, que la pluspart du temps les Hommes se laissent conduire, ou par l'apetit Irascible, ou par la Concupiscible, ou par leur propre fantaisie, & leur impruden-

Digitized by Google

prudence. Secondement, on tire les Fables de la ressemblance de la Nature, & des operations ensemble ; comme ce qu'on feint des Hommes & des Dieux, sous l'vne & l'autre forme ; Et troisiémement, des operations qu'on attribuë aux feintes Diuinitez, & aux Creatures humaines. Mais possible qu'il ne seroit pas hors de propos d'en adjoûter vne quatriéme, tirée de la ressemblance, tantost de la Nature, & des operations ; & tantost des operations, & non pas de la Nature. Telle est la Fable de Prothée, Dieu marin, par les transformations duquel nous est figurée la Matiere premiere, qui se change d'vne forme en l'autre, ainsi que l'expliquent presque tous les Philosophes ; Il est vray qu'à le prendre moralement, cela peut s'entendre des Hommes, qui tiennent de la Diuinité, & qui neantmoins se changent, par maniere de dire, en Bestes irraisonnables, & en pierres mesme, toutes les fois qu'ils se laissent emporter à leurs passions brutales ; & qu'insensibles à leur deuoir, ils negligent ingratement le culte de leur Createur.

Quant à l'inuention des Fables, elle appartient plûtost aux Poëtes qu'aux Philosophes ; qui ne s'attachent qu'à la

verité des choses; au lieu que les Poëtes nous y conduisent par certains détours agreables, qu'ils enueloppent de contes faits à plaisir. Car pour ne sortir des bornes de leur Art, ils inuentent ingenieusement ce que bon leur semble; & cela leur reüssit auec tant de bon-heur, que de leurs mensonges mesme, les excellens hommes en tirent des veritez & des meditations rauissantes; comme l'on peut voir dans les Escrits de plusieurs, & particulierement de Maxime de Tyr, Philosophe Platonicien. Que s'il y a quelque chose à blâmer en la pluspart des fictions Poëtiques; c'st à mon aduis quand il arriue que ceux qui en sont les Autheurs, inuentent des Fables, qui à le prendre à la lettre, tiennent du Des-honneste, & de l'Impie mesme; A cause dequoy le diuin Platon les bannit entierement de sa Republique, comme contraires à la Pieté & aux bonnes mœurs; combien que d'ailleurs il les estime grandement, pour la gentillesse de leurs inuentions.

L'on appelle Fables de *Speculation* & *d'Action* ensemble, celles qui peuuent estre expliquées selon le sens Allegorique Speculatif, & selon l'Actif aussi. En voicy vne entre les autres, que i'allegueray pour exemple. Les anciens Poëtes ont

feint que Celius, Dieu par dessus tous les autres, engendra Saturne; que de Saturne nâquit Iupiter, puis Neptune Dieu de la mer, & Pluton Roy des Enfers: Ce que les Platoniciens expliquent fort doctement, quand ils disent que par Celius se doit entendre Dieu, en qui sont comprises toutes les Creatures d'vne maniere inéfable; & par Saturne, le premier Esprit Angelique, ou le Monde exemplaire, selon la doctrine du mesme Platon, & de Mercure Trismegiste. En suite de cela, ils adjoûtent la generation de l'Ame du Monde, qu'ils appellent *Iupiter*, entant que par sa lumiere, & son mouuement, elle gouuerne, & fait agir la partie d'en-haut: Mais à l'égard de ce qu'elle viuifie & regit les Creatures d'icy bas, sujettes à vne continuelle réuolution; ils luy donnent le nom de Neptune; & celuy de Pluton, qui est le Dieu des Richesses, entant qu'elle agit à la production des Metaux, & des pierres precieuses. I'obmets que cette Fable se peut encore expliquer du petit Monde, à sçauoir de l'Homme, en qui sous les noms de Celius, de Saturne, de Iupiter, & de Pluton, nous pouuons entendre la partie Diuine, la Contemplatiue, l'Oeconomique, & la Terrestre.

Digitized by Google

Il y à vne autre ſorte de Fables, à qui l'on peut proprement donner vn ſens tout à fait moral; comme à celle de Narciſſe, qui rauy de ſa propre beauté, trouua la cauſe de ſa mort dans la belle ſource où il ſe miroit, & fut depuis transformé en vne Plante appellée de ſon mom. Ce qui nous apprend, que les Hommes qui s'ayment par trop, & qui ſemblent faire gloire de mépriſer autruy, enchantez par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes, ne ſont dans le monde que des Plantes inutiles, Dieu nous ayant fait naître pour ſeruir noſtre Prochain, & l'aſſiſter charitablement. A cecy ſe rapporte à peu prés vne Fable bien plaiſante, qui dit, que les Hommes, autrefois doubles, furent coupez en deux, pour punition de leur humeur altiere, & trop inſolente: & c'eſt d'où procede que dans la diuerſité de ſes humeurs, l'homme veut du mal à l'vn & qu'il ayme l'autre, à cauſe qu'il le croit ſa moitié, comme ſe l'imagine le Poëte Ariſtophane. Mais il me ſemble plus à propos de dire, que cette Fable a eſté inuentée, pour monſtrer la mutuelle correſpondance qu'il y doit auoir en l'Amitié, & que nous auons accoutumé d'aymer plus les vns, & les autres moins, ſelon que nous y ſommes portez d'incli-

Digitized by Google

nation, & par la conformité de nos mœurs, auec celles de la personne aymée.

De la derniere espece de Fables, à qui l'on peut donner vn sens Speculatif & Moral, est celle de Venus & de Mars, que le jaloux Vulcan prit dans ses filets, & rendit ainsi sa honte publique à la face de tous les Dieux, comme le raconte le Poëte Homere. Les Platoniciens expliquent cela bien delicatement, quand ils disent que par Venus il faut entendre vne forte vnion de plusieurs choses discordantes, comme la celeste, où des Idées sans nombre sont jointes à la Nature; & celle de ce bas monde, qui est tres-estroite, bien que composée de diuerses Creatures, entre lesquelles il y a de la repugnance. Voila quelle est la speculation de cette Fable, qu'Aristote Prince des Peripateticiens explique moralement des Choleriques, & des courages aguerris, qu'il dit estre de complexion plus amoureuse que ne sont les autres hommes.

Ie laisse à part plusieurs autres fictions de cette nature, qu'il me seroit facile de rapporter icy, pour vous faire voir les hauts Mysteres que les Anciens ont cachez sous le voile des Fables; où ie pourrois dire encore, que sainct Augustin a

Digitized by Google

pris la peine d'en moraliser plusieurs que S. Thomas n'en desappreuue point l'vsage, & que Tostat les a illustrées sur les Ethymologies d'Isidore. Mais tout cela seroit superflu, puis que dans celles d'Esope vous auez, ce me semble, vne Matiere assez ample, pour iuger de l'vtilité qui en peut reuenir, & en profiter vous-mesmes. Ie vous les donne plus amples dans cette nouuelle & quatriéme Edition, où il n'y a presque point de Discours que ie n'aye augmenté, sans y comprendre les *Fables de Philelphe* que i'ay adjoustées à la fin. Au commencement de celles d'Esope, à sçauoir en la page 18. vous trouuerez *nourrira d'infamie*, au lieu de *noircira*, & quelques autres fautes semblables, soit de l'Imprimeur, soit de moy, que vous corrigerez s'il vous plaist. Car ie ne pense pas vous raconter vne Fable, mais vne verité, quand ie me dis sujet à faillir.

Digitized by Google

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 23 Avril 1658. signé CEBERET. Il est permis à Pierre Rocolet Imprimeur & Libraire ordinaire de sa Majesté, de r'imprimer, ou faire r'imprimer, *les Fables d'Esope traduites en François, & Moralisées par* I. BAVDOIN, enrichies de Figures, & augmentées en cette derniere Edition, *des Fables de Philelphe, traduites en François & Moralisées par ledit* BAVDOIN, & ce pendant le temps de dix ans, & defences sont faites à toutes personnes d'imprimer, vendre & distribuer ledit Liure, d'en extraire aucune chose en quelque sorte ou maniere que ce soit, de contrefaire ny grauer les Figures sur les mesmes desseins sans le consentement dudit Exposant, ou ses ayans cause. A peine de confiscation des Exemplaires contrefaicts, de trois mille liures d'amende & de tous despens, domages & interests.

Registré sur le Liure de la Communauté des Libraires, le 30 Iuillet 1658. conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement, du 8 Auril mil six cens cinquante-trois.

Et ledit Rocolet a permis à Anthoine de Sommauille, Augustin Courbé, & Iean du Bray, de iouyr du temps porté par iceluy Priuilege suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 28 Fevrier 1659.

Digitized by Google

Lon ne peut voir cette Figure,
Ny L'Art ingenieux dont ce Liure est escrit,
Sans aduoüer que la Nature
A mis dans vn laid Corps vn excellant Esprit

Digitized by Google

LA VIE D'ESOPE PHRYGIEN:

Tirée du Grec de Planudes, surnommé le Grand.

Du Pays, & de la condition d'Esope.

CHAPITRE I.

IE sçay qu'il s'est trouué plusieurs grands Hommes, de qui la Plume excellente s'est employée à nous mettre par écrit l'estat des choses du monde, & leurs naturelles reuolu-

Digitized by Google

tions afin d'en pouuoir laiſſer quelque memoire à la Poſterité. Mais comme il n'eſt pas hors d'apparence, que par vne ſecrette inſpiration des Dieux immortels, Eſope n'ait parfaittement ſçeu la Morale ; il eſt vray-ſemblable auſſi, qu'en bon ſens & en viuacité d'Eſprit, il a de beaucoup ſurpaſſé la plus part de ces gens-là, & les a laiſſé bien loin apres luy. Car il nous fait voir par épreuue, que ſans ſe mettre en peine de chercher à perſuader autruy, ny par les définitions ny par les raiſonnemens, ny meſme par les exemples tirez de l'Hiſtoire des ſiecles paſſez, il ſçait ſi bien gagner les cœurs de ceux qui l'écoutent, en les inſtruiſant comme il fait, & les inſtruire ſi parfaittement par de ſimples Fables, que des Creatures raiſonnables auroient grande honte d'entreprendre, & de faire des actions pour leſquelles, ny les Oyſeaux, ny les autres Animaux n'ont aucun inſtinct, & qu'ils ne voudroient pas meſme auoir faites : Comme au contraire, ceux qui auroient tant ſoit peu de raiſon, rougiroient ſans doute de ne s'adonner pas aux choſes honneſtes, auſquelles il feint pluſieurs Beſtes brutes s'eſtre de leur temps fort ſagement employées ; & ainſi les vnes auoir éuité d'extrémes dangers qui les menaçoient, &

Digitized by Google

les autres en auoir receu beaucoup de profit au besoin.

Donc cét excellent Homme, qui durant sa vie se proposa dans l'Esprit l'Image d'vne Republique de Philosophes; & qui ne mit pas tant la Philosophie dans les Paroles, que dans les Actions, fut de condition seruile, & natif d'Ammorien, ville de Phrygie, que l'on surnommoit la grande. Ce qui me fait croire tres-veritable ce qu'allegue le diuin Platon en son Dialogue intitulé *Gorgias*, où il dit, que la Nature & la Loy sont grandement contraires & differentes. Car la Nature ayant fait naistre Esope d'vn Esprit libre, la Loy des Hommes liura son Corps à la Seruitude. Elle ne pût toutesfois ny corrompre la Liberté de son Esprit, ny le mettre hors de son assiette, quoy qu'elle transportast son Corps en plusieurs lieux, & en diuerses Affaires.

Digitized by Google

Description du Corps d'Esope ; & de la viuacité de son Esprit.

CHAPITRE II.

ESope ne fut pas seulement serf de condition, mais le plus difforme de tous les Hommes de son temps. Car il auoit la teste pointuë, le nez plat, le col court, les lévres grosses, & le teint noir; d'où luy fut donné son nom, car *Esope* signifie le mesme *qu'Ethiopien*. Auec celà il estoit ventru, bossu, tortu par les pieds, & possible plus laid que le Thersite d'Homere. Mais ce qu'il y auoit de pire en luy, c'estoit sa parole lente, sa voix casse, & la peine qu'il auoit à se faire entendre. Toutes lesquelles choses semblent auoir esté cause de sa Seruitude. Car c'eust esté merueille, si estant ainsi laid & difforme, il eust pû s'échaper d'vne condition seruile. Mais quelque imparfait qu'il fust de Corps, cela n'empéchoit pas qu'il n'eust naturellement vn Esprit habile, & qui reüssissoit heureusement en toute sorte d'inuentions.

Digitized by Google

Esope se iustifie deuant son Maistre, & luy fait voir qui auoit mangé les figues.

CHAPITRE III.

LE Maistre d'Esope le croyant inhabile aux affaires domestiques, s'aduisa de l'enuoyer trauailler aux Champs, où il ne fut pas plustost arriué, qu'il mit tout de bon la main à l'œuure. Cependant, comme il eut pris fantaisie à son Maistre de s'en aller à sa Métairie, pour y voir le trauail de son nouueau Seruiteur, il arriua qu'vn certain Laboureur luy fit present de belles & grosses figues. Elles luy furent tres-agreables pour leur beauté : si bien qu'il s'aduisa de les donner à l'vn de ses valets, nommé *Agatopus*, pour les luy garder iusques à son retour des Bains. Sur ces entrefaites, Esope s'en estant allé au logis pour quelques affaires, Agatopus sçeut prendre son temps, & donna ce conseil à l'vn de ses compagnons : *Saoulons-nous*, luy dit-il, *de ces figues ; Que si nostre Maistre les demande, nous luy ferons accroire qu'Esope les aura mangées, & témoigne-*

Digitized by Google

tous nous deux contre luy. Car ce qu'il est entré dans la maison, nous seruira d'vn beau pretexte, pour inuenter plusieurs fourberies, à son dommage; joint qu'vn homme seul ne pourra rien contre deux, & qu'il n'osera dire mot à faute de preuues. Ces choses ainsi concluës, ils se mirent à manger les figues: Et à chaque morceau qu'ils en faisoient, *malheur sur toy*, disoient ils, *miserable Esope!* Quelque temps apres, leur Maistre estant de retour des Bains, la premiere chose qu'il demanda, ce fut qu'on luy apportât ses figues. Mais apres qu'on luy eust répondu qu'Esope les auoit mangées, il se mit fort en colere, & commanda qu'on l'appellast. Comme il fut venu; Quoy, luy dit le Maistre, méchant que tu és, as-tu fait si peu de compte de moy, que d'oser entrer en mon sellier, & manger les figues que i'auois commãdé qu'on me gardast? Esope bien étonné de ces langages, les écoutoit tout confus, & ne sçauoit qu'y répondre, pour n'auoir la liberté de la langue. Mais enfin, comme il apperceut que des paroles on en vouloit venir aux coups; se jettant aux pieds de son Maistre il le pria de se donner vn peu de patience. Cela dit, il courut prendre de l'eau tiede, qu'il beut deuant tous: puis s'estant mis les doigts dans la bouche,

Digitized by Google

pour se faire vomir, il ne rendit seulement que l'eau, pource qu'il n'auoit rien mangé de tout ce iour-là. Alors il pria son Maistre, que ses Accusateurs en fissent autant, afin de connoistre par ce moyen celuy d'entr'eux qui auroit mangé les figues. Cette proposition d'Esope pleut fort à son Maistre, qui bien étonné du bon sens, & de l'esprit de son nouueau seruiteur, voulut que les deux autres beussent comme luy de l'eau tiede. Ce qu'en effet les galands auoient bien resolu de faire, & non pas de mettre tout de bon leurs doigts dans la bouche, mais de les tourner seulement çà & là, tout à l'entour des machoires: Ce que toutesfois il ne fut pas besoin qu'ils fissent. Car à peine eurent-ils beu, que l'eau tiede leur prouoquant le vomissement, leur fit rendre gorge, & par consequent les figues. Ainsi la calomnie de si méchans valets paroissant à découuert aux yeux de leur Maistre, il commanda qu'ils fussent dépoüillez tous nuds, pour estre foüettez; Et ce fut alors que l'experience leur fit connoistre la verité de ce bon mot; *Que tel veut faire du mal à autruy, qui s'en fait à soy-mesme, sans y penser.*

Par quelle aduanture Esope receut le don de bien parler.

CHAPITRE IV.

LE iour suiuant, apres que le Maistre d'Esope fut de retour à la Ville, & qu'il l'eust laissé aux Champs pour faire la tâche qu'il luy auoit ordonnée, il arriua que les Sacrificateurs de Diane, ou quelques autres hommes, s'estans fortuitement égarez de leur chemin, firent rencontre d'Esope, & le prierent instamment par Iupiter l'Hospitalier, de leur monstrer per où il falloit aller à la Ville. Alors Esope les ayant premierement fait asseoir à l'ombre d'vn arbre, leur donna de quoy manger sobrement, puis il leur seruit de guide, & les remit dans le chemin qu'ils luy demandoient. Eux donc se sentans extrémement obligez à la courtoisie d'vn si bon hoste, leuerent les mains au Ciel, & recompenserent leur bien-faicteur par des prieres, qu'ils firent en sa faueur. Ces choses ainsi passées, Esope s'en retourna, & fut saisi d'vn profond sommeil,

Digitized by Google

tant pour ſon trauail continuel, que pour la grande chaleur qu'il faiſoit. Durant qu'il dormoit, il luy ſembla que la Fortune ſe preſentoit deuant luy, & qu'elle meſme luy délioit la langue, luy donnant non ſeulement la grace & la facilité du diſcours, mais auſſi la ſcience des Fables. Apres cette apparition, auſſi-toſt qu'il fut éueillé: *Voy*, dit-il, *que i'ay dormy doucement! & que i'ay fait vn ſonge agreable! Mais ce qui m'étonne dauantage, c'eſt que ie n'ay plus de peine à parler, & que ie nomme aiſément toutes choſes par leur nom, comme, vn Bœuf, vn Aſne, vn Raſteau. Par les Dieux immortels, ie ne ſçay d'où m'eſt venu vn ſi grand bien: C'eſt, ſans doute, du bon accueil que i'ay fait aux Eſtrangers. Car il eſt à croire que pour reconnoiſſance de cela, quelque Dieu m'a eſté fauorable, & qu'ainſi d'vn bon office, on n'en doit eſperer que du bien.* De cette façon Eſope tout réjouy d'vne ſi belle auanture, ſe remit à ſon trauail ordinaire.

Digitized by Google

La vente d'Esope.

CHAPITRE V.

ZEnas (c'estoit le nom de celuy qui auoit la charge de la Métairie,) estant allé voir si les Manœuures s'acquittoient bien de leur trauail, en apperceut vn entre les autres qui ne s'y portoit pas si ardemment qu'il eust voulu: ce qui fut cause qu'il se mit à le frapper pour vne legere faute. Esope ayant pris garde à celà; *Pourquoy*, luy dit-il, *frappes-tu sans cause ce bon homme, qui ne t'a fait aucun tort, & d'où vient encore qu'il ne se passe aucun iour que tu n'en fasses de mesme à tout ce que nous sommes icy de seruiteurs? Asseurément ie suis resolu de m'en plaindre à nostre Maistre.* Ces paroles d'Esope étonnerent fort le Métayer Zenas, si bien qu'apres y auoir vn peu pensé; Certes, dit-il à par soy, ie ne dois point mettre en doute que mes affaires n'aillent tres-mal, s'il arriue qu'Esope fasse sa plainte tout le premier. Ie suis donc d'aduis de le preuenir, & de l'accuser enuers mon Maistre, auant que luy-

Digitized by Google

mesme m'accuse, & qu'ainsi ie ne sois mis hors de charge. Cette resolution prise, il s'en alla droit à la Ville trouuer son Maistre. Comme il l'eust abordé, il se donna l'alarme à soy-mesme en le saluant. Ce que son Maistre ayant reconnu; D'où vient, luy dit-il, que tu és si fort émeu, en t'approchant de moy ! A ces mots, Zenas s'estant vn peu remis; Ce que ie viens icy, répondit-il, est pour vous aduertir, Seigneur, qu'il est aduenu vne merueilleuse chose en vostre maison des champs. Et quoy, repartit le Maistre, quelque arbre a-t'il porté du fruict auant le temps; ou bien y a-t'il quelque Beste qui ait conceu contre nature ? Ce n'est pas *cela*, luy repliqua Zenas; tout ce que i'ay à vous dire, c'est qu'Esope, qui iusques icy semble auoir esté muet, a maintenant la parole libre. Ainsi t'en puisse-t'il prendre, reprit le Maistre, puis que tu és si peu sensé, que de tenir pour monstrueux cét éuenement. I'en suis bien content, répondit Zenas, & veux taire tres-volontiers les injures qu'il m'a dites. Mais il n'est pas possible de supporter les outrages qu'il profere méchamment contre vous, & mesme contre les Dieux. Ces paroles fâcherent fort le Maistre de Zenas, qui pour luy témoigner son ressenti-

Digitized by Google

ment; Va, luy dit-il, ie te remets Esope, pour en faire à ta volonté, & le vendre, ou le donner à qui bon te semblera. Apres donc que Zenas pouuant disposer d'Esope, luy eust fait sçauoir combien grand estoit l'empire qu'il auoit sur luy: Esope sans s'étonner; Ie n'empéche pas, luy dit-il, que tu ne fasses de moy ce qu'il te plaira. Voila cependant qu'il vint à passer par là vn certain Marchand, qui tournant exprés par ce Village pour achepter du bestail, s'enquit de Zenas, s'il n'auoit point quelque beste à vendre. Ie n'en ay aucune, luy répondit Zenas, mais bien vn Esclaue, qui n'est pas loin d'icy, que ie te vendray, si tu le veux achepter.

Le marchand l'ayant alors voulu voir, Zenas fit incontinent venir Esope. Mais l'autre ne l'eust pas plustost aduisé, que s'éclattant de rire. O prodige! dit il à Zenas, où as-tu pris ce pot? Est-ce vn homme que tu me montres, ou quelquel tronc d'arbre? Certes, s'il ne parloit comme il fait, ie le prendrois proprement pour vne oudre enflée: vrayment il estoit bien besoin que tu me détournasses de mon chemin pour me faire voir ce malencontre. Il voulut là dessus passer outre; mais Esope le suiuant; Arreste vn peu, luy dit-il; A ces mots le marchand tourna

Digitized by Google

visage; & bien fâché contre Esope; Va-t'en loin de moy, luy dit-il, vilain mastin que tu és. Tout beau, repartit Esope, à tout le moins dy-moy quelle affaire t'ameine icy. Ie n'y suis venu, répondit le marchand, qu'en intention d'y achepter quelque chose de bon, & voila pourquoy ie n'ay pas besoin de toy, qui ne vaux rien, & qui n'es qu'vne marchandise inutile & gastée. Si est-ce pourtant, adjoûta Esope, que tu m'achepteras, si tu me veux croire, & ie m'asseure que tu ne seras pas fâché de m'auoir. Dieux! continua le marchand, quel profit me pourroit-il reuenir d'vne personne faite comme toy, qui attires la haine de tout le monde? Ie m'en vay te le dire, repartit Esope: n'as-tu point chez-toy quelques enfans qui soient fâcheux, & sujets à pleurer? Si cela est, prends-moy pour leur Pedant, & ils auront peur de moy comme d'vn homme masqué. Le marchand ne pût s'empécher de rire oyant ces paroles, & se tournant vers Zenas. Sus donc, luy dit-il, combien me veux-tu vendre ce Malheureux? Donne-m'en trois oboles, répondit Zenas, & l'emmene auec toy. Le marchand en demeura content, & les luy donnant; Ie n'ay, dit-il, ny rien dépensé, ny rien achepté non plus. Il se mit

Digitized by Google

donc en chemin, & son Esclaue apres luy; Et ne fut pas plustost arriué en sa maison, que deux enfans qui estoient à la mammelle voyant Esope, en eurent peur aussitost, & se mirent à crier. Ce que voyant Esope; Et bien, dit-il à son nouueau Maistre, ne voila-t'il pas vn effet de ma promesse? A ces mots, le marchand luy commanda de salüer ses compagnons, & d'entrer plus auant dans le logis; mais comme il se fut mis en estat de le faire; Vrayment, direntils entr'eux, c'est vn grand malheur à nostre Maistre, d'auoir achepté vn Valet si monstrueux, & si difforme que celuy-cy; & il semble proprement qu'il ne l'ait pris, que pour seruir de mal-encontre & de sortilege dans sa maison.

D'vn fardeau, dont Esope se chargea.

CHAPITRE VI.

QVelque temps apres que le Marchand fut de retour en son logis, il commanda à ses seruiteurs de faire des balles de marchandise, & se tenir prests

Digitized by Google

pour son voyage d'Asie, où il estoit resolu d'aller, & de partir le lendemain. Ils firent donc aussi-tost le commandement de leur Maistre, & partagerent entr'eux les fardeaux qu'ils auoient à porter. Esope se mit alors à les prier de luy donner le moins pesant, comme à celuy qui pour n'auoir esté vendu que depuis peu, n'estoit pas encore bien accoutumé à tels seruices. Se laissants donc toucher à ces paroles, ils luy répondirent, qu'ils le dispensoient de porter aucune chose, s'il ne le vouloit. Mais luy n'en demeura pas d'accord, disant qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il fut le seul qui demeurast inutile, tandis que tous les autres trauailleroient: Et ainsi sur ce que ses compagnons luy permirent de choisir entre tous les fardeaux celuy qu'il iugeroit le plus à son gré, apres qu'il eust bien regardé çà & là, & assemblé quantité de choses, comme vases, sacs, balots & paniers, il voulut enfin estre chargé d'vne corbeille pleine de pain, que deux personnes deuoient porter. Par cette action il apresta d'abord à rire à ses compagnons, qui dirent de luy, qu'il n'y auoit rien de plus sot, que cét homme de neant, & qu'il le faisoit assez paroistre, en ce qu'apres les auoir requis de luy donner le fardeau le

moins pesant ; il auoit neantmons choisi celuy qui l'estoit le plus. Ce qui n'empescha pas que pour luy complaire, ils ne luy missent la corbeille sur les épaules, Luy cependant ayant le dos chargé pardessus ses forces, en estoit presque accablé, & se secoüoit tantost d'vn costé, & tantost de l'autre. Dequoy le marchand bien étonné; Asseurément, dit-il, Esope a déja gagné l'argent qu'il me couste, puis qu'il est si ardent & si prompt à la fatigue; car, à ce que ie voy, il porte la charge d'vn cheual.

Mais aprés qu'ils furent arriuez au logis où ils deuoient disner, & qu'on eust commandé au subtil Esope de distribuer à châcun sa portion de pain, ils en mangerent beaucoup, pource qu'ils estoient plusieurs de compagnie, & ainsi sa corbeille demeura à demy vuide. Par ce moyen estant bien fort allegé de son fardeau, il en marcha plus à l'aise apres le disner. De cette mesme façon; comme le soir fut venu, il fit la distribution des pains au lieu où ils soupperent, de sorte que ne restant plus rien dans sa corbeille, il la chargea tout à son aise sur ses espaules, & se mit à marcher si viste, que deuançant de bien loin ses compagnons, ils ne sçauoient qu'en penser, & mettoient

en

en doute si celuy qu'ils voyoient deuant eux estoit ce vilain Esope, ou bien quelque autre que luy. Mais enfin comme ils vinrent à recònnoistre que c'estoit luy veritablement, ils ne pûrent s'estonner assez, de voir qu'vn si chetif bout-d'homme leur auoit ioüé ce tour de souplesse, & fait plus sagement qu'eux, en ce qu'il auoit voulu porter les pains, bien asseuré qu'il en seroit déchargé facilement, & auant que de toute autre chose; au lieu que ses compagnons n'en pouuoient pas vser ainsi, estans chargez de balles de marchandise, & de semblable attirail, dont il n'étoit pas possible de se défaire si aisément, que des prouisions de bouche.

Esope est derechef vendu.

CHAPITRE VII.

QVand le Marchand fut arriué en la ville d'Ephese, il y vendit plusieurs autres Esclaues, sur lesquels il profita grandement. Il ne luy en resta plus que trois, dont le premier estoit vn Grammairien; le second vn Musicien, & le troisiéme

Digitized by Google

Esope. Apres qu'vn de ses amis luy eut conseillé de faire voile à Samos, sur l'esperance qu'il luy donna d'y tirer plus de gain de ses Esclaues, il se laissa vaincre à ses persuasions, & se mit sur mer. Y estant arriué, il fit habiller de neuf le Grammairien & le Musicien, & les mit en vente en plein marché. Mais dautant qu'Esope ne pouuoit s'accommoder d'aucun habit, pour estre contre-fait en tout son corps, il s'aduisa de le couurir d'vn méchant sac. L'ayant ainsi déguisé, il le mit au milieu de ses deux compagnons, afin que ceux qui le verroient en cét équipage s'en étonnassent, & que ce leur fust vn sujet de dire; *D'où vient cette abomination, qui obscurcit ainsi le lustre des autres?* Or bien que le pauure Esope seruit d'vne matiere de raillerie à plusieurs, si ne laissoit-il pas de les dédaigner, & de les regarder hardiment.

Voila cependant que le Philosophe Xanthus, qui faisoit sa demeure à Samos, s'en vint au marché, où voyant les deux ieunes Esclaues si bien habillez, & tout au contraire Esope, qui estoit au milieu d'eux; si contre-fait, & en si mauuais équipage, il s'emerueilla de l'inuention du marchand; Car il auoit mis le laid au milieu, afin que par l'opposition de sa

déformité, les deux autres ieunes garçons semblassent plus beaux qu'ils n'étoient. Comme il s'en fut approché de plus prés, & eut demandé au Musicien de quel pays il estoit; *Ie suis de Capadoce*, luy répondit-il. *Que sçais-tu faire*, luy dit Xanthus, *Toutes choses*, repartit le Musicien. A ces mots, Esope se mit à rire: A quoy les disciples de Xanthus ayans pris garde, & qu'en riant il auoit monstré les dents; ils le trouuerent si laid, qu'ils s'imaginerent de voir quelque Monstre. Ce qui fut cause que tous ensemble commencerent à s'en mocquer. Asseurément disoit l'vn, c'est vn hargneux, qui monstre les dents. Qu'est-ce qu'il peut auoir veu, demandoit l'autre, qui l'oblige ainsi à rire? Ce n'est pas rire, adjoustoit vn troisiéme, c'est se refrogner. Parmy ces railleries, ils desiroient tous sçauoir à quel propos il s'estoit éclatté de rire. Ce qui fit qu'vn d'entr'eux, luy en ayant demandé la cause; *Retire-toy d'icy*, répondit Esope, *ô brebis de mer!* Paroles qui le rendirent si confus, qu'il s'en alla tout à l'instant.

En suite de ces choses, Xanthus s'enquit du Marchand, combien il vouloit vendre le Musicien: Mais comme il eut fait réponse, qu'il luy cousteroit mille

Digitized by Google

oboles, l'excez du prix l'en degousta, & le fit venir au Grammairien. D'abord il l'interrogea de quel pays il estoit? *De Lydie*, répondit-il. *Que sçais tu faire*, reprit Xanthus. *Toutes choses*, repliqua l'Esclaue. Ce qu'oyant Esope, le rire luy échappa, comme auparauant. A cause dequoy vn des Disciples s'obstinant plus fort à vouloir apprendre, pourquoy il rioit ainsi à tout propos; Va-t'en le luy demander, luy répondit vn de ses compagnons, si tu veux estre appellé *Bouc marin*. Sur ces entrefaites, Xanthus s'informa derechef du Marchand, combien il desiroit vendre le Grammairien? A quoy ayant fait réponse, qu'il en vouloit auoir trois mille oboles, le Philosophe se rebutta d'vn si haut prix, & s'en alla d'vn autre costé. Il fut neantmoins retenu par ses Escoliers, qui luy demanderent si ces Esclaues ne luy estoient point agreables? Ils me plaisent assez, leur répondit Xanthus, mais ie ne suis pas d'aduis d'auoir des valets qui me coustẽt si cher. Puis qu'il ne tient qu'à cela, dit vn de leur troupe, il n'y a, ce me semble, aucune Loy, qui vous deffende d'achepter le plus difforme de tous. Car auec ce qu'il ne vous seruira pas moins biẽ que les autres, nous sommes contens de payer ce qu'il coustera. Vrayment, adioûta Xanthus, il feroit beau voir que vous fournis-

ſez l'argent, & que i'acheptaſſe la marchandiſe. Cela ne ſeroit pas raiſonnable, ioinct que i'ay vne Femme qui ayme trop la netteté, pour ſouffrir d'eſtre ſeruie d'vn homme ſi laid, & ſi mal propre. C'eſt à quoy vous ne deuez pas vous arreſter, luy répondirent les Eſcoliers, puis qu'il y a vne ſentence qui dit, *Qu'il ne faut point obeyr à la Femme*. Bien donc, repliqua le Philoſophe; faiſons marché de cét Eſclaue difforme. Mais auant que paſſer outre, voyons s'il ſçait quelque choſe, afin de n'employer pas mal noſtre argent. Là-deſſus eſtant retourné vers Eſope; *Réjouy-toy*, luy-dit-il. *Pourquoy*? répondit Eſope, *eſtois-ie maintenant triſte? Ie te ſaluë*, adioûta Xanthus; *Et moy ie te ſaluë auſſi*, dit Eſope. Le Philoſophe n'eſtant pas moins eſtonné que ſes Eſcoliers, d'vne ſi ſoudaine réponce. *Qui es-tu*, luy demanda-t'il. *Ie ſuis noir*, répondit Eſope; Ce n'eſt pas ce que ie deſire de ſçauoir de toy, répondit Xanthus; Ie veux ſeulement que tu me diſes ton païs, ou le lieu d'où tu és ſorty. *Du ventre de ma Mere*, dit Eſope. Ce n'eſt point encore cela, repartit le Philoſophe, c'eſt le lieu de ta naiſſance que ie te demãde. *Ie ne me ſouuiens point*, repliqua Eſope, *que ma mere m'ait iamais declaré, ſi le lieu où elle me fit eſtoit haut ou bas*. Que ſçais tu faire?

Digitized by Google

continua Xanthus. *Rien*, répondit Eſope; D'où vient cela; adjouſta le Philoſophe; *C'eſt*, dit Eſope, *de ce que mes Compagnons ſe ſont vantez de ſçauoir tout, & qu'ainſi ils ne mont rien laiſſé de reſte.* Ces ſubtilitez d'Eſope plurent ſi fort aux Eſcoliers de Xanthus, que tous étonnez de l'ouyr; Par la prouidence des Dieux! s'écrierent-ils, il a tres-bien répondu. Car il n'eſt point d'homme qui ſçache tout, & c'eſt, ſans doute, ce qui luy a donné ſujet de rire. Apres cecy, Xanthus l'ayant derechef interrogé s'il vouloit qu'il l'acheptaſt? Ne vois-tu pas, luy dit Eſope, que c'eſt vne affaire, en laquelle tu n'as nullement beſoin de mon conſeil: fay lequel des deux te ſemblera le meilleur, ou de m'acheter ou de me laiſſer: Nul ne fait rien par la force: c'eſt vne choſe qui dépend abſolument de ta volonté: ſi elle te porte à m'auoir, ouure ta bourſe, & compte de l'argent: ſinon, ceſſe de te mocquer de moy. Cette réponſe le fit admirer plus fort qu'auparauant des Eſcoliers de Xanthus, qui dirent entr'eux; Par les Dieux! il a vaincu à cette fois noſtre Maiſtre. Alors Xanthus s'adreſſant à luy derechef; Vien-ça, luy dit-il, quand ie t'auray acheptè, ne t'enfuïras-tu point? ſi ie le veux faire, répondit Eſope en riant,

Digitized by Google

ie ne me seruiray nullement de ton conseil, comme n'aguere tu n'auois pas besoin du mien. Tu ne parles-pas mal, reprit Xanthus; mais ie suis fâché que tu és si laid. *O Philosophe*, repartit Esope, *il faut considerer l'Esprit, non pas le visage.*

Apres ces deuis, Xanthus se tournant vers le Marchand. Combien veux-tu, dit-il, que ie te paye de celuy-cy? A ce que ie vois, répondit le Marchand, tu sembles n'estre icy venu que pour dépriser ma marchandise. Car tu as laissé ces deux ieunes Garçons, qui estoient fort propres pour vn tel homme que toy, & as fait élection de ce visage difforme. Cela ne t'importe, continua Xanthus, ie n'en veux point d'autre pour maintenant. Prends-le donc, dit le Marchand, pour la somme de soixante oboles. Les Ecoliers les luy donnerent incontinent, & ainsi Xanthus demeura maistre d'Esope. Cependant les Fermiers qui estoient là presens, ayans eu avis de cette vente, estoient fort fâchez, & vouloient sçauoir qui estoit le vendeur, & qui l'achepteur. Mais dautant qu'vn chacun auoit honte de se declarer, pour raison d'vn si bas prix, Esope qui estoit au milieu. *C'est moy*, s'écria t'il, qui ay esté vendu: *Celuy-là est l'Achepteur, & cetuy-cy le Vendeur. Que s'ils se taisent tous*

Digitized by Google

deux, pour cela mesme il faudra que ie demeure affranchy. Les Fermiers furent bien aises de sçauoir l'affaire, & donnerent à Xanthus le droict du peage, puis se retirerent.

Xantus fait vn present d'Esope à sa Femme.

CHAPITRE VIII.

ESope se mit donc à suiure Xanthus, comme il s'en alloit en sa maison. Alors ayant pris garde que son Maistre pissoit en marchant; apres auoir retiré sa robe, il la luy prit par derriere, & la tirant à soy; *Vends-moy*, luy dit-il, *tout incontinent, autrement ie m'enfuiray. Pourquoy cela?* reprit Xanthus. *Pource*, répondit Esope, *que ie ne pourray iamais seruir vn tel Maistre. Car s'il est ainsi que toy qui as vn empire absolu sur mes volontez, & qui ne crains personne, ne donnes point toutesfois aucun relâche à ta nature, puis que tu pisses en marchant; que faudra-t'il que ie fasse, si tu m'enuoyes à quelque affaire? ne seray-ie pas contraint de décharger mon ventre en volant, s'il aduient que*

Digitized by Google

La Nature exige de moy quelque chose de semblable? Quoy, adiousta Xanthus, cela te met-il si fort en peine? Tu ne sçais donc pas, que si ie pisse en marchant, ie le faits exprés, pour éuiter trois grands maux? Quels maux? demanda Esope. Si ie me fusse tenu debout, repartit Xanthus, le Soleil m'eust brûlé la teste, & la Terre les pieds, ioinct que l'acrimonie de l'vrine m'eust offensé les narines.

Ils s'entretenoient ensemble de tels discours en s'en allant au logis, où apres qu'ils furent arriuez, Xanthus voulut qu'Esope demeurast deuãt la porte: pource, disoit-il, qu'il sçauoit que sa Femme se picquoit vn peu de gentillesse, & qu'il ne falloit pas luy presenter vn objet si difforme, sans l'auoir preuenu par quelque bon mot. Il entra donc plus auant dans le logis, où l'ayant trouuée? Ma Maistresse, luy dit-il, vous ne me reprocherez plus desormais les deuoirs que me rendent vos seruantes; Car ie vous ay achepté vn Valet qui est deuãt nostre porte, en qui vous remarquerez vne si excellẽte beauté, que vous n'en auez iamais veu de semblable. Les seruantes croyant ces paroles veritables, en furent si fort touchées, qu'elles se débattoient déja, à qui auroit pour mari ce beau seruiteur. Cependant la femme

Digitized by Google

de Xanthus ayant commandé qu'on appellast ce nouueau valet, pour le faire entrer, il y en eut vne qui courut à la porte plus promptement que les autres, estimant par ce bon office, de tenir déja des erres de son futur mariage. Mais aprés qu'elle eut appellé ce gentil seruiteur, & qu'auec vne contenance asseurée il luy eut dit, Me voila; c'est moy, la seruante toute étonnée, luy demanda s'il n'estoit point celuy qu'on nommoit Esope? Ie le suis en effet, luy répondit-il. Puis que cela est, continua la seruante, n'entre point dans le logis, si tu me veux croire, autrement tout le monde s'enfuïra. Comme elle parloit ainsi, il suruint vne autre seruante, qui le regardant fixement. Il faut, s'ecria-t'elle, qu'auant que mettre le pied ceans, tu souffres qu'on te découpe le visage. Mais sur tout, garde toy bien de m'approcher. Esope entra tout à mesme temps, & se presenta deuant la femme de Xanthus, qui le voyant si difforme; Malheureux, dit-elle à son mary, d'où m'auez-vous amené ce Monstre? Ostez-le, ie vous prie de deuant moy. Tout beau, ma Femme, répondit Xanthus, ne vous faschez point, ie vous prie, & cessez de vous mocquer de mon nouueau seruiteur. Comment, reprit-elle,

Digitized by Google

que ie ne m'en mocque point ? Comme s'il n'estoit pas bon à voir, que vous me dédaignez, & que vous voulez auoir vne autre femme que moy. Certes, il est bien à croire, que n'osant sans honte me dire, que ie sorte de vostre maison, vous m'auez amené cette belle teste de chien, afin que ie m'enfuye bien loing, ne pouuant qu'à regret en estre seruie: Donnez moy doncques mon doüaire, & ie m'en iray. Ces langages n'étonnerent point autrement Xanthus, qui se tournant vers Esope, se mit à le reprendre, de ce qu'en chemin le voyant pisser, il luy auoit dit de si bons mots pour rire, & que cependant, il demeuroit muet deuant sa femme. A quoy l'ingenieux Esope ayant fait réponse, qu'il la iettast dans vn gouffre. Tay-toy, méchant, luy dit Xanthus, ne sçais-tu pas, que ie l'ayme comme moy-mesme. Quoy? repartit Esope; Tu t'arrestes donc à l'amour d'vne Femme? Pourquoy non, ô chetif Esclaue, i'en suis en effet extrémement passionné. A ces mots, Esope frappant du pied; O Dieux, s'écria-t'il, le Philosophe Xanthus se laisse gouuerner par sa Femme! Se tournant à mesme temps vers elle; Madame, luy dit-il, voudriez-vous pas bien, que vostre Mari vous eust acheptè quelque ieune

Digitized by Google

seruiteur, qui fut vigoureux, & de bonne mine, pour vous contempler toute nuë dans le Bain, & se ioüer auec vous, au des-honneur de vostre bon Philosophe? O Euripide, que n'ay-ie ta bouche d'or, pour dire auec toy; *Grande est l'impetuosité des vagues de l'Ocean, grand le debord des riuieres, & merueilleuse la violence du feu. C'est encore vn accident bien dur à supporter que la Pauureté, & il y a vne infinité d'autres choses qu'il est impossible de souffrir, tant elles sont pernicieuses; mais il n'y a riẽ si à craindre qu'vne mauuaise Femme.* Cela estant, Madame, vous qui estes mariée à vn Philosophe, gardez-vous bien de vous faire seruir par des valets, qui soient plus beaux & plus gentils qu'il ne faut, de peur de mettre en ombrage vôstre mari. A ces mots, la femme de Xanthus ne sçachant que répondre, & n'y pouuant contredire, elle se tourna vers son mari, pour luy demander, où il auoit pris ce beau gibier? Toutesfois, adiousta-elle, quelque contrefait que soit ce Vilain, il me semble facetieux: Ie veux donc faire ma paix auec luy. Alors Xanthus s'addressant à Esope; Te voila bien, puis que tu és reconcilié auec ta maistresse. *Il est vray*, répondit Esope, en riant; *Car ce n'est pas peu de chose, que d'apaiser vne Femme.* Tay-toy, luy dit Xanthus,

Digitized by Google

car ie t'ay achepté pour me seruir, & non pour me contredire.

La réponse d'Esope à vn Iardinier.

CHAPITRE IX.

LE jour d'apres, Xanthus commanda à Esope de le suiure, & le mena en vn iardin, pour y achepter des herbes. Le Iardinier en ayant fait vn faisseau, Esope le prit; & alors comme Xanthus voulut payer, le Iardinier s'addressant à luy. Seigneur, luy dit-il, vous m'obligeriez fort, si vous me vouliez resoudre d'vne question que i'ay à vous faire. Quelle est donc cette question, répondit Xanthus? D'où vient, reprit le Iardinier, qu'encore que ie cultiue, & que i'arrose auec tout le soin qui m'est possible, les herbes que i'ay plantées, elles ne prennent toutesfois leur accroissement que bien tard; au contraire de celles que la terre produit de soy-mesme, qui ne laissent pas d'estre plustost

Digitized by Google

auancées, encore qu'on n'y prenne pas tant de peine; Combien que ce fust le fait d'vn Philosophe de resoudre cette question; si est-ce que Xanthus ne sceut qu'y répondre, sinon que cét éuenement entre les autres, estoit vn effet de la Prouidence Diuine. Ce qu'oyant Esope, qui estoit là present, il se prit à rire: Son Maistre luy demanda pour lors, si c'estoit pour se mocquer, qu'il rioit ainsi? Ie me mocque voirement, répondit Esope, non pas de toy, mais de celuy qui t'a instruit. Car ce que tu viens de dire, que toutes choses sont gouuernées par la Prouidence Diuine, est l'ordinaire solution, que donnent les Sages. Laisse-moy donc répondre à cét homme, & ie le contenteray. Xanthus se tournant alors vers le Iardinier; Mon amy, luy dit-il, ie trouue qu'il ne seroit pas bien seant, que moy qui ay disputé en tant de fameuses Assemblées, m'amusasse maintenant à resoudre des difficultez en vn Iardin; Mais ie m'asseure que mon garçon que voicy, te rendra raison de ce que tu desires sçauoir, si tu luy en fais la proposition. Car il sçait tres-bien les consequences de plusieurs choses: Quoy? reprit le Iardinier, ce Vilain a-t'il quelque teinture des lettres? O le grand malheur que c'est! Sus

donc, bon-homme, as-tu bien autant d'esprit qu'il en faut, pour satisfaire à ma question? Alors Esope prenant la parole; Quand vne femme, dit-il, s'est remariée en secondes nopces, ayant déja des enfans de son premier mari, s'il arriue qu'elle en épouse vn autre, qui en ait pareillement de sa premiere femme, elle est bien mere des enfans qu'elle a amenez; mais marastre à ceux qu'elle a trouuez en la maison de son nouueau mari. Elle monstre donc auoir vne inclination bien differente, pour les vns & pour les autres. Car elle ayme ceux qu'elle a mis au monde, & ne se lasse iamais du soin qu'elle prend à les éleuer; comme au contraire, elle a de l'auersion pour les enfans d'autruy; & par ie ne sçay quelle enuie, elle retranche de leur nourriture, pour la donner aux siens propres, qu'elle cherit comme ses creatures, & haït les autres de son mari, comme étrangers. Il en est de mesme de la terre: elle est mere de ce qu'elle a produit, mais marastre de ce que tu plantes. Il ne faut donc pas t'étonner si elle nourrit, comme vne chose legitime, ce qui est sien, & si l'entretenant mieux, elle ne donne pas tant d'aliment aux plantes que tu prends la peine de cultiuer, pource qu'elle les tient pour bastardes. Le Iar-

Digitized by Google

dinier fort satisfait de cette rēpõse; Croy-moy, luy dit-il, tu m'as tiré d'vne grande peine par ce raisonnement. Va-t'en maintenant, si bon te semble: Ie ne te demande rien pour ces herbes, & te permets d'en cueillir desormais, toutes les fois que tu voudras venir en mon iardin, où tu pourras entrer comme en ton propre heritage.

D'vn seul grain de lentille qu'Esope fit cuire en vn pot, & de quelques autres choses facetieuses.

CHAPITRE X.

QVelque temps apres, Xanthus s'en estant allé aux Estuues, y trouua quelques-vns de ses amis, qu'il voulut traitter; & commanda pour cét effet à Esope, de courir viste au logis, & d'y faire cuire vn grain de lentille. Esope partit incontinent, & ne fut pas plustost arriué en la maison, que faisant le commandement de son Maistre, il ne mit cuire qu'vne lentille. Apres donc que Xanthus se fut bien baigné auec ses amis, il les

pria

pria de prendre vn mauuais disné, auec protestation qu'il n'y auroit point d'excez au festin qu'il leur feroit, & qu'il ne leur donneroit que des lentilles, adjoûtant pour compliment, qu'il ne falloit pas iuger d'vn Amy par la diuersité des viandes; mais loüer plustost sa bonne volonté. Comme ils furent donc sortis des Estudes, & entrez en la maison de Xanthus; *Esope*, luy dit-il, *apporte nous du pain.* Esope courut aussi-tost prendre de l'eau du bain, & leur en donna. Mais Xanthus en eut à peine goûté; que n'en pouuant supporter la puanteur; Qu'est cecy, dit-il? *C'est de l'eau du Bain*, répondit Esope, *que tu as voulu que ie te donnasse.* Bien que cette action irritast d'abord le Philosophe, si n'osa-t'il pourtant en faire semblant, à cause de ses amis, qui estoient là presens: mais il luy commanda derechef d'aller querir le bassin, que son Valet luy apporta tout aussi tost, se tenant debout deuant la compagnie. Ce que voyant Xanthus; Quoy? luy dit-il, ne donnes-tu point à lauer? Nenny, répondit Esope, pource qu'il me seroit mal-séant de faire autre chose que ton commandement. Tu ne m'as point dit, mets de l'eau dans le bassin, laue mes pieds, apporte mes pantoufles, & ainsi du reste; si bien que ie ne suis

point à blamer, ce me ſemble. Xanthus ſe tournant alors vers ſes amis; A ce que ie voy, leur dit-il, ie n'ay pas acheptè vn Eſclaue, mais bien vn Maiſtre.

En ſuite de tout cecy, apres qu'ils ſe furent aſſis à table, & que Xanthus euſt demandé ſi la lentille eſtoit cuite, Eſope prit la cueillere, & tira du pot vn ſeul grain, qu'il leur ſeruit. Xanthus la prit à meſme temps, & ſur la creance qu'il euſt d'abord; qu'Eſope ne luy auoit preſenté ce grain tout ſeul, que pour voir s'il eſtoit cuit, l'ayant froiſſé du bout des doigts; Apporte, dit-il, la lentille elle eſt aſſez cuite. Mais Eſope n'ayant vuidé dans les écuelles que l'eau toute pure, ſe mit à la diſtribuer à vn châcun; Dequoy Xanthus bien étonné; Où eſt la lentille, luy demanda-t'il? Tu l'as euë, luy répondit Eſope: Quoy? reprit Xanthus, n'y en a-t'il qu'vn ſeul grain de cuit? Nenny ſans mentir, répondit Eſope; car tu m'as dit au ſingulier, que ie fiſſe cuire vne lentille, & non des lentilles au pluriel. Cette raillerie dépleut grandement à Xanthus, qui pour s'en excuſer à ſes amis; Iugez, Meſſieurs, leur dit il, ſi cét homme n'eſt pas capable de me faire enrager. Apres ces choſes, ſe tournant vers Eſope, Vien-çà, luy dit-il, méchant que tu és, va-t'en

Digitized by Google

tout maintenant achepter quatre pieds de pourceau, & nous les apporte, apres qu'ils seront promptement cuits. Esope s'y en alla tout aussi-tost, & fit ce qui luy estoit commandé. Mais cependant que les pieds cuisoient, Xanthus qui ne cherchoit qu'vn pretexte pour le battre, le voyant empéché à quelque chose du ménage, luy déroba secrettement vn des pieds, & le cacha.

Xanthus voulant tromper Esope, est trompé luy-mesme.

CHAPITRE XI.

Vn peu apres, Esope estant reuenu; comme il voulut foüiller dans le pot, il n'y trouua que trois pieces, par où il connut, qu'on luy auoit fait vne fourberie. Il courut donc à l'étable, où il sçauoit qu'on engraissoit vn Pourceau, auquel il coupa vn des pieds, qu'il mit dans le pot auec les autres, pour le faire cuire, apres l'auoir bien laué. Cependant, l'apprehension qu'eust Xanthus, qu'Esope ne s'enfuït, apres qu'il auroit apper-

Digitized by Google

ceu le larcin qu'il auoit fait de ce pied, fut cause qu'il le remit dans le pot. Comme il fut donc question de seruir sur table, Esope ayant vuidé les pieds dans le plat, & Xanthus en voyant cinq ; Qu'est-cecy, dit-il, en voila plus que ie n'en ay fait achepter? Il est vray, répondit Esope, & voicy comment. Combien de pieds ont deux Pourceaux, luy demanda-t'il? Ils en ont huict, continua Xanthus: Il y en a donc cinq dans ce plat, repartit Esope, & le Porc qu'on engraisse là bas, n'en a que trois. Xanthus bien fâché de ce qu'Esope luy auoit joüé ce tour là deuant ses amis: Hé bien, leur dit-il, Messieurs, me suis-je trompé, quand ie vous ay aduisé n'a-guere que ce Malheureux me feroit deuenir fol? Mais Esope qui le voulut payer de raison: Seigneur, adjoûta-il, ne sçauez-vous pas bien, qu'il n'y peut auoir du mécompte en vne somme, qu'autant qu'on adjoûte, ou qu'on diminuë de la quantité? Ainsi Xanthus fut contraint de s'appaiser, comme il vid qu'il n'auoit point de iuste sujet de frapper Esope.

Digitized by Google

Du present fait à la Maistresse de Xanthus.

CHAPITRE XII.

LE lendemain vn des Disciples de Xanthus fit vn beau festin, où il inuita son Maistre, & les autres Ecoliers. Comme ils se furent tous mis à table, la premiere chose que fit Xanthus, fut de choisir quelques vnes des viandes les plus exquises; & les donnant à Esope, qui estoit auprés de luy; Va-t'en, dit il, & porte cecy à ma Bien-aymée. Esope s'en alla en mesme temps, disant à part soy le long du chemin: Voila qui va bien: Ie ne sçaurois auoir vne meilleure occasion que celle-cy, pour me vanger de ma Maistresse, & des brocards qu'elle me donna la premiere fois que ie me presentay deuant elle: On verra bien à ce coup, s'il est veritable qu'elle ayme mon Maistre. Comme il fut donc entré dans la maison, il appella sa Maistresse, & mettant deuant elle les viandes qu'il luy apportoit: Madame, dit-il, voila vn present de mon Maistre

Digitized by Google

qu'il enuoye, non pas à vous, mais à sa Bien-aymée. Là dessus ayant appellé à soy vne petite chienne, qu'on nourrissoit dans le logis: Tien Mignonne, dit-il, voila ce que mon Maistre a commandé que ie t'apportasse, & ce disant, il luy donna toute cette viande morceau par morceau. Cela fait, il retourna vers son Maistre, qui d'abord luy demanda s'il auoit tout donné à sa bien-aymée: Elle a eu tout, répondit Esope, & l'a mangé en ma presence. Qu'a-t'elle dit en mangeant, adiousta Xanthus? Rien, dit Esope, mais elle t'en a remercié à part soy. Cependant la femme de Xanthus bien fachée de voir que son mary ne l'aymoit pas tant, qu'il n'aymast encor dauantage vne chienne, entra dans sa chambre, où toute desolée, elle protesta de n'auoir iamais sa compagnie.

Durant ces choses, apres que ceux qui estoient du festin, se furent bien échauffez à boire, & qu'on eust proposé plusieurs questions de part & d'autre, il y en eut vn parmy eux, qui plus curieux qne ses compagnons: Quand sera-ce, leur demanda-t'il, qu'il y aura d'étranges diuisions & de grands desordres parmy les hommes; A quoy le subtil Esope, qui estoit auprés de luy, répondit ainsi; *Ce que tu desires*

Digitized by Google

sçauoir, arriuera, quand les Morts ressusciteront; Car alors vn chacun d'eux redemandera ce qu'il possedoit en ce monde. Cette réponse pleust aux Escoliers de Xanthus, qui s'étans mis à rire: Certainement, dirent-ils, ce nouueau seruiteur est tout plein d'esprit. En suite de cette question, il y en eust vn qui demanda, pourquoy la Brebis ne crioit point quand on la menoit à la Boucherie, au lieu que le Pourceau faisoit vn étrange bruit? Pource, répondit Esope, qu'on a accoutumé de tirer le laict à la Brebis, & de luy tondre la laine, ce qui est cause qu'elle suit paisiblement, & se laisse prendre par les pieds, ne se doutant point qu'on luy veüille faire du mal, ny qu'elle doiue rien endurer plus que l'ordinaire. Il n'est pas ainsi d'vne Truye, qui n'est ny tirée, ny tonduë, joint que l'on n'a pas accoutumé de la traisner à de semblables choses. Sçachant donc qu'elle n'a rien de bon sur soy que sa chair, c'est à bon droict qu'elle fait du bruit comme en se plaignant. Ces raisonnemens prouoquerent derechef à rire les Escoliers, qui toutesfois en loüerent grandement l'Autheur. Apres le disné, Xanthus estant de retour en son logis, se voulut mettre à deuiser auec sa Femme, comme il auoit accoutumé de faire,

Digitized by Google

Mais elle le dédaignant; Retire-toy Vilain, luy dit-elle, & me rend mon doüaire, afin que ie te quitte; le conseil en est pris, ie ne veux plus demeurer auec toy: va-t'en plustost caresser ta chienne, à qui n'aguere tu as enuoyé de la viande. Voila le reproche que receut Xanthus, qui en estant tout hors de soy: Asseurément, dit-il, Esope m'a fait encore quelque tour de son métier: Puis retournant à sa femme: A ce que ie voy, reprit-il, tu me voudrois bien faire accroire que ie suis yure; Mais ne l'es-tu point toy-mesme, qui me tiens de si fâcheux langages? N'est-ce pas à toy seule que i'ay enuoyé les viandes qu'Esope te doit auoir données? Par le Dieu Iupiter, repartit-elle, ce n'est pas à moy que tu les as enuoyées, mais bien à ta chienne. Xanthus ayant fait à mesme temps apppeller Esope; Vien çà, luy dit-il, à qui as-tu baillé ce dequoy ie t'auois chargé? A ta Bien-aymée, répondit Esope. Surquoy Xanthus s'estant enquis de sa femme, si elle n'auoit rien receu; Rien du tout, dit-elle. Mais toy-mesme (reprit Esope parlant à son Maistre) à qui m'as-tu ordonné de faire ce present? A ma bien-aymée, continuüa Xanthus; Esope fit alors venir la chienne, & s'addressant à Xanthus: Il est bien à croire, adjoûta-il,

Digitized by Google

que celle-cy t'ayme grandement; Car quelque bonne inclination que ta femme se die auoir pour toy, si est-ce que si elle s'offense de la moindre chose, elle en vient incontinent aux injures; elle contredit à tout, elle s'en va: Il n'en est pas ainsi de ta chienne: Tu as beau la chasser, elle ne bouge, & ne crie point. Au contraire, oubliant à l'instant tout le mal qu'on luy peut auoir fait, elle applaudit à son Maistre, & le caresse de la queuë. Il falloit donc bien, ce me semble Seigneur, que tu me disses, Esope porte cecy à ma Femme, & non pas à ma Bien-aymée. Ces paroles mirent en desordre Xanthus, qui toutesfois pour s'en seruir comme d'vne excuse enuers sa Femme; Ne *vois*-tu pas, luy dit-il, que ce dequoy tu m'accuses, n'est point ma faute, mais de celuy qui a apporté cette viande? Aye donc patience, & ne doute point que ie ne sçache trouuer l'occasion de le bien battre. Mais elle qui n'estoit pas d'humeur de rien faire qu'à sa teste, ne voulut point le croire, & le quittant-là, se retira chez ses parens. Ce que voyant Esope, hé-bien! mon Maistre, dit-il, ne vous auois-je pas bien asseuré, que vostre chienne vous aimoit mieux, que ma Maistresse ne vous aime?

Inuention d'Esope, pour faire retourner sa Maistresse auec Xanthus.

CHAPITRE XIII.

QVelques iours apres, Xanthus voyant qu'il ne pouuoit fléchir sa Femme, ny faire sa paix auec elle, si fort elle estoit fâchée, luy enuoya quelques-vns de ses Alliez, pour l'obliger à reuenir au logis. Mais elle n'y voulut point consentir: Dequoy Xanthus fut plus en peine qu'auparauant. Ce qui fit qu'Esope s'adressant à luy: Seigneur, luy dit-il, tu ne te fâcheras point, si tu me veux croire; Car ie sçay le vray moyen de faire en sorte, que demain auant qu'il soit nuict, ta Femme reuienne icy bien viste, & de son bon gré. Alors ayant receu de l'argent pour s'en aller au marché, il y courut promptement, & achepta des Oysons, des Poules, & d'autres prouisions de bouche, propres à faire vn festin. Comme il s'en alloit de maison en maison, en s'en retournant, il passa exprés deuant le logis des parens de sa Maistresse, feignant de

Digitized by Google

ne ſçauoir pas qu'ils fiſſent là leur demeure, ny qu'elle s'y fuſt retirée. Or eſtant aduenu de bonne fortune qu'il rencontra vn des valets du logis, il luy demanda s'il y auoit point là dedans quelque choſe de bon à vendre ? Pourquoy cela? dit le valet : qui eſt celuy qui en a beſoin? C'eſt le Philoſophe Xanthus, répondit Eſope ; Car il ſe doit marier demain. Le valet ayant appris ces belles nouuelles, laiſſa là Eſope, & monté qu'il fuſt en la chambre, il fit ſçauoir à la femme de Xanthus, ce que l'autre venoit de luy dire. Ce ne fut pas ſans vne grande émotion ; qu'elle receut ce meſſage, qui luy donna ſi fort l'allarme, qu'en meſme temps elle courut droit à ſon Mari, & ſe mit à crier bien fort contre luy, diſant entr'autres choſes : Ie ne ſçay pas comme tu l'entends, mais ie ſuis bien aſſeurée, ô Xanthus, qu'il ne t'eſt pas loiſible de te marier à vne autre Femme durant ma vie. Voila quelle fut l'inuention d'Eſope, qui trouua moyen de rappeller en la maiſon la femme de Xanthus, comme auparauant il l'auoit auſſi trouuée, pour l'en faire ſortir.

Digitized by Google

De quelles viandes Eſope traitta les Hoſtes de Xanthus.

CHAPITRE XIV.

QVelques iours s'eſtans écoulez, Xanthus conuia derechef ſes Eſcoliers à diſner, & commanda pour cét effet à Eſope, qu'il acheptaſt ce qu'il trouueroit de meilleur, & de plus exquis. Ce qu'il fit à l'heure meſme, diſant à par ſoy le long du chemin, i'apprendray bien à mon maiſtre à ne point commander mal à propos. Apres qu'il euſt donc acheptè quelques langues de pourceau, & qu'il les euſt appreſtées pour ſes Hoſtes, il en donna à chacun vne bien roſtie, & de la ſauſſe deſſus. Les Eſcoliers loüerent d'abord vne ſi belle entrée de table, qui leur ſembla fort propre à des Philoſophes; pource que c'eſt par le moyen de la langue qu'on exprime ſes penſées. En ſuite de cela, il les ſeruit encore de langues boüillies: Et combien qu'ils luy demandaſſent quelque autre choſe à manger, il n'en fit rien neantmoins. A la fin les

Digitized by Google

Escoliers ennuyez d'vne mesme viande tant de fois seruie ; Quoy? luy dirent-ils, ne cesseras-tu d'auiourd'huy de nous donner des langues ? Ne vois-tu pas que nous auons écorché les nostres, à force de manger de celles que tu nous as seruies ? Xanthus s'estant mis alors en colere ; Esope, dit-il, n'as-tu donc point autre chose à nous donner ? Nenny, répondit Esope. Vilain bout-d'homme, continua Xanthus, ne t'auois-je pas commandé d'achepter tout ce que tu trouuerois de bon & d'excellent ? C'est par là que i'ay gagné, repliqua Esope, & ie suis bien aise de ce que tu me reprens en la presence des Philosophes que voicy. Mais ie voudrois bien sçauoir, s'il y a rien de meilleur que la langue, en cette vie mortelle. Nenny, sans doute, puis qu'il n'est point de doctrine, ny point de Philosophie, qui par son moyẽ ne soit enseignée aux hommes. Par elle nous donnons & receuons : par elle on fait des harangues, des prieres, des complimens : on plaide des causes : on paroist éloquent : on traitte les mariages : on bastit les villes : on pouruoit à la seureté des hommes : Et pour le dire en vn mot, par elle mesme nostre vie se maintient : Do'ù l'on peut voir qu'il n'y a rien de meilleur que la langue. Ces raisonemens d'Esope

Digitized by Google

furent approuuez par les Escoliers, qui le loüans d'auoir bien parlé, donnerent le tort à leur Maistre, & s'en retournerent chacun chez soy.

Du second seruice de langues.

CHAPITRE XV.

LE lendemain, les Disciples de Xanthus l'ayans blâmé derechef de ce qui s'estoit passé, il leur dit pour réponse, que cela n'auoit pas esté fait de son consentement; mais par la malice de son Valet. Toutesfois, adjoûta-il, ie m'asseure qu'il nous traittera d'autres mets à souper, & vous verrez ce que ie luy en diray en vostre presence. En effet, il l'appella en mesme temps, luy commandant d'achepter ce qu'il trouueroit de pire & de moindre valeur, pour le donner à ses Escoliers, qui deuoient souper auec luy. Esope s'en alla donc au marché, & sans rien changer des mets precedens, il achepta derechef des langues, les fit cuire, & les seruit sur la table. Les Conuiez ne les virent pas plustost, qu'ils en mur-

Digitized by Google

murerent, ſe diſans les vns aux autres: Quoy? voicy donc encore des langues qu'on nous preſente? Mais ſans s'arreſter à leurs diſcours, Eſope en apporta d'autres, & d'autres encore, iuſqu'à la troiſiéme fois. Voila cependant que Xanthus bien irrité contre ſon Valet: Qu'eſt-cecy, méchant, luy dit-il? ne ſçais tu pas bien que ie t'ay commandé d'appreſter ce que tu trouuerois de pire, & de plus vil prix? à quel propos donc nous veux-tu ſeruir ce que tu crois eſtre meilleur, & plus excellent que toute autre choſe? Et quoy, mon Maiſtre, répondit Eſope, y a-t'il rien de plus mauuais que la langue? n'eſt-ce point elle qui démolit les citez? elle qui eſt ſouuent cauſe de la mort des hommes? elle qui eſt la ſource des menſonges, des maledictions, & des faux ſermens? elle qui ruine les alliances, les Eſtats, & les Royaumes: Et pour le dire en vn mot, elle-meſme d'où procedent la plus-part des fautes & des malheurs qui nous arriuent en cette vie? Eſope n'euſt pas pluſtoſt acheué ces mots, qu'vn des aſſiſtans ſe tournant vers Xanthus; Aſſeurément, luy dit-il, ſi tu ne prends garde à toy, i'ay belle peur que ce poinctilleux ne te faſſe deuenir fol; Car tel qu'eſt ſon Corps, tel eſt ſon Eſprit; Mais Eſope le

Digitized by Google

renuoya bien viste, & sans s'émouuoir autrement; Va, luy dit-il, tu me sembles estre vn tres-mauuais homme, de te méler des affaires d'autruy, & d'irriter sans raison le Maistre contre le seruiteur.

Esope ameine à son Maistre vn homme niais, & sans soucy.

CHAPITRE XVI.

XAnthus n'eust pas plustost ouy la réponse qu'Esope venoit de faire à ses hostes, que n'ayant rien si à cœur, que l'occasion de le battre; Banny, luy dit-il, puis que tu as osé tancer mon amy de ce que se mélant des affaires des autres, il auoit vn peu trop de soucy, montre-moy quelque homme qui n'en ait point. Esope ne répondit rien à cela; mais s'en alla le lendemain à la place, où regardant les passans, il en vid vn fortuitement qui se tenoit assis en vn coing, où il demeuroit oisif. Ayant iugé d'abord que c'estoit là l'homme qu'il luy falloit, pource qu'il reconnut à sa mine qu'il n'auoit point de soucy, ny beaucoup de sens, il s'en

approcha,

Digitized by Google

approcha, le conuiant à venir disner auec son Maistre. Cette nouueauté ne sembla pas étrange à ce Rustre, qui ne s'enquerant de rien, & ne daignant pas mesme demander le nom de l'homme qui l'inuitoit, s'en-alla droit au logis de Xanthus, où il se mit à la table, auec des souliers tous sales & tous crottez. Xanthus le voyant d'abord; Qui est celuy cy? dit-il: C'est l'homme sans soucy, répondit Esope. Alors Xanthus parlant tout bas à sa Femme; Fay-luy, dit-il, ce que ie te commanderay, & ne manque point, afin que ie trouue vne sujet de bien étriller Esope. Apres ces choses; ma femme (dit-il tout haut) mets de l'eau dans vn bassin, & en laue les pieds de nostre hoste. Ce qu'il disoit exprés pource qu'il s'imaginoit que ce lourdaut ne voudroit pour rien souffrir, qu'on s'abaissast iusques-là pour le seruir, & qu'ainsi Esope meriteroit d'estre battu, à cause que son homme se seroit mis dans le soin du compliment, & de la ciuilité. La femme de Xanthus fit donc le commandement de son Mari, & mit de l'eau dans vn bassin, pour lauer les pieds de son hoste. Or bien que ce pauure Idiot iugeast assez qu'elle mesme estoit la Maistresse du logis, si est-ce que tenant cela pour indifferent; asseu-

rément (disoit-il à part soy) c'est pour me faire plus d'honneur, qu'elle me veut lauer les pieds de ses propres mains, bien qu'elle le puisse commander à quelqu'vne de ses seruantes. Comme il eust donc étendu ses pieds, elle luy dit qu'il se lauast, ce qu'il fit incontinent, puis s'alla mettre à table, où il ne fut pas plustost assis, que Xanthus commanda, qu'on donnast à boire à son hoste: Luy cependant, se mit à raisonner de cette sorte. Certes, il leur appartient bien d'estre seruis les premiers, mais puis qu'ils le veulent ainsi, qu'ay-ie affaire de m'en donner de la peine? Et là-dessous, il se mit à boire: Mais durant le disné, comme on luy eust apporté d'vne certaine viande, qu'il trouua fort à son goust, & dont il mangea de bon appetit: Xanthus voulut faire accroire à son Cuisinier, qu'il l'auoit mal apresté, à raison dequoi l'ayant fait dépoüiller tout nud, il le traitta rudement à grands coups de foüet. Ce que voyant l'homme sans soucy: Pour moy, disoit-il, ie trouue cette viande cuite comme il faut, & si bonne à mon goust, qu'il ne luy manque rien, ce me semble, pour estre bien assaisonnée. Mais quoy? si le Maistre de ceans veut battre son seruiteur sans qu'il le merite, que m'importe que cela soit, ou qu'il ne soit pas?

Digitized by Google

Durant ces choses, Xanthus ne sçauoit que penser de son hoste, & ne trouuoit guere bon de voir, qu'il auoit si peu de soin & de curiosité, qu'il ne daignoit, ny s'enquerir, ny se soucier de rien que ce fust. A la fin, l'on n'eust pas si-tost mis le gasteau sur la table, que ce Vilain hoste, le tournant de tous costez, commença d'en manger, comme si c'eust esté du pain, & comme s'il n'en eust iamais gousté de semblable. Cét essay, non plus que le precedent, ne seruit qu'à aigrir encore plus fort le Philosophe, qui s'en prenant à son boulanger, Malencontreux que tu és, luy dit-il, pourquoy n'as-tu mis du miel & du poivre dans ce gasteau? A ces mots Esope se sentant surpris; Mon Maistre, répondit-il, s'il se trouue que le gasteau ne soit bien cuit, ie suis content que tu me frappes; mais s'il n'est assaisonné comme il doit estre, le blâme en est à ma Maistresse, & non pas à moy. Si cela est, adjousta Xanthus, & que la faute vienne de ma femme, ie la feray sans delay brûler toute viue. Alors il fit derechef signe à sa femme de luy obeyr, à cause d'Esope, & commanda en mesme temps, qu'on luy apportast des fagots, ausquels il mit le feu, & tira sa femme auprés, auec apparence de l'y vouloir jetter. Il se retint

Digitized by Google

neantmoins, & porta sa veuë sur le Païsan, qu'il auoit pour hoste, afin de voir s'il ne se leueroit point de table, pour l'empécher de faire vne action si temeraire. Mais luy se tenant tousiours dans l'indifference; Voire, s'imagina-t'il, puis qu'il n'a point de sujet de se fascher, pourquoy le fait-il? Et à mesme temps s'addressant à Xanthus, Seigneur luy dit-il, si tu iuges qu'il y ait de la raison en ce châtiment, attends vn peu que ie sois allé iusqu'à mon logis, & à mon retour, ie t'ameneray ma femme pour la brusler auec la tienne. Xanthus oyant ainsi parler ce bon-homme, & voyant qu'il n'y auoit point de malice en son fait, s'en étonna grandement, & dit à Esope; Vrayment tu n'as pas eu mauuaise raison d'appeller cét homme exempt de soucy; car il l'est en effet; Voila pourquoy, pour l'auoir si bien rencontré, & mesme pour m'auoir vaincu, tu receuras la recompense que tu merites. Laissant donc à part le passé, qu'il te suffise qu'à l'aduenir ie t'affranchiray, & te mettray en liberté.

Digitized by Google

De la réponse qu'Esope fit à vn Iuge.

CHAPITRE XVII.

LE lendemain, Esope eust commandement de son Maistre de s'en aller aux Estuues, pour s'enquerir de quelqu'vn s'il y auoit beaucoup de gens, pource que Xanthus se vouloit baigner. Mais comme il passoit son chemin, il rencontra fortuitement le Preteur, qui le connoissant pour estre au Philosophe Xanthus, luy demanda où il alloit? *Ie ne sçay*, luy répondit Esope, sans en dire dauantage: ce qui fut cause que sur la croyance qu'eust le Preteur, qu'il se mocquoit de sa demande, il commanda qu'on le menast en prison. L'on se mit incontinent en estat de le faire? Et comme on l'y traisnoit, *ô Preteur*, s'écria-t'il, *ne vois-tu point que ie t'ay bien répondu, puis qu'asseurémẽt ie ne pensois pas aller où ie vay, & que ta rencontre est cause de mon emprisonnement?* Le Preteur étonné de cette soudaine réponse, le fit relâcher, si bien qu'il

Digitized by Google

continua ſon voyage iuſqu'aux Eſtuues. Comme il y fut arriué, il apperceut qu'il y auoit quantité de gens, & deuant la porte vne pierre, à laquelle s'aheurtoient tous ceux qui entroient, & qui ſortoient. A quoy prenant garde vn certain, qui s'en alloit aux étuues, il oſta la pierre, & la mit ailleurs. Eſope eſtant donc retourné vers ſon Maiſtre; Seigneur, luy dit-il, tu peux aller aux Eſtuues, ſi tu veux; car ie n'y ay veu qu'vn ſeul homme. Ces paroles obligerent Xanthus de s'y acheminer. Mais comme il y fut arriué, y trouuant du monde à la foule; Qu'eſt-cecy, luy dit-il, ô menteur Eſope, ne m'as-tu pas aſſeuré que tu n'as veu ceans qu'vn homme? Il eſt vray, répondit Eſope, & ie le ſouſtiens encore. Car à l'entrée de la porte i'ay trouué cette meſme pierre, & ce diſant il la luy montra, contre laquelle choppoient tous ceux qui paſſoient par là. I'ay remarqué en meſme temps qu'il eſt ſuruenu vn certain homme, qui plus aduiſé que les autres, pour s'empécher d'y heurter contre, comme eux, l'a oſtée de ſa place, & l'a miſe ailleurs. Pour cette ſeule raiſon, i'ay dit que ie n'auois veu qu'vn homme aux Eſtuues, comme faiſant plus d'eſtat de celuy-cy, que de tous les autres enſemble. Xanthus approuuant

Digitized by Google

cela; Sans mentir, dit-il, rien ne peut empeſcher Eſope, d'eſtre touſiours prompt en ſes reparties.

Subtile réponſe d'Eſope, touchant les ſuperfluitez que la Nature rejette.

CHAPITRE XVIII.

IL arriua vn iour qu'au ſortir de la garde-robe, il prit fantaiſie à Xanthus de demander à Eſope, pourquoy les hommes regardoient ordinairement leur ordure, apres auoir purgé leur ventre? Eſope voulant tout auſſi-toſt ſatisfaire à cette demande: Il y eut, dit-il, autresfois vn homme, qui viuant dans les delices, ſe plaiſoit d'eſtre long-temps à la garde-robe; de ſorte que pour s'y eſtre par trop aſſis, le malheur voulut pour luy, qu'il mit dehors ſes entrailles. Il eſt aduenu depuis, que les autres ont eu peur, ce qui eſt cauſe, qu'ils ont accouſtumé de regarder les ordures de leur ventre, pour voir ſi le meſme accident ne leur eſt point arriué.

Digitized by Google

Mais pour toy, mon Maiſtre, tu ne dois point craindre de perdre ton cœur, car tu n'en as point.

Vne autre fois Xanthus s'eſtant mis à banqueter auec des Philoſophes, comme ils furent vn peu auant dans le vin, diuerſes queſtions s'émeurent entr'eux touchant pluſieurs choſes: ce qui donnoit déja bien à penſer à Xanthus, qui ne ſçauoit preſque où il eſtoit. Eſope eſtant donc prés de luy; Mon Maiſtre, dit-il, ie vous aduiſe que Bacchus a trois temperamens, ou, ſi vous voulez, trois diuers degrez: le premier aboutit à la Volupté: le ſecond à l'Yvrognerie,& le troiſiéme aux Iniures. Cela eſtant, vous deuez tous, ce me ſemble, vous contenter, & ne toucher plus au reſte, vous, dis-ie, que le vin a mis en ſi belle humeur, pour en auoir eſſez beu. Alors Xanthus, qui commençoit déja d'eſtre yure, s'offençant de ces remonſtrances: Tay-toy,luy dit-il,& t'en va faire le Conſeiller là bas aux enfans. Ce ſera donc toy qu'on y traiſnera, luy répondit Eſope. Voila cependant qu'vn des Diſciples de Xanthus voyant que le vin lui auoit oſté la raiſon; Mon Maiſtre, lui demanda-t'il, y a t'il quelqu'vn qui puiſſe boire la Mer? Ouy ſans doute, répondit Xanthus, ie m'offre à la boire moy-meſme. Mais ſi tu

Digitized by Google

ne le peux faire, repartit le Disciple, à quelle amẽde veux-tu estre condamné? Ie veux perdre ma maison, repliqua Xãthus, & suis cõtent de la gager tout maintenant. La chose concluë, pour confirmation de cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux, puis se retirerent. Le lendemain matin, Xanthus s'estant éueillé, comme il se voulut lauer le visage, il fut tout étonné qu'il ne trouua plus sa bague en son doigt. Ayant dont voulu sçauoir d'Esope s'il ne l'auoit point veuë: Nenny, luy répondit-il, & ie ne sçay ce que tu as fait: Tout ce que ie puis dire, c'est que tu n'as plus de droit en ta maison. Pourquoi cela? lui demanda Xanthus: Pource, repartit Esope, qu'hier estant yvre, tu demeuras d'accord de boire la Mer, & laissas ta bague pour gage. Quoy? répondit Xanthus, pourray-ie bien faire quelque chose, qui soit plus grande, & plus à estimer que la foy? Nenny certes: C'est pourquoi i'ay à te prier, que pour me tirer de cét embarras, en me faisant gagner la gageure, ou en rompre le pacte, tu veüilles employer pour moy tout ce que tu as de cõnoissance, d'adresse, & d'experiẽce. Pour t'en parler franchemẽt, dit Esope, l'on sçait assez que tu t'és offert à vne chose, de laquelle il t'est impossible de venir à bout, mais i'ose bien me vanter

Digitized by Google

d'en faire annuller les conditions. Quand vous ſerez donc tous aſſemblez auiourd'huy, garde-toy bien de témoigner à ta mine aucune marque de crainte : mais dy hardiment à ieun, ce dequoi tu es demeuré d'accord eſtant ſaoul. Apres cela mets ordre, qu'il y ait quantité de paille ſur le riuage, & vne table dreſſée exprés, auec des garçons qui ſe tiennent preſts, pour te verſer à boire l'eau de la Mer. Alors quand tu verras tout le peuple aſſemblé à ce ſpectacle, apres que tu ſeras aſſis, commande que l'on te rempliſſe vne taſſe d'eau : Puis l'ayant priſe, demande à celui qui a les gages : quelles ſont vos conuentions ? & le demande tout haut, afin qu'il n'y ait perſonne en la compagnie qui ne l'entende. Que s'il aduient qu'il te réponde que tu és demeuré d'accord de boire toute l'eau de la Mer : t'addreſſant alors au Peuple : Hommes Samiens, diras-tu, il n'eſt pas que vous ne ſçachiez bien que les Fleuues ſe vont rendre dans la Mer ; or eſt-il qu'il a eſté accordé entre nous, que ie boirois la Mer ſeule, & non les Riuieres qui entrent dedans. Que cét Eſcolier donc empeſche premierement que les eaux des Fleuues ne ſe mélent à celles de la Mer, & quand il l'aura fait, ie la boiray. Ce conſeil fut

Digitized by Google

d'autant plus agreable à Xanthus, qu'il se promit apparemment que par ce moyen la conuention seroit rompuë. Apres donç que tout le Peuple se fut assemblé au riuage de la Mer, pour voir l'issuë de cette entreprise & que Xanthus eust dit & executé de poinct en poinct ce qu'Esope luy auoit enseigné, le Peuple s'en étonna, & le loüa grandement. Ainsi l'Escolier se confessa vaincu, & se jettant aux pieds de son Maistre, le pria que la gajeure demeurast nulle : ce que Xanthus luy accorda tres volontiers, à la requeste du Peuple.

L'Ingratitude de Xanthus.

CHAPITRE XIX.

COmme ils furent de retour au logis, Esope s'addressant à son Maistre; Seigneur, luy dit-il, n'ay-je pas bien merité d'estre affranchy, pour les fideles seruices que ie t'ay rendu toute ma vie? Quoy? répondit Xanthus, en le tançant aigrement, ne veux-je pas t'affranchir aussi? Va-t'en à la porte, & prend bien

garde si tu ne verras point deux Corneilles: Que si tu en vois deux, ce sera bon signe; comme au contraire, s'il n'y en a qu'vne, l'Augure en sera mauuais. Esope sortit donc du logis, & apperceut fortuitement deux Corneilles, qui s'estoient branchées sur vn arbre; ce qu'il fit sçauoir incontinent à son Maistre. Xanthus sortit aussi pour les voir; mais pendant qu'il s'y en alloit, l'vne s'enuola; ce qui fit que s'estant mis à tancer Esope; Malheureux homme, luy dit-il, ne m'as-tu pas asseuré qu'il y en auoit deux? Ouy, répondit Esope, mais l'vne s'en est volée. Et quoy, reprit Xanthus, chetif Banny que tu és, n'as tu rien à faire qu'à te mocquer ainsi de moy? En suite de ces paroles, il commanda qu'on eust à le battre tout de bon. Mais comme on estoit apres, le Preuost ayant inuité Xanthus à souper, tandisque ce Miserable receuoit les coups; Malheureux que ie suis, s'écrioit-il contre son Maistre, i'ay veu deux Corneilles, & toutesfois ie suis battu; toy au contraire, n'en as veu qu'vne, & cependant tu t'en vas faire bonne chere; I'éprouue donc bien à mon dommage, que cét Augure n'est que trop faux. Ces langages surprirent Xanthus, qui plus étonné qu'auparauant, de la merueilleuse viuacité de

l'esprit d'Esope, ne voulut point qu'on le battit dauantage.

Esope découure le derriere de sa Maistresse.

CHAPITRE XX.

VN peu apres, Xanthus voulant donner à disner à ses Escoliers, fit venir Esope, & luy commanda qu'il eust à tenir prest le festin. Esope s'en alla donc au Marché, d'où il apporta tout ce qu'il pût trouuer de plus exquis, pour faire vn banquet. Mais comme il voulut mettre toutes ses prouisions dans la salle, ayant trouué sa Maistresse sur le lict, où elle s'estoit mise pour reposer; Madame, luy dit-il, si cela ne vous importune, vous prendrez garde, s'il vous plaist, que les chiens ne mangent ces viandes, tandis que ie m'en retourneray à la Cuisine, pour y donner ordre au reste. Va t'en où tu voudras, luy répondit-elle, & n'aye peur que la viande ne soit bien gardée; car mon derriere a des yeux. Esope ayant donc apresté tous les autres mets, les

Digitized by Google

apporta en la mesme salle, où il trouua que sa Maistresse dormoit, les fesses tournées deuers la table. Se souuenant donc de luy auoir ouy dire, que son derriere auoit des yeux, il le luy découurit à l'instant, & la laissa reposer. Xanthus suruint en mesme temps auec ses Escoliers, & tout scandalisé de voir vne chose si honteuse ; Paillard, dit-il à Esope, d'où vient tout ce beau ménage? Seigneur, répondit Esope, quand i'ay mis les viandes sur la table, i'ay prié Madame, de prendre garde que les chiens ne les mangeassent, & elle m'a fait réponse que ses fesses auoient des yeux, à cause dequoy la trouuant endormie, ie les luy ay découuertes. Infame Bouffon, dit Xanthus, tu peux bien remercier mes amis : car n'estoit le respect que ie leur porte, & que ie les ay conuiez, ie te punirois si bien, que tu n'aurois pas sujet de t'en mocquer.

Digitized by Google

Esope ne laisse entrer qu'vn seul de tous ceux que son Maistre auoit conuiez.

CHAPITRE XXI.

QVelques iours apres, Xanthus ayant derechef inuité à disner des Orateurs & des Philosophes, comman-da à Esope de se tenir à la porte, & de ne laisser entrer que les Doctes. L'heure du disner estant donc venuë, & Esope se te-nant à l'entrée du logis, qu'il auoit fermé sur lui, vn des Conuiez s'en vint heurter à la porte, & soudain Esope lui fit cette question, *Que remuë le Chien?* Il n'en fal-lut pas dire dauantage à celui-ci, pour l'en faire aller, sur la creance qu'il eust, qu'on l'appelloit chien. Ceux qui vinrent en suite, eurent la mesme aduanture que lui, & s'en retournerent tous, pensant qu'on les accueillist à belles iniures. Mais il y en eut vn entre les autres qui heurta comme eux. Apres donc qu'Esope lui eust fait la mesme question, & qu'à ces paroles, *Que remuë le Chien?* il eust répon-

du, *La queuë & les oreilles*, l'ingenieux Portier approuua fort sa réponse, & le menant à son Maistre; Seigneur, dit-il, voicy le seul Philosophe qui est venu à ton festin. Cette nouuelle mit grandement en peine Xanthus, pource qu'il s'imagina d'abord, que ceux qu'il auoit inuitez, se mocquoient de luy.

Le lendemain ses disciples estant venus aux Escoles, se mirent à le blasmer de ce qui s'estoit passé. Quoy? nostre Maistre (luy dirent-ils) t'auons nous donné sujet de nous mépriser iusques à ce poinct, qu'il ait fallu, que pour nous empécher d'aller chez toy, tu ayes mis à la porte ce puant Esope, pour nous injurier, & nous appeller chiens? Ce que vous me contez-là, reprit Xanthus, est-ce quelque songe, ou bien vne chose vraye? C'est en effet vne verité, dirent-ils, du moins nous la croyons telle, si nous ne réuons. A ces mots, Xanthus tout enflammé de colere, enuoya chercher Esope, & luy demanda, pour quelle raison il auoit ainsi honteusement chassé ses amis? Mon Maistre, luy dit Esope, ne m'as tu point commandé exprés, de ne laisser venir à ton Festin des gens du commun, & des Ignorans, mais seulement des Hommes doctes? Et quoy? continua Xanthus, ceux-cy ne sont-ils

point

Digitized by Google

point ſçauant? Non pas que ie penſe, repartit Eſope, du moins ils ne m'en ont donné aucune preuue: Car lors qu'ils ont heurté à la porte, & que ie leur ay demandé, *Que remuë le Chien?* pas vn d'eux n'a ſçeu comprendre ma queſtion. Les ayant donc pris pour des Ignorans, ie leur ay deffendu la porte, & n'ay laiſſé entrer que celui-ci, qui a fort bien répondu. A ces paroles, toute la compagnie ne ſçeut répondre autre choſe, ſinon qu'Eſope auoit parlé doctement.

Du threſor trouué par Eſope, & de l'ingratitude de Xanthus.

CHAPITRE XXII.

VNe autre fois Xanthus ayant Eſope à ſa ſuite, s'en alla dans vn certain Cimetiere, où il ſe mit à lire ſur les tombeaux quelques Epigrammes, à quoi il prit vn plaiſir extréme. Sur ces entrefaites, Eſope ayant fortuitement apperceu les lettres ſuiuantes. R. P. Q. F. I. T. A. grauées ſur vn Tombeau, ſe mit à les monſtrer à Xanthus, & lui demanda

s'il en ſçauoit l'explication? Mais quelquel meditation que fit là deſſus ce Philoſophe, il n'y pût iamais rien comprendre, & confeſſa franchement qu'il n'entendoit pas cela. Alors Eſope le regardant, Seigneur, luy dit-il, ſi par le moyen de ce petit pilier que voila, ie te découure vn Threſor, quelle recompenſe me feras-tu? Foy de Philoſophe, répondit Xanthus, ſi tu le fais, ie te donneray la Liberté, & la moitié du Threſor. Eſope ſe mit alors à foüiller prés d'vne motte de terre, éloignée de luy d'enuiron quatre pas, & y troua le Threſor, dont il eſtoit queſtion; S'eſtant mis à meſme temps en deuoir de le donner à Xanthus; Tien, luy dit-il, voila dequoy, il ne reſte plus, ſinon que tu me tiennes promeſſe. Ie ne ſuis pas ſi fol de le faire, répondit Xanthus, ſi premierement tu ne m'expliques ces lettres; car ce me ſera vne choſe plus precieuſe de les entendre, que de poſſeder tout l'or, que tu ſçaurois iamais trouuer. A cela ne tienne, reprit Eſope; Sçache donc, que celuy qui cacha ce threſor dans la terre, comme ſçauant qu'il eſtoit, s'auiſa d'y faira grauer ces lettres, qui iointes enſemble, forment vn ſens qui eſt tel. *Recedens paſſus quatuor, fodiens inuenies theſaurum au-*

reum. C'eſt à dire, *Si tu recules quatre pas, en foüillant icy, tu y trouueras quantité d'or*. Xanthus étonné du grand eſprit d'Eſope; Ie ſuis d'aduis, luy dit-il, de ne te point affranchir, puis que tu és ſi plein de ſubtilité. Si tu ne le fais, repliqua Eſope, ie m'en ſçauray bien reuencher; Car ie m'en iray plaindre au Roy de Bizance, pour qui l'on a icy caché ce Threſor. A quoy connois-tu cela, continüa Xanthus; A ces lettres, adjouſta Eſope, R. R. D. Q. I. T. qui ſignifient, *Redde Regi Dionyſio, quem inueniſti theſaurum*. C'eſt à dire, *Rends au Roy Denis le threſor que tu as trouué*. Comme Xanthus euſt reconnu tout de bon que ce threſor appartenoit à vn Roy, voulant adoucir Eſope: Sois ſecret, luy dit-il, & prends la moitié du threſor. Ce n'eſt point toy qui me le donnes, répondit Eſope, mais celuy qui l'a icy caché. Que cela ne ſoit, écoute le contenu des lettres ſuiuantes A. E. D. Q. I. T. A. d'où ſont formées ces paroles. *Acceptum euntes diuidite, quem inueniſtis theſaurum aureum*. Ce qui ſignifie, *Partagez entre vous le threſor, que vous auės trouué en vous en allant*. Puis que cela eſt, conclud Xanthus, retournons donc à la maiſon afin que chacun de nous prenne part à cette bonne fortune.

Digitized by Google

& que tu ſois mis en liberté. Cela dit, ils prirent le chemin du logis, où ils furent à peine arriuez, que Xanthus voulut faire mettre Eſope en priſon, de peur qu'il euſt, que ſon babil ne luy fit violer le ſecret. Cependant qu'on l'y menoit, quelle pitié, diſoit-il parlant à Xanthus? eſt-ce donc l'effet de la promeſſe d'vn Philoſophe tel que tu és, de me dénier non ſeulement la Liberté, mais auſſi de m'en priuer, iuſques à m'empriſonner! Ces reproches toucherent Xanthus, qui à l'heure meſme commanda qu'on le relachaſt. Mais comme on l'euſt deliuré; Certainement, adjouſta-t'il, ie trouue que tu ne fais pas trop mal de te comporter ainſi enuers moy, afin qu'eſtant vne fois affranchy, tu m'accuſes de meilleur courage. Si eſt-ce pourtant, répondit Eſope, qu'apres m'auoir fait du pire que tu pourras, il faudra malgré toy, que tu me remettes en liberté.

Digitized by Google

De l'affranchissement d'Esope.

CHAPITRE XXIII.

IL aduint en ce temps-là vne chose étrange en la ville de Samos, où comme on celebroit publiquement vne certaine feste, l'on fut tout étonné de voir vne Aigle, qui prenant son vol d'en-haut, arracha l'anneau public, & le laissa cheoir au sein d'vn Esclaue. Cela fit que les Samiens, non moins épouuantez de cét éuenement qu'ils en furent attristez, s'assemblerent tous en vn certain lieu, & prierent Xanthus, pource qu'il estoit le premier de la ville, & auec cela Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit vn si merueilleux prodige; Mais Xanthus aussi empéché qu'eux de leur en rendre raison, leur demanda terme pour y répondre. Il s'en alla donc en sa maison, où ne sçachant que iuger de cela, il deuint tout pensif, & se plongea dans vne profonde melancolie. Mais Esope connoissant fort bien d'où procedoit cét ennuy, apres l'auoir abordé: Seigneur, luy dit-il, d'où

Digitized by Google

vient que tu persistes ainsi en ta tristesse? ne me cele rien, ie te prie, & cesse de te fâcher. Ie sçay ce qu'il faut que tu fasses, pourueu que tu t'en remettes à moy. Pour cét effet, quand tu seras demain à la place publique, dy simplement ces paroles aux habitans: Messieurs, ie n'ay iamais appris à rendre raison, ny des Prodiges, ny des Augures; mais il est bien vray que i'ay en ma maison vn seruiteur, qui sçait beaucoup de choses, & qui, ie m'asseure, vous éclaircira de ce que vous desirez si fort de sçauoir. Ainsi, mon Maistre, si ie puis resoudre cette doute, toute la gloire t'en reuiendra, pour auoir à ton seruice vn si habile valet, sinon le des-hõneur n'en sera qu'à moy. Xanthus rasseuré par ces paroles d'Esope, se resolut de le croire, & ne faillit point le lendemain de se trouuer en la Maison de Ville, où suiuant le conseil de son seruiteur, il se mit à parler aux Assistans, qui le prierent incontinent de faire venir Esope. A son arriuée, il se tint debout deuant les Samiens, qui bien étonnez de voir vn homme de cette mine, s'en rioient ouuertement, & disoient tout haut. Vrayment voila vn bel homme, pour nous expliquer le Prodige, dont nous sommes si fort en peine!

Digitized by Google

Eſt-il bien poſſible qu'il puiſſe ſortir de luy quelque choſe de bon, eſtant ſi laid & ſi contrefaict? Voila comme ils ſe mocquoient d'Eſope, qui toutesfois ne s'en troubla point: Mais apres que deuant l'aſſemblée il eut étendu la main, & obtenu ſilence des aſſiſtans, *Hommes Samiens*, dit-il, *d'où vient que ma mine vous eſt vn ſuiet de raillerie? ne ſçauez-vous pas que c'eſt à l'eſprit de l'homme, qu'il faut s'arreſter, & non pas à ſon viſage; puis que bien ſouuent dans vn laid corps, la Nature ne laiſſe pas de cacher vne belle Ame? Que cela ne ſoit, ie vous demande ſi vous conſiderez la forme exterieure d'vne bouteille, ou d'vn pot de terre, & ſi vous n'auez pas plutoſt égard au gouſt interieur du vin?* Tout les aſſiſtans fort ſatisfaits de ces paroles: Eſope, s'écrierent-ils, ſi tu peux aſſiſter la Ville de tes conſeils, nous te prions de le faire. S'eſtant mis alors à parler plus hardiment, Meſſieurs, leur dit-il, pource que la Fortune, qui ayme les diuiſions, a propoſé vn prix de gloire au Maiſtre & au Valet, quand il arriue que ce dernier eſt moindre que l'autre, il n'en remporte que des coups: Que s'il eſt trouué plus excellent, cela n'empeſche pas qu'il ne ſoit encore tres-bien battu: De cette façon, quoy qu'il en aduienne,

à droict ou à tort, le Maistre est tousiours oppressé. Ie suis content neantmoins de vous declarer sans rien craindre, ce que vous desirez si fort de sçauoir, pourueu que vous me fassiez donner ma Liberté, & la permission de parler. Tout le peuple s'écria pour lors d'vn commun accord : ô Xanthus, affranchy Esope, obey aux Samiens, & fay ce bien à leur Ville. Mais lui ne s'en émouuoit en façon quelconque, & n'y vouloit pas entendre. Ce que voyant le Preteur : Asseurément, lui dit-il, si tu ne veux obeyr au peuple, i'affranchiray Esope tout maintenant, & il sera fait semblable à toy. Alors n'estant pas possible à Xanthus de s'en dédire, il s'y accorda, & ainsi Esope fut declaré affranchy par vn cry public qu'vn trompette de la ville fit en ces termes. *Le Philosophe Xanthus donne aux Samiens la Liberté d'Esope*, & ainsi se trouua veritable, ce qu'vn peu auparauant Esope auoit dit à son Maistre par ces paroles. ; *Ie t'aduise que malgré toy tu m'affranchiras.*

Comme il se vid donc en liberté, & en pleine assemblée des Samiens: Messieurs, se mit-il à dire, l'Aigle (comme vous sçauez) estant le Roy des oyseaux, ce qu'elle a rauy cét Anneau, qui est vne marque de Puissance, & l'a laissé cheoir au sein

d'vn homme de seruile condition, signifie, que parmy les Roys, qui sont maintenant viuans, il y en a vn, qui de libres que vous estes, vous veut rendre serfs, & annuller les Loix que vous auez de si longtemps établies. Les Samiens s'attristerent bien fort de ces paroles, & encore plus, quand ils se virent à la veille d'en sentir l'effect. Car vn peu apres il leur vint des lettres de la part de Cresus Roy de Lydie, par lesquelles il les sommoit à lui payer tous les ans vn certain tribut, à faute dequoi, il leur declaroit la guerre. Cette nouuelle, & l'apprehension qu'ils auoiẽt d'estre sous la domination de Cresus, les ayant fait assembler pour en consulter; il trouuerent à propos de prendre l'aduis d'Esope, qui pour réponse à leur demande; Messieurs, leur dit-il, quand les principaux d'entre vous auront opiné à vous rendre tributaires du Roy de Lydie, vous n'aurez plus besoin de mon conseil: Ie suis content neantmoins de vous faire vn conte qui vous apprendra, de quelle façon vous aurez à vous comporter en cecy. La Fortune nous monstre en cette vie deux chemins bien differents, dont l'vn est celui de la Liberté, l'entrée duquel est grandement difficile: mais l'issuë aisée: Et l'autre celui de la Seruitude, qui

Digitized by Google

tout au contraire a vn commencement fort doux, & vne fin épineuse. A ces mots les Samiens s'écrierent; Puis que cela est; & que nous jouïssons de la Liberté, nous ne sommes pas d'aduis de nous reduire volontairement à la Seruitude; sur quoy ils renuoyerent l'Ambassadeur des Lydiens, sans auoir conclu ny paix ny trefue. La nouuelle en estant depuis venuë au Roy Cresus, il se resolut de leur faire la guerre: Ce que l'Ambassadeur voulant preuenir: Seigneur, luy dit-il, ie ne pense pas que tu puisses iamais vaincre les Samiens, tant qu'ils auront Esope auec eux, & qu'ils se gouuerneront par son aduis: C'est pourquoy ie te conseille pour le mieux de le demander par des Ambassadeurs enuoyez exprés, qui leur promettront de ta part, que tu les recompenseras en autre chose, & que cependant, tu ne leur demanderas plus rien: Que si tu n'en viens à bout par ce moyen, ie ne croy pas que tu le puisses faire autrement.

L'effect de ces paroles fut tel, que le Roy Cresus, estant persuadé par l'apparence qu'il y voyoit, enuoya soudain aux Samiens vn Ambassadeur, auec charge expresse de leur demander Esope: comme en effect ils se resolurent de l'enuoyer au Roy. Ce qu'Esope ayant appris, & s'e-

Digitized by Google

ſtant preſenté deuant l'Aſſemblée; Hommes Samiens, dit-il, ie tiens à ſinguliere faueur de m'en aller trouuer le Roy Creſus pour me jetter à ſes pieds, & le ſalüer; Mais auparauant, ſoufrez que ie vous die vne Fable. Au temps que les Beſtes parloient, il arriua que les Loups firent la guerre aux Brebis. Mais voyant depuis, qu'elles auoient de leur coſté quantité de Chiens qui les chaſſoient, ils les aduertirent par des Ambaſſadeurs qu'ils deputerent, que ſi elles vouloient deſormais viure en paix, & oſter tout ſoupçon de guerre, elles euſſent à leur enuoyer les Chiens; comme en effect les Brebis furent ſi ſottes, & ſi mal-aduiſées, que de les donner, en ſe laiſſant perſuader vne choſe qui ne leur pouuoit eſtre que dommageable. Auſſi arriua-t'il que les Loups ayant mis en pieces les Chiens, il leur fut facile d'en faire de meſme des Brebis. Les Samiens comprirent incontinent le ſens de la Fable, & reſolurent entr'eux de retenir Eſope. Mais luy ne le voulut pas, & s'eſtant mis à la voile auec l'Ambaſſadeur, il s'en alla trouuer le Roy Creſus.

Digitized by Google

Partement d'Esope, & son arriuée en Lydie.

CHAPITRE XXIV.

COmme ils furent arriuez en Lydie, Esope se presenta deuant le Roy, qui s'estant mis en colere; Voyez, dit-il, si ce n'est pas vne chose étrange, qu'vn si petit homme m'ait empéché de subjuguer vne si grande Isle? Esope s'estant mis alors à parler, il le fit ainsi. Puissant Monarque ie ne suis venu vers toy, ny par force, ny par contrainte, ny par necessité non plus; mais de mon bon gré seulement. Mais auant que passer outre, permets, ie te prie, que ie te fasse vn conte. Il y eut jadis vn homme, qui s'amusant à prendre des sauterelles, qu'il tuoit à l'instant, il prit aussi vne Cigale, qu'il voulut tuër de mesme; ce que voyant la Cigale; ô homme, luy dit-elle, ne me donne point la mort: Ie ne fais aucun dommage aux bleds, & ne t'offence en chose quelconque, au contraire, ie réjouys les passans par l'agréable son qui se forme du mou-

Digitized by Google

uement de mes aisles. Tu ne trouueras donc rien en moy, que le chant. Ce qu'elle n'eust pas plustost dit, que celuy qui l'auoit prise, la laissa aller sans luy faire mal. Ie t'en dis de mesme, ô grand Roy, & soubmis à tes pieds, ie te prie de ne me point faire mourir sans cause; car ie ne suis pas homme qui veüille nuire à personne, & si l'on peut blâmer quelque chose en moy, c'est qu'en vn corps chetif & difforme, ie loge vne Ame qui ne sçauroit rien flatter. Ces paroles d'Esope donnerent ensemble de l'admiration & de la pitié au Roy, qui luy répondit, ô Esope, ce n'est pas moy qui te donne la vie, mais bien le destin. Demande-moy donc ce que tu voudras, & ie te l'accorderay. Seigneur, adjousta Esope, toute la priere que i'ay à te faire, c'est qu'il te plaise laisser en paix les Samiens. Ie le veux, dit le Roy, & alors Esope prosterné à ses pieds, l'en remercia tres-humblement.

Digitized by Google

En quel temps Esope compasa ses Fables.

CHAPITRE XXV.

CE fût en ce mesme temps, qu'Esope composa ses Fables, qu'il laissa au Roy Cresus, & tient on qu'elles se monstrent encore auiourd'huy en sa Royale Maison de Lydie. La paix estant donc faite auec les Samiens, il fut enuoyé vers eux en qualité d'Ambassadeur du Roy de Lydie, qui luy donna des lettres, & le pouuoir d'en traicter Cependant les Samiens voulant honnorer son arriuée, s'en allerent au deuant de luy auec des rameaux & des chapeaux de fleurs, qu'ils luy offrirent, faisant en outre, à cause de luy, des jeux solemnels, & des danses publiques, pour vne marque de leur commune allegresse. Il leut deuant eux les Lettres du Roy, par lesquelles il leur fit voir, comme par vne autre sorte de Liberté, qu'il leur auoit obtenuë, celle qu'ils luy auoient donnée n'aguere estoit abondamment recompensée. Depuis

Digitized by Google

ayant quitté l'Isle de Samos, il se mit à voyager en diuerses contrées, où tout son plaisir estoit de disputer auec les Philosophes. Comme il s'en alloit ainsi par le monde, il arriua en Babilone, & y donna de si belles preuues de son sçauoir, qu'il se mit en faueur auprés du Roy Lycerus, qui le fit vn des plus grands de sa Court. Les Roys auoient en ce temps-là paix ensemble, & en commun repos ils se visitoient souuent par lettres, s'enuoyant les vns aux autres des questions Sophistiques: Ce qu'ils faisoient à telle condition, que ceux qui les pouuoient soudre, rendoient les autres leurs tributaires, selon qu'il estoit accordé entr'eux: Comme au contraire, ceux qui n'y pouuoient répondre payoiẽt le tribut eux-mesme: Ainsi Esope entendant fort bien tous les problémes qu'on enuoyoit au Roy Lycerus, luy en donnoit aussi-tost l'explication; & par ce moyen, il le mettoit en grande estime de toutes parts. Auec cela, il estoit cause que ce mesme Prince receuoit de grands tributs, pour ce qu'il enuoyoit à son nom plusieurs questions aux autres Roys, qui ne les pouuoient decider.

Digitized by Google

Ennus est adopté par Esope, qui en reçoit vne grande iniure.

CHAPITRE XXVI.

ESope se voyant sans enfans; s'aduisa d'adopter vn Gentil-homme, qu'on nommoit Ennus; & le presenta au Roy, le luy recommanda comme s'il eut esté son fils legitime. Mais vn peu apres, il arriua qu'Ennus eust affaire à la Maistresse d'Esope, qui sçachant cela, le voulut mettre bien viste hors de sa maison. Alors Ennus s'abandonnant à vne haine secrette, se mit à contrefaire vne lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Esope, qu'il n'estoit pas si content d'adherer au Roy Lycerus, qu'à ceux mesmes qui lui enuoyoient des Problémes. Ayant cacheté cette Lettre auec la propre Bague d'Esope, il la presenta au Roy, qui transporté de colere, commanda tout aussi-tost à Hermippus, que sans autre forme d'enqueste, il s'en allast tüer Esope, comme Traistre qu'il estoit. Mais il arriua de bonne fortune, que Hermippus,

Digitized by Google

pus, qui luy auoit toûjours esté amy, témoigna qu'il l'estoit encore à ce besoin; car au lieu de le mettre à mort il le tint si bien caché dans vn tombeau, où il le nourrit secretement, que nul ne s'en apperceut. Ce qui reüssit si aduantageusement à Ennus, qu'il eût toutes les charges d'Esope, par le don que luy en fit Lycerus.

Quelque temps apres, Nectenabo Roy des Egyptiens, ayant sçeu qu'Esope estoit mort, écriuit incontinent vne Lettre au mesme Lycerus, par laquelle il luy mandoit qu'il eût à luy enuoyer des Ingenieurs, qui fussent si bien versez en leur art, qu'ils peussent bastir vne Tour, qui ne touchât ny le Ciel, ny la terre, & par mesme moyen qu'il luy fit venir aussi quelqu'vn qui sçeut répondre à toutes les choses qu'il luy demanderoit, concluant que s'il le pouuoit faire, il receuroit le tribut, sinon qu'il le payeroit. Aussi-tost que Lycerus eust leu ces Lettres, elles l'attristerent extrémement, pource qu'il n'y auoit pas vn de ses amis qui fust capable d'entendre la question de la Tour. Il s'affligea donc d'vne étrange sorte, disant qu'en Esope il auoit perdu la principale colomne de son Estat. Cependant Hermippus ne pouuant souffrir le Roy dans

vne peine, dont il connoiſſoit la cauſe, le fut trouuer auſſi toſt, & lui dit qu'Eſope viuoit encore, & qu'il ne l'auoit point voulu tuer, pource qu'il ſe doutoit bien qu'à la fin le Roy meſme en pourroit étre fâché. Cette nouuelle plût grandement à Lycerus, à qui le pauure Eſope fut amené tout craſſeux & plein d'ordure. Le Roy le voyant en ſi piteux état, en fut ſi touché de compaſſion; qu'il en répandit des larmes, & commanda qu'on euſt à le mettre dans le Bain, & à l'équiper d'vne autre façon. Ces choſes s'eſtant ainſi paſſées, Eſope ſe iuſtifia du crime dont Ennus l'auoit chargé, & répondit ſi pertinemment aux cauſes de ſon accuſation, qu'il n'y a point de doute, que le Roy leconnoiſſant ſon innocence, euſt fait executer Ennus, ſi Eſope ne l'euſt prié de lui faire grace. En ſuite de tout ceci, Lycerus donna la lettre à Nectenabo au ſubtil Eſope, qui ne l'euſt pas plûtoſt leuë, que ſçachant par quel moyen il faloit reſoudre cette queſtion, il ſe mit à rire, & fit récrire à Nectenabo, qu'incontinent que l'Hyuer ſeroit paſſé, on lui enuoyeroit des Ouuriers, qui lui baſtiroient ſa Tour, & vn Homme qui repondroit à toutes ſes queſtions. Lycerus renuoya donc les Ambaſſadeurs d'Egy-

Digitized by Google

pte, puis remit Esope en sa premiere administration, & luy rendit Ennus, auec tous les biens qu'il possedoit auparauant.

Esope instruit Ennus, & luy donne des preceptes pour viure en Homme de bien.

CHAPITRE XXVII.

ENnus estant remis en grace, Esope l'accueillit si genereusement, qu'il ne le voulut fâcher en rien; Au contraire, il le traita mieux que iamais, & comme son propre Fils, luy donnant plusieurs belles Instructions, dont les principales furent celles-cy.

Mon Fils, ayme Dieu sur toutes choses, & rend à ton Roy l'honneur que tu és obligé de luy rendre. Monstre-toy redoutable à tes Ennemis, de peur qu'ils ne te méprisent: mais traite courtoisement tes Amis, leur estant doux & affable, pour les obliger à t'en aymer dauantage. Souhaite encore que tes Ennemis deuiennent Malades, & qu'ils soient Pauures, pour empécher qu'ils ne te puissent nuire: mais sur tout souuien toy de prier

pour tes Amis. Ne te ſepare iamais d'auec ta femme, de peur qu'elle ne vueille faire eſſay d'vn autre Homme: Car les femmes tiennent cela de leur ſexe, d'eſtre naturellement Volages, & moins portées au mal, quand on les ſçait auoir par la flatterie: Ne preſte point l'oreille à des paroles legeres, & ne parle que fort peu. Au lieu d'enuier ceux qui te font du Bien, réjouy-toy de leur proſperité, autrement tant plus tu ſeras enuieux, tant plus tu en receuras de dommage. Soy ſoigneux de tes Domeſtiques, afin qu'ils ne te craignent pas ſeulement, comme leur Maiſtre, mais qu'ils te reuerent auſſi, comme leur Bien-facteur. N'aye point de honte de vieillir, en apprenant touſiours de meilleures choſes. Ne découure point tõ ſecret à ta femme, & ſçache qu'elle épiera ſans fin l'occaſion de te pouuoir maîtriſer. Amaſſe tous les iours quelque choſe pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux mourir, & laiſſer du bien à ſes ennemis, que viure & auoir beſoin de ſes Amis. Saluë volontiers ceux que tu rencontres, & te repreſente que la queuë du Chien donne du pain à ſon Maiſtre. Ne te repens iamais d'eſtre hõme de bien. Chaſſe de ta maiſon le Médiſant, & tien pour certain, qu'il ne manquera point de rapporter, & tes paroles, & tes actions. Ne fay rien qui te puiſſe attriſter, & garde-toy de t'affliger des accidens qui t'aduiendront. Rejete vn mauuais Conſeil, & n'enſuy point la fa-

Digitized by Google

çon de viure des Méchans.

Voila quelles furent les Instructions d'Esope à Ennus son Fils adoptif, qui le toucherent si auant dans l'ame, qu'estant frappé comme d'vne fléche, tant par la Remonstrance d'Esope, que par le remors de sa Conscience, il en mourut quelques iours apres.

De quelle façon Esope nourrit & dressa quatre poussins d'Aigle.

CHAPITRE XXVIII.

APres qu'Esope eust fait venir à soy tous les Oyseleurs du pays, il leur commanda qu'ils eussent à luy apporter quatre Poussins d'Aigle. Les ayant eus, il les nourrit à sa mode, & les dressa d'vne étrange sorte; à quoy toutesfois nous n'adjoûtons pas beaucoup de foy. Car il leur apprit en volant bien haut, à porter dans des corbeilles certains Enfans pendus à leur col; & les sçeut si bien accoûtumer à leur obeyr, que ces Enfans les faisoient voler où bon leur sembloit; c'est à dire aussi haut, ou aussi bas qu'ils vouloient.

Digitized by Google

L'Hyuer estant donc passé, enuiron le commencement du Printemps, il apprésta tout ce qu'il jugea necessaire pour vn tel voyage, principalement les Aigles, & les Enfans, auec lesquels il s'en alla en Egypte, où tous ceux du pays furent si étonnez des merueilles qu'il leur fit voir, qu'ils ne sçauoient qu'en penser. Cependant le Roy des Egyptiens ne sçeut pas plustost l'arriuée de cét Homme extraordinaire, que se tournant vers quelques-vns de ses Amis : Ie suis trompé, leur dit-il, car i'auois ouy dire qu'Esope estoit mort, bien que toutesfois il soit icy plein de vie. Le lendemain Nectenabo (ainsi se nommoit le Roy) commanda que ses Conseillers eussent à se vestir de robbes blanches, & pour luy il en prit vne rouge, se mettant sur la teste vne corone de pierrerie. En cét équipage; s'estant assis en son Thrône, il fit appeller Esope, qui fut à peine entré, qu'il luy demanda tout haut : *A qui me compares-tu Esope, & ceux qui sont auec moy? Au Soleil du Printemps, répondit Esope, & tes Conseillers aux Espics meurs.* Cette réponse donna de l'admiration au Roy, qui luy offrit de grands dons. Le iour d'apres s'estant aduisé de s'habiller au contraire de la journée precedente, à sçauoir d'vne robbe blanche, il

en fit prendre de rouges à ses amis; puis quand Esope fut derechef entré; *Que penses-tu de moy*, lui dit-il, *& de ceux qui sont à l'entour de ma personne? Ie te compare au Soleil*, répondit Esope, *& ceux qui t'enuironnent en sont comme les rayons. Certainement*, reprit Nectenabo, *ie n'estime rien Lycerus au prix de moy.* A ces mots, le bon Esope souriant, *ô Roy*, continua-t'il, ne parle point si legerement de Lycerus; *Car si tu fais vn paralelle de ton Regne auec ton Peuple, il reluira comme le Soleil: mais si tu viens à t'égaler à Lycerus, il s'en faudra bien peu que tout cét éclat ne paroisse vne obscurité.* Nectenabo bien étonné de cette réponse, faite si soudainement, & si à propos : Est-il vray, lui dit-il, que tu nous as amené des Massons pour bastir la Tour? Il est vray en effet, répondit Esope, & ils sont si prests, qu'il ne reste plus qu'à leur monstrer le lieu où tu veux qu'on fasse les bastimens.

Le Roy sortit de la ville en mesme tẽps, & le mena dans vne large campagne, où il lui fit voir l'endroit qu'il auoit desia marqué. Esope amena donc aux quatre coins de la place, les quatre Aigles, & les quatre ieunes garçons pẽdus aux corbeilles: puis leur ayant mis en main à chacun

Digitized by Google

vne Truelle, ou tel autre instrument de Masson, il commanda aux Aigles de s'enuoler. Elles s'esleuerent incontinent, & lors que ces Maistres ouuriers se virent bien-haut, ils se mirent à crier ensemble; Donnez-nous des pierres, donnez-nous de la chaux, donnez-nous du bois & semblables materiaux propres à bastir. Nectenabo bien étonné de voir ces galants s'esleuer si haut; Qu'est cecy, dit-il, d'où nous est venuë cette engeance d'hommes volans? Du pays de Lycerus, répondit Esope, qui en a quantité à son commandement: & toutesfois toy qui n'és qu'vn Homme, te veux comparer à vn Roy semblable aux Dieux. Tu as raison, reprit Nectenabo, & pour ne t'en point mentir, ie me confesse vaincu. Il ne me reste plus qu'à te faire certaines demandes, pour voir si tu me sçauras répondre. I'ay icy, continüa-t'il, vne espece de juments, qui me semblent bien merueilleuses. Car quād elles oyent hannir les cheuaux qui sont en Babylone, elles conçoiuent incontinent. C'est à toy maintenant à montrer, si tu és assez habile homme pour m'en dire la cause. Ie le feray, répondit Esope, mais ce ne sera que demain. Comme il fut donc de retour en son logis, il fit prendre vn chat par des valets, qui l'ayans empogné,

Digitized by Google

l'allerent foüettant publiquement par toute la ville. Alors les Egyptiens bien étonnez, & bien fâchez tout ensemble de voir traicter de cette sorte vn Animal qu'ils auoient en si grande veneration, accoururent tous en foule, & arracherent le pauure chat des mains de ceux qui le battoient; puis s'en allerent au Roy, pour luy dire comment l'affaire s'estoit passée. Nectenabo fit à l'instant appeller Esope, & s'estant mis à le tancer: D'où vient, luy dit-il, que tu as ainsi fait battre vn Chat, que tu sçais estre vn Animal, que nous reuerons comme vn Dieu? Parle donc qui t'a obligé à cela? Seigneur, répondit Esope, ce que i'en ay fait, a esté pour vanger le Roy Lycerus: Car tu dois sçauoir que ce mauuais Chat est la seule cause d'vne perte qu'il a faite la nuict passée, pour luy auoir tué son Coq, qui estoit vaillant & aguerry au possible, joinct que par son chant il luy marquoit ordinairement les heures de la nuict.

Nectenabo croyant auoir surpris Esope par ses propres paroles: Ie te tien, luy dit-il, n'as tu point de honte de mentir? Est-il bien possible qu'en vne nuict, le Chat dont il est question, soit allé d'Egypte en Babylone? Pourquoy non, répondit Esope en souriant, s'il se peut faire,

comme tu dis, que les iuments d'Egypte conçoiuent en oyant hannir les cheuaux de Babylone? Par cette réponse, il se mit si bien dans l'esprit du Roy, qu'il l'estima grandement pour son sçauoir, & pour sa prudence: de maniere qu'vn peu apres ayant fait venir de la ville d'Eliopolis vn bon nombre d'hommes sçauans, fort versez aux questions Sophistiques, il se mit à les entretenir sur la suffisance d'Esope, & voulut que lui-mesme fut de la partie, en vn festin où il les auoit inuitez. Comme ils se furent tous mis à table, vn de ce Sophistes attaquant Esope: Estranger, lui dit-il, ie t'aduise que ie suis ici enuoyé de la part de mon Dieu, pour te demander l'éclaircissement d'vne question dont ie suis en doute. Esope l'ayant écouté sans s'émouuoir? *Tu mens*, lui dit-il: *car Dieu sçachant tout, n'a pas besoin de s'enquerir, ny d'apprendre quelque chose d'vn Homme. Or est-il que tu ne t'accuses pas seulement, mais encore ton Dieu.* En suite de celui-ci, vn autre prenant la parole: Il y a, se mit il à dire, vn grand Temple, dans lequel est vn Pilier contenant douze Villes, chacune desquelles est soustenuë de trente Poutres, que deux Femmes enuironnent. Esope l'oyant ainsi parler; Vrayment, dit-il, voila vne fort belle que-
Digitized by Google

ſtion, & dont les enfans de noſtre pays rendroient raiſon. Le Temple c'eſt le Monde, le Pilier c'eſt l'An, les Villes ſont les Mois, les Poutres les Iours des Mois, & le Iour auec la Nuict ſont les deux Femmes qui ſuccedent l'vne à l'autre. Le lendemain apres que Nectenabo euſt fait appeller ceux de ſon Conſeil; Sans mentir, leur dit-il, i'ay belle peur que l'Eſprit d'Eſope ne nous faſſe tributaires du Roy Lycerus. Auant que cela ſoit, répondit vn de l'Aſſemblée, ie ſuis d'auis que nous luy propoſions des queſtions, que nous-meſmes n'auons iamais ſçeuës, ny ouïes. Voila qui ne va pas mal, dit Eſope, mais ie vous feray demain réponſe à cela. Il les quitta donc là deſſus, & s'en alla faire vn petit Billet qui contenoit ces paroles. *Nectenabo confeſſe deuoir à Lycerus mille talents de tribut*; Le iour ſuiuant comme il fut de retour vers le Roy, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de luy preſenter ce billet. Alors auant que le Roy l'ouuriſt, il ſe leua vn bruict confus parmy ſes Conſeillers, qui diſoient tout haut: Ce n'eſt pas choſe nouuelle, nous auons ouy cecy de long-temps, & le ſçauons veritablement. Ce qu'oyant Eſope: Tant mieux, s'écria-t'il: puis que vous

confessez ainsi la debte, ie vous en remercie bien fort. Voila cependant que le Roy ne fut pas de cét aduis; car à ce mot de *debte* & de *confession*: Ie ne dois rien à Lycerus, dit-il à ses gens: & toutesfois il n'y a pas vn de vous qui ne témoigne contre moy. Ces paroles du Roy leur firent à l'instant changer d'opinion, & dire les vns aux autres; nous n'en sçauons rien, & n'en auons iamais ouy parler. Tant mieux encore, adjousta Esope; & s'il est ainsi, comme vous l'asseurez, vostre question est vuidée. Sur cela, Nectenabo plus étonné que iamais: Il faut aduoüer, dit-il, que le Roy Lycerus est heureux, d'auoir en son Royaume vne telle source de doctrine. Il fit donc compter à Esope l'argent du Tribut accordé entr'eux, & le renuoya paisiblement. Depuis estant de retour en Babylone, il raconta de poinct en poinct à Lycerus, tout ce qu'il auoit fait en Egypte, & luy donna le tribut que Nectenabo luy enuoyoit: Pour recompense dequoy, Lycerus luy fit ériger vne statuë d'or.

Digitized by Google

Le voyage d'Esope en Delphes.

CHAPITRE XXIX.

QVelque temps apres, Esope ayant resolu de faire vn voyage en Grece, pria le Roy de luy permettre de s'y en aller. Ce que luy estant accordé, il prit congé de luy, & partit de Babylone, à condition neantmoins qu'il y retourneroit, & y passeroit le reste de ses iours. Or apres qu'il eust bien voyagé par toutes les villes de Grece, & donné de merueilleuses preuues de son sçauoir, il s'aduisa de s'en aller en Delphes. Et d'autant que ceux du pays l'ouïrent tres-volontiers parler, sans que toutes-fois ils le respectassent autrement, & sans qu'ils luy fissent aucune sorte d'honneur; Esope s'adressant à eux: *Hommes Delphiens*, leur dit-il, *ie vien de m'auiser tout maintenant, que vous ressemblez à quelque piece de bois qui va flottant sur la Mer. Car ceux qui la voyent de loin, lors que les vagues l'agitent, s'imaginent d'abord que c'est quelque chose de grand prix: mais lors qu'on en est prés, lon treuue que ce*

Digitized by Google

n'est rien qui vaille. De cette mesme façon, lors que i'estois bien éloigné de vostre ville, ie vous admirois comme des personnes qui me sembliez valoir beaucoup, & meriter de grandes loüanges: mais depuis mon arriuée en ce lieu, ie me suis veu bien trompé, vous ayant treuué plus inutiles que tous les autres.

Ceux de Delphes l'oyant parler de cette sorte, apprehenderent d'abord qu'il ne se portast à médire d'eux, passant par les autres Villes: Ce qui fut cause qu'ils conspirerent méchamment contre sa vie. Pour cét effet, ils s'aduiserent de prendre vn flacon d'or dans le fameux Temple d'Apollon, qui estoit en leur Ville, & de le mettre secrettement dans la valise d'Esope. Vn peu apres, comme il ne se doutoit aucunement de cette Conspiration, il sortit de Delphes, pour s'en aller à Phocide; mais les Delphiens qui le guettoient, ne manquerent point de le suiure, si bien que l'ayant atteint, ils s'en saisirent incontinent, & l'accuserent de Sacrilege. Il eut beau se vouloir iustifier de leur calomnie, en niant d'auoir commis aucun larcin. Tout ce qu'il put dire, pour prouuer son innocence, ne les empécha point de foüiller par force dans ses males & ses valises, où trouuant la phio-

le d'or qu'on y auoit mise, ils la prirent, & la monstrerent aux Citoyens, qui en firent vn grand bruict. Esope connoissant bien par là que c'estoit vne partie qu'ils lui ioüoient méchamment, affin de le perdre, les pria d'auoir égard à son innocence, & de lui laisser passer son chemin. Mais au lieu de le deliurer, ils le mirent en prison, pour auoir, disoient-ils, commis vn Sacrilege bien manifeste; & d'vn commune voix ils le condamnerent à mourir. Durant ces choses, Esope voyant qu'il n'y auoit point de subtilité qui fust capable de le tirer d'vn si grand malheur, tout ce qu'il pouuoit faire pour son allegement, c'estoit de se plaindre dans la prison. Ce qu'aperceuant de ses Amis, qu'on appelloit Damas, il lui demanda le sujet de sa plainte, qu'Esope lui fit connoistre en ces termes. Vne Femme, dit-il, ayant depuis peu enseuely son Mary, s'en alloit tous les iours à son Tombeau, qu'elle arrosoit de ses larmes: Il arriua cependant qu'vn certain paisan qui labouroit la terre assez prés de là, fut surpris de l'amour de cette Femme: ce qui fut cause que delaissant & bœufs & charruë, il s'en alla droit au Tombeau; où s'estant assis, il commença de pleurer comme elle. La femme en ayant voulu

sçauoir la cause. Ce que ie pleure, luy répondit le païsan, est pour soulager le mal que ie ressens de la perte que i'ay faite de ma femme, qui n'estoit pas moins honneste, que belle. Vn pareil accident m'est arriué, adjousta la Femme. Puis que cela est, continüa le Païsan, & que nous somme tombez tous deux en vn mesme inconuenient, qui empéche que nous ne soyons mariez ensemble? Asseurément nous ne perdrons rien à cela, ny l'vn ny l'autre. Car ie n'auray pas moins d'amour pour toy, que i'en auois pour ma Femme: Ie veux croire aussi, que de ton costé tu m'aymeras comme tu as aymé ton mary. Alors cette bonne Femme prenant pour des veritez les paroles du païsan, demeura d'accord de l'épouser. Mais tandis qu'ils en estoient à des promesses de mariage, voila qu'vn Larron ayant épié les Bœufs du Laboureur, se mit à les délier, & les chassa deuant soy. A son retour le Laboureur bien étonné de voir qu'on les luy auoit dérobés, commença de s'abandonner aux cris & aux plaintes. A ce bruict, la Femme accourut à luy: Et le voyant ainsi lamenter: Quoy luy, dit-elle, tu pleures encore? Ie pleure en effet, répondit le Laboureur, & c'est tout de bon. I'en fay de mesme, conclud Esope, & ce n'est pas

Digitized by Google

ſans raiſon : Car m'eſtant ſauué cy-deuant de pluſieurs dangers, ie ne voy point qu'il y ait moyen de me tirer de celuy-cy, & n'attens d'aucun lieu la déliurance de mon mal.

La mort d'Eſope.

CHAPITRE XXX.

CEs choſes s'eſtant ainſi paſſées, les Delphiens s'en allerent trouuer Eſope, & le tirerent de la priſon, pour le traiſner en quelque lieu haut éleué, d'où ils le peuſſent precipiter. Comme on le menoit ainſi à la mort, il leur diſoit en s'y en allant. Au temps que les beſtes parloient, le Rat ayant fait amitié auec la Grenoüille, luy voulut donner à ſouper, & l'amena au Cellier d'vn riche homme, où il y auoit quantité de viandes, l'inuitant à ſe ſaouler par ces mots qu'il luy reïteroit ; *Mange, m'amie Grenoüille.* Ayant donc fait bonne chere, elle voulut traiter le Rat à ſon tour ; Sui-moy ſeulement, luy dit-elle, & n'aye point de peur ; car i'attacheray ton pied au mien auec vn filet

Digitized by Google

bien deſlié, afin qu'en nageant tu ne coures non plus de hazard que moy-meſme. Cette concluſion priſe, elle ſauta dans l'Eſtang, où tandis qu'elle n'ageoit entre deux eaux, le pauure Rat étouffoit à force de boire. Helas! dit-il alors, méchante Grenoüille, tu me fais mourir, mais vn plus Grand que toy me vangera. En effet, il aduint ainſi. Car apres que le Rat fut mort, comme il flottoit au deſſus de l'eau, voila qu'vne Aigle qui vint à paſſer par là, s'en alla fondre ſur luy, & attira par meſme moyen la Grenoüille, qui eſtoit attachée au filet; tellement que par ce moyen elle les deuora tous deux. Il en eſt de meſme de moy, reprit Eſope: vous me traiſnez iniuſtement à la mort: mais cela vous couſtera cher, pource que Babylone & toute la Grece me vangeront. Ils ne luy pardonnerent pas neantmoins, quelques raiſons qu'il leur allegnaſt. Ce qui l'obligea de ſe refugier au Temple d'Apollon, pour y iouyr du droit des Aſyles. Mais il n'y fut pas pluſtoſt entré, qu'ils l'en retirerent tous irritez, & le menerent au lieu du ſupplice, où auparauant qu'arriuer, il leur conta cette Fable. Eſcoutez-moy, leur dit-il, hommes Delphiens. Il y auoit vne fois vn Liévre, qui ſe voyant tenu de prés par vne Aigle, &

Digitized by Google

ne ſçachant où ſe cacher, ſe retira dans la terriere de l'Eſcarbot, luy requerant d'auoir ſoin de ſa conſeruation. L'Eſcarbot ſe mit alors à prier l'Aigle, de ne point tuër le pauure ſupliant, & la coniura par le grand Dieu Iupiter de ne dédaigner ſa petiteſſe : Mais l'Aigle irritée donna vn coup d'aiſle à l'Eſcarbot, puis il mit le Liévre en pieces, & le mangea. L'Eſcarbot offenſé de cette iniure, s'enuola auec l'Aigle, pour ſçauoir où elle faiſoit ſon nid; & n'y fuſt pas pluſtoſt entré, que roulant ſes œufs du haut en bas, il les caſſa tous; l'Aigle offenſée qu'il y euſt eu quelqu'vn ſi hardy que d'oſer entreprendre cela, s'aduiſa de faire ſon nid plus haut: mais l'Eſcarbot s'y en retourna, & ietta pour la deuxiéme fois ſes œufs en bas. Ne ſçachant donc plus quel conſeil prendre, elle s'enuola vers Iupiter (car on tient qu'elle eſt en ſa protection) & mit à ſes genoux la troiſiéme portée de ſes œufs, qu'il luy recommanda, le priant de les auoir en ſa garde. Mais l'Eſcarbot ayãt fait comme vne pilule des ſiens, monta droit au Ciel, & les mit dans le ſein de Iupiter, qui ſe leua tout incontinent pour ſecoüer cette ordure : & ainſi ne ſe ſouuenant plus des œufs de ſon Oyſeau, il les laiſſa cheoir en bas, & les caſſa. Depuis, comme il euſt

Digitized by Google

appris de l'Escarbot, qu'il auoit fait cel expres pour se vanger de l'Aigle, qui n l'auoit pas seulement offensé, mais com mis vne impieté manifeste, contre luy mesme, ayant méprisé ce dont elle l'a uoit instamment requis; il luy en fit vn reprimande à son retour, luy disant qu l'Escarbot auoit eu raison de la persecute ainsi. Iupiter donc ne voulant point que l race des Aigles défaillit, fut d'auis qu l'Escarbot se reconciliast auec l'Aigle mais luy n'en voulut rien faire. Ce qu fut cause que Iupiter ordonna pour l mieux, que les Escarbots n'eussent à pa roistre durant tout le temps que les Aigle pondroient leurs œufs. Cela vous doi apprendre, Messieurs de Delphes, à n mépriser point ce Dieu, chez qui ie m suis refugié, quoy que son Temple soi moindre qu'il ne luy appartient. Car as seurez-vous qu'il ne laissera iamais impu nie l'impieté des Méchans.

Esope tenoit ce langage aux Delphiens qui luy témoignoient de s'en soucier s peu, qu'ils ne laissoient pas pour cela de le mener au supplice. Voyant donc qu'il ne les pouuoit fléchir en façon quelconque, il se mit à leur faire cét autre conte. Hommes cruels & meurtriers, reprit-il, donnez-vous la patience d'écouter ce que

Digitized by Google

i'ay encor à vous dire. Il y eust iadis vn Laboureur, qui deuenu vieux aux champs, pria ceux de ſon logis de le mener à la Ville, à quoy ſa curioſité le portoit pour n'y auoir iamais eſté. Ces gens attellerent incontinent des aſnes à vn chariot, ſur lequel ils mirent le pauure Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Voila cependant qu'en paſſant chemin, l'air ſe couurit tout à coup par la violence des pluyes & de l'orage. Ainſi l'obſcurité fut cauſe que les aſnes ſe fouruoyerẽt, & qu'ils ietterent dans vn foſſé l'infortuné Vieillard, qui penſant à ſon malheur; Helas! Iupiter, diſoit-il, en quoy t'ay-ie offenſé, pour eſtre ſi miſerablement mis à mort, non par des cheuaux courageux, ny par de bons & forts mulets, mais par de malheureux aſnes? C'eſt de la meſme façon que ie m'attriſte, pource que ce ne ſont pas des gents de courage & d'honneur qui me font mourir; mais des hommes de peu, & qui ne peuuent eſtre pires qu'ils ſont. Cela dit, ſur le poinct qu'ils le vouloient precipiter, il leur raconta cette autre fable. Il aduint vn iour, qu'vn Homme enuoya ſa Femme aux champs, pource qu'eſtant amoureux de ſa Fille, il auoit enuie d'en abuſer, comme en effect il n'y manqua pas. Et ce fut alors que cette pauure Fille

Digitized by Google

toute dolente se voyant prise par force; Helas! dit-elle à son Pere, que tu fais là vne chose abominable! Certes i'aymerois beaucoup mieux estre des-honorée de plusieurs, que de toy qui m'as engendrée. Ie vous fais auiourdhuy le mesme reproche, ô meschans Delphiens, & vous proteste qu'il n'est point de Scylle, & de Caribde, ny point de Syrtes en Affrique, où ie ne cherchasse à me perdre, plustost que de mourir indignement, & sans cause. Ie maudis vostre pays, & appelle les Dieux à témoin de vostre Iniustice, bien asseuré que ie suis qu'ils exauceront ma priere, & me vangeront. Il eust à peine acheué de parler ainsi, qu'ils le precipiterent du haut d'vn Rocher, & voila quelle fut la fin de sa vie. Quelque temps apres, la Contagion s'estant mise parmy eux, ils consulterent l'Oracle, qui leur répondit, *Qu'il falloit expier la mort d'Esope*. Sçachant donc bien qu'eux seulement en estoient coûpables, ils luy dresserent vne Pyramide. Depuis les principaux d'entre les Grecs, & les plus sçauans hommes de ce temps-là, estans aduertis de la fin tragique d'Esope, s'en allerent tous en Delphes, où s'estans enquis de ceux qui auoient esté Autheurs de sa mort, ils en firent la vengeance eux-mesmes.

Fin de la vie d'Esope.

Digitized by Google

TABLE
DES FABLES.
CONTENVES EN CE VOLVME.

DV coq, & de la pierre precieuse, Fable i. fol. 1
Du loup & de l'aigneau, ij. 6
Du rat & de la grenoüile, iij. 11
Du cerf & de la brebis, iv. 16
Du chien, & de l'ombre, v. 21
Du lyon, & de quelques autres bestes, vi. 26
Du loup, & de la gruë, vij. 30
Du laboureur, & du serpent, viij. 35
Du sanglier, & de l'asne, ix. 41
Du rat de ville, & de celuy de village, x. 49
De l'aigle & de la corneille, xi. 57
De l'aigle, & du renard, xij. 63
Du corbeau, & du renard, xiij. 71
Du lyon affoibly de vieillesse, xiv. 76
De l'asne, & du chien, xv. 81
Du lyon, & du rat, xvi. 91
Du milan malade, xvij. 99
De l'arondelle, & des autres oyseaux, xviij. 103
Des grenoüilles, & de leur Roy, xix. 109
Des Colombes, & du Faucon leur Roy, xx. 11[illegible]

Digitized by Google

Du larron, & du chien, xxi. 121
Du loup, & de la truye, xxij. 127
De l'enfantement des Montagnes, xxiij. 131
D'vn vieux chien, & de son maistre, xxiv. 137
Des lievres craignant sans cause, xxv. 147
Du chevreau, & du loup, xxvi. 145
Du chien, & de la brebis, xxvij. 153
Du laboureur, & du serpent, xxviij. 159
Du renard, & de la Cigoigne, xxix. 165
Du loup, & de la teste peinte, xxx. 151
Du Geay, xxxi. 177
De la mouche, & du chariot, xxxij. 183
De la fourmy, & de la mouche, xxxiij. 189
Du singe & du renard, xxxiv. 199
De la grenoüille, & du bœuf, xxxv. 205
Du cheual, & du lion, xxxvi. 209
Des oiseaux, & des bestes à quatre pieds, xxxvij. 215
De l'esprenier, & de la colombe, xxxviii. 221
Du loup, & du renard, xxxix. 227
De l'asne, & du cheual, xl. 235
Du cerf, & du chasseur, xli. 243
Du serpent, & de la lime, xlii. 249
Des loups, & de la brebis, xliii. 253
De la forest, & du paysan, xliv. 257
Du loup, & du chien, xlv. 261
Du ventre, & des autres membres, xlvi. 269
Du singe, & du renard, xlvii. 275
Du renard, & des raisins, xlviii. 279
De la belette, & du renard, xlix. 283
Du renard, & des chasseurs, l. 289
Du paon, & du rossignol, li. 297
De l'oiseleur, et du merle, lii. 303
Du cerf, & du cheual, liii. 307
De l'asne, & du lion, liv. 311

Digitized by Google

TABLE.

Du vautour, & des autres oiseaux, lv. 317
Du lion, & du renard, lvi. 323
De l'asne malade, & des loups, lvii. 329
Du chevreau, & du loup, lviii. 333
Du lion, et de l'homme, lix. 338
De la puce, & de l'homme, lx. 317
De la fourmy, et de la cigale, lxi. 351
De la brebis, & de la corneille, lxii. 359
De l'arbre, et du roseau, lxiii. 365
De l'asne, et du loup, lxiv. 371
Du renard trahy par le coq, lxv. 377
Du renard, et du chat, lxvi. 359
Du renard, et du loup, lxvii. 389
Du chien enuieux, & du bœuf, lxviii. 391
Du loup, & des chiens, lxix. 307
De l'aigle, & du corbeau, lxx. 403
Du renard, & du bouc, lxxi. 411
Du chat, et du coq, lxxii. 417
Du renard, & du buisson, lxxiii. 423
De l'homme, et d'une idole, lxxiv. 429
Du pescheur, lxxv. 435
Du chat, et des rats, lxxvi. 440
Du laboureur, & de la cigongne, lxxvii. 444
Du berger, et des laboureurs, lxxviii. 449
De la fourmy, et de la colombe, lxxix. 452
De la mouche, lxxx. 460
Du Dieu Mercure, et du charpentier, lxxxi. 465
D'vn enfant, & de sa mere, lxxxii. 473
D'vn homme qui auoit deux femmes, lxxxiii.
492
D'vn laboureur, et de ses enfans, lxxxiv. 482
De la nourrice, et du loup, lxxxv. 497
De la tortuë, et de l'aigle, lxxxvi. 503
De deux escreuisses, lxxxvii. 509
De l'asne vestu de la peau du lion, lxxxviii. 513

Digitized by Google

De la grenoüille, & du lyon, lxxxix. 519
De deux chiens, xc. 525
Du chameau, xci. 531
De deux amis, & de l'ours, xcij. 535
De deux pots flotant sur l'eau, xciij. 541
Du taureau, & du bouc. xciv. 455
Du singe, & de ses enfans, xcv. 549
Du paon, & de la gruë, xcvi. 555
Du tygre, & du renard, xcvij. 561
Des taureaux, & du lyon, xcviij. 569
Du pescheur, & d'vn petit poisson, c. 583
De l'auare, & de l'enuieux, ci. 593
De l'enfant, & du larron, cij. 603
Du lyon, & de la chevre, ciij. 609
De la corneille, & de la cruche, civ. 613
Du laboureur, & du taureau, cv. 635
Du Satire & du voyageur, cvi. 639
Du taureau, & du rat, cvij. 643
D'vne Oye, et de son maistre, cviij. 649
De la femelle du singe, & de ses deux enfans, cix. 655
Du renard, et du leopard, cx. 663
De Venus, et d'vne chate, cxi. 667
D'vn malade, & d'vn Medecin, cxij. 677
Des coqs, & de la perdrix, cxiij. 681
Du charbonnier, & du foulon, cxiv. 691
De la chauue souris, du buisson, & du plongeon, cxv. 695
De deux hommes, & d'vn asne, cxvi. 699
Du lievre, & de la tortue, cxvij. 703
De l'ours, et des mouches à miel, cxviij. 708

Digitized by Google

Digitized by Google

I·FABLE, DV COQ ET DE LA PIERRE PRECIEVSE·

Digitized by Google

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

FABLE I.

Du Coq, & de la pierre precieuse.

LE Coq ayant apperceu fortuitement vne pierre precieuse en vn fumier qu'il grattoit; *Dequoy me peut seruir*, dit-il, *d'auoir trouué vne*

Digitized by Google

chose si belle & si nette? Certes, si cette bonne Fortune fut arriuée à vn Lapidaire, il en seroit plus joyeux, pource qu'il en sçauroit bien le prix; Mais pour moy, à qui cela n'est nullement propre, ie l'estime si peu, que i'aymerois mieux vn grain d'orge, que toute la pierrerie du monde.

Discours sur la premiére Fable.

ENCORE que la plusspart des choses nous deuiennent precieuses par l'Opinion, & que nous desirions ardamment la possession d'vn bien plustost que d'vn autre, pour estre plus sortable à nostre inclination, ou possible plus rare, & plus difficile à rencontrer: si est-ce qu'en chaque sujet il ne laisse pas d'y auoir vn prix veritable; que nous y mettons, ou selon l'excellence de la chose, ou selon la necessité que nous auons de nous l'acquerir. Par exemple, quoy qu'en l'achapt des cheuaux, les Princes, les Gentils hommes, & les Soldats, fassent librement de la dépense pour en auoir, & qu'il n'y ait point de peuples qui les prisent plus que font les François, les petits

Digitized by Google

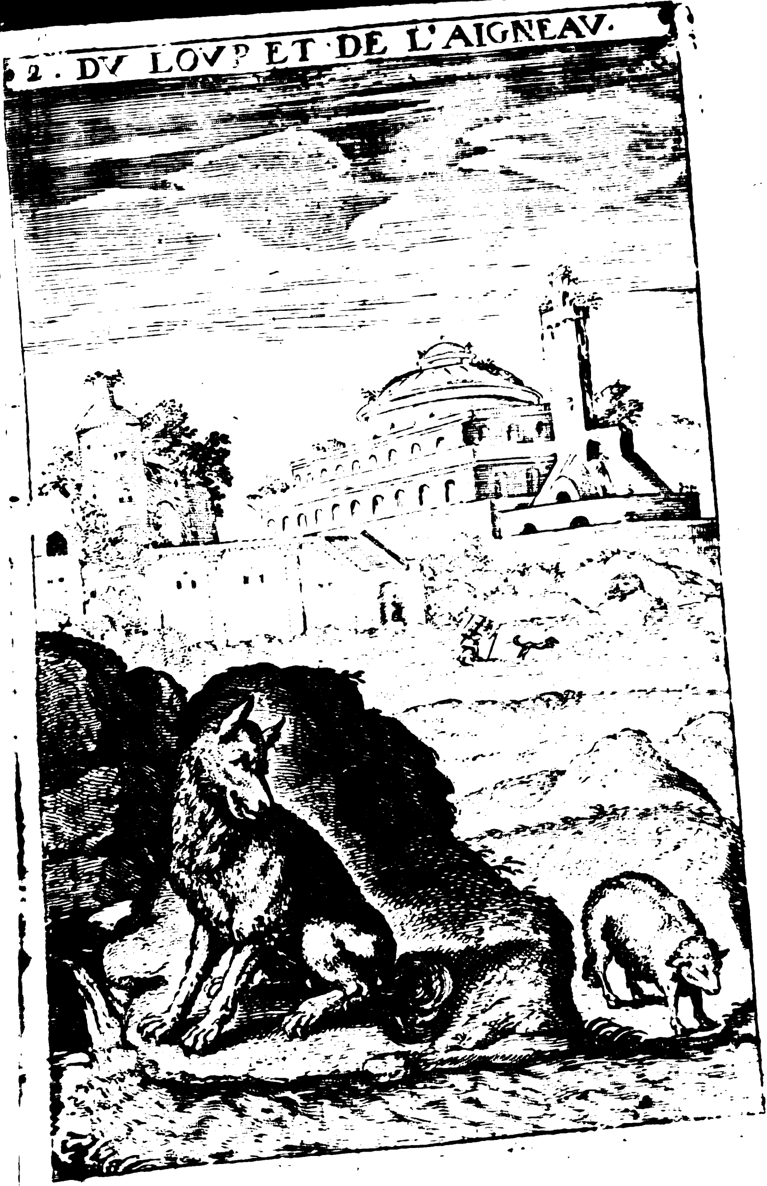
Tartares, les Causaques, & les Arabes ; Il y a toutesfois vne certaine mediocrité, proportionnée à la valeur de cét animal, selon laquelle il est iuste de l'achepter, & de le vendre. Autant est-il des meubles precieux, des denrées, des terres, des heritages, & de toute autre possession, soit d'vn bien necessaire & vtile, soit du delectable, & du superflu. L'on peut dire le mesmes des Qualitez intellectuelles, & des Vertus, excepté seulemét, qu'elles ne sont pas sujettes à vn trafique mercenaire, cóme le reste; mais elles ont vn prix indefiny, & qui n'est mesurable que par le téps qu'on met à les acquerir, ou par l'estime & l'admiration qu'on a pour elles. De cette nature sont les Sciences, les arts, la prudence, & la sagesse, quant aux vertus de l'entendement; Et quant aux Morales, la valeur, la liberalité, la continence, & ainsi des autres. Ce sont elles qu'Aristote & Platon appellent nostre souuerain Bien, & par consequent la chose du monde qui est le plus à priser. Or comme elles surpassent de loing les richesses materielles, aussi ont-elles des degrez de difference les vnes auec les autres, n'estant pas toutes également belles & necessaires; mais chacune selon sa proportió, & la dignité de son estre. Car comme il n'y a personne qui croye que la vertu de Courtoisie soit égale en merite à la condition d'estre liberal; ny derechef que la liberalité soit aussi estimable que la valeur; ainsi nul ne voudroit asseurer que toutes ces vertus Morales ensemble, disputassent l'honneur auec les Intellectuelles. D'où il est aisé de voir, qu'Esope a eu bonne grace en cette premiere Fable, de les representer par la

pierre precieuse, qui semble estre plus belle à nos sens que toute autre chose, & plus rare aussi à nostre rencontre. Quant au Coq, ie pense qu'il est pris pour l'homme voluptueux, qui met tout dans l'Indifference, horsmis son ordure propre, representée par le fumier. C'est là qu'il demeure attaché par ses luxurieux appetits, qui sont les seules delices de sa vie. Que s'il arriue fortuitement qu'il rencontre l'occasion d'acquerir de la Science, ou de pratiquer quelque vertu, cela ne le touche du tout point, & il en neglige l'occasion auec tant de brutalité, qu'il ne laisse pas seulement naistre en soy mesme le desir de la posseder, soit qu'elle luy semble trop releuée, soit qu'il en puisse jouyr trop facilement. Car les hommes d'auiourd'huy sont d'vn naturel si dépraué, qu'ils se portent plus volontiers à la conuoitise d'vn bien faux, s'il est de difficile conqueste, qu'au desir d'vn veritable, qui ne leur devra gueres couster.

Cecy nous confirme encore dans cette Maxime; qu'on se passe bien plustost des choses superflues que des necessaires. D'où il paroist clairement, combien moins raisonnables que le Coq de cette Fable se pourroient dire ces ambitieux Conquerans du Perou, l'Auarice desquels ne faisoit que s'irriter plus fort, tandis qu'à faute de grains à faire du pain, pour en sustenter leur vie, ils la finissoient miserablement dans l'abondance de l'or, & des pierreries.

Fin de la premiere Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE II.

Du Loup, & de l'Aigneau.

LE Loup beuuant à la ſource d'vne fontaine, vid vn Aigneau qui beuuoit auſſi beaucoup plus bas. Il accourut à l'inſtant, & ſe mit à le tancer de ce qu'il auoit troublé ſon eau. Tout ce que put faire alors le pauure Aigneau, qui trembloit de peur, fut de le prier de pardonner à ſon innocence; luy remonſtrant qu'il beuuoit ſi loing de luy, qu'il ne pouuoit apparamment troubler la fontaine; joint qu'il n'en auoit pas meſme la volonté. Mais pour tout cela, le Loup ne laiſſant pas de crier plus

Digitized by Google

fort; *En vain* luy dit-il, *tu me fais toutes ces belles excuses: c'est ta coûtume de m'estre nuisible; ce mal là te vient de race: car tes pere & mere, & tous les tiens generallement, me haïssent au mourir. Ne treuue donc pas étrange, si tu en portes la peine aujourd'huy.*

Discours sur la seconde Fable.

LE sage Inuenteur n'a voulu representer autre chose par cette seconde Fable, que l'oppression des petits par les Grands, qui est si commune dans le commerce des hommes, qu'il n'y en a point de foible, ou de mal accommodé, qui ne soit sous la domination de plusieurs Tyrans. De cette façon, c'est vne espece de crime, que d'estre pauure, & vne espece de jurisdiction pour le punir, que d'estre bien en ses affaires. Or quoy que le procedé que tiennent ordinairement ceux qui veulent accabler l'Innocence, soit en tout temps desagreable à Dieu & aux hommes; si est-ce que les plus artificieux ont accoûtumé de le colorer d'vn faux pretexte de Iustice, imitant le Loup de cette Fable, qui imposoit au malheureux Aigneau, d'a-

Digitized by Google

uoir troublé l'eau de la fontaine, pendant qu'il beuuoit, quoy que la delicate bouche de cét animal ne peust faire beaucoup d'agitation, eu égard à la distance qui estoit entre l'vn & l'autre. C'est ainsi que la pluspart des Riches d'auiourd'huy font accroire aux Pauures, qu'ils ont manqué de respect enuers eux, & choqué leur authorité, combien que leur ame toute simple ne soit nullement capable de malice, & qu'ils n'ayent failly au respect, qu'à faute de le bien connoistre. Ainsi, dis-je, Tybere & Neron se plaisoient à susciter des accusateurs aux gens de bien, pour diminüer en cela le nombre de leurs ennemis, & s'enrichir de la dépoüille des Innocens. C'estoit vn grand crime en ce temps-là d'auoir quelque chose, ou d'estre en réputation de Vertueux. L'vn & l'autre enflammoient également le courage du Souuerain, & par la conuoitise du gain, & par la haine de son ennemy. Autant en arriuoit-il sous le Regne de Denys, & de Phalaris, qui formoient de fausses plaintes contre ceux qu'ils hayssoient, & dont ils auoient pour suspecte l'authorité. Mais pleust à Dieu, que telles impostures ne fussent point paruenuës jusques à nostre âge, & qu'au deshonneur de la Religion Chrestienne, nous ne fussions si méchans que de surpasser en injustice & en fraudes, les plus insupportables Tyrans des siécles passez. La honte de nos iours est venuë à ce poinct d'extremité, qu'il n'est point de si petit Gentil-homme, ny de Bourgeois tant soit peu accommodé, qui n'exige injustement des coruées, des imposts, & des subjections chez les Païsans qui lui sont inferieurs,

ou qui releuent de ſon pouuoir. Que ſi dauanture on reſiſte en quelque façon à leurs injuſtices, la Bile du Gentil-homme s'échauffe; il menace, il fait des procez, il apoſte de faux témoins, & perſecute l'Innocence, jusques à vne entiere deſtruction. Cependant, ce n'eſt pas vn ſeul particulier qui ſe void reduit à ſouffrir ces violences; Elles paſſent d'vn Chef de famille à toute vne Race; & ainſi les moins coupables ſe trouuent ſouuent enueloppez dans les meſmes pieges que l'on dreſſe au malheureux de qui l'on veut ſe vãger. Alors ſi la perſecution l'anime à ſe plaindre, ou à reſiſter, on ne fait nulle difficulté de l'eſtendre ſur le quarreau, ſous pretexte d'auoir fait vne partie contre la vie de ſon Seigneur, ou de ſon voiſin; & ne met-on pas en oubly la raiſon qu'allegue le Loup d'Eſope, pour colorer ſa cruauté; à ſçauoir, que le pere, la mere & tous les parens de l'Aigneau, eſtoient ſes mortels ennemis. Mais quand les hommes ſe voudront ſouuenir qu'il y a vne Iuſtice au Ciel, pour la protection des Innocens, & que deuant Dieu le fort n'a pas plus d'auantage que le foible; ie m'aſſeure qu'ils ſeront bien dénaturez, s'ils continüent en leur malice, & croy au contraire, qu'ils reduiront le plus qu'il ſera poſſible, leur mauuaiſe humeur à vne égalité vertueuſe.

Fin de la deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE III.

Du Rat, & de la Grenoüille.

LE Rat & la Grenoüille auoient guerre enſemble, pour voir lequel des deux demeureroit maiſtre du mareſcage. En ce combat, qui eſtoit rude & douteux, le Rat faiſant des ruſes ſous l'herbe, où il ſe tenoit caché, aſſaillit par trahiſon la Grenoüille. Mais elle de ſon coſté l'attaqua de pleine guerre, comme plus robuſte & plus agile à l'aſſaut, où l'vn & l'autre auoient pour armes des lances de jong. Voila cependant que le Milan, qui les vid de loing, s'en alla fondre ſur eux, & les enleua. Ce qu'il n'euſt pas plu-

Digitized by Google

ſtoſt fait, qu'il les mit en pieces, tandis que pour eſtre vn peu trop échauffez au combat, ils ne ſe donnoient pas garde de luy.

Diſcours ſur la troiſiéme Fable.

ICy ſe void vne peinture des artifices du monde dont nous auons tous les iours l'original deuant les yeux. C'eſt à ſçauoir, que pendant la contention de deux perſonnes, vne tierce vient à iouyr du prix de leur conteſtation, & tire toute ſeule l'auantage de la querele des autres. L'on dit que Philippe de Macedoine, fut celuy de tous les hommes de ſon temps, qui s'ayda le plus adroitement de cette ruze. Car voyant les Villes de la Grece en diuiſion, pour l'Empire & la liberté, il les ſceut ſi à propos tenir en balance, tantoſt par ſon amitié, tantoſt par ſa haine; que de tous les Princes qui diſputoient la domination entr'eux, luy ſeul y trouua ſon compte, & gaigna le principal aduantage. Car il s'empara par ce moyen de la plus grande partie de la Grece, tandis que ces Republiques mal aduiſées eſtoient plus attentiues à ſe dechirer en pieces, qu'à ſe guarentir courageuſement de leur commun Ennemy. Ce fût ainſi qu'en vſa le Milan d'Eſope, durant le combat du Rat & de la

Grenoüille, qui nous figure vne sotte & impertinente animosité, conceuë entre gens qui n'ont aucun sujet de se hayr, ou de se rien demander; mais qui sont tous également interessez contre quelque fascheux voisin, dont ils peuuent à toute heure apprehender les embusches, principalement tandis qu'ils sont mal ensemble; Car en quel temps vn tiers a-t'il plus beau jeu, pour profiter du dommage de ses deux Concurrents, que lors qu'ils se trouuent affoiblis de coups mutuels, & épuisez par des guerres continüelles; voire mesme qu'ils sont reduits à ce poinct d'aueuglement, que d'appeller à leur ayde la personne du monde, qui leur doit estre la plus suspecte? Ce fut dequoy se trouuerent fort mal autresfois tous ces Peuples insatiables & trop mauuais Politiques, qui se jetterent imprudemment, ou en la protection des Romains, ou dans le party de l'Orient. Car ces Ambitieux, au lieu de demeurer Arbitres, comme ils en auoient esté souuent requis, vsurperent les propres biens, dont ils ne deuoient estre que les Iuges. Ce qu'ils pratiquerent encore en la conqueste que Cesar fit de l'Egypte, & en vne infinité d'autres exemples anciens, que ie pourrois rapporter icy. Mais il est mieux de ne les alleguer pas pour ceste heure, afin de venir aux modernes, & dire que la puissance du Turc en toutes les parties du monde, & particulierement en Europe, ne vient que de la discorde des Princes animez les vns contre les autres; ce qui montre assez combien est veritable ce dire du plus poly de nos Poëtes.

Digitized by Google

La Discorde aux creins de couleuures.
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuures,
Qu'en la fin mesme des Estats, &c.

Combien de fois se repentit l'Empereur de Constantinople, d'auoir appellé au deça de l'Hellespont, ceux qui deuoient pour iamais estre confinez dans les marests de Scythie? Comment en prit-il à Demetrius, & à Thomas Paleologue, d'auoir fait Arbitre de leurs differens Mahomet second, & de s'estre entierement remis sous sa protection? Ie laisse à part les autres exemples de la domination de Tamberlam, des troubles d'Italie, & de l'accroissement de la Maison d'Espagne, pour dire en passant quelque chose des particuliers. Nous ne voyons gueres vn frere diuisé d'auec son frere, qu'il ne donne occasion à leur commun Ennemy de les ruiner par brigues, ou par procez. Iamais deux amis ne tombent en dissention, qu'vn tiers ne s'appreste à jouyr des auantages dont ils debattent: Bref, c'est estre en tout temps exposé aux aguets d'autruy, que de prendre des querelles inconsiderées, principalement ayant vn Voisin, ou vn Enuieux de puissance suspecte.

Fin de la troisiéme Fable.

Digitized by Google

4 . DV CERF ET DE LA BREBIS

Digitized by Google

FABLE IV.

Du Cerf, & de la Brebis.

LE Cerf accusa la Brebis deuant le Loup, luy demandant vn muid de froment. Or quoy qu'elle fut bien asseurée de ne luy rien deuoir, si ne laissa t'elle pas, à cause du Loup, qui estoit là present, de luy promettre qu'elle satisferoit à sa demande. L'on prit donc jour pour le payement; qui fut à peine venu, que le Cerf en aduertit la Brebis: mais elle nia la debte, & luy dit, *Que si elle luy auoit promis quelque chose, elle l'auoit fait de peur du Loup; adioûtant à cela, qu'on n'estoit pas obligé de tenir pro-*

Digitized by Google

promesse à ceux qui l'auoient exigée par la force.

Discours sur la quatriéme Fable.

IL est icy question de retirer sa parole, quand on l'a donnée par force ; en quoy certes il y a plus de malheur que de peché. Aussi est-ce pour cela qu'Esope baille cette cause à disputer à la Brebis, qui est le plus innocent, mais le plus timide de tous les Animaux. Celle-cy ayant fait promesse au Cerf, en la presence du Loup, de luy payer vn muy de froment, fut obligée de s'en dédire, à cause de sa pauureté, & de rejetter sur la contrainte la fausse confession qu'elle auoit faite de la debte. Or pour transferer aux hõmes ce fabuleux exẽple des Animaux, & tirer quelque auantage de l'instruction de nostre Phrygien ; comme ce n'est pas le témoignage d'vne Vertu heroïque, de signer vne Imposture contre soy-mesme, pour la crainte d'vne violence, aussi n'est-ce point vne méchanceté que de s'en dédire, en alleguant la contrainte dont l'on a vsé, pour nous faire auoüer debiteurs. Pour le premier poinct, à sçauoir que ce n'est pas vn crime d'y consentir, il suffit de s'en tenir à la Loy naturelle, qui porte tout le monde à sa propre conseruation, non seulemẽt au pris de dire vn men-

ſonge, mais encore de faire vn homicide, ou quelque action plus tragique & plus extraordinaire. A cela l'on peut adjouſter, que par cét adueu cõtre ſon profit particulier, l'on ne fait tort ny à Dieu, ny aux hommes, ny à ſoy-meſme: A Dieu, pource qu'en la diſtribution qu'il a faite des biens du monde, il ne nous a pas rendu poſſeſſeurs des richeſſes temporelles, & des autres commoditez dont nous jouyſſons; à condition de les maintenir au peril meſme de noſtre vie, qui eſt vn bien infiniment plus chér qu'vn heritage, ou qu'vne dignité, qui n'en ſont que les acceſſoires. Que ſi nous ſommes obligez de hazarder la vie, ou la liberté, c'eſt pluſtoſt pour la deffẽſe des biens publics, que non pas des noſtres, principalement ſi on les a commis à noſtre charge, & qu'on nous en ait fait Diſpenſateurs, & Depoſitaires, comme des forterſſes, des Villes, & des poſſeſſions deſtinées au ſeruice de Dieu (que nous appellons Benefices; & qu'on nommoit anciennemẽt le *Territoire ſacré*;) Tels Dépoſts, & autres ſemblables, qui ſont des marques aſſeurées de la confiance qu'on met en nous, obligent nos ſoings d'en rendre compte. Sinon, noſtre fidelité deuiendra ſuſpecte, & ce ſoupçon nous nourrira d'infamie. Mais quant à nos propres ſucceſſions, il eſt permis à qui que ce ſoit d'y renoncer, pluſtoſt qu'à ſa vie, voire meſme à ſa ſeureté, pource qu'en cela il n'y a rien qui offenſe la Majeſté Diuine, non plus que les Hõmes, qui n'ont aucune part à ce qui nous appartient; & qui pour cette raiſon ne ſe peuuẽt plaindre, de quelque façon que nous en vſions.

Digitized by Google

De dire au reste que ce soit nous faire tort à nous-mesmes, cela n'est pas croyable encore. Car qui a plus d'interest que nous à nostre propre personne, & en quelle consideration nous doit estre vn peu de bien au pris de nostre repos? Il reste maintenant à faire voir, que ce n'est pas vne injustice de redemander ce que nous auons accordé par violence. Ce qui sera bien aisé à conclurre, si nous considerons seulement, que le vray don est incapable de la contrainte, pource qu'il n'y a rien de si volontaire que cette action, par laquelle on se dessaisit de ses propres commoditez, pour en obliger vn autre, & cela seulement, à condition de faire paroistre à nostre amy l'effet de nostre bien-veillance. Ce qui estant hors de doute, ce seroit détruire la nature du Don que de le rẽdre forcé; & par consequent il est permis d'inferer qu'vne cession contrainte n'est pas vn present, & que la chose ainsi cedée est encore de nostre legitime possession. Tellement que le droict de la Nature, & des Peuples, nous permet de le demander, & mesme il nous y conuie.

Fin de la quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE V.

Du Chien, & de l'Ombre.

VN Chien trauersoit vne riuiere à la nage, & portoit entre ses dents vne piece de chair, de qui l'ombre, comme c'est l'ordinaire, paroissant dans l'eau à la clarté du Soleil, il la voulut aller prendre auidamment, & ainsi la viande luy eschappa. Il fut bien fâché d'abord, de ce que l'ayant perduë, il auoit perdu aussi toute esperance de la recouurer. Mais enfin reprenant courage, il aboya ie ne sçay quoy de semblable. *Mal-heureux que tu és, de n'auoir vsé de moderation en ta Conuoitise? Asseürément tu en auois de*

Digitized by Google

reste n'aguere, si tu eusses esté sage, mais maintenant tu as moins que rien, & ta folie en est cause.

Discours sur la cinquiéme Fable.

CE Chien qui laissa tomber ce qu'il tenoit, pour en prendre l'ombre, peut seruir d'instruction à quantité de personnes, & en general & en particulier. En general nous apprenōs par là, que tout insatiable desir d'vne possession, non seulement reüssit pour l'ordinaire à neant, pour ce qui est d'acquerir de nouueau; mais encore nous couste bien souuent la perte de nostre vray bien; Et en particulier, les Auares, les Amans, & les Ambitieux, peuuent rencontrer en cette Fable le presage de leur auanture. Pour ce qui est des premiers, à sçauoir de ceux qui veulent amonceler tresors sur tresors, & adjouster incessamment de l'acquis à leur heritage; ils se deuroient souuenir. *Que la conuoitise est la racine de tous les maux de la vie.* Cela leur est representé par les Poëtes; qui feignent qu'au partage que Iupiter, Pluton, & Neptune firent du Monde, l'vn prit le Ciel pour soy; l'autre la Terre, l'autre la Mer, chacun se contentant de sa part; & qu'eux au contraire sont possedez nuict &

iour d'vne insatiable desir des richesses? Combien en voyons-nous tous les iours qui s'enueloppant dans de grands partis, entreprennent des fermes publiques, & prestent de l'argent aux Roys, le tout sous l'espoir du grain démesuré qu'ils s'y figurent; Et neantmoins à quelque temps de là, ils trouuent leur attente ridicule, & sont en perte des biens qui n'aguere leur estoient propres & hereditaires, finissant leurs iours dans les Palais des Princes, où ils se sont refugiez, auec vn mépris des Domestiques, & vn murmure continuel des Creanciers. Quant aux Amans, c'est presque l'ordinaire de voir, que n'estans pas rassasiez de la possession d'vne Femme legitime, ou de la conqueste d'vne belle Maistresse, ils se jettent inconsiderément dans de nouuelles amours, où la connoissance qu'on a de leur legereté, empéche le succez de leur dessein, & ne leur laissant attraper que l'ombre, les rend semblables au Chien d'Esope, en leur faisant perdre le vray morceau de chair qu'ils auoient en leur possession. Pour le regard des Ambitieux, ie ne voy point de plus frequent exemple que celuy-là, qui est de perdre vne gloire bien acquise, par la precipitation d'en gagner vne nouuelle. Ainsi en prit il à Minutius, lors qu'aueuglé par le succez d'vne escarmouche, il s'attribua les honneurs qui estoient deubs à Fabius Maximus, & brigua contre toute raison d'entrer en part auec luy au souuerain commandement de l'Armée. Il en décheut toutesfois en la seconde attaque qu'il fit à Annibal, où il fust demeuré auec plusieurs Citoyens Romains, sans le genereux secours de

Digitized by Google

celuy mesme qu'il auoit offensé. Ie laisse à part les Histoires de Pyrrhus, du mesme Annibal, de Turne chez Virgile, d'Hector & d'Achille chez Homere; & finalement de la pluspart des vaillans hommes du monde, qui ont bien souuent perdu la vie & l'honneur par vn ambitieux desir de gloire, dont ils estoient trauaillez: Venons maintenant à reprendre encore vne fois l'interest general des humains, & à leur remonstrer, s'il est possible, comment ils perdent les biens eternels & solides, pour suiure vne ombre de felicité. Quelques-vns mettent Dieu en arriere, pour les Voluptez sensuelles: D'autres l'oublient, pour les grandeurs de ce monde: Certains, pour vn desir de vengeance: D'autres, pour les biens perissables & mortels; Mais veritablement tous ensemble l'abandonnent pour vne ombre qui s'échape en vn instant de nous, & laisse au poinct de la mort tous ceux qui l'ont poursuyuie, priuez de la vraye & de l'apparente Beatitude.

Fin de la cinquiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE VI.

Du Lion, & de quelques autres Bestes.

LE Lion, & la Brebis, auec quelques autres Animaux, estans demeurez d'accord d'aller à la chasse ensemble, & de posseder en commun tout ce qui en prouiendroit; il arriua qu'ils prirent vn Cerf. Comme il fut donc question de le partager, ainsi qu'il auoit esté conclud entr'eux, chacun voulut emporter ce qui luy appartenoit. Mais le Lion, qui ne prenoit pas plaisir à cela; *Tout beau*, leur dit-il en rugissant, *La premiere de*

Digitized by Google

ces parts est mienne, pource qu'il n'y à pas vn de vous qui me vaille, la seconde l'est aussi, à cause des grands aduantages que ma force me donne par-dessus vous; & la troisiéme m'appartient encore, pour auoir plus trauaillé que tous à prendre le Cerf.

Discours sur la sixiéme Fable.

CE partage que fait le Lion aux Animaux ses inferieurs, de la venaison qu'ils ont prise ensemble, represente les injustes auantages que les Riches prennent sur les Pauures, qu'ils ont accoustumé de tromper, en retenant leurs salaires; comme encore de s'attribuër des honneurs immoderez, de rehausser l'excellence de leur protection, de rendre leur conduitte necessaire à l'appuy des Affligez, & de se seruir de toutes ces raisons, pour vsurper injustement ce que la Nature ou le Hazard leur fait écheoir. Or contre ces marques de Tyrannie, il me semble que les Pauures n'ont point de remede, que la Patience; parce que les assistances humaines ve-

Digitized by Google

nant à leur défaillir, ils doiuent tirer leur satisfaction de la seule Vertu, & s'attendre à l'espoir d'vne meilleure vie. Aussi, à vray dire, ce n'est nullement en elles que consiste cette Felicité perdurable qu'il faut que les Hommes recherchent. Tous y aspirent; mais peu y paruiennent, à faute de la connoistre: les vns la mettent aux biens du Corps; tels que sont la Beauté, la bonne mine, la Force: les autres en la possession des honneurs & des Voluptez, & ainsi du reste. Mais ils ne sçauent pas que la Connoissance de Dieu, est la source de toute Felicité. Nostre Sauueur nous l'apprend ainsi, quand il dict, *Que c'est la Vie Eternelle de l'Ame, que de connoistre le vray Dieu, & son Fils Jesus-Christ, qu'il a enuoyé pour le salut du Monde.* Tellement que pour estre heureux à jamais, il faut nous attacher à cette science salutaire, qui nous monstre à renoncer aux vanitez de la Terre, pour nous acquerir les biens du Ciel, où la puissance, les richesses, & les autres commoditez temporelles n'ont point de part.

Fin de la sixiéme Fable.

Digitized by Google

7. DV LOVP ET DE LA GRVE

Digitized by Google

FABLE VII.

Du Loup, & de la Gruë.

LE Loup venoit de manger vne Brebis, dont quelques os luy estoient demeurez dans la gueule, ce qui l'incommodoit fort. Il cherchoit de toutes parts, pour se les faire tirer, & imploroit le secours des vns & des autres; mais pas vn ne le vouloit assister, & tous ensemble disoient, Que son mal estoit vne juste recompense de sa gourmandise. A la fin il sçeut si bien cajoler la Gruë, qu'à force de flatteries & de promesses, il luy persuada de luy fourrer son bec dans la

gueule, & mesme son col, pour arracher l'os qu'il auoit dedans. La Gruë l'ayant fait ainsi, luy demanda quelque recompense. Mais le Loup se mocquant d'elle; *Va-t'en* (luy dit-il) *sotte que tu es, & te retire bien loing d'icy; ne te doit-il pas suffire que tu vis encore? Car tu m'es asseurément redeuable de la vie, pource qu'il n'a tenu qu'à moy que ie ne t'aye arraché le col.*

Discours sur la septiéme Fable.

EN la septiéme inuention de nostre Phrygien, ie trouue vne excellente peinture de l'Ingratitude humaine, témoignée par le Loup infidele, qui frauda les esperances de la Gruë. De là est, à mon aduis, venuë la coustume que nous auons, d'appeller Gruës ceux qui se laissent affiner par les Méchans, apres auoir donné leur peine & leur temps pour les obliger. Il est vray qu'il n'en passent pas tous à si bon marché que la Gruë d'Esope. Car ils se trouuent d'ordinaire embroüillez dans les propres menées de ceux qu'ils ont seruis, & sont la plusspart le

triste sujet de leurs infidelitez. Ie n'allegueray point icy l'exemple d'vn Iudas, qui tourna sa malice enuenimée contre l'Autheur de sa vie, de son bien, & de sa conseruation. Ie laisseray à part le perfide Ganes, qui perdit les douze Pairs, à qui il auoit mille sortes d'obligations, tãt à cause de leurs bons offices, que de la parenté; & vne infinité d'autres de l'Histoire ancienne & de la moderne; qui non seulemẽt ont sçeu peu de gré à leurs Bien-facteurs; mais encore ont procuré leur totale destruction. Ces hõmes malins sont comme le Lierre; qui ruïne la muraille qui le soustient; Et me font souuenir de Themistocles, qui se voyant mal traitté de ses faux Amis; *Ie suis* disoit-il, *comme vn puissant Arbre, où chacun se met à couuert en temps de pluye, & que chacun abandonne quand elle est passée.* De moy, ie trouue tels Ingrats beaucoup plus cruels que le Loup de cette Fable qui se cõtẽte de faire perdre à la Gruë l'esperance de son salaire, luy representant plaisammẽt qu'elle est encore trop heureuse d'estre échapée de sa gueule, pendant qu'elle auoit le bec dans le gosier du Loup. En effect, ie pense qu'elle auoit quelque sujet de le remercier, de ce qu'ayant vne nature si sanguinaire, il luy auoit permis d'échapper saine & sauue d'entre ses dents, ce qui n'auoit jamais esté veu qu'alors. Que celuy-là donc s'estime heureux auec la Gruë d'Esope, qui estant engagé dans l'intrigue des méchans, s'en peut deméler, sans ressentir contre soy-mesme les effets de leur iniquité; & que cependant tout homme sage se garde bien de leur rendre aucune sorte de bons offices, si ce n'est d'auanture ceux

qu'en-

qu'enseigne la vraye Charité. Au reste, nous nous pouuons persuader que toutes nos faueurs sont perduës, si ce n'est que nous en attendions la recompense d'en haut. Car outre que ce n'est pas le propre d'vn genereux courage, de faire vne courtoisie auec l'espoir d'en estre payé, ce seroit de plus vne chose ridicule, de le penser estre bien à propos par de meschans hommes. Car celuy qui a mis en arriere le souuenir de ce qu'il doit à Dieu & à soy-mesme, comment s'acquitera-t'il religieusement de ce qu'il doit à vn homme tout seul ? Apres auoir violé les loix qui obligent la creature au Createur, apres auoir franchy toutes les regles de la Nature & de la Religion, est-il à croire que tels Ingrats obseruent les loix d'vne simple amitié, & encore vaine & fausse, puis que selon le dire d'Aristote, il n'en est point de vraye, que celle dont la Vertu est le fondement ? Ce n'est donc pas auec intention d'estre recompensé, qu'il faut obliger les méchans, mais seulement à dessein de faire vne bonne action, & de respecter en eux, le mesme Dieu qu'ils ont commun auec nous. C'est en luy que nostre action doit estre bornée ; c'est en qualité de ses Creatures, que nous leur deuons bien faire. Mais ie suis conuié à poursuiure ceste mesme matiere d'Ingratitude en la huictiéme de nos Fables.

Fin de la septiéme Fable.

Digitized by Google

8. DV LABOVREVR ET DV SERPENT

Digitized by Google

FABLE VIII.

Du Laboureur, & du Serpent.

VN Laboureur ayant trouué dans la neige vne Couleuure presque morte de froid, l'emporta en sa maison, & la jetta prés du feu; mais vn peu apres, la Couleuure ayant repris & sa force & son venin, par le moyen de la chaleur; & n'en pouuant supporter la violence, infecta toute la loge par son sifflement. Le Laboureur y accourut aussi-tost, & adjoûta les coups aux parolles, en se plaignant du tort qu'elle luy faisoit. *Quoy? maudit Serpent*, dit-il, *est-ce le remerciment que tu me fais? Ingrat? tu me rends*

Digitized by Google

donc le mal pour le bien, & veux oster la vie à celuy qui te l'a donnée?

Discours sur la huictiéme Fable.

LE Serpent n'est pas tousiours le Hieroglyphe de la Prudence, comme le requiert ce passage, où il dit; *Soyez prudens comme des Serpens.* La mesme Escriture nous apprend dés le commencement de la Genese, qu'il represente quelquesfois l'Ennemy de Dieu; Et aujourd'huy nostre Sage Esope, luy fait joüer vn personnage aussi mauuais que le precedent, à sçauoir celuy d'vn Ingrat. Car en effet, qu'y a-t'il de plus execrable en ce qui regarde les Demons, que cette circonstance d'auoir esté méconnoissans des biens-faits de la Diuinité, qui les auoit créez si lumineux & si beaux? N'est-ce pas ce qui a rendu leur faute indigne de pardon? N'est ce pas ce qui aigrit & aggraua leur peché? Mais ie ne m'aperçois pas que ie laisse ma Fable en arriere, pour suiure des Mysteres trop hauts, & que ie m'eleue inconsiderément hors de la bassesse du Mythologiste. Venons donc au sujet de nostre Autheur, & voyons ce stupide Villageois, qui emporte vn Serpent transy de froid auprés de son foyer propre, pour le ranimer. Où vas tu, pauure Idiot, auec cét infidelle Animal? Ne crains-tu pas d'auoir mis la mort dans ton sein? Si tu as

ouy dire que les Viperes étouffent leur mere dés la naissance, és tu si fol que d'esperer vn meilleur traitement de cét Animal ? Crois tu d'auanture qu'Æsculape se soit derechef déguisé en forme de Serpent, pour obliger ta famille? Tu verras bien-tost, ô Imprudent, la méchanceté de celuy que tu vas sauuer. Il remplira toute ta cabane de trouble & de peril; il s'élancera contre toy-mesme ; il fera peur à tes enfans, & tu seras à la fin contraint de le tuer de cette mesme main dont tu luy as déja conserué la vie.

Ie m'étudierois dans ce discours, à faire vne ample inuectiue contre cette engeance de Perfides, qui rendent ordinairement le mal pour le bien, si l'on ne sçauoit assez que toute la nature declame sans cesse contre l'enormité de leur crime. Ils ont tousiours eu pour ennemis les peuples bien policez, & les Perses entr'autres, qui en faisoient vne iustice exemplaire. A quoy principalement les obligeoit cette forte consideration; Que celuy qui manque de reconnoissance enuers son Bien-faicteur, n'est pas capable d'en témoigner aucune à Dieu, à ses parens, ny à sa Patrie. Aussi lisons nous à ce propos, qu'encore qu'Alexandre & Cesar se fussent rendus recommandables à tout le monde par leur Clemence, si est-ce qu'ils ne pardonnoient iamais à ceux qu'on auoit manifestement conuaincus d'Ingratitude. Ce qui me fait horreur, à vray dire, quand ie me represente les aduantures tragiques qu'elle a causées, depuis la creation du Monde jusques à nos iours. Les Annales sont toutes pleines de

ſemblables cruautez. Ie void des enfans qui s'oppoſent méchamment à leurs peres, & qui deſirent la mort de celuy qui les a mis au monde, voire meſme qui les a comblez de bienfaits ; comme Andronic Empereur de Conſtantinople, & le fils aiſné de Bajazet. Ie voy des freres qui font inhumainement la guerre à des freres officieux, comme Caïn à l'innocent Abel ; les enfans d'Iſaac, à Benjamin ; & vne infinité d'autres, dont l'Hiſtoire meſme de noſtre France n'eſt pas exempte. Ie voy des ſeruiteurs reuoltez contre leurs Maiſtres, comme le Xetif, qui vſurpa la Couronne de Maroc, Et de nos iours il s'en eſt executé, pour auoir conſpiré contre des Princes, à qui, outre le deuoir de la naiſſance, ils auoient toutes ſortes d'obligations. Ie laiſſe en arriere tous ces exemples, pour alleguer ſeulement celuy qui eſt arriué à la perſonne de noſtre Autheur, & qui eſt eſcrit cy-deuant en l'Hiſtoire de ſa vie ; A ſçauoir qu'Eſope eſtant dans Babylone, à la Cour du Roy Lycerius, adopta pour fils vn ieune homme, qui luy ſembla le plus aimable, & le mieux conditionné de toute la Ville, auquel il donna vne entiere eſperance de ſes biens, & mit toute ſon affection en luy, comme s'il euſt eſté veritablement ſon enfant. Mais il arriua que celuy-cy, par vne extréme ingratitude, fuſt cauſe de ſa condemnation, & le reduiſit à tel poinct, qu'il demeura long-temps enfermé dans vn ſepulchre, à la maniere des morts, iuſques à ce qu'on euſt encore beſoin de ſon ſçauoir, & que par ce moyen il fuſt tiré viuant hors du tombeau.

Digitized by Google

Ne ſemble-t'il pas que cette huictiéme Fable fut vn preſage de ſa diſgrace, ſi tant eſt qu'il l'euſt écrite auparauant à la Cour du Roy des Lydiens ? Iugeons par cecy de la foibleſſe de noſtre Nature, puis qu'vn homme tel qu'Eſope, ſi excellent en eſprit, & qui auoit ſi bien parlé de l'Ingratitude, ne puſt s'empeſcher d'eſtre deceu au choix de ſon fils adoptif, & que ce Perfide, qu'il auoit comme enchanté des promeſſes de ſon heritage, ne laiſſa pas de luy tendre vn piege mortel, & de le traitter comme le pire de tous ſes ennemis. O vile & deplorable condition des hommes! O engeance pire la pluſpart du temps que les beſtes brutes! Car quand nous ne regorgerions pas d'Ingratitude les vns enuers les autres, noſtre vie qu'eſt-elle autre choſe qu'vne perpetuelle méconnoiſſance enuers Dieu?

Fin de la huictiéme Fable.

Digitized by Google

9. DV SANGLIER ET DE L'ASNE

Digitized by Google

FABLE IX.

Du Sanglier, & de l'Asne.

L'Asne pesant & tardif se mocquoit vn jour du Sanglier, qui grinçant les dents de courroux; *Lasche animal*, luy dit-il, *si tu valois la peine d'estre battu, ie sçay que tu ne le merites que trop; mais ce me seroit vne honte de te chastier. Mocque-toy donc tant que tu voudras; tu le peux faire impunément, car ta paresse & ta coüardise te sauuent des coups, & te mettent en seureté.*

Digitized by Google

Discours sur la neufiéme Fable.

N'Attendons de ce Sanglier irrité que des paroles, au lieu de sang. Son ennemy est trop peu digne de luy, pour entreprendre de le combatre. Il luy a dit luy-mesme ce qu'il falloit, pour l'asseurer, & luy a témoigné son mespris par la moderation de sa colere; en cela semblables aux grands courages, qui n'aspirent qu'aux vengeances mal aisées, & ne se resoluent pas librement à tirer raison d'vne personne lasche, & mal estimée. C'est ce qui fit que Turnus parlant à Drances, témoigna d'auoir pour indifferentes ses calomnies, à cause du démerite d'vne si lasche personne. C'est ce qui fit qu'vn genereux Empereur, nouuellement paruenu à cette Dignité Souueraine, rencontrant son Ennemy dans la ruë; *Tu és*, luy dit-il, *échapé de mes mains*, donnant à entendre par ces paroles, que la disproportion de leurs qualitez, & les faciles moyens qu'il auoit de le perdre, luy en ostoient pour iamais la resolution. Semblable estoit le mépris d'Achille contre Thersite, & des plus excellens personnages d'Athenes, contre Hiperbolus. A cela se peut encore rapporter l'indifference d'Aristi-

Digitized by Google

de, lors qu'vn idiot de Villageois luy vint dire du mal de luy-mesme; Et la patience de Cesar, & de Philippe de Macedoine, quand leurs ennemis les poursuiuoient, auec des liures diffamatoires, & des outrages publics.

Il me semble que ces grands personnages ne disoient pas autrement à leurs Enuieux, que dit en cette Fable le genereux Sanglier. Tu peux me brocarder à ton aise, ô foible Ennemy que tu es: car ta lascheté rend ta vie asseurée auprés de moy. En cecy il faut remarquer si ce glorieux mépris des Foibles, qui nous oblige à souffrir patiemment leurs injures, vient de la seule Raison, ou si l'Instinct de la Nature mesme est capable de nous y porter. I'estime pour moy, que les deux causes ensemble, & l'vne sans l'autre, & accompagnées, nous peuuent induire à cette Magnanimité, quoy que la Raison, comme plus noble, & plus releuée que toutes les choses de cette vie, produise cét effet en nos ames auec plus de perfection. Afin donc de persuader cette verité, ie commenceray par la moins noble partie, & prouueray, si ie puis, que la seule force de nostre sang, ou, pour m'expliquer en termes plus exprés, le seul instinct est capable de cette Action, au moins dans les temperamens vigoureux & deliurez de toute espece de crainte. Ie me seruiray pour cét effet & des exemples, & de la preuue, qui est telle. La pluspart des choses de la Nature, ont accoustumé de s'irriter par leurs contraires, & de déployer toutes leurs forces, contre vne resistance presque semblable à leur

portée. Car si elle estoit excessiue, au lieu d'vn contraste égal entre les deux Agents, ce seroit la soudaine destruction de l'vn des deux : comme en vn brasier allumé, si l'on n'y verse qu'vne petite goute d'eau, cela n'est pas capable de renforcer la violence du feu, à cause de la petitesse du sujet qu'on oppose à son actiuité. D'ailleurs, si l'on y en iette vne grande quantité, la flamme en sera bien-tost éteinte, au lieu de se réchauffer, n'estant pas capable de resister à vne si forte opression. Que si l'on verse de l'eau en vne quantité plus mediocre, & presque aussi grande que l'embrasement, alors le feu semblera tirer des forces de soy-mesme, & s'aigrir contre son Ennemy. Le mesme arriue ordinairement aux fiévres, & aux intemperies des corps humains. Car la fiévre estant proprement vn combat de la chaleur naturelle contre l'étrangere, nous voyons que si cette derniere ne suruient qu'auec ce peu de force, & de malignité, nostre vigueur naturelle ne se produira pas tout à fait pour la repousser, & ne causera point dans nostre corps cette generale alteration, que nous voulons signifier par ce mot de *fiévre*, qui se terminera par vne migraine, par quelque douleur particuliere, ou tout au plus par vne petite Ephemere, qui ne durera pas plus d'vn iour. Que si la chaleur allumée dans la personne par l'intemperie, rencontre vne quantité de mauuaises humeurs, dont elle prenne sa nourriture, & à l'ayde desquelles elle s'augmente, & se multiplie; alors toute la chaleur naturelle qui est en nous, sera

contrainte de s'émouuoir, pour repousser cét ennemy, venant comme au fort d'vne Bataille; Et c'est d'où procede cette agitation generale de toutes les parties, qui produit vne lassitude continuelle, & vn fracas vniuersel. Si donc cette Experience est visible, & au temperament de nos personnes, & en la nature du feu, n'aurons nous pas raison de dire aussi, qu'il en arriue de mesme en la vengeance des Animaux; à sçauoir, que le sang leur boüillant autour du cœur, par le moyen de la Colere, ne s'aigrit pas si aisément pour vne petite resistance, que pour vne grande, ny ne déploye pas toutes ses forces naturelles contre vn petit Objet; voire mesme le laisse aller bien souuent sans le toucher, pource qu'vne si chetiue presence n'est pas assez forte sur sa fantaisie, pour l'émouuoir à courroux, A cela j'adjousteray, comme ie l'ay promis, les exemples des Bestes brutes, qui sçauent pardonner aux Ennemis leurs inferieurs, & principalement le Lion: Car comme dit le Poëte,

C'est assez de victoire au Lion genereux,
De terrasser les Corps; & de se voir sur eux.

Le mesme effet de Noblesse se trouue en l'Ours, qui ne met iamais la dent sur vn corps mort, à cause, comme ie croy, qu'il est incapable de resistance.

Aussi à vray dire, gagner l'aduantage sur son Ennemy, c'est chose humaine, mais n'en vser point à la vengeance, quand on le peut, c'est chose diuine; A raison dequoy, disoit vn Ancien, nous n'estimons pas tant les Dieux

immortels pour la punition qu'ils font, que pour leur misericorde.

Pardonner aux subiets, dompter les Orgueilleux,
C'est le deuoir des Grands, & le propre des Dieux:

Ainsi en vsoit du temps de nos Peres, le grand Roy François, lors qu'ayant soubmis les Rebelles de sa Rochelle; *Ie sçay*, dit-il, *que ie n'aurois pas moins de raison de me vanger d'eux, si ie voulois, qu'en eust l'Empereur Charles V. de punir, comme il fit, ceux de Gand. Mais ils sont mes Subiets, & i'ayme mieux les conseruer que les perdre.*

Il est temps maintenant de faire voir comment cette action procede de la Raison, bien que toutesfois il me semble superflu de le prouuer, veu la prodigieuse quantité d'exemples que nous voyons tous les iours de gens estimables & bien nays, qui donnent la vie à vn Ennemy abatu, ou ne le considere pas, s'il est foible. Cela se fait donc à mon aduis, par la naturelle amour que nous portons à la Gloire, qui nous empesche de nous arrester à des actions faciles & raualées, pource que la vraye nature de la Gloire consiste en la difficulté. Tellement que n'y ayant rien de si aisé que de surmonter vn Ennemy par trop inferieur à nos forces, nous venons à inferer que cela n'est pas honorable aussi, & par consequent nous nous départons de nostre vengeance, puis que les combats des gens raisonnables ne sont entrepris ordinairement que pour la loüange Mais c'est assez parler des causes de cette Vertu: il faut finir, apres auoir exhorté tous les hommes vindica-

Digitized by Google

tifs, de ne ſe laiſſer iamais porter à leur paſſion contre les Foibles, & de ne s'arreſter point à leurs injures, non plus que les cheuaux ne laiſſent pas de paſſer outre pour l'aboy des petits chiens.

Fin de la neufiéme Fable.

Digitized by Google

10. DV RAT DE VILLE ET DV RAT VILLAGEOIS

Digitized by Google

FABLE X.

Du Rat de Ville, & de celuy de Village.

VN jour que le Rat de Ville s'estoit allé promener aux champs, le Rat de Village l'ayant rencontré fortuitement, s'aduisa de le conuier à vn festin, qui fut incontinent presté ; puis ils se mirent à souper ensemble. Le Rat de Village étala pour lors, tout ce qu'il auoit amassé pour son hyuer, & vuida ses prouisions, afin de traitter splendidement vn si grand hoste. Mais quelque bonne chere que fit le Rat de Ville, il se refrognoit neantmoins,

& ſe plaignoit de la pauureté des Villages, loüant au contraire l'abondances des Villes. Or pour faire éprouuer en effet à ſon compagnon, ce de quoy il s'eſtoit vanté de parole, il le ramena quant & ſoy droit à la Ville, où il luy fit vn magnifique banquet de tout ce qu'il y auoit de meilleur. Mais comme ils eſtoient à faire grand chere, ils oüirent le bruit d'vne clef, qui ouuroit vne ſerrure. Alors dans le tremblement qui les ſaiſit, ce fut à qui s'enfuyroit pluſtoſt, & à qui ſe cacheroit le premier; le Rat de Ville ayant bien à peine pû trouuer de la ſeureté dans vn lieu dont il ne ſçauoit aucunement les adreſſes, joint qu'il n'eſtoit pas accouſtumé à de ſemblables alarmes. Vn peu apres, le Valet qui les auoit ainſi effrayez, s'eſtant retiré, le Rat de Ville ſe remit à manger, & appella ſon compagnon, qui reuint à la fin tout épou-
Digitized by Google

menté, ne se pouuant bien remettre de sa frayeur. Comme il se reuit auec son hoste, il luy demanda s'il estoit souuent en de semblables dangers? A quoy le Rat de Ville ayant fait réponse, qu'il y estoit tous les iours, sans que neantmoins il s'en mit beaucoup en peine; *Tous les iours*, répondit l'autre, *Si cela est, mon amy, ô que ton banquet a bien plus d'amertume que de douceur! Fay donc si bonne chere que tu voudras; pour moy, i'ayme mieux estre pauure auec asseurance, qu'en auoir de reste, & viure toûjours dans ce chagrin.*

Discours sur la dixiéme Fable.

QVant au banquet des deux Rats, il est tout éuident qu'il ne signifie autre chose, que le parfait auantage qu'a vne tranquille Pauureté sur vne richesse mal asseurée, telle qu'ordinairement elle se rencontre dans les Cours des Grands, & dans les Affaires publiques,

Car outre l'importunité des vns & des autres, outre la peine d'acquerir, & le soucy de conseruer, outre la satisfaction generale qu'on doit à tous, il y a sans doute extrémement à craindre en la colere du Prince, & en la haine des particuliers. Il n'en est pas ainsi de la vie des champs: elle est toute pleine d'vne innocente seureté, toute agréable, & toute voluptueuse. C'est là où depuis le soir iusques au matin, on hume l'air en la pureté de son estre. C'est là que l'on contemple à loisir les merueilles de Dieu, & là mesme où l'on est déliuré des contraintes qui gesnent les Courtisans. La Santé au reste, y est parfaitement conseruée, loin des dissolutions des Cabarets, des fureurs d'Amour, & des contagieuses maladies des mauuais lieux. Que s'il faut ceder quelque chose au pouuoir de ce doux Tyran, & luy déferer quelqu'vn des hommages que toute la Nature luy rend, sans doute la Campagne est le lieu où il exerce son Empire auec plus de grace & de naïfueté. On y vit à la maniere du Siecle d'or: l'Interest n'y a pas semé la Corruption dans les volontez. On ne s'y ayme que pour se plaire. Tantost on se diuertit à la Chasse, où parmy l'exercice du Corps, l'Esprit ne reçoit pas vne petite satisfaction. Tantost la Pesche est le diuertissement du Solitaire: quelquesfois il s'égaye autour des Riuieres; quelquesfois il charme sa melancolie au son d'vn chalumeau; Il est le Roy de son Village, sans que personne l'enuie, pource qu'il n'est pas orgueilleux & qu'il n'a point d'autre étude, que de bien faire à ses voisins. Toute l'étenduë du Ciel est à luy, toute la Campagne

Digitized by Google

eſt ſienne : il allonge ſa vie en dormant peu: il la fortifie en repoſant auec tranquilité Nul faſcheux demandeur ne vient à ſa porte : Nul Creancier ne l'importune : Les plus grands perſonnages de l'Antiquité luy tiennent compagnie dans les liures ; Et quelque part qu'il ſe tourne, il y trouue dequoy ſe diuertir apres le petit trauail de ſon étude : Bref, il ne fait rien à regret, rien auec contrainte.

Que ſi l'on m'objecte que ſes delices ſont moins precieuſes, moins cheres, & plus mal aſſaiſonnées, ie l'aduoüeray ; mais auſſi ſont-elles plus ſeures & plus naturelles. Les querelles ny les diuiſions n'y déchirent pas la maiſon du Solitaire. Les Aſſaſſinats, ny les Imprecations ne luy battent point inceſſamment l'oreille. Les Perfidies ne le tiennent pas en haleine ; Et dans le comble de cette felicité, il peut à bon droit s'écrier auec Horace ;

Heureux qui d'vn Soc labourenr,
Loin de la ciuile fureur,
Auec ſes bœufs cultiue
La paternelle riue :

Et auec Virgile,

O trop heureux payſans, s'ils connoiſſent leur bien!

Vne ſi douce vie agréoit ſi fort aux plus grands perſonnages de l'Antiquité, que Ciceron aduoüe ne s'eſtre iamais tant pleu aux honneurs, qu'on luy déferoit dans Rome, qu'en la métairie Tuſculane. Cincinnatus fut tiré du Soc à la Dictature, & retourna de la Dictature au Soc. Curius & Fabricius préfererent les delices de manger leurs Raues, à la gloire des Batailles qu'ils auoient gagnées. Virgile n'a cele-

Digitized by Google

bré dans toutes ses Eglogues, que les plaisirs de la vie pastorale; Et dans les Georgiques, il a pris le soing d'instruire les hommes au Labourage. Horace & Marcial loüent à tout propos, certaines maisons de plaisance de leurs amis, voire les leurs propres. En vn mot, quelque part que ie tourne les yeux, ie voy les plus excellens personnages de l'Antiquité, qui se sont diuertis aux delices de la vie champestre. Mais les modernes mesmes n'ont pas à mépris cette honneste passion; témoin Petrarque, qui loüe en diuers lieux sa voluptueuse Retraite. Témoin Ronsard, Pybrac, Cardan en son liure de la Consolation, & vne infinité d'autres, pour ne pas nommer ceux qui sont encore viuans, & rauis des mesmes douceurs de la Solitude. Elles charmerent de telle sorte, dit Pline, le sage Aglaus Psophidius, que par elles-mesmes, il donna sujet à l'Oracle de l'estimer heureux, pour n'estre iamais sorty hors de l'enclos de sa maison. Ce que le Poëte Claudian dit aussi estre aduenu à vn certain Vieillard de son temps, qui n'estant qu'à vn quart de lieuë de la ville de Veronne, n'eut iamais la curiosité de la voir.

Qui s'étonnera donc si Esope donne de l'auantage au Rat villageois, & luy fait porter impatiemment le temps qu'il demeura dans cette caue où le Rat de ville luy auoit apresté à manger? Cela monstre bien que toute sorte d'incertitude estant ennuyeuse, il n'y a point de plaisir qu'elle ne corrompe, pource qu'elle est mere de la Défiance. Car de flotter incessamment dans le doute, d'auoir de la peine pour son

Maiſtre, pour ſes ennemis, & pour ſes amis; de ne voir point d'heure ny d'occaſion où le Danger ne ſe meſle, d'eſtre ſujet à rendre vn ſeuere compte de ſon Adminiſtration, de veiller ſans recompenſe, pour les affaires publiques, & de s'incommoder pour les querelles des particuliers, Ces miſeres où viuent les gens de la Cour, ne ſont-elles pas capables d'ennuyer les plus reſolus d'entr'eux, & de leur donner du tourment? Et toutesfois, ô merueille! la pluſpart des Gentils hommes ſont enchantez iuſques là dans cette façon de viure, que la ſeule penſée de la quitter leur eſt inſuportable. Rien ne flatte tant leur imagination, que de ſe figurer qu'ils y ſeront eternellement, & que leur ſubjettion ne ſe tournera iamais en liberté. Auec cela neantmoins ils ne laiſſent pas d'en connoiſtre les infortunes, autrement leur ignorance pourroit paſſer pour felicité. Ils les connoiſſent donc, & les cheriſſent auſſi: ils ſe repentent à tout moment d'auoir choiſi cette condition, puis ils s'en dédiſent. La felicité des hommes champeſtres leur touche quelquefois l'eſprit, s'il arriue qu'ils aillent à la chaſſe auec eux. Mais de briſer pour cela leurs chaines, & de le ietter, à leur imitation, dans le train d'vne vie plus tranquille, c'eſt à quoy ils ne ſe peuuent reſoudre, Il faut que la Vieilleſſe, ou la Pauureté, leur faſſe quitter le Peché, & Dieu ſçait auec quelle violence; ſi ce n'eſt encore qu'vne fin tragique les y ſurprenne, dont ils ne ſont pas moins menacez, que le Rat Bourgeois de noſtre Fable.

Fin de la dixiéme Fable.

Digitized by Google

II. DE L'AIGLE ET DE LA CORNEILLE

Digitized by Google

FABLE XI.

De l'Aigle & de la Corneille.

L'Aigle ne pouuant, ny par ſon induſtrie, ny par ſa force, arracher vn poiſſon hors d'vne coquille qu'elle auoit trouvée, la Corneille vint là deſſus; qui luy conſeilla de voler bien haut, & de laiſſer tomber la coquille ſur des caillous, diſant, que c'eſtoit le vray moyen de la rompre. Elle cependant demeura en bas pour en attendre l'iſſuë, qui fut telle, que l'Aigle ayant laiſſé cheoir ſa proye, la coquille ſe rompit: ce que voyant la Corneille, elle en déroba le poiſſon, & ainſi la

Digitized by Google

mocquerie & la perte en demeurerent à l'Aigle.

Discours sur la onziéme Fable.

LE noble & courageux Oyseau de Iupiter, instruit auiourd'huy par son exemple les Hommes, qui auec trop de franchise & de simplicité, se gouuernent par le conseil des Trompeurs; Car ayant suiui celuy de la Corneille, il se trouua n'auoir esté que le Cuisinier de ce vil animal, & luy auoir apresté en mesme temps, & à manger & à rire. Combien voyons-nous de pareilles aduantures arriuer tous les jours dans le monde! Combien d'Ames, que leur Probité rend trop credules, se laissent-elles piper aux persuasions d'autruy, & n'employent leur peine ou leur pouuoir, qu'à l'aduantage de leurs faux amis! Ceux-cy trament des menées artificieuses auec vn but interessé; & sur le poinct que leurs pratiques s'en vont éclorre, ils se tiennent aux aguets pour en voir l'issuë, & rencontrent à la fin leur accommodement dans les fatigues des autres hommes, auec lesquels ils ont fait vne amitié de dessein, & qui n'est ny noble ny vertueuse. Car comment pourroit estre pure & naturelle l'inclination, qui a le gain & l'auantage pour

objets ? Si l'Amitié consiste en la parfaite vnion de deux Ames, comment peuuent elles se joindre ensemble, s'il y a quelque chose de terrestre d'vn costé ? N'est-ce pas vn assemblage entierement disproportionné, & par consequent impossible, que celuy de l'Ame auec la Matiere ; du Profit auec la Bien-seance, & de l'Interest auec la Vertu ? D'ailleurs, comment pourra trauailler l'Homme interessé, pour le contentement de celuy qu'il ayme, si sa reflexion va premierement à luy seul ? N'est-ce pas détruire les fondemens de l'Amitié, qui sont d'estre tousiours officieux, & tousiours bienfaisant, voire mesme de viure en la personne que l'on cherit.

Que cela suffise pour la preuue de cette verité, à sçauoir que les bons Amis ne sont pas compatibles auec les desseins mercenaires ; & que d'en admettre de cette sorte en sa frequentation, c'est courir la fortune de l'Aigle, qui ne gagna que de la honte dans le conseil de la Corneille. Il est vray que c'est vne honte bien suportable à vne Ame genereuse, à cause qu'elle témoigne la candeur & la sincerité dont elle est pleine. Ce fut pour cela qu'vn ancien Roy, à qui l'on vint rapporter qu'il auoit esté trompé d'vne grande somme de deniers par vn Cretois ; voulant monstrer à ce Perfide, que ce mal luy estoit aduenu par vne lascheté naturelle ; *Il a fait le Cretois*, dit-il, *& i'ay fait le Roy*. Aussi nostre Phrygien n'attribuë cette deception qu'au plus noble des Oyseaux ; & nous donne à entendre par là, que c'est le vice d'vne belle Ame, que la Facilité. A quoy

Digitized by Google

toutesfois il essaye d'apporter du remede par cette inuention, & nous enseigne de ne faire amitié qu'auec nos semblables. Mais il veut sur tout que nous apprenions à discerner, s'il n'y a point de fourberie cachée dans les Conseils qu'ils nous donnent; Il veut, dis-ie, que nous estudions auec soin, pour voir s'ils ne sont point de ces Oyseaux passagers, qui nous viennent voir en Esté, quand toutes choses nous rient, & nous abandonnent en Hyuer, pour se garantir sous vn autre Climat, de la violence des Aquilons & de la froidure. Disons encore que ces Mercenaires imitent le Chien, qui ne cherit l'os, qu'entant qu'il y trouue de quoy ronger, & qui le quitte là, lors qu'il en a tiré toute la substance. Ainsi l'on peut dire d'eux, qu'à l'exemple du cruel Tyran de Sicile, ils vsent de leurs Amis, comme de la vaisselle de table. Car ils vuident les plats, quand ils sont pleins, & les rejettent, sans en tenir compte, quand ils sont vuides. D'où il faut conclure, qu'auant que de s'asseurer sur l'amitié de quelqu'vn, il est necessaire de l'auoir auparauant bien éprouué, par vne longue & veritable connoissance. Car de donner son cœur à la premiere occasion entre les mains d'vne personne que nous n'auons point pratiquée, c'est, à mon aduis, la mesme imprudence que de se hazarder sur vn Vaisseau, sans auoir pris garde s'il est entier, ou bien calfeutré.

Fin de la onziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

toutesfois il essaye d'apporter du remede par cette inuention, & nous enseigne de ne faire amitié qu'auec nos semblables. Mais il veut sur tout que nous apprenions à discerner, s'il n'y a point de fourberie cachée dans les Conseils qu'ils nous donnent; Il veut, dis-ie, que nous estudions auec soin, pour voir s'ils ne sont point de ces Oyseaux passagers, qui nous viennent voir en Esté, quand toutes choses nous rient, & nous abandonnent en Hyuer, pour se garantir sous vn autre Climat, de la violence des Aquilons & de la froidure. Disons encore que ces Mercenaires imitent le Chien, qui ne cherit l'os, qu'entant qu'il y trouue de quoy ronger, & qui le quitte là, lors qu'il en a tiré toute la substance. Ainsi l'on peut dire d'eux, qu'à l'exemple du cruel Tyran de Sicile, ils vsent de leurs Amis, comme de la vaisselle de table. Car ils vuident les plats, quand ils sont pleins, & les rejettent, sans en tenir compte, quand ils sont vuides. D'où il faut conclure, qu'auant que de s'asseurer sur l'amitié de quelqu'vn, il est necessaire de l'auoir auparauant bien éprouué, par vne longue & veritable connoissance. Car de donner son cœur à la premiere occasion entre les mains d'vne personne que nous n'auons point pratiquée, c'est, à mon aduis, la mesme imprudence que de se hazarder sur vn Vaisseau, sans auoir pris garde s'il est entier, ou bien calfeutré.

Fin de la onziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

12· DE L'AIGLE ET DV RENARD

Digitized by Google

FABLE XII.

De l'Aigle, & du Renard.

L'Aigle & le Renard ayant fait amitié ensemble, conclurent de demeurer l'vn auprés de l'autre, s'imaginans qu'ils en viuroient en meilleure intelligence, & que leur commune affection s'affermiroit par leur conuersation mutuelle. L'Aigle bâtit donc son nid sur vn haut arbre, auprés duquel le Renard fit sa terriere, & mit ses petits dedans. Mais vn iour entre les autres, il arriua qu'estant sorty pour leur chercher quelque proye, l'Aigle qui en auoit besoin aussi bien que luy, vola droit au lieu où estoient les petits Renards, qu'elle

Digitized by Google

rauit promptement, & en fit curée à ses poussins. Le Renard ne fut pas plûtost de retour; qu'il reconnut le cruel carnage qui s'estoit fait en son absence, & en fut extrémement fasché. Mais dautant que pour estre Quadrupede, & n'auoir point d'ailes, afin de poursuiure son Ennemy, il iugeoit comme impossible de s'en vanger; s'aydant du commun remede, qui reste seul aux miserables, & à ceux qui ne peuuent faire ce qu'ils voudroient bien; il se mit à maudire l'Aigle, & souhaitta que toutes sortes de maux luy aduinssent, tant a de pouuoir la haine, apres vne amitié violée. Comme en effet, il ne tarda gueres à estre vangé: car sur le point qu'en ce mesme temps on faisoit vn Sacrifice de cheures à la campagne, l'Aigle en ayant rauy vn lopin, où estoient attachez quelques charbons encore flambans, porta le tout en son nid: Et

Digitized by Google

dautant qu'il estoit fait de foin, & de semblable matiere seiche & legere, joint qu'il faisoit fort grand vent, le feu ne tarda gueres à s'y mettre, & le consomma. Alors les poussins de l'aigle, qui ne pouuoient encore voler, sentans l'ardeur de la flamme, se laisserent cheoir à terre, où toutesfois ils ne furent pas longtemps: car le Renard, qui estoit en bas, se ietta sur eux incontinent, & les engloutit en la presence de leur mere.

Discours sur la douziéme Fable.

CEtte douziéme Fable fait represenrer à l'Aigle, vn personnage bien different du precedent, par vne preuue éuidente qu'elle donne de Perfidie & de Cruauté. Nous l'auons veuë il n'y a pas long-temps, joüer le rolle d'vn Prince genereux, mais trop confiant, qui se laisse deceuoir aux conseils d'autruy; Et nous la voyons maintenant tromper le Renard,

Digitized by Google

auec qui elle auoit iuré vne estroitte confidence.
D'où vient donc que le plus genereux de tous les Oiseaux, se peruertit si soudainement? Est-ce que nostre Phrygien a voulu donner à entendre par cette Fable, la grande foiblesse des Hommes, qui ne sont iamais si bien confirmez en l'habitude d'vne Vertu qu'ils ne courent fortune de tomber le lendemain dans le Vice contraire, & de des-honorer en vn moment toute la gloire qu'ils s'estoient acquise? Ou si c'est qu'en sa naissance, l'Aigle fut vn Animal genereux & noble, de qui la Vertu s'abatardit insensiblement en vne Cour, depuis que ce Roy des Oiseaux vint à estre le Fauory de Iupiter, qu'il fut employé à porter ses armes, & qu'il se mesla de l'infame ministere de ses amours? Ou bien, est-ce qu'Esope a voulu monstrer, qu'on n'est point obligé de garder sa parole aux Méchans en quelque temps qu'on la leur ait donnée, & qu'à cette occasion l'Aigle ne fit point difficulté de trahir le Renard, en luy rauissant ses petits, pour en repaistre les siens propres?

Mais si c'estoit là son intention, ie ne serois pas d'accord auec luy; Car j'estime tout au contraire, que s'il faut manquer de parole à l'vn des deux, à sçauoir à l'Homme de bien, ou au Méchant, il est presque plus à propos que ce soit au premier, pource qu'il tire de si grandes satisfactions de sa propre Vertu, qu'il luy est aisé de prendre patience en toute sorte d'accidens, voire mesme de trouuer des delices en sa mauuaise fortune. D'ailleurs, l'Homme de bien estant d'ordinaire beaucoup plus trait-

table que le Méchant, il est à croire qu'il prendra nos excuses en meilleure part, & se laissera peu à peu gagner aux raisons que nous aurons euës de luy manquer de parole. Que si nous sommes dans vne faute sans défense, il retiendra sa colere auec plus de moderation que le Vicieux, & se contentera tout au plus de nous priuer de son amitié. Il n'en est pas ainsi dés Courages felons & malicieux. Comme ils ne sont pas d'humeur de rien endurer, ils fulminent d'abord contre ceux qui leur ont fait la moindre fourberie; Et quand mesme la Tromperie seroit capable d'excuse, c'est à quoy ils ne se connoissent point; mais ils se laissent emporter aux plaintes, & aux paroles outrageuses: Ils reclament la foy qu'on leur a promises: ils prennent à témoins les Dieux & les hommes: ils nomment l'Imprudence, Malice: & bref ils scandalisent les Vertueux, sous le nom d'Hypocrites.

De cecy l'on peut conclure aisément, qu'il est moins pernicieux de manquer de parole aux Bons qu'aux Méchans, encore qu'à la verité ce soit vne chose indigne d'vn Homme bien né, de tomber en cét inconuenient enuers qui que ce soit, si ce n'est d'auanture qu'il y ait vn auantage si grand en cela, qu'il soit hors de toute proportion; encore est-il necessaire, à mon opinion, qu'il se rapporte à la gloire de Dieu, ou à l'vtilité publique. Car s'il n'y va que de nostre Interest propre, il n'y a point de si grande lascheté que de tromper & fausser sa foy. La Fable nous l'aprend icy, quand elle dit que pour l'auoir violée à Mercure, Battus fût chan-

Digitized by Google

gé en pierre; Et l'Hiſtoire nous le confirme encore mieux, par l'exemple de Saladain, qui tout Infidele qu'il eſtoit, ayant fait ſon priſonnier de guerre à Damiette S. Louys Roy de France, le relaſcha ſur ſa foy, dont-il receut pour oſtage la Saincte Hoſtie.

Ie pourrois alleguer icy l'exemple d'Attilius, qui courut à vne mort certaine, pour s'acquitter de la promeſſe qu'il auoit faite à ſes Ennemis, combien que les Sacrificateurs, & les Magiſtrats de Rome l'en diſpenſaſſent auec trop de raiſon. Mais ie reuiens à la Fable, qui m'aprend que l'Aigle ne fut point excuſable, pour auoir vſé de Tromperie enuers vn Animal infidele, quand meſme il l'euſt eſté mille fois d'auantage. Que ſi elle rejette ſa faute ſur vne extréme neceſſité, prenant pour pretexte de ſon action la Charité paternelle, elle ne trouuera non plus d'excuſe auec nous, puis qu'elle deuoit non ſeulement laiſſer perir ſes petits; mais encore mourir elle-meſme de faim, pluſtoſt que de joüer vn ſi laſche tour à ſon Amy. Auſſi voyons-nous que la Vengeance ſuit encore ſon peché, & que les cris du Renard émouuent la colere des Dieux. Car ils permettent que ſon nid propre ſoit embraſé, & que ſes petits, pour ſe ſauuer de la flame, tombent dans la gueule de leur Ennemy.

Cela nous apprend, que les Méchans qui fauſſent vne amitié, reçoiuent enfin la punition qui leur eſt deuë, voire meſme qu'ils tombent à la mercy de ceux qu'ils ont outragé. Il eſt arriué de tout temps vne infinité d'exemples de cette nature, dont ie ne rappor-

Digitized by Google

teray que celuy de Saül enuers Dauid, en la puiſſance duquel il ſe trouua ſi bien reduit dans vne Ciſterne, qu'il ſeroit ſans doute mort de ſa main, ſi le vertueux jeunehomme n'euſt moderé ſon reſſentiment. I'obmets ce qui aduint à Richard, au retour de la Terre-Sainćte, & me contente de conclure ce diſcours par l'exemple du vertueux Huniade. Celuy-cy ayant receu des outrages nompareils du Prince de Valachie, voire meſme ayant eſté pluſieurs fois reduit au poinćt de mourir pat ſon commandement, au retour de la bataille de Varne, fut à la fin ſauué de la priſon par l'entremiſe des Seigneurs d'Hongrie; & reuenant quelques iours apres dans le Païs des Valaques, defit en Bataille, & prit priſonnier ſon mortel Ennemy, auquel encore qu'il vouluſt laiſſer la vie, ſelon ſon ordinaire generoſité, ſi luy fuſt-il impoſſible d'obtenir cela des Hongres, qui vengerent ſa querele en deſpit de luy meſme, & ſe rendirent les Iuges de celuy qui auoit eu deſſein d'eſtre ſon Homicide. Le meſme aduint à Yuon, Vaiuode de Tranſſiluanie, lequel ayant receu vne extraordinaire quantité de bien-faits du Grand Seigneur, ſe reuolta contre luy dans ſa Prouince, & gagna cinq ou ſix Batailles importantes contre ſes Lieutenans, vſant auec tant d'inſolence de ſes vićtoires, qu'on le jugeoit encore plus cruel Ennemy, que grand Capitaine. Il fut neantmoins reduit à la mercy des Turcs, & mourut deux heures apres de la main d'vn Ianiſſaire.

Fin de la douziéme Fable.

13. DV CORBEAV ET DV RENARD

Digitized by Google

FABLE XIII.

Du Corbeau, & du Renard.

LE Corbeau ayant trouué quelque proye, s'en réjoüissoit, & faisoit vn merueilleux bruit sur vn arbre; lors que le Renard, qui luy vid faire toutes ces mines, estant accouru à luy; *Bien te soit*, dit-il, *Monsieur le Corbeau: I'ay souuent ouy dire d'estranges choses de toy; mais à ce que ie vois maintenant, elles sont bien fausses. Voila pourquoy, comme i'ay passé par icy, t'ayant veu fortuitement perché sur cét arbre, ie me suis aduisé de m'en approcher, pour rejetter cette calomnie. Car quelle apparence y a-t'il de souffrir qu'on die de*

toy, que tu es plus noir que de la poix, puis que mes yeux me font voir que tu surpasses la neige en blancheur? Certes, s'il en faut croire mon iugement, ie trouue que tu as de l'aduantage par dessus les Cygnes, & que tu es plus beau que du lierre blanc. Que si ta voix estoit aussi excellente que tes plumes, ie ne croirois pas mentir, si ie t'appellois le Roy des Oyseaux. Ces termes de flatterie allecherent si bien le Corbeau, qu'il luy prit enuie de chanter; mais comme il s'apprétoit pour cela, il laissa cheoir vn fourmage qu'il auoit au bec, & le Renard s'en saisit incontinent. Il s'éclata de rire pour lors, tandis que de son costé le miserable Corbeau demeura confus, & qu'il eut grande honte de sa perte, & de son malheur.

Digitized by Google

Discours sur la treiziéme Fable.

L'Impertinente vanité du Corbeau sert d'exemple à vne infinité de gens, qui se laissent miserablement affiner aux Flatteurs, en adherant sans raison aux vaines loüanges qu'ils leur donnent. Comme en effet, pour tromper adroittement ceux qui sont enclins à se laisser cajoler; les faux Amis n'ont point d'amorce plus propre que celle de la Flatterie, qui est en effet le poison de l'Amitié. Ces Malheureux que ce Charme ensorcele, à force d'estre enyurez par les complaisances de leurs Enchanteurs, prennent vne opinion si excessiue de leurs propres merites, qu'il leur est fort mal-aisé de se reconnoistre. C'est pour cela que Plutarque a beaucoup de raison de les appeller pires que des Ennemis. En effet, ceux-cy ne tendent des pieges qu'à nostre Fortune, ou à nostre Vie, & n'essayent à ruiner que le Corps; au lieu que le Flatteur détruit entierement les Vertus de l'Ame, & ne craint rien tant au monde, que de voir le Prince à qui il s'addresse, vertueux, & bien conditionné. Car il se figure assez que la premiere action qu'il feroit en ce cas-là, seroit de le chasser d'aupres de luy, & d'appeller à sa place vn homme sincere & veritable. Que si le premier precepte de la Sagesse est de se bien connoistre, le Prince qui s'appli-

quera vne fois à cette estude, que l'estonnement receura-til en voyant la difference qu'il y a de ce qu'il est, à ce qu'on luy a dit qu'il estoit Auec quelle satisfaction pourra-t'il coufronter la verité de son estre, à la peinture du Flateur? Quelle disproportion trouuera t'il du miroir fidele à l'artificiel? Car ces gens-là ne se contentent pas, en clabaudant aux oreilles de leur Maistre, de faire passer vn Vice sous le nom de la Vertu qui luy est proche, comme d'appeller la prodigalité, vne action liberale; la Complaisance, Timidité; la Valeur, Precipitation, & ainsi de toutes les autres Vertus. Leur effronterie passe bien au delà de ces limites. Ils vont du contraire au contraire, & donnent impunément le titre de Bonté, à ce qui est vne pure Malice; Semblables en cela au Renard de cette Fable, qui ose bien dire au Corbeau qu'il est blanc, & démentir en luy l'Experience de tout le monde.

Mais ie ne m'estonne pas si fort des extrauagantes flatteries de telles gens, comme de la stupidité de celuy qui les reçoit. Car quelle apparence y a-t'il de se rapporter à vn tiers de ce que l'on est, & d'apprendre ses veritez de la personne d'autruy? Les Grands ne peuuent-ils pas juger en leur ame, que ceux qui s'approchent d'eux, ne le font pas sans raison, & que c'est ordinairemeut, ou pour l'amour d'eux-mesmes, ou pour le zele qu'ils ont du bien public, & de la Vertu? Quant à ce dernier poinct, il y a si peu d'hommes qui soient touchez d'vne si juste & si honeste consideration, qu'à peine s'en trouuera-t'il vn seul parmy des milliers. Pour

Digitized by Google

le premier, l'Experience fait voir aux Grands, qu'ils se trompent fort de croire qu'ils soient purement & veritablement aymez. Car si la disproportion des qualitez empéche leur affection de descendre à nous, de crainte de se rabaisser par l'égalité necessaire entre les amis; dans les inclinations des petites gens, n'y a-t'il pas la mesme difficulté de s'éleuer iusques à eux, & de paruenir à ce poinct de justesse, qui leur est à eux-mesmes si mal-aisé? D'ailleurs, ie trouue assez d'autres raisons, pour prouuer qu'il est mieux en la puissance d'vn Prince de bien aymer vn particulier, qu'en celle d'vn particulier d'aymer bien vn Prince. Car pour nostre regard, il se peut faire que nous soyons éblouys de sa Majesté, ou saisis de la crainte de ses jugemens, qui sont deux conditions capables d'empescher l'amitié d'homme à homme, & qui ne sont compatibles qu'auec l'amitié de l'homme à Dieu; au lieu que le Prince nous peut regarder, sans estre frapé de peur, ny d'eblouïssement. Il faut adjouster à cela, qu'il est presque impossible qu'vne Amitié se conserue toute pure dans les occasions qu'il y a de la corrompre & de l'interesser. Nous pouuons esperer tant de choses des Grands, & ils sont capables de nous accommoder en tant de façons, qu'il est mal-aisé de n'estre pas mercenaire aupres d'eux, quand mesme nous y serions venus auec vne intention libre de tout interest. Car l'esprit de l'homme se porte bien aisément de l'Honeste & du Delectable à l'Vtile, principalement si le profit qu'il pretend, est compatible auec la Probité. C'est ce qui a fait dire à

Platon & à Aristote, que le Gain est vne chose bonne, & loüable de soy, en cas que les Loix le permettent. Or est-il qu'il falloit bien qu'ils jugeassent tres-licite celuy que l'on fait à la Cour des Princes, veu que l'vn des deux deuint riche auprés d'Alexandre, & l'autre auprés de Denys. De toutes ces choses il est aisé de conclure, que les Princes ne sont que fort rarement aymez pour l'amour d'eux-mesmes, non plus que pour la consideration de la Vertu. Il s'ensuit donc, que la plus-part des Courtisans sont interessez, & qu'ils ayment leur Maistre pour le seul aduantage qu'ils en esperent. Que si cela est, comment se peuuent ils fier au rapport des personnes mercenaires, qui n'aspirent veritablement qu'à bastir leur Fortune aux dépens mesmes de leur Seigneur ? Ne seroit-il pas plus à propos, qu'ils fissent vne diligente enqueste de leurs defauts, parmy les escrits des Philosophes, que de s'arrester aux complaisances des Flatteurs ? Les Liures sont des Amis qui ne trompent point : on y peut voir l'Image de la Verité, que les Hommes viuans ne nous transmettent qu'à trauers des rideaux : c'est là qu'il est raisonnable de s'exprimer, au lieu de faire comme le Corbeau, qui se persuade non seulement d'estre blanc ; mais encore de bien chanter, & laisse tomber la proye en la gueule de son Flatteur.

Fin de la treiziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

74. DV LYON ENVIEILLY.

Digitized by Google

FABLE XIV.

Du Lyon affoibly de Vieillesse.

LE Lion, qui par vn excez de cruauté s'estoit fait plusieurs Ennemis en ses jeunes années, en porta la peine en sa Vieillesse. Car durant cét âge debile, les autres Bestes luy sçeurent fort bien rendre la pareille. Le Sanglier l'assaillit donc de sa dent, & le Taureau de ses cornes. L'Asne mesme fit le vaillant contre luy; & pour effacer son vieil nom de faineant & de lasche, il se mit à l'attaquer à coups de pieds & de langue. Cependant le pauure Lion bien affligé: *Helas*, disoit-il en gemissant, *ceux que i'ay autres-*

Digitized by Google

fois desobligez, me font maintenant du mal, & ie trouue qu'ils ont raison. Mais ce qui me fasche le plus, c'est que les autres à qui i'ay fait du plaisir, au lieu de me rendre le semblable, me haïssent sans en auoir du suiet. I'ay doncques esté bien fol d'auoir fait tant d'Ennemis, & l'ay encore esté dauantage de m'estre fié à de faux Amis.

Discours sur la quatorziéme Fable.

CE Lion, que nous voyons étendu à l'entrée de sa cauerne, est vn Tableau de la fin des méchans hommes. Car comme cét Animal ayant deuoré vne étrange quantité de Bestes, se trouue accablé de Vieillesse & de Pauureté, sans auoir la force de se leuer, pour s'en aller à la chasse; Ainsi voyons-nous bien souuent, que ceux qui ont appauury les autres, & qui se sont maintenus du sang du Peuple, ne laissent pas de se trouuer au dernier periode de leur vie, dépourueus de toutes commoditez, languissans de faim, & reduits à la mercy de leurs Ennemis. Mais il y a bien plus en la Fable qui nous est proposée. Car tous les Animaux, que le Lion

Digitized by Google

Lion auoit offensez, se mettent à l'assaillir, & prennent vne cruelle vengeance de ses affronts. Il n'est abandonné que de ceux qu'il a seruis durant sa vie. Les autres ne manquent pas d'estre auprés de luy, pour tirer raison des violences de sa jeunesse. L'vn luy redemande son pere qu'il a égorgé, l'autre sa mere, & ceux qu'il a le plus cheris dans le monde. Cependant, ses premiers Amis qui le voyent affligé, ne viennent aucunement à son secours: Au contraire, ils se tiennent bien loin de luy, & ne daignent écouter ses plaintes; En quoy il éprouue veritable le dire du gentil Poëte.

L'on ne se souuient que du Mal,
L'Ingratitude regne au Monde;
L'Iniure se graue en metal,
Et le Bienfait s'écrit en l'onde:

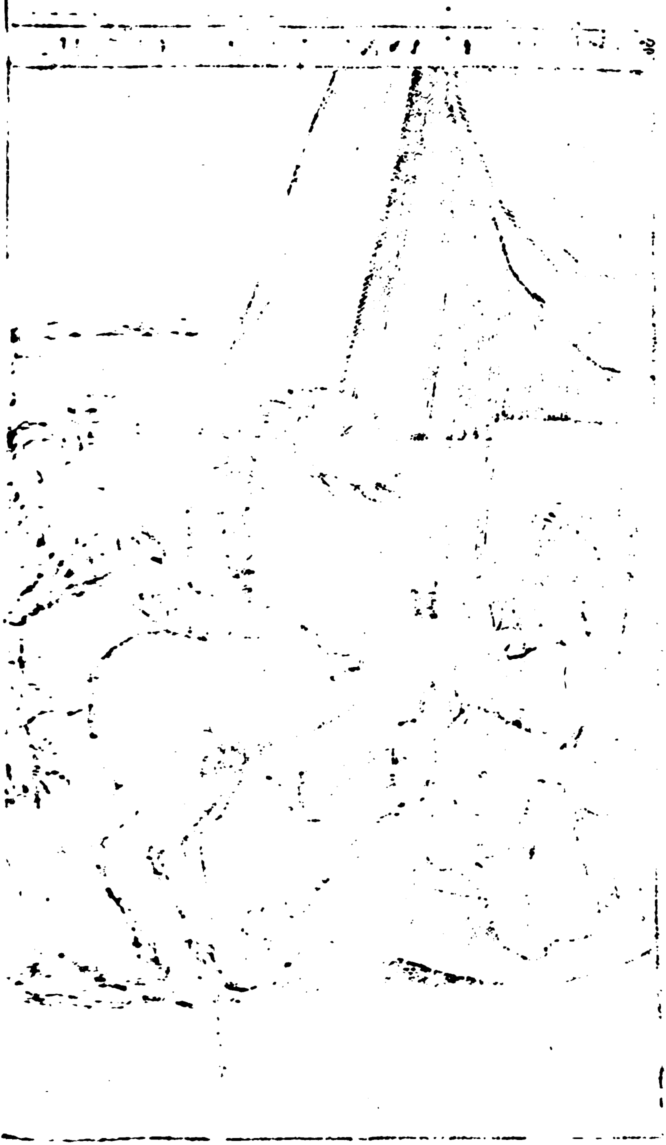
Au lieu que s'il eust mené vne vie moins tyrannique enuers ses inferieurs, il ne receuroit pas maintenant le déplaisir de les voir bandez contre luy; Et quoy que possible ses Amis ne luy seroient pas plus charitables durant se vie, si est ce qu'en mourant, il auroit du moins la satisfaction de sa Probité, qui est la plus douce Consolation que nous ayons, & deuant & apres nostre mort. Car tous les hommes qui ont fait estat de nous, pendant la verdeur de nostre âge, & l'vtilité de nos seruices, nous quittent là froidement quand nous sommes vieux, pource que nous ne pouuons plus rien contribuer à leur bonne Fortune. Ce n'est donc pas de merueille, s'ils nous abandonnent; Mais c'est bien vne chose execrable, & toutesfois tres-commune, que nos Amis nous tournent le dos sur le declin,

Digitized by Google

& dans les diſgraces qui nous viennent de noſtre mauuais Deſtin. Alors nous reconnoiſſons, mais trop tard, que ceux que nous auons creu par le paſſé nous eſtre affectionnez veritablement, n'ont eu pour nous qu'vne amitié fauſſe & déguiſée. Ie paſſe bien plus auant, & dis qu'ils n'ent ont point eu du tout, puis qu'en nos vieux iours, & en noſtre extréme neceſſité, pas vn d'eux ne s'eſt offert à nous ſecourir. Cette verité iuſtifie celle-cy de Namertes, Ambaſſadeur des Lacedemoniens, à qui vn Courtiſan ayant voulu perſuader vn iour, qu'il auoit beaucoup d'Amis; *Ie n'en croy rien*, luy répondit-il, *& i'attends toûjours que l'Aduerſité me l'apprenne.* Auſſi n'y a-t'il qu'elle qui nous découure que dans nos malheurs les mauuais Amis ſont les premiers à faire mention de nos fautes iuſques à nous traitter inhumainement. Ce fut, ce me ſemble, le plus grand de tous les maux du bon Iob, de ſe voir expoſé ſans ſujet aux railleries de ſes Familiers, qui ſembloient conſpirer contre luy, pour l'affliger d'auantage. Ce qu'ils faiſoient, à mon aduis, de peur d'eſtre obligez à le ſecourir, en le rendant odieux, pour colorer leur Tyrannie d'vn ſpecieux pretexte de ne faire pas eſtat d'vn Méchant.

Fin de la quatorziéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XV.

De l'Asne, & du Chien.

LE Chien flattoit son Maistre, & tous ceux de la maison, qui l'amadoüoient, & le caressoient de méme. Ce que voyant l'Asne, il en soûpira profondément, touché du souuenir de sa miserable condition. Car il croyoit n'y auoir point d'apparence, qu'vn petit Chien inutile, fust neantmoins agréable à tous, & nourry des viandes de son Maistre, bien que cependant il ne receut tout ce bien que par le plaisir qu'il donnoit, sans auoir aucune peine. Luy tout au

Digitized by Google

contraire, à ce qu'il diſoit, eſtoit chargé d'vn peſant fardeau, jamais oiſif, toûjours battu, & en la diſgrace de tous; *Puis que cela va ainſi*, continüoit-il, *ie ſuis d'aduis de faire deſormais vn ſi bon meſtier que celuy des flatteries & des careſſes.* Cette reſolution priſe, il arriua quelque temps apres, que voyant ſon Maiſtre de retour en la maiſon, il voulut voir quelle ſeroit l'iſſuë de ſon entrepriſe. S'en allant pour cét effet au deuant de luy, il ſe jetta ſur ſes épaules, & le frappa rudement des pieds, luy penſant faire de grandes careſſes. Le Maiſtre du logis s'eſtant à meſme temps mis à crier, voila venir les valets, qui traitterent le pauure Aſne à coups de baſtons, pour recompenſe de ce qu'il croyoit faire le ciuil, & l'honneſte.

Digitized by Google

Discours sur la quinziéme Fable.

CE pauure Asne fait vn tour de son mestier dans cette Peinture, & entreprend de reüssir en vne chose, où il ne gagnera que de la honte & de la confusion. En effet, à quel propos veut-il forcer auiourd'huy sa nature stupide, pour imiter les gentillesses du Chien, qui sont entierement contraires à sa lenteur? Il a possible oüy dire qu'vn Philosophe auoit entrepris d'enseigner à vn Animal de son espece la dance Pyrrhique, dans le terme de dix ans, & qu'à ce dessein il s'estoit obligé enuers vn Empereur; Ou possible a-t'il apris qu'en Egypte, selon le dire de Cardan en ses subtilitez, par vne certaine inuention, l'on apprend aux Asnes à trepigner à la cadance de quelque instrument, & reüssir de fort bonne grace à plaire à tous les spectateurs. C'est ce qui l'enhardit de faire des caresses à son Maistre, afin de gagner quelque place en son inclination, par le moyen des sauts & des flateries. Mais, ô l'impertinente asnerie! ô la sottise de cét animal! Il ne void pas que les choses faites contre l'inclination reüssissent presque toutes à contre temps, & remplissent leur Autheur de honte & de repentir. Ce qui estant prouué tous les iours par l'Experience, ne laisse pas de s'appuyer aussi sur quelque

Digitized by Google

raiſon. Car la ſage Nature nous ayant tous produits également, compoſez de pieces ſubſtantielles, qui ſon le Corps & l'Ame; & derechef nous ayant fait participer aux facultez de tous les deux, n'a pas laiſſé de mettre quelque difference en la faculté de nos actions, & a doüé particulierement les vns d'vne choſe, & les autres d'vne autre; Comme par exemple, Milon le Crotonien, & Ariſtote, eſtoient également Hommes, & également Indiuidus de leur Eſpece. Ils eſtoient compoſez d'Ame, & de Corps, & derechef l'Ame & le Corps de tous les deux eſtoient doüez de facultez naturelles. Et toutesfois, ils ne les exerçoient pas auec la meſme perfection: Car la complexion de Milon le Crotoniate eſtoit plus robuſte quant au corps, & le rendoit par conſequent plus capable que tout autre, de la lutte, de l'eſcrime, & de la courſe; au lieu que le temperament d'Ariſtote eſtoit plus ſubtil & plus delié; ſon ſang pur, & aërien, & les ſieges de l'Entendement, & de la Memoire, plus fauorablement organiſez en luy qu'en nul autre homme de ſon âge, pour vacquer à la contemplation des choſes de la Nature; Tellement que ſon Genie le portoit à méditer, & à raiſonner; En quoy certes il a excellé de la façon que ſes Eſcrits le témoignent.

Cela eſtant, comme nul n'en doit douter, la conſequence que l'on en tire, eſt qu'il n'y a point d'Homme en qui la Nature n'ait fait naiſtre l'Action qui luy eſt la mieux ſéante, & la plus vtile. Ce qui ſe prouue premierement, pource que comme elle meſme ne nous a donné

Digitized by Google

aucun desir, sans nous ouurir le chemin à son effet, ainsi il n'y a point d'apparence qu'elle nous ait rendu tres-habiles en vn effet, sans nous y conuier par le Desir, & par l'Inclination. D'ailleurs, estant vray ce que dit Aristote, que nulle action naturelle n'est sans volupté, il semble que là où nous reüssissons le mieux, nous y prenons aussi plus de plaisir, & par consequent que nous y sommes portez auec plus d'enuie. A ces raisons i'en pourrois adjoûter quantité d'autres, si j'auois plustost dessein de faire vne dispute Philosophique, que l'Allegorie d'vne Fable. Puis ie ne croy pas qu'il soit necessaire d'en alleguer dauantage, pour prouuer vne Verité si receuë, à sçauoir, que nous tenons de la naissance vn certaine Instinct, qui nous porte ordinairement aux Actions où nous sommes le plus propres, qui se fortifient par l'Exercice, & par le Raisonnement. Il est donc bon que nous suiuions cét Instinct, si nous voulons reüssir agréablement en nos Actions; A quoy certes il est difficile que nous manquions, nous laissant conduire aux secrets mouuemens des choses ausquelles l'ingenieuse Nature nous a fait naistre: Cette bonne Mere veut que ses Enfans, ne s'égarent point des traces qu'elle leur a marquées. Comme ils ont tous des talens particuliers; elle desire aussi que chacun d'eux s'y attache particulierement pour y exceller. Si l'Homme donc se connoist propre à quelque profession qu'il s'y applique hardiment, & il y reüssira, sur tout en la Poësie, qui n'est pas sans sujet appellée.

Vn feu Diuin, vn Don qui vient des Cieux.

Digitized by Google

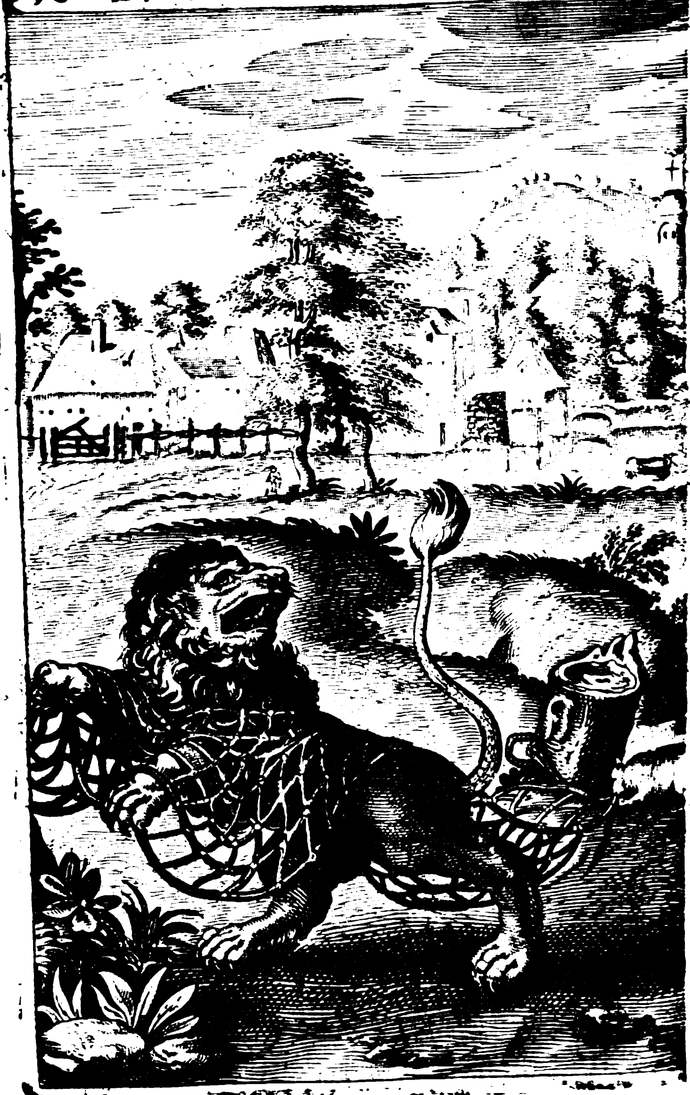
Comme au contraire, il ne trouuera iamais son compte à s'adonner à vne Estude, qui sera contraire à son Genie. Ce que l'Experience nous fait voir encore éuidemment en la Bouffonnerie, plus qu'en toute autre action. Car quant aux Arts & aux Sciences, il arriue quelquesfois qu'vn naturel rude & grossier, surmonte ses propres defauts par l'obstination, & deuient capable des choses difficiles, en dépit mesme de la Nature. Mais nul n'a iamais veu qu'on se soit rendu plaisant, sans y auoir vne grande disposition naturelle; soit que la gentillesse du Bouffon consiste aux postures, & au maniment du corps, comme aux Histrions, & aux Pantomimes; soit qu'elle dépende entierement de la grace de l'Esprit, comme aux diseurs de bons mots, soit qu'elle participe de tous les deux, comme aux Comediens; Ce que l'ingenieux Esope nous a voulu figurer en cette Fable, pour monstrer l'impertinence de ceux qui se meslent d'vn mestier qu'ils ne sçauent pas.

Fin de la quinziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

16 . DV LYON ET DV RAT



Digitized by Google

FABLE XVI.

Du Lion, & du Rat.

LE Lion abatu de chaleur, & de laſſitude, ſe repoſoit à l'ombre, & ſur la verdure, lors que voila ſuruenir vne troupe de Rats, qui ſe voulurent joüer ſur ſa croupe; Mais luy s'eſtant éueillé, en ſaiſit vn de ſa pate; qui ſe voyant pris, ſe mit à luy demander pardon, ſe diſant indigne de la colere d'vn ſi genereux Animal. Comme en effet, le Lion relaſcha ſon priſonnier, imputant à laſcheté de tuer vne ſi petite beſte. Vn peu apres il arriua, que lors qu'il couroit dans la foreſt, il tomba fortuitement

Digitized by Google

dans les filets des Chasseurs, où il pût bien rugir à loisir, mais non pas s'en déuolopper. Le Rat suruint à ce bruit, & reconnut par le rugissement que c'estoit le Lion qu'on auoit pris. Il accourut donc pour le secourir, & sçeut si bien chercher les nœuds des cordages, que les ayant trouuez, il se mit à les ronger, & par ce moyen il deliura le Lion.

Discours sur la seiziéme Fable.

QVant à la reconnoissance du Rat enuers le Lion, elle a esté tres-sagement inuentée par Esope, pour nous donner à entendre, qu'il n'est point de si chetiue personne, de qui les Grands ne puissent auoir besoin; & par consequent, qu'il est bon d'vser de Clemence enuers eux; ce qu'il ne faudroit pas laisser de faire, quand mesme on n'en deuroit esperer aucune sorte de recompense. Car la Vertu estant vne chose bonne de soy, il faut conclurre de necessité, qu'elle est desirable aussi pour soy-mesme. Or de toutes les Vertus, ce n'est pas la moindre que la Clemence, ou la Misericorde enuers les

Digitized by Google

Foibles, tant pource qu'elle est meslée de Generosité, qu'à cause que elle appartient à la Iustice. Ainsi, quand mesme elle ne seroit suiuie d'aucun aduantage temporel, nous ne laisserions pas d'estre obligez à la pratiquer, en consideration de sa noblesse & de sa dignité. Mais il semble que la Bonté Diuine, pour nous conuier à cela plus puissamment, y a joint quantité de recompenses; Car nous ne voyons gueres de personnes charitables, dont la Fortune ne prospere en cette vie, & ne soit suiuie d'vne bonne fin pour les mener en l'autre. Et à vray dire si cela n'estoit, dequoy seruiroit aux Vertueux, de s'estudier si ardamment aux Actions genereuses, & d'oublier leurs interests propres, pour faire du bien à leur Prochain? Quelle plus douce consolation peuuent-ils auoir icy bas, que celle du fruict qu'ils en attendent d'enhaut, & combien a-il valu à quelques-vns d'auoir esté courtois & officieux?

Il faudroit alleguer des volumes entiers pour la preuue de cette reconnoissance, qui ne me semble que trop commune d'homme à homme, puis qu'elle a passé iusques aux Animaux. Car nous lisons dans les Annales des Grecs, qu'vn jeune homme ayant eleué vn Dragon depuis sa naissance, le dépoüilla si bien de sa fierté naturelle, que durant plusieurs années il ne luy fit aucun mal, ny à ceux de son logis. Mais enfin, soit qu'il eust blessé quelqu'vn des Citoyens, soit qu'il n'en eust fait que la peur, tant y a que son Maistre eust commandement de le chasser, sur peine de punition corporelle, comme vn animal monstrueux, & par consequent dom-

Digitized by Google

mageable au public ; Ce qu'il fit vn peu apres, auec vn extréme ſentiment de douleur, & l'emporta dans vne foreſt, à quelques mille hors de la Ville. Il arriua depuis que paſſant en cette meſme foreſt il vint à eſtre attaqué d'vne troupe de Voleurs, de la violence deſquels il ne penſoit pas ſe pouuoir deffendre, lors que ſon vieil hoſte accourut à luy par vne étrange merueille, & le ſauua de la main de ces Brigands.

Voila vn exemple de la reconnoiſſance des Animaux, qui toutesfois ne la témoigne pas ſi bien que la memorable Hiſtoire d'Androde. Celuy-cy eſtant Eſclaue d'vn Seigneur Romain, en eſtoit ſi mal-traitté, que pour ſe deliurer de ſa Tyrannie, il fut contraint de s'enfuïr en des lieux deſerts, preferant toute ſorte de mauuaiſe rencontre à vne ſi triſte condition. Il n'euſt pas cheminé long-temps dans vne affreuſe ſolitude, où il s'eſtoit lancé, qu'il vid venir à luy vn Lion d'exceſſiue grandeur ; mais ſi peu furieux, qu'au lieu de le menacer auec vn terrible rugiſſement, il ſembloit tout au contraire luy faire des ſoumiſſions, & le flatter doucement, auec vne action de ſuppliant, jettant de temps en temps de hauts cris, qui témoignoient apparemment vne douleur exceſſiue. Androde ayant apperceu que la cauſe en procedoit d'vne longue épine, que le pauure Lion auoit dans la pate, la luy tira fort adroitement, & fiſt ſuppurer l'apoſteme qui s'y eſtoit amaſſée. Pour reconnoiſſance de ce bon office, le Lion le mena dans ſa Cauerne, où il fut long-temps à le nourrir de ſa chaſſe, & de ce qu'il auoit de plus delicat. Mais enfin il arriua que le malheureux

malheureux Androde fut reconnu, & reconduit à son ancien Maistre, qui apres plusieurs inhumanitez exercées contre luy, le destina pour dernier supplice à seruir au spectacle des bestes farouches. Or il aduint de bonne fortune que le mesme Lion, dont il auoit esté le Medecin, luy fut presenté à combattre, pour donner du passe-temps au Peuple. Mais il n'y eut celuy de l'Assemblée qui ne fut saisi d'vn soudain étonnement, de voir l'action de ce genereux Animal; qui au lieu d'égorger l'Esclaue, comme il en auoit démembré déja beaucoup d'autres, se prosterna tout à coup à ses pieds, baissant la teste, & luy applaudissant de la queuë. Comme cét effet estoit extraordinaire, le Peuple en voulut apprendre la cause, de la bouche mesme de l'Esclaue; qui se mit à la raconter tout au long, encherissant auec des paroles excessiues sur la reconnoissance, & la generosité du Lion. Dequoy les Romains esbahis, & satisfaits tous ensemble, ils voulurent non seulement que l'Esclaue obtint la vie, & la liberté; mais encore que luy-mesme, & le Lion, fussent deffrayez aux despens du Public, portãt chacun vne inscription auec ces mots. *Voicy le Lion hoste de l'Homme, voicy l'Homme Medecin du Lion.* Mais c'est assez prouué par des exemples, que la reconnoissance des Bien-faits est commune mesme aux Animaux.

Fin de la seiziéme Fable.

Digitized by Google

17. DV MILAN MALADE.

Digitized by Google

FABLE XVII.

Du Milan malade.

LE Milan ſe voyant malade en ſon lict, s'aduiſa de dire à ſa Mere, *qu'elle s'en allaſt prier les Dieux pour luy* : Mais elle luy répondit ; *Il ne faut pas que tu eſperes aucune ſorte d'aſſiſtance des Dieux, toy qui as tant de fois pollué leurs Sacrifices, & leurs Autels.*

Digitized by Google

Discours sur la dix-septiéme Fable.

POurce que cette Fable du Milan semble contraire en quelque façon à la Religion Chrestienne, en ce que la Mere de cét Oyseau rauisseur ne luy conseille pas d'attendre à l'heure de sa mort aucun bon office des Dieux, apres les auoir offensés mille fois durant sa vie, ie ne m'arresteray pas beaucoup à moraliser là-dessus. Car nostre créance nous apprend, que Dieu est encore plus misericordieux que nous ne sommes méchans, & que le plus desesperé de tous les Hommes, le trouue toûjours prest à son secours, si tant est qu'il implore sa bonté. *Il fait luire son Soleil sur les Méchans, comme sur les Bons*, pour monstrer par là qu'il ne demande qu'à les sauuer. *Aussi ne veut-il point la mort du Pecheur; mais qu'il se conuertisse, & qu'il viue.* Toutesfois ce que dit vn grand Docteur estant veritable, à sçauoir qu'il arriue difficilement que celuy qui n'a fait autre chose que viure mal, ait l'aduantage de bien mourir, il ne faut pas iusques-là nous reposer en cette haute Bonté, que nous n'ayons soin de nous en rendre dignes: Car c'est en abuser que de faire des fautes pour la requerir.

Fin de la dix-septiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ARONDELLE ET AVTRES OYSELETS

FABLE XVIII.

De l'Arondelle, & des autres Oyseaux.

AV temps que l'on commençoit à semer le lin, l'Arondelle voulut conseiller aux autres Oyseaux d'empescher la semaille, disant qu'on leur auoit dressé des embusches ; Mais ils se gausserent d'elle, & luy dirent qu'elle estoit vne sotte Deuineresse. Depuis, quand le lin fut sur le poinct de sortir de terre, & de reuerdir, elle les aduisa derechef d'en arracher la semence ; mais ils ne firent encore que s'en mocquer. A la fin comme elle vid qu'il commençoit à meurir, elle leur donna conseil de s'en aller

Digitized by Google

piller les bleds; ce qu'ils ne voulurent faire, non plus que le reste. Alors l'Arondelle quittant la compagnie de tous les autres Oyseaux, rechercha celle de l'Homme, auec qui elle fit amitié; d'où vient qu'elle demeure maintenant auec luy, & le réjouyt de son chant, au lieu que luy-mesme chasse les autres, & se sert du lin pour faire des rets & des lacets à les prendre.

Discours sur la dix-huictiéme Fable.

ICy la preuoyante Arondelle nous apprend combien importe à détourner les maux de la vie, vn bon & sage Conseil, que les Hebreux n'appellent pas sans suiet *le fondement des grandes Actions*, sans lequel toutes les entreprises s'en iroient en ruine. A quoy s'accommode le sentiment du Poëte Lyrique, quand il dit

La Force qui n'a point le Conseil pour soustien,
Se détruit d'elle-mesme, & ne vaut iamais rien.

De là vient aussi que l'Homme prudent ne fait iamais rien sans l'aduis des Sages; pource

Digitized by Google

que les diuerses opinions de plusieurs, il en tire vne resolution qui ne luy peut estre que profitable: Mais le mal est que les fidelles Conseillers ne rencontrent souuent point de foy parmy ceux qu'ils entretiennent, encore qu'ils leur donnent de vrais & salutaires aduertissements. Telle fut la Prophetesse Cassandre, qui ayant predit aux Troyens l'entiere destruction de leur Ville, s'ils ne faisoient rendre Heleine à Menelas, eut le malheur de n'estre point creuë en tout ce qu'elle leur dit, & de voir arriuer l'effet de sa Prophetie, à faute de les auoir sçeu persuader. La mesme chose se void presque tous les jours dans les concurrences humaines, où la jeunesse emportée des tourbillons de son ardeur, méprise les sages enseignemens des Vieillards, & se precipite inconsiderément en mille sortes de perils, causez par son incredulité. Les Histoires de cela ne se doiuent point chercher ailleurs que parmy nous. Quant à la Cause, elle prouient de diuers endroits: car quelquesfois elle procede de nostre arrogance, qui nous fait imaginer tout autre sens moindre que le nostre; quelquesfois aussi c'est vn effet de nostre impetuosité, qui ne nous permet pas d'ouurir l'oreille à ce qu'on nous dit, & entraisne quant & soy nos appetits, & nostre Raison, sans qu'elle ait la force de s'en deffendre. Il y a certaines personnes aussi, qui par ie ne sçay quelle stupidité, ne reçoiuent pas vn bon conseil; D'autres, par vne fausse impression qu'ils ont conceuë contre leurs amis, les tenant suspects d'enuie, ou de malignité, & par consequent jugeant tous leurs aduis reprochables.

Digitized by Google

Mais de quelque source que naisse cette Imprudence, soit de l'vne de ces Causes, soit de toutes ensemble, c'est toûjours vn dangereux Effect parmy les hommes, & qui ne leur laisse pour tout remede que ces paroles, *ô que si ie l'eusse pensé!* Or outre le mal qui nous vient de ne pas croire vn bon amy, qui nous conseille fidelement, il en arriue souuent vn autre plus considerable que celuy-là, à sçauoir, que nous perdons presque toûjours l'amitié de celuy qui entreprend de nous exhorter, à cause que se voyant si peu digne de créance enuers nous, il se rebutte aysément de nostre pratique, & ne peut souffrir la plus part du temps que nous le tenions pour suspect en sa veritable affection. Ce qu'Esope a fort iudicieusement remarqué en l'Arondelle, qui voyant que les autres Oyseaux méprisoient les profitables enseignemens qu'elle leur auoit donnez, changea de party contre leur esperance; Et se tournant du costé de l'Homme, elle y trouua plus de satisfaction qu'auec ses premiers compagnons. Cela nous apprend que ceux dont nous méprisons les sages aduis, s'allienent ordinairement de nous, & se iettent la plus part du temps en des lieux plus aduantageux pour leur estime.

Fin de la dix-huictiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XIX.

Des Grenoüilles, & de leur Roy.

LEs Grenoüilles estans en pleine liberté, prierent Iupiter de leur donner vn Roy; Mais luy se mocqua d'vne si sote demande: Ce refus neantmoins ne seruit qu'à les rendre importunes; De maniere que se voyant sollicité de plus en plus, il fut contraint de leur accorder leur priere. Il leur ietta donc dans l'eau vne grosse Poutre, qui par sa cheute & sa pesanteur, fit trembler toute la riuiere. D'abord les Grenoüilles bien étonnées, s'imposerent silence, &

Digitized by Google

se mirent à salüer ce nouueau Prince, à lui faire honneur, & à s'approcher peu à peu de luy. Mais enfin, toute crainte laissée à part, elles s'appriuoiserent si bien, que ce fust à qui sauteroit la premiere sur ce beau Roy, jusques à se mocquer ouuertement de luy, disant qu'il n'auoit ny esprit, ny mouuement. Ne pouuant donc le reconnoistre pour tel, elles importunerent Iupiter de leur en donner vn autre qui fut vaillant. Iupiter leur donna la Cygogne, qui se pourmenant par les marescages, commença de témoigner sa valeur aux Grenouilles, & en engloutit autant qu'elle en rencontra en son chemin. Elles bien fachées formerent vne nouuelle plainte. Ce fut en vain toutesfois pource que Iupiter ne les voulut plus ouyr; C'est pour cela qu'elles se plaignent encore auiourd'huy : car sur le soir, quand la Cygogne se va coucher, elles se

Digitized by Google

tirent du Mareſt, & par leurs coaſſemens, murmurent ie ne ſçay quoy d'effroyable. Mais elles ont beau ſe plaindre ; Iupiter eſt ſourd à leurs cris, & veut abſolument qu'elles gemiſſent maintenant ſous la rigueur d'vn Tyran, puis qu'elles n'ont pû ſouffrir vn Roy debonnaire.

Diſcours ſur la dix-neufuiéme Fable.

LEs Grenoüilles ſont accuſées en cette Fable de trois notables impertinences. La premiere, d'auoir demandé vn Roy, quand elles eſtoient libres. La ſeconde, d'auoir eſté mal ſatisfaites du premier qu'on leur enuoya ; Et la troiſiéme, de s'eſtre plaintes derechef de l'autre. Quant à la premiere, il ſemble qu'Eſope ait voulu blâmer la conduite des Hommes, qui preferent la pluſpart du temps la Seruitude à la Liberté ; comme fit iadis le Peuple Hebrieu. La Nature l'ayant donnée à ceux du premier âge, ne furent-ils pas bien malheureux de la laiſſer perdre, pour la ſeule diſpute du *tien & du mien*, & d'auoir eſté obligez de chercher à leur Conuoitiſe des Moderateurs, dõt ils n'auroient iamais eu beſoin, s'ils euſſent demeuré

dans les ſacrées bornes de la Mediocrité? Or ces Moderateurs ne furent éleus au commencement, que pour retenir le peuple dans l'obſeruation des Loix. Mais ayant pris gouſt à cette préeminence, ils eurent peur qu'on les en vouluſt quelque iour déplacer, & commencerent à loger daus des maiſons hautes, & fortifiées, à s'enuironner de gardes, & aſſeurer la ſucceſſion à leurs enfans; à parer leur Dignité de precieuſes marques d'honneur, & pour le dire en vn mot, à prendre le nom de Souuerains. En ſuitte de cela, ils degenererent pour la pluſpart, & commencerent d'ordonner les choſes, non pource qu'elles eſtoient bonnes & honeſtes, mais à cauſe que c'eſtoit leur volonté. Voila donc comme les débordemens des hommes firent naiſtre leur ſeruitude.

La ſeconde impertinence de ces Grenoüilles, eſt le mécontentement qu'elles eurent de leur Roy, voulant donner à entendre par là, que dés qu'vn Eſtat a afranchy les bornes de ſa Liberté, il doit cherir tous les Roys qui luy ſont donnez de la main de Dieu, fuſſent-ils plus inſenſibles, ou plus ſtupides qu'vne ſouche; Où il eſt à remarquer encore que par les coaſſemens & les cris de ces Animaux difformes, mutinez contre leur nouueau Maiſtre, nous eſt figurée l'inſupportable brutalité du vil populaire. Ce Monſtre à pluſieurs teſtes cruel & ridicule tout enſemble, n'eſt iamais bien ſatisfait de ſes Princes. Quelque bon que ſoit leur Gouuernemẽt, il y trouue toûjours à redire. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'eſtonner, puis qu'il eſt impoſſible (dit le plus moral de

tous

ous les Philoſophes, que celuy qui plaiſt à la Vertu, puiſſe iamais plaire au Peuple. Ce que n'ignoroient point auſſi Philippe de Macedoi-e, Alexandre, Phocion, & pluſieurs autres grands Princes, qui profitoient pluſtoſt qu'ils ne s'offenſoient du mépris & de la médiſance du Vulgaire. Quant à la troiſiéme extrauagance des Grenoüilles, fondée ſur les plaintes qu'el-les firent de leur ſecond Roy, elle repreſente l'imparfaite condition de noſtre Nature, qui ne peut eſtre ſatisfaite dans vn meſme eſtat, & aſpire inceſſamment à la nouueauté. Ce qui eſtant ordinaire en la pluſpart de nos actions, arriue ſur tout en matiere de Gouuernement, où ne jugeant pas qu'il n'y a rien de parfait ſous le Ciel, nous trouuons extrémes les moindres deffauts des Princes, & en ſouhaitons de nou-ueaux; ſans conſiderer que tout changement ne fait que troubler & confondre l'ordre d'vn Eſtat, quand meſme il ſeroit de bien en mieux, principalement ſi l'on introduit de nouuelles Loix. De toutes ces choſes on peut inférer, que c'eſt vne pernicieuſe aduanture pour vn Peu-ple, de changer non ſeulement de forme, mais encore de Prince, à cauſe des tragiques éuene-mens qui ont accouſtumé de s'en enſuiure.

Fin de la dix-neufuiéme Fable.

29 DES COLOMBES ET DE LEVR ROY LE FAVCO

FABLE XX.

Des Colombes, & du Faucon leur Roy.

LEs Colombes ayant à faire la guerre au Milan afin de le vaincre plus facilement, éleurent le Faucon pour leur Souuerain; Mais luy se voyant declaré Roy, les gouuernoit comme ennemy; & leur estant aussi cruel que le Milan mesme, les rauissoit, les mettoit en pieces, & les mangeoit. Elles se repentirent donc de leur sottise, & dirent, *Qu'il leur eut esté beaucoup meilleur d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.*

Discours sur la vingtiéme Fable.

LA vingtiéme Fable de nostre Autheur a beaucoup de ressemblance á celle qui la precede : car il introduit les Colombes, occupées apres l'election d'vn Faucõ, pour les proteger contre les attaques du Milan. Puis, il nous les figure pleines de repentir, pour auoir appellé à leur deffense vn Prince plus cruel que leur Ennemy mesme. Quant à la premiere action qu'elles firent, à sçauoir de se mettre volontairement en la protection du Faucon, nous auons veu cy-dessus comment elle a son origine en la propre imperfection de ceux qui élisent vn Chef; n'estant pas croyable que plusieurs Iustes, ou Gens de bien, qui logeroient ensemble dans vne Isle deserte, s'aduisassent iamais d'en choisir vn, la probité duquel leur seroit suspecte. Car le propre du Sage, c'est de ne se laisser conduire qu'à la vertu. Aussi la premiere fin de l'establissement des Roys a esté pour contenir les Peuples en l'obseruation de ce qui est Honneste & Vertueux, D'où il s'ensuit, que les Gens de bien n'auroient iamais besoin de Maistre, s'ils ne sortoient hors des limites de leur deuoir. Mais comme il n'y a celuy, qui pour confirmé qu'il soit dans l'exercice des actions vertueuses, n'y puisse faillir quelquesfois; la plusspart des hommes n'ayant que de

Digitized by Google

foibles étincelles de Probité, c'est asseurément vn bien moindre mal pour eux d'estre gouuernez, que de ne l'estre pas, à cause de la grande facilité qu'ils auroient à chopper, s'ils n'estoient retenus par la crainte de quelque Puissance. Mais d'imiter les Colombes de cette Fable, en élisant leur Ennemy pour leur Roy; c'est, à mon aduis, vne faute insupportable, & digne de toute reprehension. Cela soit dit seulement pour les Monarchies Electiues: car quant à celles qui ont authorisé d'âge en âge le droict de la succession, il est absolument necessaire de n'en pas sortir, à cause des inconueniens qui s'y rencontrent, & du zele deuotieux que les Peuples ont à certaines Familles: comme l'eurent anciennement les Romains aux Descendans d'Auguste, les Egyptiens aux Ptolomées, les Perses aux arriere-neueux de Darius; Et de nostre temps les François à la Royale Tyge de BOVRBON; les Espagnols à la Maison d'Austriche, & les Turcs à la Famille des Othomans.

Cette faute neantmoins en matiere d'Election, n'a pas laissé d'estre commune à diuers Peuples du monde; comme aux Agrigentins, lors qu'ils mirent Phalaris en vne condition éminente par dessus eux, & porterent bien-tost apres la peine de leur Imprudence, quand par ses horribles cruautez il faillit à rendre sa Ville deserte de gens de bien, & la peupla presque toute de cruels Assassins. Autant en prit-il en la mesme Sicile à ceux qui appellerent les Carthaginois, qui sous la conduite de leur Gene-

Digitized by Google

ral, exercerent des cruautez inoüyes. D'où l'on peut voir, qu'il arriue assez souuent à des Peuples Electifs, d'eleuer à la Domination des Roys dépprauez, qui viuans auec leur Peuple, comme s'il les deuoit toûjours chasser, mettent le Bien public dans l'Indifference, & n'ont pour object que leur seureté particuliere. C'est alors que leurs subjets inconsiderez representent le personnage de nos Colombes, & qu'ils ont recours aux pleurs & au repentir, à la maniere des Femmes, regrettant l'estat de leur premiere fortune, & souhaittans en vain d'y estre rappellez.

Mais comment ne porteroient-ils point impatiemment cette déplorable condition, puis que mesme ils ne sont pas satisfaits d'vne bonne, & tendent toûjours au desir de la Nouueauté? Cependant ils n'apperçoiuent pas qu'elle ne peut estre que nuisible, procedant comme elle fait d'vne Curiosité vicieuse. A raison dequoy les Lacedemoniens l'auoient si en horreur que pour ce seul sujet ils condamnerent à mort vn Soldat, pour auoir contre la coustume enjolíué son Bouclier de pourpre. Ces esprits volages accusans sans cesse la presente image des temps, trouuent à dire à des choses necessaires, voire mesme à celles dont ils ont esté la veritable Cause? Il est, certes, mal-aisé de sçauoir au vray d'où procede en nous cette imperfection: car de l'imputer à vn defaut d'esprit, nous voyons d'ordinaire que les plus habiles sont les plus sujets à l'amour des choses naturelles, & qu'ils troublent ordinairement la

Digitized by Google

tranquillité de leur Patrie. De dire aussi que cela vienne de méchanceté, ie n'y voy pas beaucoup d'apparence, puis que l'intention de la plusspart de ces personnes est de bien faire, & de se garantir des presentes calamitez par la force d'vn Protecteur. Il vaut donc mieux en accuser la foiblesse de nostre Nature, qui ne se peut des-ennuyer sans la diuersité; & la recherche auec soin, non seulement dans les festins, & dans les amours des Femmes; mais encore aux affaires publiques, & en la forme du Gouuernement. Or ces delices qu'on trouue à changer, viennent, sans doute, de ce que nous nous rassasions facilement d'vne mesme Action, ou d'vn mesme Object; & de ce que nostre Entendement se portant à tout connoistre, nostre Volonté de mesme se porte à tout éprouuer; En quoy, certes, les Animaux ont de l'aduantage par dessus nous; Car ils viuent dés le commencement du monde dans les mesmes regles, & releuent des mesmes principes. Que s'ils n'ont pas la Raison pour en tirer des consequences, & faire des Argumens, ils ne l'ont pas aussi pour s'ennuyer, pour pretendre aux nouueautez, pour inferer des faussetez sur de vrais principes, pour trouuer le desordre en cherchant la perfection, pour rendre les actions libres moins heureuses que les volontaires, & bref pour asseruir la dignité de leur Entendement, à l'Incontinence & à l'Ambition. Que si Esope rend icy les Colombes capables de ces fautes, ce n'est pas que les Animaux le soient veritablement d'aucun

Digitized by Google

crime, non plus qu'ils ne le sont pas de la parole & du discours; mais il represente en leur personne la faute des hommes, & nous départ ainsi ses enseignemens.

Fin de la vingtiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXI.

Du Larron, & du Chien.

LE Chien voyant qu'vn Larron luy donnoit du pain, pour le faire taire; *Méchant*, luy dit-il, *ie connoy ta tromperie: Tu m'offres du pain, pour m'empescher d'aboyer: mais ie n'ay que faire de ton present; car si ie le prends, tu volleras tout dans cette maison.*

Digitized by Google

Discours sur la vingt & vniéme Fable.

LA fidele préuoyance de ce Chien, nous fait aujourd'huy deux leçons aussi importantes qu'il y en puisse auoir au commerce de la Vie. L'vne est, de l'incorruptibilité quant aux presents, & l'autre de la sage conjecture que nous deuons faire de ceux qui sont amis, ou ennemis, loyaux, ou trompeurs, naïfs, ou artificieux. Quant au premier, tout bon Domestique n'écoutera iamais les propositions qui luy seront faites pour le séduire; où s'il les écoute, il y repartira de la dent, ou de la pate, comme le fidele Chien d'Esope. Car il faut qu'il se souuienne toûjours, que la Trahison est la pire de toutes les méchancetez; celle-là principalement qui s'adresse du Seruiteur au Maistre, à cause que la confiance y est plus necessaire. Aussi est-ce pour cela que toutes les Loix la punissent rigoureusement, quand mesme elle ne cousteroit qu'vne perte fort legere au Seigneur de la maison.

Suiuant cela, pour transferer cette question des choses petites aux grandes, ceux qui gardent, ou qui deffendent des Places pour les Roys, ne peuuent iamais trouuer de grace auprés de leurs Maistres, si tant est qu'il les ren-

dent plustost qu'il ne leur est commandé; c'est à dire, en vne extréme necessité, quand mesme ils n'auroient point de confidence auec l'Ennemy, & n'auroient failly que par la seule lascheté, qui neantmoins de soy n'est pas punissable de mort, mais bien d'Infamie. Au contraire, ceux qui conseruent auec fidelité les Places qui leur sont commises, acquierent vn honneur immortel en la memoire des hommes, outre la recompense des Charges, & la propre satisfaction que leur donne la Vertu. Or ce n'est pas la moindre attaque dont ils ayent à se parer, que celle des dons, où la Resistance est plus rare, que contre la Force. Il s'en trouue beaucoup qui surmontent la crainte de la Mort; mais peu qui ne cedent au charme persuasif de la Richesse. Ce fut elle qui corrompit la fidelité de Procris, qui jusques alors auoit esté reputée la femme la plus chaste de son âge; Elle qui fit retarder la course d'Attalante, & donna moyen à Hippomede de l'espouser; Elle qui a tant fait perdre de Villes imprenables, & changer de Maistre aux plus florissans Royaumes; iusques-là qu'vn grand Prince auoit raison de dire, *Qu'il n'y auoit point de Place imprenable, s'il y pouuoit entrer vn mulet qui fut chargé d'or.* Cela estant, les genereux courages couronnent, à mon aduis, leur resistance, quand ils soustiennent aussi bien l'attaque des Presents, que celle des Armes, comme fit le braue Vranocontes, pendant le Siege de Croy par Amurat. Ce Chef l'ayant deffendu pour Scanderbeg, auec vne vigilance & vne valeur parfaite, fut conuié

par ce Prince à à luy laiſſer cette Place de ſon bon gré, ſous les plus aduantageuſes conditions qui ſe pouuoient faire à vn homme de qualité, à ſçauoir de le rendre le plus grand de ſa Cour; de luy donner à commander ſes Armées, & des poſſeſſions terriennes en abondance. Mais luy ne voulut pas ſeulement acheuer d'ouyr les Ambaſſadeurs, & les renuoya ſans réponſe, pource qu'il iugea cette demande indigne d'vne repartie. Ce que ne firent pas à l'endroit du meſme Caſtriot, Ameſe ſon Neueu, & Moyſe de Dibres. Quoy que d'ailleurs ils fuſſent grands Capitaines; ils ne laiſſerent pas toutesfois de faillir au principal. & d'eſtre éblouys des belles promeſſes du Sultan, qui leur firent abandonner leur Prince, & tourner leurs armes contre leur propre Patrie.

Venons maintenant à l'autre condition du Chien d'Eſope, qu'on ne peut mieux appeller que Sagacité, qui conſiſte proprement à diſcerner la mauuaiſe intention d'auec la bonne, & le Flatteur d'auec l'Amy. Mais ne pouuant m'arreſter à déduire les moyens de reconnoiſtre l'vn & l'autre, il vaut mieux que ie vous renuoye aux liures des Philoſophes, & particulierement au judicieux Traitté qu'en a fait Plutarque. Ie diray ſeulement, qu'il ſuffit de conſiderer les qualitez de la perſonne qui nous aborde auec des preſens, pour connoiſtre en quelle eſtime elle eſt dans le monde, & juger par ſes déportemens paſſez, ſi elle eſt capable d'vne fourberie, ou d'vne méchanceté. De plus, il faut penetrer, s'il eſt poſſible, dans

Digitized by Google

ses interests, & sçauoir quelle part elle prend en la chose, dont l'administration nous est commise. Mais le meilleur, ce me semble, est de remarquer si les caresses que nous en receuons sont extraordinaires. Car comme dit l'Italien, *Chi m'accariçia più che non suolé, ò ingannato m'ha, ò ingannar me vuole.*

Fin de la vingt & vniéme Fable.

Digitized by Google

22. DV LOVP ET DE LA TRVYF

Digitized by Google

FABLE XXII.

Du Loup, & de la Truye.

LA Truye estant vne fois en trauail de ses Cochons, le Loup luy promit de l'acoucher, & de luy bien garder sa portée. Mais elle luy répondit, *Qu'elle n'auoit nullement besoin de son ayde, & que le plus grand plaisir qu'il luy pût faire, c'estoit de se retirer bien loin. Car*, adjoûta-elle, *tout le bon office qu'on peut attendre d'vn Loup, vient de son éloignement, & non pas de sa presence.*

Digitized by Google

Discours sur la vingt-deuxiéme Fable.

CEtte Beste proche de son accouchement, refuse de fort bonne grace l'assistance du Loup, qui ne luy peut estre, ny agréable, ny vtile; donnant à entendre, que la meilleure ayde que nous pouuons tirer d'vn Méchant, c'est de ne le point voir, quand mesme il nous pourroit estre profitable d'ailleurs. La raison est, pource qu'apres tout il n'ayme iamais l'Homme de bien. Au contraire quelque mine qu'il luy fasse, il le hait mortellement dans l'Ame, à cause de sa bonne vie, qui ne peut s'accommoder à son Impieté. Ainsi dans cette auersion secrette qu'a le Vicieux contre celuy qui ne l'est point, quelle apparence y a t'il que le Vertueux se puisse preualoir des offres d'vn Ennemy clandestin ? Ne luy doiuent-elles pas estre suspectes ? Et mesme ne luy vaut-il pas mieux refuser ses presens que les receuoir ? Qu'il l'aprenne ainsi de ce bon mot, qui ne dit pas sans raison,

Que de nos Ennemis, dans leur déguisement
Les dons ne sont pas dons, à parler proprement.

Que le Bon n'ait donc iamais de commerce auec le Méchant, & qu'à la façon des Parthes, il le combatte en fuyant. Car encore que l'homme du monde qui a le plus d'habitude au Vice, ne soit pas incapable d'vne Action ver-

Digitized by Google

tueuse, si est-ce qu'il deshonnore en quelque façon les gens de bien, lors qu'il les approche pour les assister, à cause qu'il expose au soupçon leur Probité, & qu'il semble la vouloir faire dépendre de sa Malice. Ce fut pour cela que les Ephores de Sparte eurent jadis bonne grace, lors qu'en oyant vn aduis salutaire qui leur estoit proposé par vn méchant, ils s'aduiserent de le faire dire au peuple par vn homme de bien, comme ne voulant pas que la conseruation de Lacedemone fust deuë à vne personne indigne du nom de Sparte; ny que cette Republique qui auoit pris sa naissance dans la vraye & parfaite Probité, receust aucun aduantage de son contraire.

Il me seroit bien aisé d'alleguer d'autres Histoires de grands & excellens Personnages qui ont refusé l'amitié des Vicieux, bien qu'elle leur semblast estre profitable dans le monde; & reputé leur loüange à blasme, comme fit vn ancien Philosophe, qui sçachant qu'vn homme fort débordé disoit toûjours du bien de luy; *Et moy* (dit-il) *ie me plais à le blasmer incessamment.* A ces paroles furent semblables celles de cét autre, qui voyant qu'vne personne suspecte de desseruir la Patrie, le supplioit instamment de vouloir estre son amy; *Ie seray* (luy répondit-il) *ce que tu voudras, pourueu que tu sois ce que tu dois estre.* Mais pour conclusion de ce Discours, qu'il nous suffise de dire en passant, que nous ne receuons pas vne petite faueur des Méchans, quand ils nous promettent de ne nous en point faire.

Fin de la vingt-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXIII.

De l'Enfantement des Montagnes.

AV bruit qu'on fit courir autresfois, qu'vne Montagne deuoit enfanter, tout le Peuple y accourut, & se mit à l'entour auec frayeur, croyant déja qu'il en deust sortir quelque Monstre horrible. Mais enfin il se trouua que la Montagnc accoucha d'vn Rat; ce qui les fit tous pasmer de rire.

Digitized by Google

Discours sur la vingt-troiziéme Fable.

IE doute au commencement de ce Discours, si ie le dois rapporter aux promesses des Arrogants & des Presomptueux, ou taxer generalement l'Orgueil & la Vanité des hommes, qui cherchent à se rendre Immortels par des Bâtimens; qui mettent sur pied des Armées, qui déuorent les Prouinces entieres des yeux & du desir; & au partir de là, leur Ambition n'aboutit qu'à vn peu de fumée. C'est bien la commune interpretation de cette Fable, de l'appliquer aux grands Prometteurs, qui ne répondent pas aux esperances qu'ils font naistre; ou aux Fanfarons, qui ne mettent point en effet la centiéme partie de leurs menaces; mais qui tremblent à la veuë du peril, apres l'auoir méprisé dans leurs maisons. Tel fut le Trazon de la Comedie de Plaute: tels sont les Capitans des forces Italiennes, & tels encore ces Rodomonts & ces Braues, qui battent tous leurs ennemis dans la Chambre, & ne les rencontrent iamais à la Campagne. Mon Dieu que ces gens-là me déplaisent, & que leur Presomption est insupportable! l'Amour propre les rend Adorateurs des fausses loüanges qu'ils se donnent, & mortels Ennemis des Vertueux, ausquels on en donne de veritables. Ils fulminent con-

Digitized by Google

treux à toute heure, pource que leur gloire les offusque; & sont comme ces Peuples des Indes, qui maudissent le Soleil, à cause de la foiblesse de leurs yeux, qui n'en peuuent souffrir la lumiere.

Mais laissons-là leurs foiblesses, comme indignes de la censure d'vn honneste homme; & venons à faire vne plus haute application de ce sujet, à sçauoir, à la vanité des plus grandes entreprises du monde. Elle est telle, sans mentir, qu'elle ne pouuoit pas estre mieux comparée qu'à la grossesse des Montagnes, & à la production d'vn Rat. Car de grace, ces Conquerans qui béent apres le possession de la terre entiere, qu'engendrent-ils enfin que des vermisseaux? Que deuiennent-ils qu'vn peu de poussiere & de cendre? & encore cela n'arriue-t'il pas à la fin, mais au milieu de leurs Conquestes; comme il en prit à Pyrrhus, à Alexandre le Grand, à Attila, & tout nouuellement au Roy de Perse, decedé depuis six mois, au fort de ses plus belles actions. Que s'il arriue à tels Conquerans de venir à bout de leurs entreprises, & de porter leurs desirs iusques à l'extremité; ne les voyons-nous pas déchoir & ramollir dans les delices, ternissant leurs belles Actions par de trop vicieuses Voluptez; comme il arriua jadis à Luculle, & à Tamberlan, ce foudre des nations Asiatiques. Ces Ambitieux virent finir leur gloire auant leur mort, & trouuerent qu'elle n'estoit pas mesme de la durée de leur âge. Autant en a-t'il pris à ceux qui on fait des Bâtimens magnifiques, comme des Mausolées, des Colosses, & quantité d'Ouurages sembla-

Digitized by Google

bles. Car on a presque toûjours veu finir le Seigneur ou l'Ouurier, auant que la besongne fust acheuée: comme si Dieu se joüoit à voir commencer tant de merueilles sans les parfaire, & à détruire ses temeraires Imitateurs. Telle fut la confusion de Babel, où cette monstrueuse & magnifique Architecture demeura imparfaite à la veuë de Nembrot, bien eloignée de la hauteur du Ciel qu'elle menaçoit. Tel encore fut le détour de l'Euphrate par Semiramis, qui ne fut acheué de personne; Et telle la grande Pyramide d'Egypte où nul n'a sçeu mettre la derniere main. Le semblable aussi n'arriua-t'il pas en l'entreprise du Mont Athlas, à qui l'on vouloit donner la forme d'vn homme, en la separation de l'Isthme de Corinte, & en celuy de la Mer Rouge? Ne semble-t'il point que la Nature dédaigne nos plus hautaines resolutions, & que elle deffende à des Pigmées d'outre-passer les bornes qu'elle s'est prescripte? Que si nous voulons venir des Ouurages des Roys, à ceux des Particuliers; n'y en a-t'il pas quantité d'imparfaits par la mort de leur Autheur, entre lesquels il me suffira de nommer l'incomparable Eneïde; Combien d'admirables pourtraits d'Apelle, de Parrhase, & de Zeuxis, combien de Michel l'Ange & du Tician, n'ont esté que commencez, & par consequent leur Gloire est demeurée imparfaite.

Mais supposons qu'il ne manquast rien à toutes les entreprises mortelles, de tout ce qu'on y desire pour les accomplir; l'issuë toutesfois n'en est-elle pas ridicule, & vaine, comme en l'accouchement des Montagnes; Si l'on

Digitized by Google

aſpire à la Gloire, quel eſt ce Bien pour qui l'on ſe peine tant, ſi ce n'eſt vn bien fragile, & indigne de noſtre deſir? Si l'on ne trauaille que pour vne belle œuure, quel moyen a-t'on de la perpetuer? Le Temps, à qui rien ne peut reſiſter, ne vient-il pas à bout de tout ce que nous faiſons, tant pour la production de l'Eſprit, que pour les Ouurages materiels? C'eſt veritablement à vne petite Soury qu'aboutiſſent nos hauts deſſeins: c'eſt d'vne riſée que nous accouchons. O ſage, & mills fois eſtimable Democrite, qui paſſoit des iours entiers en la contemplation de noſtre baſſeſſe, & rioit de temps en temps des ſottes pretentions des Mortels! Que le Lecteur ſe figure d'vn coſté ce grand Perſonnage attaché à la diſſection des Animaux, pour obſeruer le ſiege de la Bile, & iuger par cette épreuue de la cauſe de nos guerres, de nos animoſitez, & de nos diuiſions; Qu'on ſe le propoſe, dis-je, riant de nos vanitez, & que d'ailleurs on ſe repreſente Xerxes couurant d'vne Armée innombrable le Détroict de l'Helleſpont; lequel des deux ſemblera plus ridicule? Ce ſera ſans doute, celuy qui par vn excés d'Ambition met dix-huict cens mille hommes ſur pied, & n'aboutit qu'à la défaite de ſon Armée; tandis que ce Philoſophe ſe rit de la vanité de ce Temeraire, & qu'il condamne ſa preſomption, jugeant fort à propos auec Eſope, que c'eſt la groſſeſſe d'vne Montagne, qui n'accouche que d'vne Soury.

Fin de la vingt-troiſiéme Fable.

Digitized by Google

24. D'VN VIEIL CHIEN ET DE SON MAISTRE

Digitized by Google

FABLE XXIV.

Du vieil Chien, & de son Maistre.

VN Veneur encourageoit son Chien à la chasse; mais c'estoit en vain, pource que la pesanteur de ses pieds tardifs ne luy permettoit pas d'aller viste. Or quoy qu'il eust pris la beste, il ne pût neantmoins la retenir, pour n'auoir aucunes dents. Son Maistre s'estant mis alors à le tancer aigrement, en adjoûtant les coups aux menaces, le pauure Chien luy répondit; *Qu'il meritoit bien qu'on luy pardonnast, puis qu'il estoit deuenu vieil, & qu'en sa ieunesse il auoit esté aussi bon qu'vn autre à la prise; Mais ie voy bien que c'est,* con-

Digitized by Google

tinua-il, *tu ne prends plaisir à rien, s'il n'y a du profit : Ie ne m'estonne donc point si m'ayant aymé tant que i'ay chassé, tu me veux mal maintenant que ie n'ay aucunes dents, & ne puis courir. Mais si tu n'estois ingrat : comme tu m'as aymé ieune, à cause du profit, cette mesme consideration deuroit t'obliger à m'aymer aussi en ma vieillesse.*

Discours sur la vingt-quatriéme Fable.

QVe les grands Seigneurs se viennent instruire icy par la voix d'vn pauure Animal, qui reproche de bonne grace à son Maistre, vne excessiue Ingratitude. C'est ce Chien affoibly de vieillesse, qui n'estant plus bon aux exercices de la Chasse, reçoit des traittemens indignes de luy, & passe ses vieux iours auec des mépris fascheux, & des iniures continuelles. Il en prend de mesme à la pluspart de ces pauures Infortunez, qui s'obstinent à suiure la Cour, où ils blanchissent auant que deuenir libres, voire mesme ils ne le deuiennent iamais

Digitized by Google

que par leur mort. Les miserables languissent sous la volonté d'autruy, sans que la leur soit iamais mise en exercice, & sans considerer qu'ils sont Hommes. Là les maladies les acueillent de toutes parts, outre les inquietudes & les défauts que donne à leur Esprit vne perpetuelle Contrainte. Diogene les compare à des Esclaues, qui ayment leurs chaines, à cause qu'ils s'imaginent qu'elles sont d'or; mais quand elles le seroient, ils n'en tireroient pas vanité comme ils font, s'ils estoient dans le sentiment de Seneque, qui parlant de leur Seruitude; *N'est-ce pas*, dit-il, *vne grande sottise que celle d'vn Esclaue: qui cherit passionnément ses fers, à cause qu'ils sont dorez?* Ils en sont Adorateurs neantmoins, & se plaisent à les traîner iour & nuict dans les Palais des Princes.

Cependant, quel regret n'ont-ils point en leur ame, de voir qu'ils ont miserablement dissipé leur bien, sur l'esperance de s'aggrandir, & de se voir comblez de tresors? Ie les renuoye à Gueuare, qui leur represente adroittement leur faute par ce plaisant Apologue. L'Asne, dit-il, quitta son herbage, à la persuasion du Renard, & se mit à suiure la Cour du Roy Lion. Il y fut le bien venu durant quelque temps: mais enfin on se saisit de luy; & à force de le battre on l'étendit par terre tout roide mort. Le Roy en voulut auoir la ceruelle, lors que le Renard, qui l'auoit aualée, Sire, luy dit-il, *asseurez-vous qu'il n'en a point apres sa mort, non plus que durant sa vie. Car s'il en auoit tant soit peu, il n'auroit iamais quitté son pré, pour venir à la Cour chercher son malheur, & sa derniere*

ruine. Mais de tous les maux qu'endurent les vieux Seruiteurs, le plus grand, & le plus déplorable, à mon aduis, c'est le mépris qu'en fait la plusſpart du temps vn mauuais Maistre, qui apres auoir eu leur ieunesse, & tiré d'eux tous les seruices dont ils ont esté capables, ne les regarde sur le declin de leur âge, que comme des Creatures inutiles.

Or ce ne sont pas les Maistres seuls qui tombent en cette prodigieuse méconnoissance. Nous voyons que les Amis, & les Dames, deuiennent aussi quelquesfois de cette humeur pour nous, & méme les Republiques, quoy qu'elles fassent profession d'vne parfaite & iudicieuse conduite. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy de Themistocles, de Coriolan, & de leurs semblables; qui apres des seruices immortels, ont esté cruellement bannis, voire quelquesfois mis à mort par l'Ingratitude de leurs Peuples. Les hommes ne peuuent donc mieux faire que de s'appliquer au seruice d'vn seul Dieu, qui n'est point inégal en ses affections, & qui nous donne plus de contentement en la vieillesse qu'aux autres âges, pource qu'en celuy-cy nous sommes plus à la veille de nous approcher de luy.

Fin de la vingt-quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXV.

Des Liévres craignans ſans cauſe.

LA foreſt battuë des vents, faiſoit plus de bruit que de couſtume : ce qui fut cauſe que les Liévres épouuantez ſe mirent incontinent en fuite. Mais comme ils fuïoient, ils trouuerent vn Mareſt qui les empeſcha de paſſer outre. En ces extremitez ils ſe virent bien en peine, pource que le danger les enueloppoit deuant & derriere. D'ailleurs, les Grenoüilles les épouuantoient encore plus fort, par le bruit qu'elles faiſoient en ſe iettant dans l'eau. Alors vn des plus vieux, & des plus

Digitized by Google

éloquens de leur troupe, les voulant rasseurer; *Pourquoy*, dit-il, *nous donnons nous ainsi l'alarme mal à propos? que ne prenons-nous courage? Certes, nous sommes agiles de corps, mais lâches de cœur. Sus donc, ne nous enfuyons point pour du vent, & nous mocquons de ce danger, qui n'est nullement à craindre.*

Discours sur la vingt-cinquiéme Fable.

LA sotte crainte des Liévres, qui s'alloient precipiter, pour se tirer de la peine où ils s'estoient mis, represente la foiblesse de ceux qui meurent de peur de mourir, & s'abandonnent à des maux certains, pour n'éuiter que l'effet de leurs soupçons. Quant à la sage remonstrance que leur fit le plus vieil d'entr'eux, par l'exemple des Grenoüilles, cela nous apprend. que c'est vne excellente consolation à nos maux, de les comparer à ceux d'autruy, quand ils sont plus malheureux que nous. Ce que i'y trouue de pire, est que nous les croyons estre par dessus tous ceux que la Fortune perse-

Digitized by Google

ente. A cecy se rapporte cet ingenieux Apologue de l'Asne, qui voyant vn Roussin bien pansé, se creut d'abord miserable, à comparaison de luy. Mais quand il le vid à quelque temps de là chargé pesamment, picqué iusqu'au sang, & reduit à n'en pouuoir plus, il changea tout aussi-tost d'aduis, & creut sa condition meilleure que celle des autres. En effet, ce parallele des infortunes d'autruy, nous est vne espece de consolation bien grande, quand elles se trouuent moindres que les nostres. Car il n'est point d'homme si desesperé, qui ne se plaise à viure, s'il jette les yeux sur vne infinité de Mandians, chargez d'âge & de maladies, qui toutesfois s'étudient à se conseruer, comme si leur vie estoit accompagnée de tout ce qu'on appelle bonheur en ce monde. Ce que considerant ceux qui ne sont pas affligez de tant de miseres, ils doiuent, sans doute, des remercimens au Ciel, plustost que des plaintes, & dire auec Plutarque, Que c'est en nous-mesme qu'est le fondement de nostre Fortune, ou bonne, ou mauuaise. A quoy contribuë sur toutes choses la disposition de nostre Esprit.

Quand, sans nous étonner de calme ny d'orage,
Nous voyons tous les deux auec mesme visage.

Fin de la vingt-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXVI.

Du Chevreau, & du Loup.

LA Chévre voulant aller paistre, enferma son Chévreau dans sa loge, & luy commanda qu'il n'eust à ouurir à personne, iusqu'à ce qu'elle fust de retour. Mais apres qu'elle s'en fust allée, le Loup qui l'auoit oüie de loin, s'en vint heurter à la porte; & contre-faisant la voix de la Chévre, commanda qu'on luy ouurît. Alors le Chévreau connoissant sa tromperie; *Ie n'en feray rien*, dit-il, *car bien que ce soit la voix d'vne Chévre, ie voy neantmoins à trauers les fentes, que c'est vn Loup.*

Digitized by Google

Discours sur la vintgt-sixiéme Fable.

QVi n'estimera l'obeïssance de cét Animal innocent ? Qui n'approuuera sa bonne conduite ? Sa Mere luy defend d'ouurir la porte, si ce n'est à elle-mesme ; Et voylà qu'vn moment apres, leur perfide Ennemy s'en vient pour deceuoir le Chevreau, & luy persuader d'vne voix feinte, qu'il ouure, & que c'est veritablement la Chévre qui est à sa porte. Mais luy bien aduisé ne se départ pas d'vn seul poinct du commandemét de sa Mere. C'est ainsi qu'en doiuent vser tous les Enfans bien-nais, & apres leur deuoir enuers Dieu, mettre le plus haut poinct de leur gloire, à se rendre toûjours souples à la volonté de ceux qui les ont mis au monde. Aussi à vray dire les plus beaux fruicts qu'ils puissent cueillir des Instructions qu'on leur donne en leur bas âge, sont ceux de l'Obeïssance. Car s'il est vray, comme il n'en faut pas douter, que dans vn Estat bien policé, il faut necessairement que le Prince obeïsse à Dieu, le Magistrat au Prince, le Peuple aux Magistrats, & les Seruiteurs aux Maistres ; N'est-il pas iuste de mesme qu'en vne Famille bien reglée, les Enfans obeïssent à leurs Pere & Mere ; & se rendent ponctuels à l'obseruation de tout ce qui leur est ordonné par eux-mesmes ?

Digitized by Google

Le Chevreau de cette Fable le leur apprẽd, par les grandes precautions qu'il apporte à ne se laisser surprendre au Loup. Il regarde pour cét effet par les fentes de l'huys, si la taille de cet Imposteur, qui se dit estre ce qu'il n'est pas, répond à sa voix, marque tres-infaillible de la seureté, qui est inséparable d'auec la Ieunesse, quand elle se repose sur le conseil des Iudicieux. Comme au contraire, il n'est rien de si hazardeux, que les entreprises des ieunes gens, qui ne daignent suiure les aduis des hommes sages, & de ceux mesmes que la Nature commet pour leur gouuernement. Ces Presomptueux naissent auec tant d'amour propre : Ils s'estiment si grands, & si excellens personnages, & sont si charmez de leur bon sens, que toute autre chose leur semble ridicule, horsmis la production de leur Esprit. Ils croyent bastardes toutes les Plantes, qui ne naissent point en leur terroir : Ils iugent de la conduite d'autruy par leurs sentimens, & ne trouuent à propos que les choses qu'ils ont déja faites, ou à la pratique desquelles ils ont quelque disposition. Ce qui arriue, comme dit Aristote, plus aux ieunes gens qu'aux autres, pour la chaleur de leur sang, qui ne leur donne pas la patience de raisonner afin de conclurre ; & pour le peu de pratique du monde, qui ne leur a point permis encore de connoistre les inégalitez de la Fortune, & les diuers artifices des Hommes, au lieu que les Vieillards, à cause de la tiedeur, ou plustost de la froidure de leur sang, raisonnent lentement aux occurrences qui leur suruiennent, & panchent toûjours deuers la

crainte, qui comme elle glace les temperamens, elle reside aussi pour l'ordinaire dans les humeurs froides. D'ailleurs, ils ont esté si souuent deceus par les éuenemens des affaires, qu'ils s'imaginent à tout moment de le deuoir estre; à cause de quoy ils ont toûjours l'œil au guet, & tournent incessamment la chose en la pire partie.

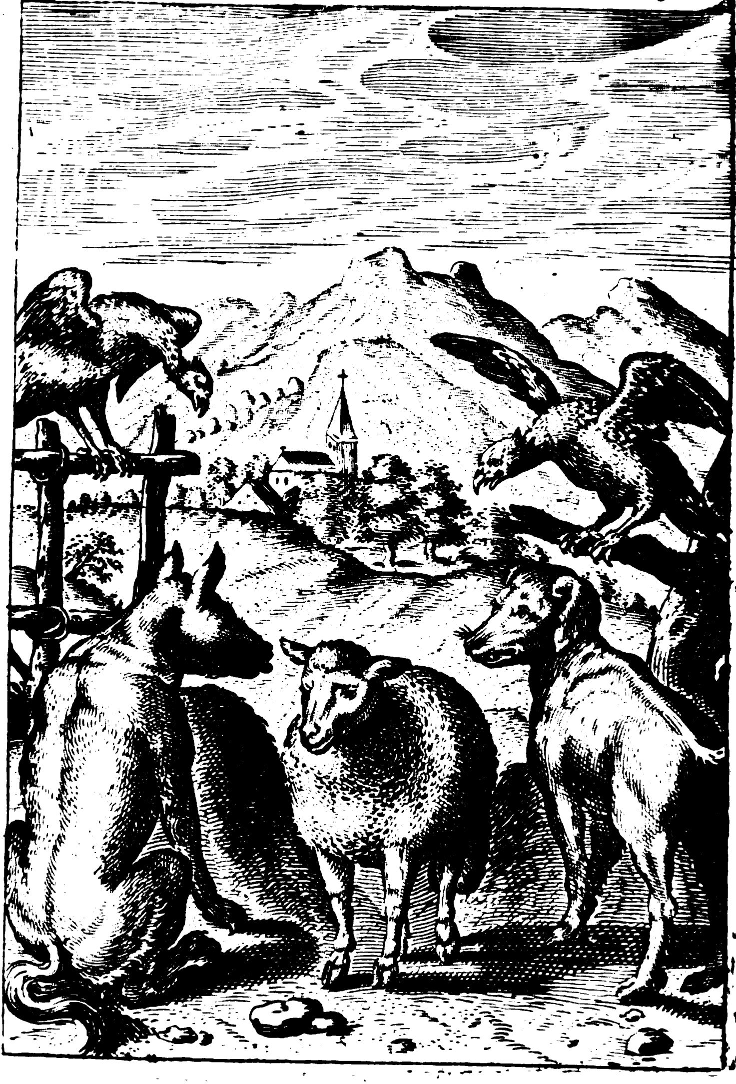
Or ne deuons nous pas croire, que le Sens & l'Experience manquant aux jeunes gens, Dieu les abandonne iusques-là, que de ne leur rien laisser de ce dont ils ont besoin pour vne bonne conduitte. Ce seroit, certes, vne injustice de le penser, puis que sa diuine Prouidence ne nous refuse iamais les choses qu'elle sçait nous estre vtiles & necessaires, & que l'ayde de la Conduite en est vne des principales. Il nous donne donc des Parens & des Precepteurs, qui prestent leur iugement à nos actions, & sont les guides preuoyantes de nos mouuemens impetueux. Que si les vns ou les autres nous manquent dés la jeunesse, il nous suscite des Exemples exterieurs, qui se presentent à nous autant de fois qu'il est necessaire pour nostre bien. Ainsi, pendant que nous sommes encore agitez des tourbillons de la jeunesse, il est bon de deferer à l'aduis des plus estimez, croyant que le Ciel nous les a proposez comme pour modelles, & que nous seruirons à nostre tour d'Exemple & de Guide, quand l'âge ou la pratique des Vertueux nous aura rendus plus sages.

Fin de la vingt-sixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

27. DV CHIEN ET DE LA BREBIS.



Digitized by Google

FABLE XXVII.

Du Chien, & de la brebis.

LE Chien ayant fait adjourner la Brebis, pour ſe voir condamner à luy payer vn pain qu'il luy auoit preſté, elle nia de luy rien deuoir; mais le Milan, ſe Loup, & le Vautour, en eſtans pris à témoins, dépoſerent contre elle, qui fut condamnée à rendre le pain, que le Loup luy oſta en meſme temps, & le deuora.

Digitized by Google

Diſcours ſur la vingt-ſeptiéme Fable.

IE ne ſçay quel enſeignement donner aux Innocens, pour les mettre à couuert de l'oppreſſion des faux Témoins. Car j'en trouue les embuſches ſi dangereuſes, qu'il eſt impoſſible, à mon aduis, de les éuiter, ſi ce n'eſt d'auanture en ſe dérobant la plus qu'on peut à la frequentation des Hommes ; Encore arriue-t'il bien ſouuent, que ceux-meſmes qui nous connoiſſent le mieux, dreſſent à noſtre honneur, & à noſtre vie, des pieges ſi dangereux, qu'il eſt preſque impoſſible d'en échapper. Ce qu'Eſope a fort bien donné à connoiſtre, en faiſant le Chien accuſateur de la Brebis, quoy que neantmoins il la deuſt proteger continuellement, eſtant deſtiné à cela par la Couſtume, & par la Raiſon. Il nous enſeigne par cette Fable, que ceux en qui nous deuons auoir plus d'eſperance, ſont quelquesfois nos pires Perſecuteurs ; & qu'afin de rendre noſtre calamité plus certaine, ils apoſtent de faux Témoins contre nous. Ces Impoſteurs qui ſont les pires de tous les Hommes, s'opiniaſtrent d'autant plus à ſoûtenir effrontément leurs fauſſes de-

Digitized by Google

positions, qu'ils n'ont pour l'ordinaire ny Religion, ny crainte de Dieu. Vn Poëte l'asseure ainsi, quand il dit.

Celuy ne craint aucunement
D'attester les Dieux faussement;
Par des Sermens époumentables;
Qui se rit des foudres lancez
Dessus la teste des Coupables,
Apres qu'ils les ont offensez.

Mais que doit-on esperer de tels Impies, s'il est vray qu'ils ne se laissent toucher ny aux Loix humaines, ny mesme aux menaces qui leur sont faites dans les sainctes Lettres, où il est dit en termes expres, *Que le faux Témoin ne demeurera point impuny.* Il faut donc estre soigneux de ne voir, s'il est possible, que des gens de bien, & de fuyr le commerce des Méchans, quand mesme la proximité du sang, ou l'Habitude nous conuieroit à les prattiquer.

Voila ce que ie puis conseiller aux Vertueux, pour éuiter l'Oppression de leur contraire. Mais quant aux faux Témoins, & aux Calomniateurs, ie leur representeray en passant l'Imposture de leur Crime, par la comparaison des Demons. Il est en effet tellement hideux, qu'il les rend plus execrables que les malins Esprits: car encore que ce soit leur mestier de mentir incessamment; si est-ce qu'il y a des circonstances où ils sont forcez à dire la verité, & ne sçauroient en ce cas-là porter vn faux témoignage, comme il arriue aux Adjurations & aux Exorcismes. Les faux Témoins au contraire n'ont rien de sacré, ny d'inuiolable. Ils leuent la

Digitized by Google

main deuant leur Iuge ; ils appellent leur Createur à témoin, ils jurent mesme sur l'Euangile, pour rendre croyables leurs Impostures, & ostent la vie ou le repos à l'Innocent, qui n'a pas moyen de se garantir du tort qu'on luy fait, & n'en peut demander Iustice qu'à Dieu seulement. D'ailleurs, les Demons par la mesme raison qu'ils se font connoistre à nous, donnent de quoy nous méfier d'eux, au lieu que ceux-cy esblouyssent les Magistrats auec vne feinte Probité, & se seruent de la Foy humaine pour couper la gorge aux pauures Affligez, iusques à s'ayder du nom d'vne Vertu, pour authoriser vn Crime. Auec cela, les malins Esprits sont en quelque façon excusables, à cause des peines qu'ils souffrent depuis tant d'années, & qu'il leur faudra souffrir eternellement. Mais les faux Témoins n'ont point de sujet de desespoir, ny de plainte, contre la Bonté Diuine. Dieu leur a donné presque autant de graces qu'aux gens de bien, & il leur promet les mémes recompenses qu'à eux, pourueu qu'ils se conuertissent : bref, il les a fait Freres de ceux qu'ils calomnient, les conuiant par là d'estre plûtost Charitables, que Persecuteurs. L'on ne peut donc accuser Esope d'auoir traitté trop rudement les faux Témoins, en les comparant au Loup, au Milan, & au Vautour, puisque mesme ils sont pires que les Demons.

Cela nous oblige d'auoir ce Vice en execration, comme la plus contagieuse peste de l'Ame. Que si nos Alliez ou nos Proches nous demandent quelquefois nostre témoignage,

Digitized by Google

donnons le toûjours à la Verité, non pas à la Bien-veüillance. Refuſons hardiment leur faueur en cela, & leur répondons auec Pericles; *Que nous ſommes Amis de nos Amis juſques aux Autels*, c'eſt à dire autant que la Conſcience, & le Deuoir enuers Dieu le peuuent permettre.

Fin de la vingt-ſeptiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXVIII.

Du Laboureur, & du Serpent.

VN Laboureur fâché contre vn Serpent qu'il nourrissoit, prit vne cognée en main, & se mit à le poursuiure. Mais le Serpent échappa, non toutesfois sans estre blessé. Il arriua depuis que le Laboureur estant deuenu fort pauure, & imputant la cause de ce malheur à l'offence qu'il auoit faite au Serpent, s'en alla vers luy, pour le prier de s'en reuenir à son logis. *Pardonne-moy*, luy répondit le Serpent *si ie n'y puis retourner: car il n'est pas possible que ie sois iamais en seureté auec toy, tant que tu auras vne telle cognée en ta maison.. D'ailleurs, bien*

Digitized by Google

qu'il n'y ait plus de meurtrisseure à ma playe, si est-ce que le souuenir m'en reste encore.

Discours sur la vingt-huictiéme Fable.

C'EST bien à faire aux belles Ames de pardonner vne injure; mais c'est aussi manquer de prudence, que de se fier derechef à ceux qui nous ont trompez. Pour nous figurer cette verité, le subtil Esope introduit en cette Fable le plus prudent des Animaux, sçauoir le Serpent, qui se dépoüille bien veritablement de toute rancune cõtre le Laboureur qui l'a offensé; mais qui n'est plus resolu de retourner en sa maison. En effet, ce seroit mal profiter des aduertissemens de la Fortune, que de rentrer en la conuersation de celuy qui nous auroit vne fois trahis. Car de dire que la bonté que nous luy témoignerions à pardonner vne offense, l'obligeroit à viure plus fidelement auec nous, & à n'y retomber iamais, cela me semble extrémement foible, puis qu'on peut alleguer aussi, que l'impunité de sa faute seroit vn leurre pour l'y rappeller. Il faut donc du moins, que les mauuais traittemens que nous receuons des hommes, nous laissent quelque sorte d'instruction, & que nous tirions cét aduantage de

noſtre mal, d'auoir acquis le ſecret de n'y retomber iamais. Autrement, ce ſeroit vne choſe impertinente que le Pardon, ſi en ſuite de cela il nous falloit tous les iours expoſer à nos déplaiſirs. Les loix de la Generoſité ne ſont pas ſi ſeueres, qu'elles exigent vne choſe ſi dure & ſi hazardeuſe, que de nous r'engager auec les Perfides, & nous remettre ſous la foy de ceux qui n'en ont point. Nous ſommes bien obligez d'vſer de courtoiſie & de charité enuers nos Ennemis, s'ils nous en requierent, pourueu toutesfois que nous ne faſſions tort à vne perſonne qui nous eſt plus chere, & plus precieuſe qu'eux, c'eſt à dire à nous-meſmes Car la Nature nous a donné vne iuſte paſſion pour ce qui nous touche, & vn legitime deſir de noſtre conſeruation. Comme nous deuons doncques à la Vertu ce charitable office de nous bien remettre auec nos Ennemis; nous deuons auſſi ce droict à la Nature de ne nous y plus fier à l'aduenir, de peur d'vſer d'inhumanité, à meſme temps que nous vſerons de Clemence, & de ioindre vne ſottiſe à vne belle action.

Que ſi quelqu'vn me vient obiecter, que c'eſt auoir mal pardonné au Perfide, que de ne vouloir plus entrer en grace auec luy, & qu'il ſe trouue encore quelque reſte d'animoſité dans cette retenuë; Ie luy répondray, qu'il n'y a ny plus ny moins de haine pour tout cela; mais beaucoup de précaution, & qu'à ce compte-là ce ſeroit auoir de l'animoſité contre vn precipice, que de le fuir apres l'auoir découuert. Ce n'eſt pas vouloir mal à la perſonne des Traiſtres que de s'en éloigner; mais c'eſt aymer raiſon-

Digitized by Google

nablement la noſtre, dequoy l'on ne ſçauroit nous reprendre ſans injuſtice. Au contraire, nous ſerions blâmables d'aueuglement, de nous laiſſer cheoir derechef dans le meſme piege: car comme dit le gentil Bertaud,

Celuy ſe plaint à tort de ſa calamité,
Qui cõtre vn meſme roc fait vn meſme naufrage.

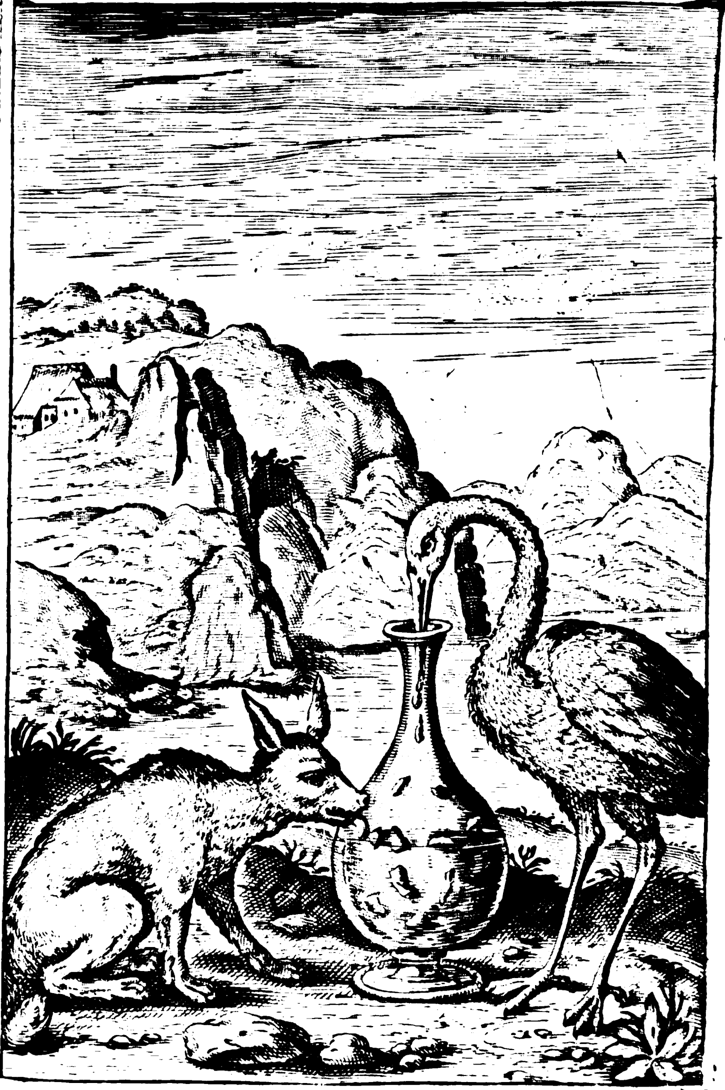
C'eſt donc vne choſe iudicieuſe de ſe garantir d'vne embuſche, en s'éloignant de la perſonne qui l'a faite. Que ſi le Vicieux eſt de ſoy-meſme vn objeƈt digne d'eſtre fuy, à plus forte raiſon le ſera-t'il à ceux qu'il aura trahis, non pour la premiere offenſe, mais pour le peril de la ſeconde. Aſſeurément il eſt bon de l'éuiter, non comme Ennemy, mais comme Méchant, & encore comme vn Méchant qui s'eſt fait connoiſtre à nous pour ce qu'il eſt, c'eſt à dire, de qui nous ne deuons plus eſtre en doute. Au reſte, ce n'eſt pas vne Vengeance de ne l'aymer plus, puis que l'Indifference n'eſt ny bien ny mal; Mais ce ſeroit vne Injuſtice de l'aymer derechef, puis que l'Amitié eſtant vn bien, il ſe trouueroit que nous aurions recompenſé vn forfaiƈt, qui eſt vne choſe de ſa nature odieuſe & impertinente. Que ſi l'on me dit que c'eſt ruiner vne veritable Amitié; à cela ie répondray, que les vrayes amitiez, comme dit Ariſtote, eſtant fondées ſur l'opinion de la Vertu, l'on n'en ſçauroit faire de veritable auec vn Vicieux, & par conſequent on n'en aura terminé qu'vne fauſſe, qui n'eſt pas vne aƈtion méchante ny malheureuſe; mais pluſtoſt iudicieuſe & raiſonnable.

Fin de la vingt-huiƈtiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

29. DV REGNARD ET DE LA CICOIGNE



Digitized by Google

FABLE XXIX.

Du Renard, & de la Cigongne.

LE Renard ayant inuité la Cigongne à souper, versa sur la table tout ce qu'il auoit de viande; Mais dautant qu'elle estoit liquide, la Cigongne n'en pouuoit prendre auec son long bec: bien que le Renard la mangea toute. Elle cependant se retira honteuse & fâchée ensemble, de se voir ainsi trompée; Toutesfois, pour en auoir sa reuanche, elle retourna quelques jours apres, & conuia son hoste à disner. Elle luy seruit donc quantité de bonnes viandes dans vn grand bocal de verre; Mais

Digitized by Google

pource que l'entrée eſtoit fort étroite, le Renard en eut ſeulement la veuë, & n'en pût jamais goûter : comme au contraire, il fut bien aiſé à la Cigongne de tout manger.

Diſcours ſur la vingt-neufiéme Fable.

TE crois-tu ſi remply de fineſſe, ô fallacieux Renard, que de pouuoir tromper impunément les gens accorts, ſans courir fortune d'eſtre toy-meſme affiné ? Cét animal, qui n'eſt qu'vne Gruë, te rend la pareillle de fort bonne grace, & te fait porter la peine de ta mocquerie. Ne ſçais tu pas que chacun a ſon defaut, & chacun ſon aduantage, & que ſi elle n'a peû manger des choſes liquides ſur vne aſſiette, elle t'empéchera d'en manger de ſolides dans vn bocal. Tu ſers bien d'exemple à ces Artificieux, qui conuerſent parmy les hommes, pour leur apprendre que toutes les ruſes ont leur contre-ruſe, & qu'il eſt mal-aiſé de faire profeſſion de dupper tout le monde, ſans eſtre duppé de quelqu'vn ; ce qui eſt certes vne choſe honteuſe aux maiſtres de ce meſtier. Ils ont beau faire ainſi que Lyſandre, le plus ruzé des Lacedemoniens, & s'ayder, comme il diſoit, de la peau du Re-

Digitized by Google

nard, quand celle du Lion ne suffit point à leurs fourberies; Ils ont beau déguiser leur malice d'vne specieuse monstre de franchise; Ils ont beau recourir au mensonge, pour ne point rendre suspecte leur mauuaise volonté; Si faut-il enfin qu'elle se découure; car elle ne peût longtemps estre de mise, non plus que la fausse monnoye, qui est vne des plus grandes tromperies du monde. Le temps, qui ne peut rien tenir caché, fait vne monstre publique de cette engeance de Mocqueurs, lors qu'ils y pensent le moins, & les expose, comme ils meritent, à la risée de tout le monde. Pour preuue de cete verité, outre l'experience commune, il y a quantité de raisons qui le persuadent aussi. Car il faut de necessité que ces Fourbes se mocquent en paroles, ou en effet, ou par les actions de ceux qu'ils iugent contemptibles & ridicules.

Si c'est en paroles, à sçauoir en reprochant à vn homme ses imperfections, il est mal aisé qu'on n'ait quelque prise sur eux, puis que nul n'est parfait en ce monde, & que chacun à vn endroit par où il est sensible & défectueux. & par consequent sujet à la reprehension d'autruy. En quoy certes les grands Rieurs ont, comme ie croy, moins d'auantage que les autres: Car encore qu'ils sçachent donner vn coup de bec fort à propos, & de bonne grace, à cause de l'habitude qu'ils y ont acquise, si est-ce qu'ils ne laissent pas d'estre plus examinez que les autres, pour le grand nombre de gens qu'ils obligent à cela, l'exercice desquels n'est que d'éplucher leur vie, afin de trouuer où mordre à leur tour, & rendre la pareille à l'Ag-

Digitized by Google

greſſeur. Auſſi voyons-nous d'ordinaire que telle eſpece de gens eſt extrémement noircie en ſon eſtime, non ſeulement par de veritables remarques, mais par de fauſſes : Tellement qu'auec toutes leurs fineſſes il leur eſt comme impoſſible de ſe mettre à couuert d'vne ruine ineuitable. Telle fut autresfois celle des Atheniens, qui pour s'eſtre mocquez de Sylla, virent leur Ville pleine d'aſſaſſinats, & de meurtres. Car la colere de ceux qu'ils ont offenſez les oblige quelquesfois à controuuer meſme des calomnies pour ſe vanger. Quel aduãtage donc eſt-ce aux Mocqueurs de s'expoſer, non ſeulement aux iuſtes reproches ; mais encore aux illegitimes, & d'attirer ſur eux le blaſme de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ne font pas ? On les éclaire depuis le matin iuſques au ſoir : on les étudie à l'Egliſe : on les épluche à la table : on prend garde à eux dans la maiſon : on les guette parmy les promenades : tout le monde leur eſt ſurueillant & ennemy. Ceux qu'ils ont raillez cherchent à s'en reuancher, & tel qu'ils ne connoiſſent pas, deuient quelquesfois leur ennemy, par la ſeule apprehenſion qu'il ſe donne de leurs brocards. Au reſte, leurs amis meſmes viuent auec eux, comme s'ils deuoient vn iour eſtre leurs ennemis, & s'attendent à rompre aux premieres mocqueries, ou pour le moins à les aymer auec mediocrité.

Quant à l'autre maniere de ſe mocquer, à ſçauoir, en effet, & par de veritables actions, elle retombe tout de meſme au deſaduantage du Mocqueur. Ce qui procede, ſans doute, de ce que toutes les affaires du monde ayant deux

Digitized by Google

faces; comme ces Rusez peuuent deceuoir par l'vne ils peuuent aussi estre deceus par l'autre; & cela d'autant plus asseurément, que les paroles sont moins importantes que les effets. Car ceux qui ont esté veritablement affinez en vne chose de consequence, s'étudient tout de bon à prendre leur reuanche, pour se consoler de la perte qu'ils ont faite, & ietter dans la mesme fortune leur Ennemy. C'est dequoy nous auons des preuues irreprochables dans les Histoires, où nous voyons par vne infinité d'Exemples, que la Fraude tombe d'ordinaire sur son Autheur, à cause qu'il se trouue toûjours quelque preseruatif contre ce poison, pour dangereux qu'il puisse estre. Souuenons-nous donc de ces belles paroles de Salomon; *Que l'homme de bien va le grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ses pas à la Tromperie.* Il nous confirme le mesme en plusieurs autres endroits, pour nous apprendre que les sentiers détournez, par où les Trompeurs se croyent sauuer, les conduisent insensiblement en des precipices. Ce qui monstre assez, que c'est vne chose tout à fait indigne d'vne bonne Ame, d'vser de déguisement en ces matieres, si ce n'est d'auanture que l'on y soit conuié par les fourberies & les artifices d'autruy.

Fin de la vingt-neufuiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXX.

Du Loup, & de la Teste peinte.

LE Loup ayant trouué dans la boutique d'vn Sculpteur vne teste de relief, se mit à la tourner de tous costez ; & bien étonné de voir veritablement qu'elle n'auoit point de sens ; *O la belle Teste* ! se mit-il à dire : *il y a sans doute beaucoup d'art en toy, mais point d'esprit, ny de sentiment.*

Digitized by Google

Discours sur la trentiéme Fable.

CEVX-là s'abûsent extrémement, qui n'entendent par le vray nom de Beauté, que la corporelle, à sçauoir celle qui consiste en l'agréement du teinct, & en la iuste proportion des parties. Il y en a vne autre bien plus excellente, & plus pure, qui ne contient rien de perissable, ny d'imparfait; mais au contraire elle resiste à l'injure du Temps, & n'est susceptible d'aucune tache, ny d'aucune defectuosité. C'est aussi par elle que nous sommes semblables à Dieu, comme il est dit dans l'Escriture; *Faisons l'Homme à nostre ressemblance*. Car de croire qu'il ait voulu entendre par là des traicts de visage, & des proportions de Corps, ce seroit rendre ces termes ridicules, puis que Dieu est incapable de Matiere & de lineamens. Il y a donc vne espece de Beauté, par qui nous ressemblons aucunement à Dieu, à sçauoir la beauté de l'Ame. Or elle consiste à bien appliquer ses deux principales facultez, à sçauoir, l'Entendement & la Volonté: Et les bien appliquer n'est autre chose que suiure plus droitement l'object de ces deux Puissances, qui sont, Verité, & Bonté. Car l'Entendement ne desire rien connoistre que pour ce qu'il le croid vray; & la Volonté ne desire rien aymer, qu'à cause qu'elle le croid Bon. Tellement que c'est auoir

Digitized by Google

l'Ame plus belle, que de connoiſtre plus au vray les choſes, & d'aymer plus celles qui ſont veritablement bonnes. Connoiſtre plus au vray les choſes, eſt vn aduantage qui appartient aux perſonnes doüées d'vn Eſprit vif, & ſubtil. Aymer plus les choſes aymables, c'eſt l'exercice & la condition des gens de bien, dautant qu'ils ſe portent aux bons Objects, pour ſe transformer en eux, & pratiquent inceſſamment des actions de Vertu, pource qu'elle eſt la meilleure de toutes les choſes. D'où il eſt aiſé de conclurre, que celuy-là aura l'Ame plus belle, qui aura plus d'Eſprit & plus de Vertu.

En effet, ne ſeroit-ce pas eſtre depourueu de toutes les lumieres de la Raiſon, que de ne voir pas combien ſont grandes en l'Homme les excellences & les prerogatiues de l'Eſprit? y a-t'il rien ſous le Ciel qu'il ne dompte, & qui ne cede à ſon induſtrie? Se peut-il imaginer quelque ſecret ou quelque Art dont l'inuention ne luy ſoit deuë? Qu'y a-t'il de ſi caché qu'il ne découure, & de ſi difficile dont il ne puiſſe venir à bout? Ses productions ne ſont-elles pas autant de Chef d'œuures, & ces Chef-d'œuures autant de Prodiges, qui tiennent du Miracle; Témoin l'admirable Sphere d'Archimede: Témoins les fameux Dedales: Témoins les Portes de Vulcan, qui ſembloient ſe mouuoir; Et témoins les Statuës de Marbre, de Porphire, & de Bronze, qu'on eut dit eſtre animées. Tous ces effets de l'Eſprit humain, ont ſans doute ie ne ſçay quoy de Diuin, & particulierement quand la Vertu s'y trouue iointe. Car on ne peut nier que ce ne ſoit elle qui déta-

Digitized by Google

chant l'Homme de la Terre, l'éleue au plus haut du Ciel, & le Deifie par maniere de dire.

Il n'en est pas de mesme de la Beauté du Corps, qui consiste en certaine proportion de membres, animée d'vne couleur viue & claire; ou plustost telle que la réquierent les diuerses Inclinations. Toute charmante qu'elle est, il faut qu'elle cede aux qualitez de l'Esprit, & à ses hautes préeminences. D'examiner de poinct en poinct en quoy consiste cette Beauté, cela n'est pas de ma profession ; & voila pourquoy i'en laisse tres-volontiers la decision aux Peintres, & aux Dames. Il me suffit maintenant de monstrer en peu de paroles les aduantages qu'emporte la Beauté de l'Ame par dessus celle du Corps. Le premier est celuy que nous auons déja touché, à sçauoir, que l'vne nous rend semblables à Dieu, l'autre, nous est commune auec les Bestes. Quant à la ressemblance de Dieu, outre l'authorité de l'Escriture, i'allegueray que l'Ame est separée de la Matiere comme luy, quoy que non pas en si haut degré de perfection. A quoy j'adjoûteray le Raisonnement, qui pour estre en nous tres-imparfait, ne laisse pas toutesfois de contenir quelque chose d'excellent & de grand par dessus tout ce qui est dans le monde. Or que la Beauté du Corps nous rende semblables aux Animaux, cela se découure assez en ce que la leur consiste comme la nostre, & en couleur, & en proportion ; Et ne sert de rien de dire, qu'ils n'ont pas les traits de leur Corps semblables aux nostres, puis qu'il est certain que nous ne leur ressemblons pas, ny du visage, ny de la

stature,

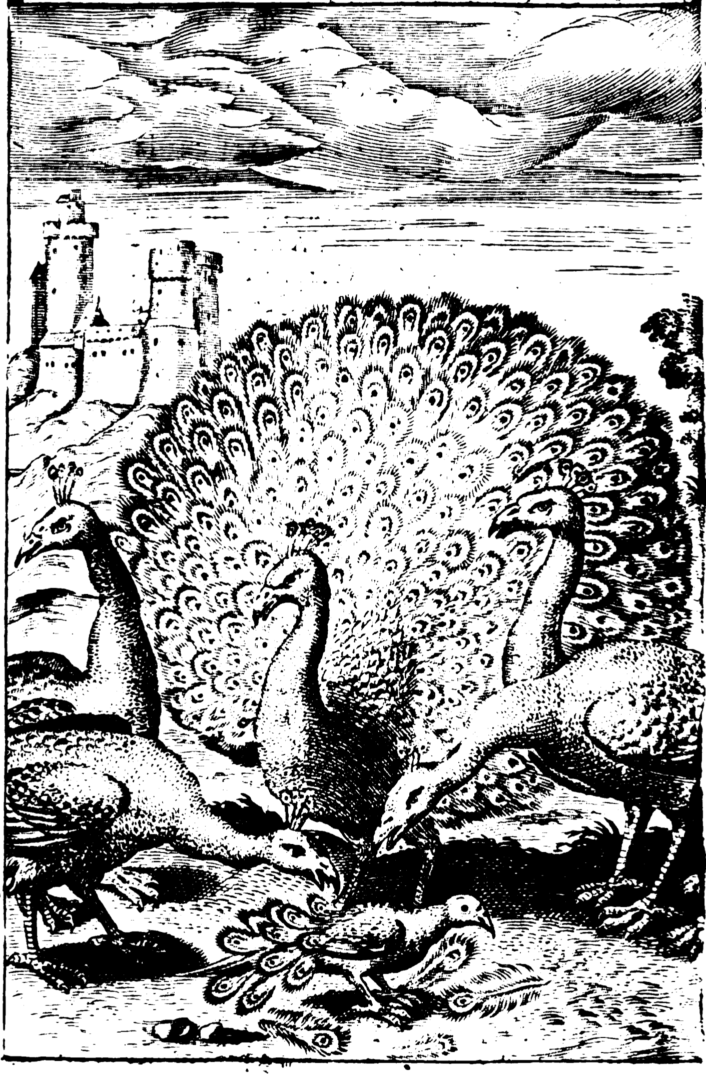
ſtature. Ce qui doit ſuffire ; ce me ſemble, pour ſouſtenir ce que i'ay dit cy-deſſus, à ſçauoir, qu'ils ont vne Beauté corporelle comme nous, qui dépend tout de meſme que la noſtre, de la juſteſſe des parties.

Voyla quant au premier aduantage que la Beauté de l'Ame emporte ſur celle du Corps, Le ſecond conſiſte en la Nobleſſe, qui eſt d'autant plus ſublime en elle, que l'Ame eſt infiniment plus excellente que le Corps : Et le troiſiéme ſe remarque par la durée, Car la Beauté du Corps n'ayant tout au plus que 12. ou 15. ans à paroiſtre en nos perſonnes : celle de l'Ame nous accompagne iuſqu'au tombeau ; voire meſme elle trouue des ſiecles infinis par delà, pendant leſquels elle a mille fois plus de ſplendeur & de gloire que maintenant. Mais ie manquerois pluſtoſt de loiſir, ou de temps, que de matiere, ſi ie voulois rapporter au long toutes les préeminences de la Beauté de l'Ame par deſſus celle du Corps. Il vaut donc mieux ſe contenter de ce que nous en auons dit, & jetter les yeux ſur le Renard de cette Fable, qui ſe mocque agréablement, quand il dit ; *ô la belle Teſte, ſi elle auoit vn cerueau* ! comme voulant monſtrer que la Beauté corporelle eſt toûjours moindre que celle de l'Eſprit, & que les excellens viſages ne doiuent eſtre eſtimez qu'vne chetiue Sculpture, s'ils ne ſont animez par l'interieur, ou pour mieux parler, s'ils n'ont autant de gentilleſſe que de Beauté.

Fin de la trentiéme Fable.

Digitized by Google

31. DV GAY.



Digitized by Google

FABLE XXXI.

Du Geay.

LE Geay s'estant vestu des plumes du Paon, deuint tout à coup si fort amoureux de sa gentillesse, & de sa beauté, qu'ennuyé de sa premiere condition, il s'alla mesler auec les autres Paons, qui reconnoissans sa fourberie, le dénuerent de ses plumes empruntées, & le battirent tres-bien.

Digitized by Google

Discours sur la trente & vniéme Fable.

L'AMBITION extrauagante de ces Presomptueux, qui démentent leur naissance pour se ietter dans vne volée trop haute, est icy trés-bien dépeinte par le sage Esope, en la personne du Geay. Cét Oyseau portant enuie à la beauté des Paons, emprunta le plumage de l'vn d'entr'eux, qui estoit de ses amis : & cela fait, il s'alla ietter inconsiderément parmy les autres, croyant les tromper, & les esblouyr iusques-là, que de passer pour Camarade auec eux. Combien voit-on aujourd'huy de gens, qui poussez d'vne aueugle presomption, se iettent effrontément parmy les Grands, sans y vouloir mettre la difference que l'Extraction & la Nourriture y ont mise? Ce qu'ils en font est par vn vain espoir de s'acquerir de l'éclat en leur compagnie, & de ietter dans l'esprit du peuple autant de respect, qu'il en a pour les plus qualifiez. Mais ô que cette esperance est fole, & cette credulité ridicule! Ne doiuent-ils pas sçauoir que ces hommes considerables, auec lesquels ils pretendent aller du pair, ne sont pas gens à qui l'on en fasse accroire? Les peuuent-ils estimer aueugles iusqu'à ce poinct, que de ne voir pas, combien la Verité differe de l'Imposture? Ces Arrogans se parent de superbes dé-

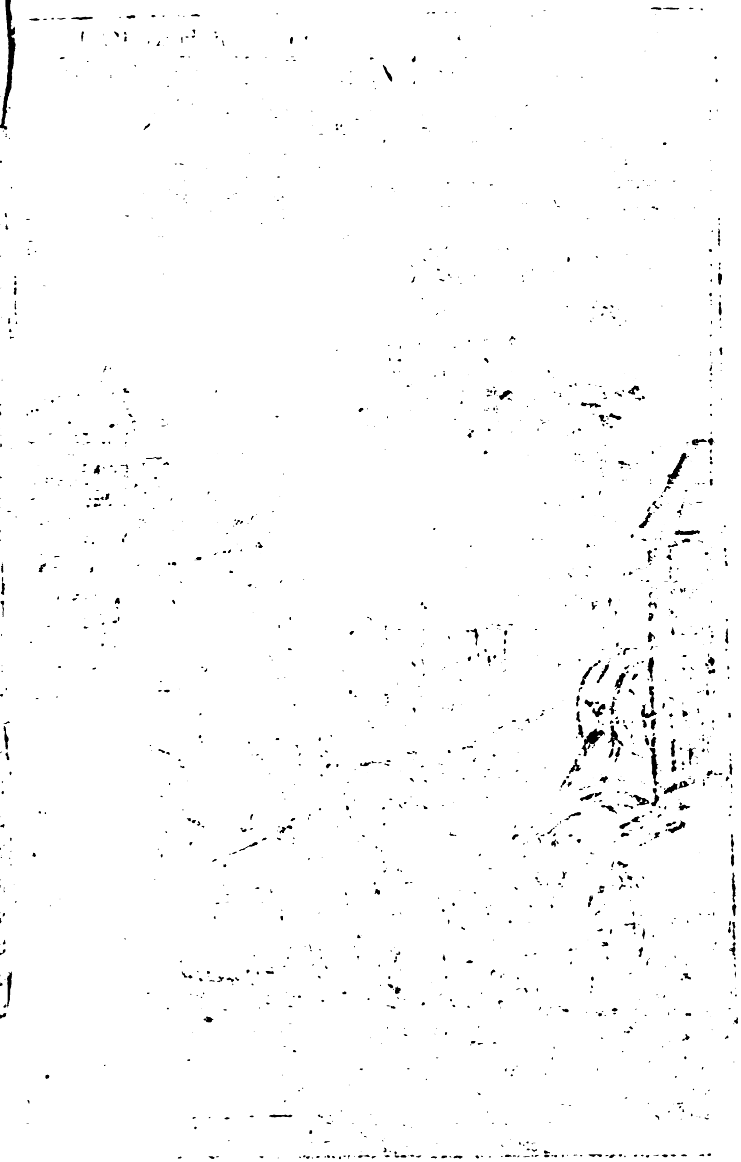
Digitized by Google

poüilles, comme le Geay de noſtre Fable. Ils empruntent les plumages des Grands, c'eſt à dire, qu'ils prennent à credit des habillemens precieux. Ils s'endebtent de tous coſtez chez les Artiſans, & chez leurs amis: Ils font la roüe dans des étoffes empruntées. Bref, ils frequentent inceſſamment des gens de haute condition, ſans leur vouloir ceder en aucune choſe. Mais qu'arriue t'il de cette imprudente façon de viure? Rien autre, certes, que ce que nous repreſente la Fable, à ſçauoir vn becquetement general des vrais Paons contre le faux; vne riſée honteuſe, vne fuitte pleine de deſeſpoir. Ces Ambitieux ſont à la fin découuerts, pour n'eſtre pas hommes de condition, pour auoir diſſipé leurs moyens en dépenſes friuoles, & bref pour manquer tout à fait de iugement en la conduite de leur vie. Il n'eſt point de gens releuez, ny d'autres, qui ne leur donnent vn coup de bec, & qui n'aſſaillent leur miſere auec des brocards. On les déchiffre plaiſamment depuis le pied iuſques à la teſte: On compte leurs Predeceſſeurs: On examine leurs actions. La moindre parole qu'ils ont dite pendant leurs vanitez, eſt épluchée dans les meſmes Compagnies où ils auoiẽt accouſtumé de frequenter. En vn mot, ils eprouuent pour Indifferens ceux qu'ils auoient eus pour Approbateurs. Cependant les Creanciers, ou ne peuuent plus fournir à la dépenſe de ces Prodigues, ou ils en ſont dégouſtez par le mépris qu'on fait de leurs impertinences. Chacun redemande ſon lopin: Chacun veut auoir ſa piece, auec de grands profits. Il eſt queſtion à la

fin de decreter tout le bien pour quelques haillons, & de laisser aller vn heritage assez raisonnable entre les mains des Persecuteurs. Ce seroit vne chose extrauagante de confirmer cette verité par des Histoires. La Cour n'est que trop pleine de gens de cette sorte. Nous voyons tous les iours le commencement, le progrez, & la fin de ces Presomptueux, voire mesme nous prenons quelquesfois part à la dépense, & seruons inconsiderément de soufflet à leurs vanitez. Il faut donc laisser bien loin telles frequentations, & se dégager de ces pratiques. Car la confusion qui suit les pompes de ces gens-là, est partagée à ceux qui les ont causées, ou qui ont pris la moindre part à leur intelligence: Et comme en matiere d'opinions, il ne faut pas se laisser charmer aux specieuses maximes, mais rechercher la solide Verité, & choisir plûtost à dire les choses vrayes, que les subtiles: De mesme aux amitiez que nous voulons établir, il ne faut pas tant donner à l'éclat & à la monstre exterieure, qu'à la vraye & parfaite Vertu de l'Ame. Ces hommes falsifiez, qui n'ont soin que de la Beauté superficielle; qui empruntent vne qualité, vn habit, vn panache, vne mine, vne reputation, & qui mesme ne se contentent pas de leurs cheueux propres; Ces hommes, dis-je, doiuent estre fuïs, comme le fut le Caualier Ponctuel, qui sous le nom emprunté de Dom Iean de Tolede, vint à la Cour de Madrid, où il fut si mal-traitté, que sa disgrace doit seruir d'exemple à ceux qui l'imitent.

Fin de la trente & vniéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

32. DE LA MOVCHE ASSISE SVR LE CHARIOT.

Digitized by Google

FABLE XXXII.

De la Mouche, & du Chariot.

VNe Mouche s'estant arrestée sur le Chariot de ceux qui couroient dans vne lice, où la poussiere estoit grande, tant à cause des cheuaux, qui l'émouuoient de leurs pieds, que du roulement des rouës; *O que ie fay leuer de poudre!* s'écria-t'elle.

Digitized by Google

Discours sur la trente-deuxiéme Fable.

NOVS auons en butte en cette Fable ceux qui s'attribuent la gloire des actions d'autruy, quoyque de leur nature ils soient stupides & impuissans. Or encore que ce blâme touche generalement les Hommes, & qu'ils s'attribuent l'honneur de toutes leurs entreprises, au lieu de le donner à Dieu, qui est la vraye source, & la legitime Cause de tout ce qu'il y a de Bien & d'honneste dans le monde; Encore, dis-je, qu'ils soient tachez presque tous de cette orgueilleuse espece d'Ingratitude; si est-ce qu'il y en a qui s'y portent d'vne inclination particuliere, & dérobent artificieusement l'estime des autres pour se la transferer. Les exemples de cela sont ordinaires dans les Estats, autant de fois qu'il se fait vne action guerriere & aduantageuse à quelque Royaume. Car infailliblement ceux qui ont commandé en de pareilles rencontres, ont accoustumé de briguer sous-main l'honneur entier de l'Aduanture, & de rendre de mauuais offices à leurs Compagnons. Ils font parler hautement leurs seruiteurs, & leurs alliez. Ils se seruent mesme de la bouche des femmes, pour publier leur propre loüange. Mais ce vice-là ne paroist pas seulement aux entreprises Martiales : Il triomphe bien souuent de ceux qui se plaisent le moins à

Digitized by Google

la guerre. Aussi voyons-nous que le Iuge s'attribüe la gloire de l'autre Iuge, & que le Medecin se vante de la cure qu'vn plus sçauant que luy a le premier aduancée. Les Poëtes mesmes & les Escriuains, se parent des dépoüilles d'autruy, & transportent des feüillets entiers dans leurs Ouurages, iusques à s'accommoder des inuentions des Morts, afin que de ces lumieres qui semblent éteintes, & qui toutesfois ne le sont pas, leurs Escrits en reçoiuent plus de vigueur & de vie. Ce fut ainsi qu'Homere s'ayda vn peu trop familierement des Ouurages d'Orphée & de Linus: Virgile de ceux d'Ennius, & d'Homere: Le Tasse & l'Arioste, de Virgile: & Ronsard de tous ensemble.

Ie laisse à part les larcins qui se font de nostre temps, & me contente pour cette fois de changer les Exemples en Raisons, pour confondre la vanité de ceux qui ne la puisent que chez autruy. Vien-çà donc, ô Esprit trop affamé de reputation, & considere à quel poinct d'imprudence aboutissent tes fantaisies. Si tu as à dérober quelque chose aux autres, pourquoy t'arrestes-tu à vne fumée de vaine gloire? Pourquoy ne t'occupes tu à la poursuitte d'vn Bien plus solide, afin de iustifier ton émulation? Croy-moy, ne t'amuse pas à ce qui suit la Vertu, mais dérobe la Vertu mesme. Car en ce faisant, non seulement tu auras la possession d'vn vray Bien, mais aussi l'ombre que tu pourchasses, c'est à dire, que la reputation te sera parfaitement acquise. Si ton compagnon en la conduite d'vne Armée, ou d'vne Charge publique, a merité de la gloire, ne la luy dérobe pas auec vne

enuieuſe malignité; mais dérobe-luy, ſi tu peux, la vertueuſe Habitude auec laquelle il l'a meritée; En ce faiſant, tu auras auſſi la meſme gloire. C'eſt le vray moyen de participer à l'eſtime d'vn autre, que de prendre part à ſa Vertu; autrement toute l'entrepriſe que l'on ſçauroit faire pour deuenir conſiderable, ne tourne qu'à honte & à confuſion. La gloire ne ſe rapiece ny ne ſe rallonge pas, comme les habits dérobez. Il ſe faut rendre de la meſme ſtature de celuy à qui l'on veut ſucceder en cette poſſeſſion; c'eſt à dire, qu'il faut faire d'auſſi belles choſes que luy-meſme. Quand on n'en vſe pas ainſi, on redouble ſa honte, au lieu de groſſir ſon eſtime: on ſert de riſée à ceux qu'on demande pour Admirateurs: bref, on paſſe pour plus impertinent que la Mouche d'Eſope, qui ſe vante d'auoir fait toute la pouſſiere de la Lice. Ie ne trouue, ce me ſemble, rien plus à propos dans tout l'ouurage de noſtre Phrygien, que cette comparaiſon du Preſomptueux à la Mouche. Car il n'eſt pas à croire combien grande eſt la foibleſſe de cette ſorte d'Eſprits. Ils ſont pleins de faſte, & volages comme elle; ils ſont foibles, & bourdonnent comme elle; & quand ils auroient fait tout ce qu'ils diſent, & merité la gloire qu'ils s'attribuëent, toûjours n'auroient-ils excité que de la pouſſiere: car la loüange des Hommes n'eſt autre choſe: Et comme dit vn des meilleurs Eſprits de noſtre âge,

La gloire qui les ſuit apres tant de trauaux.
Se paſſe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs cheuaux.

Fin de la trente-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

33. DE LA FORMIS ET DE LA MOVCHE.

Digitized by Google

FABLE XXXIII.

De la Fourmy, & de la Mouche.

LA Mouche, & la Fourmy eurent vn iour broüillerie ensemble. L'vne se vantoit d'estre noble, & de voler comme les Oiseaux; de frequenter chez les Roys, d'estre toûjours en festin, & de n'auoir rien à faire; au lieu que l'autre estoit de basse naissance, ne faisoit que ramper à terre, ne se nourrissoit que de quelques chetifs grains qu'elle rongeoit, ne beuuoit rien que de l'eau, & se tenoit tout le iour cachée dans les Cauernes. Mais pour réponse à ces obiections, la

Digitized by Google

Fourmy disoit, *Que pour son particulier elle se contentoit fort de son extraction, qui n'estoit pas si vile que la Mouche la faisoit; qu'vne demeure arrestée luy plaisoit autant, qu'à elle vne façon de viure inconstante, & mal asseurée; que les grains de bled dont elle se nourrissoit, & l'eau des fontaines, luy sembloient d'aussi bon goust, qu'à son ennemie ses pastez & ses vins delicieux; qu'au reste elle joüissoit de tous ces biens par vn honneste trauail, & non par vne infame paresse.* Auec cela, *elle se disoit estre toûjours joyeuse & en seureté, aymée de tous, & le modele du vray tramail: qu'au contraire, la Mouche estoit en vn perpetuel danger, odieuse à vn chacun, & finalement l'exemple de la faineantise.* Elle adjoûtoit pour conclusion, *Que le souuenir de l'Hyuer l'obligeoit à faire ses prouisions en Esté, au lieu que la Mouche viuoit du iour au lendemain, &*

qu'ainsi

Digitized by Google

qu'ainsi il falloit necessairement qu'elle mourut de faim, ou de froid.

Discours sur la trente-troisiéme Fable.

LA dispute qui suruient entre la Mouche & la Fourmy, à cause de leur Noblesse, & de l'excellence de leur condition, ressemble aucunement à celle que nous auons dés-ja remarquée du Rat domestique, & du Rat champestre. Elles aboutissent toutes deux, à conclure qu'vne honneste Mediocrité jointe au repos & à l'asseurance, est preferable aux pompes & aux richesses mal-établies. C'est de là qu'ont pris leur origine ces façons de parler ordinaires? *Qu'il fait bon nager auprés de terre, & se pourmener auprés de l'eau; Que la voye du Milieu est la plus asseurée, & que tout excez se tourne en vice.* La Sage Nature nous l'enseigne ainsi par l'exemple du Nil, qui apporte la famine en Egypte, s'il se déborde trop, ou trop peu, c'est à sçauoir, selon Pline, moins de douze coudées, ou plus de dix-huict. De cette mesme façon, si la Fortune est trop fauorable, ou trop contraire aux hommes, elle leur nuit, ou par Abondance, en les faisant méconnoistre, ou

par indigence, en les portant dans le Vice pour se garantir de la faim: D'où il se voit manifestement combien est veritable le dire du plus heroïque de nos Poëtes,

La Mediocrité fait la personne heureuse,
Le haut degré d'honneur est chose dangereuse.

Aussi est elle la seule chose que le Sage demande à Dieu par ces paroles; *Ne me faites point, Seigneur, ny pauure, ny riche, & me donnez seulement les choses qui sont necessaires à la vie.*

Ce n'est donc pas sans sujet que le bon-heur de celuy qui se contente d'vne mediocre Fortune, nous est representé dans cette Fable. D'vn costé la Mouche y plaide la cause des gens de Cour, & de ces Ambitieux, qui ne viuent que pour l'Orgueil, ou pour le Luxe, & songẽt tant seulement à faire voir leur magnificence à leurs semblables. Elle allegue la sublimité de son vol, & méprise au contraire les routes que la Fourmy fait sur la terre, representant la grandeur de sa race, & les hauts tiltres dont elle est de long-temps illustre. Puis, elle se vante d'habiter dans les Palais, & reproche à l'autre de ne se cacher que dans les Cauernes. En vn mot, elle étale toutes ses delices, & se mocque du trauail perpetuel où est la Fourmy, pour gagner bien petitement sa vie. Voilà tout ce qu'elle peut dire en faueur des personnes vaines, qui ne consiste, à mon aduis, qu'en certaines choses extrémement foibles, & fort peu considerables.

Voyons maintenant si la Fourmy n'a rien à répondre, ny à objecter. Premierement elle

Digitized by Google

s'aduouë moins noble à l'opinion du monde, que n'est la Mouche. Mais elle ne l'est pas moins à la sienne, puis qu'elle est contente. Car la vraye & parfaite Noblesse procedant de la Vertu, & derechef toute Vertu consistant en la Moderation, celuy-là, sans doute, aura plus de Noblesse, qui sera le plus moderé. Quant à cette liberté de voler dans les airs, que la Mouche s'attribuë, celle-cy l'impute à legereté, donnant à entendre par là, que les hommes qui vont dans le grand air, c'est à dire, qui se iettent dans la haute volée, sont pour l'ordinaire sujets à l'Inconstance. La raison n'en est pas difficile à conceuoir : car estans obligez de se plier selon la volonté des Souuerains, il faut de necessité qu'ils renoncent souuent à la leur, & par consequent qu'ils joüent à mesme temps diuers personnages. Pour ce qui est des delices, dont se vante l'impertinente Mouche, qui sont, les beaux & spacieux logemens, les viandes exquises & delicates, les vins excellens, & quantité d'autres douceurs, qui accompagnent la vie des personnes releuées en condition ; la sage & preuoyante Fourmy a beaucoup de choses à y répondre, principalement, qu'elle n'est point au dessous d'elle en cela, puis qu'elle ne l'enuie pas. Car c'est vne maxime receuë parmy tous les gens d'esprit, que l'Homme qui ne desire point vne chose, n'est pas moins heureux, que celuy qui la possede. De plus, elle compte aussi les delices de la sobrieté : elle allegue la pureté de ses fontaines, & le goust naturel de ses grains, par où il semble qu'elle nous apprend,

Digitized by Google

que la vraye volupté ne consiste pas dans le trop, mais dans le mediocre; Et que ceux-là sont bien plus heureux, qui sçauent en tout temps se garantir des excés, que ces autres qui en peuuent toûjours faire. Au surplus, elle se vante à bon droict d'estre ioyeuse & tranquille, au lieu que la Mouche n'est jamais que dans vne impatience tumultuaire, & ne cesse de se plaindre; En cela semblable à la pluspart des Courtisans, & des hommes intemperez, qui clabaudent sans fin contre les Grands, & les accusent d'Ingratitude.

En suite de tout cecy, la Fourmy étale la petite prouision qu'elle fait en Esté, auec vn trauail honneste, qui n'est accompagné de violence, ny de chagrin. Au contraire, elle reproche à son Ennemie, qu'elle fait mestier d'écornifler, que sa paresse la reduit à la mercy d'autruy, & à viure, comme l'on dit, du iour à la journée, sans donner ordre à s'empescher de mourir de faim en temps d'Hyuer. En quoy, certes, elle presage le destin de ces infortunez Courtisans, qui se trouuent n'auoir rien amassé pendant leurs belles années, pour soulager l'incommodité de la Vieillesse, & sont contraints de souhaitter la mort, pour terminer les calamitez de leur vie. Finalement la Fourmy allegue le meilleur de tous ses aduantages, à sçauoir la seureté. Car, dit-elle, ie ne suis point sujette à estre chassée, ou mise à mort dans les Palais. Ie n'achepte point si cher vne chetiue volupté comme la tienne: ma vie est éloignée de toute sorte de troubles & de perils:

Digitized by Google

Dans ma maiſon ie ne meurs que d'vne vieilleſſe tranquille, & qui eſt exempte de Crime & de Pauureté. Voilà la fin de leurs diſputes, qui nous fait voir clairement combien les raiſons de l'vne ſont preferables à celles de l'autre. Ce que meſme ne déſaduoüeront pas les Courtiſans, ny les hommes engagez dans les plus importãtes affaires d'vn Eſtat, du moins ſi les corruptions où ils ſont tous les iours enueloppez, leur laiſſent aſſez de Vertu dans l'Ame, pour dire au vray leurs ſentimens. Auſſi voyons-nous que les grands hommes, qui ont pris le plus de part aux choſes importantes & mal-aiſées, ſont ceux-meſmes qui ont auſſi plus eſtimé la vie tranquille, & qui l'ont miſe dans leurs écrits à vn plus haut poinct de loüange & d'approbation. I'en appelle à témoins Plutarque, Seneque, Ciceron, & vne infinité de Poëtes & de Philoſophes, qui n'ont iamais eu tant d'éloquence, ny tant de charmes, qu'en écriuant les delices de la vie retirée. Il eſt vray que ie ne ſçaurois aſſeurer s'ils en parloient de cette ſorte, ou pour aucun veritable ſentiment qu'ils en euſſent, ou pour monſtrer combien ils le ſçauoient dire agreablement, ou pluſtoſt par vn caprice ordinaire aux Eſprits des hommes, qui eſt de n'eſtre iamais ſatisfaits de leur profeſſion; ce qu'Horace a fort bien ſçeu remarquer par ces vers.

D'où vient, cher Mecenas, que nul n'eſt ſatisfait
De ce genre de vie;
Que le Sort a voulu que la Raiſon ait fait,
Ou meſme ſon Enuie?

Digitized by Google

Ie ne ſçay donc point quelle peut eſtre la cauſe du mécontentement de ces grands Hommes. Mais ie ſuis bien aſſeuré qu'ils enuient, ou qu'ils feignent d'enuier les delices d'vne vie particuliere, au lieu que les perſonnes retirées & ſolitaires ignorent pour la pluſpart, & veulent conſtammét ignorer les delices des grands Seigneurs.

Fin de la trente-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

34. DV SINGE ET DV RENARDR.

Digitized by Google

FABLE XXXIV.

Du Singe, & du Renard.

EN vne assemblée que firent iadis les Bestes sauuages, le Singe sauta si joliment, qu'il fut creé Roy, presque par le consentement de toute la compagnie. Mais le Renard enuieux de cette nouuelle dignité, s'aduisa de le mener en vne fosse, où il venoit de remarquer vn lopin de chair attaché à des lacs; Comme il le vid tout auprés; *Tu sçais bien*, luy dit-il, *que les thresors appartiennent aux Roys. Puis donc que tu és nostre Roy, prends toy-mesme le thresor qui est caché là dedans*. Le Singe, sans mar-

Digitized by Google

chander dauantage; creut le Renard; & entra folement dans la fosse, où il tomba aussi-tost dans les pieges. Comme il se sentit pris, & trompé si vilainement, il se mit fort en colere, & en imputa toute la faute au Renard, qui sans s'émouuoir autrement de ses paroles: *O pauure fol*, luy dit-il de fort bonne grace, *qu'auec peu de raison tu as creu meriter vn Empire sur autruy, puis que tu n'as sçeu commander à toy-mesme!*

Discours sur la trente-quatriéme Fable.

IE ne rapporteray pas tant l'Allegorie de cette Fable, à l'enuie & à la malignité du Renard, qu'à l'impertinence des autres Animaux, tant pource que aux discours precedens i'ay assez parlé contre les personnes enuieuses du bien d'autruy, qu'à cause qu'il me semble veritablement qu'Esope luy fait joüer icy le personnage d'vn Homme sage & consideré, plustost que d'vn Méchant; & qu'au contraire il represen-

Digitized by Google

te en la sottise des autres animaux, celle que commettent fort souuent les hommes, à sçauoir de donner les grandes charges aux mal habiles. Ie ne sçay pourtant lesquels des deux sont plus à blâmer, ou ceux qui les donnent à la volée, ou ceux qui les acceptent sans les meriter. Les vns témoignent peu de sagesse en leur election; les autres beaucoup de folie en la trop bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes; Et tous ensemble vne manifeste non-chalance à s'interesser dans les fortunes publiques. Mais les derniers principalement donnent à connoistre par leur Conuoitise; qu'ils visent plustost à leur profit particulier, qu'à celuy des Peuples qu'ils entreprennent de gouuerner. L'ingenieux Esope blâme donc icy en la personne du Singe les Ignorans qui s'entremettent dans l'administration des Affaires. Or encore que cecy touche aussi bien les Dignitez subalternes, que les souueraines, & qu'aux Estats successifs, comme le nostre, le sens mystique de cette Fable n'ait lieu que pour les Charges inferieures à la personne du Monarque; si est-ce que nous prendrons pour cette heure le discours au pied de la lettre, & ne nous arresterons qu'à l'election des Roys, puis que nostre Autheur ne parle que d'eux en sa narration.

Il feint donc que le Singe est creé Roy par les autres Animaux, à cause de la gentillesse de ses gambades: puis il assujettit ce nouueau Roy aux malicieuses finesses du Renard, qui le fait le joüet de tout son Peuple. Ie me souuiens à ce propos d'auoir leu, qu'au commencement des choses, quand il fut question d'établir en châ-

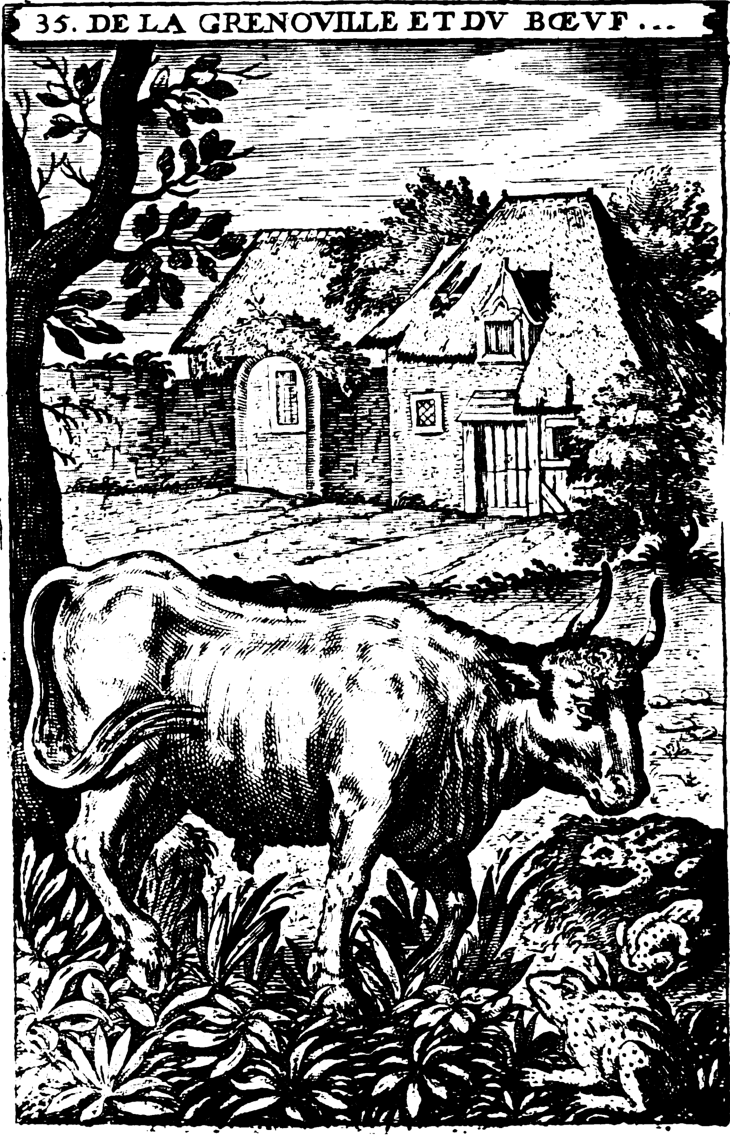
quelieu vne forme de Gouuernement, les Peuples ietterent d'abord leurs yeux sur les belles personnes, pource qu'elles frappent ordinairement auec éclat, l'imagination de ceux qui les considerent. Quand donc les Peuples estoient encore grossiers, & mal policez, ils déferoient la Couronne à la seule Beauté corporelle, comme insensibles aux charmes de l'autre, ou plustost pource que la Beauté de l'Ame n'estoit pas encore en son lustre, à cause de l'ignorance des Hommes, & de leur raisonnement. Mais la reuolution des temps fit qu'ils se détromperent enfin, quant à l'excellence du Corps, & trouuerent qu'il y auoit vne plus noble & plus loüable qualité en nous, à sçauoir la connoissance des choses, & la veritable force de l'Ame. Qu'au reste, cette derniere Faculté n'alloit pas toûjours conjoinctement auec les graces corporelles; mais qu'on vêyoit d'ordinaire les belles personnes foibles & stupides; & au contraire quantité de Corps monstrueux, doüez d'vn Entendement extraordinaire. Toutesfois ces hommes n'auoient pas encore assez fait de progrez dans le discours; Ils ne s'estoient pas encore portez assez auant dans l'étude des Arts, pour occuper le souuerain Commandement par prudence, plustost que par vne autre raison. Et neantmoins ils ne laissoient pas de trouuer ie ne sçay quoy de contemptible en la Beauté corporelle. Il écheut donc aux plus forts d'oster la possession des choses aux beaux hommes, & de se faire Roys eux-mesmes, par vne maniere de Tyrannie. Mais le monde se rafinant peu à peu, commença d'auoir en haine ceux qui regnoient

Digitized by Google

par la force, comme il auoit auparauant mépriſé les autres, qui ne regnoient que par la Beauté; de façon que les hommes ſages, c'eſt à dire, ceux qui paruindrent à vne plus haute connoiſſance des choſes, conſpirerent à debuſquer les Forts, & à les ietter dans des pieges, d'où toutes leurs fougues, ny toutes leurs violences ne les ſçeurent iamais tirer. Or de ces Sages, qui auoient atteint plus que tous les autres à la perfection humaine, qui eſt le Raiſonnement, les vns mirent la forme de leur Gouuernement entre les mains de pluſieurs, & les autres s'attribuerent à eux tous ſeuls le pouuoir de commander, & ces derniers ſe nommerent Monarques, ou Roys. Quant à ceux qui communiquerent à beaucoup de perſonnes l'authorité des Affaires, les vns eurent égard aux plus gens de bien, & aux plus vertueux, & formerent l'Ariſtocratie. Les autres ſe donnerent plus de ſoin de la multitude, & voulurent preuenir les murmures de la populace, qu'ils trouuoient tumultuaire & violente, de façon qu'ils conſtituërent l'Eſtat Democratique. Or de dire maintenant en quoy conſiſte chacune de ces Republiques, cela n'eſt ny de noſtre loiſir, ny de noſtre inſtitution. Il ſuffit d'auoir monſtré l'intention du ſage Eſope, à ſçauoir que les gens bien aduiſez n'ont iamais creu que la Souueraineté ſe pût acquerir par le ſeul merite du Corps; mais qu'au contraire, elle eſtoit deuë aux excellentes parties de l'Ame.

Fin de la trente-quatriéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE XXXV.

De la Grenoüille, & du Bœuf.

LA Grenoüille auoit vn si grand desir de deuenir aussi grosse que le Bœuf, qu'elle faisoit vn étrange effort, & se roidissoit en tous ses membres : dequoy son fils s'estant apperceu, *Ma Mere*, luy-dit-il, *quittez-moy-là cette entreprise ; il n'y a nulle comparaison d'vne Grenoüille à vn Bœuf.* Elle toutesfois n'en voulut rien croire, & s'enfla derechef plus qu'auparauant : Ce qui fit peur à son fils, qui pour ne la perdre ; *Ma mere*, luy cria-t'il derechef, *vous creuerez plustost que de surmonter le Bœuf :* Comme en effet, elle ne tarda guere

Digitized by Google

à creuer, apres qu'elle eut fait vn troisiéme effort.

Discours sur la trente-cinquiéme Fable.

CE que nous auons dit cy-dessus de l'impertinence du Geay, pourroit estre rapporté à cette trente-cinquiéme Fable, où la Grenoüille pretend d'entrer en comparaison auec le Bœuf, touchant la grosseur & la force. Ie croy que la vraye Mythologie de cette Fable, c'est l'exemple des gens de peu, qui se veulent rendre égaux en dépense & en mine, à ceux de haute condition. Ces Presomptueux imitent Icare; en ce qu'ils prennent vn vol trop haut; Et voila pourquoy, comme Icare aussi, pour n'auoir que des ailes de cire, qui fondent comme au Soleil aupres de la personne des Grands; où ils tombent dans le precipice, où ils demeurent au milieu de leur Entreprise, & creuent comme la Grenoüille, de dépit, ou d'impuissance.

Fin de la trente-cinquiéme Fable.

FABLE XXXVI.

Digitized by Google

o

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXXVI.

Du Cheual, & du Lion.

LE Lion s'en alla trouuer le Cheual, à dessein de le manger; Mais pource qu'il n'en pouuoit pas venir à bout si facilement, à cause que la vieillesse auoit beaucoup diminué de ses forces, il s'aduisa d'vn plaisant moyen pour executer son entreprise. C'est, qu'il contrefit le Medecin, & commença d'entretenir le Cheual de diuers discours. Mais luy, qui reconnût cette fraude, trouua moyen de luy en opposer vne autre. Il feignit donc, que passant n'aguere à trauers des ronces, il s'estoit fourré bien

auan dans le pied vne grosse épine, & pria ce nouueau Medecin de la luy arracher. Le Lion en demeura d'accord, & mesme il se mit en deuoir de le faire; Mais le Cheual luy fit quitter bien viste cette besogne: car il le frappa droit au front de toute sa force, & s'enfuït à mesme temps. Le Lion, qui de ce coup estoit presque demeuré sur la place, estant à la fin reuenu à soy; *Malheureux que ie suis*, dit-il, *que ie porte à bon droict la peine de ma sottise! & qu'à bon droict aussi le Cheual s'est échappé; car il a vangé la fraude par la fraude mesme.*

Discours sur la trente-sixiéme Fable.

COmme la Fable precedente contient la mesme Allegorie qu'vne de celles que nous auons déja traittées; Aussi pouuons-nous dire, que celle-cy a quelque ressemblance auec la Fable du Renard & de la Cigogne, en

Digitized by Google

laquelle la ruse fut payée par la ruse. Il est vray neantmoins qu'elle contient ie ne sçay quoy de plus important que l'autre, qui ne touche que la Mocquerie, au lieu que celle-cy a pour obiect les perfides attentats de nos Ennemis. Ce n'est point vne affaire de jeu, que l'entreprise de ce vieil Lion. Il a resolu d'égorger le Cheual, & de se repaistre de son sang. Mais comme la force vient à luy manquer, à cause de son extraordinaire vieillesse, il veut s'ayder de la Ruse, & oublier pour quelque temps qu'il est Lion, c'est à dire, le plus genereux de tous les Animaux. Ce qui nous apprend que les personnes les plus vigoureuses, deuiennent apprehensiues par l'âge, à cause, comme nous auons dit cy-dessus, du refroidissement de leur sang. De plus, nous pouuons remarquer par là, que ceux qui en leur jeunesse ont aymé la Cruauté, sont plus que iamais trauaillez de la soif du sang humain, quand ils viennent au decours de leur âge, à cause de l'étrange accroissement que prennent en eux peu à peu, les apprehensions & les méfiances. Cela se verifie par l'exemple de Tybere, qui n'exerça iamais tant de cruauté, que dés le temps qu'il se fust retiré dans l'Isle Caprée. Herode tout de mesme donna plus de preuues de sa ferocité dans le lict de la mort, qu'il n'en auoit donné auparauant, iusques à faire égorger son propre fils Antipater, & à commander serieusement, qu'à son heure derniere l'on fit vn massacre general, pour obliger tous ceux de la Ville à pleurer, en les interessant par leur propre perte. La mesme ardeur de sang se redoubla en Mahomet second, en Tam-

berlan, en Louys onziéme, & en Philippe second, sur le declin de leur âge.

Mais reuenons à nostre Allegorie. Par le déguisement du Lion en Medecin, nous est donnée vne sage Instruction, de prendre garde aux aguets de nos Ennemis, & nous méfier principalement des personnes, qui empruntent contre leur ordinaire, le masque de leur feinte pieté. Ce que fit fort adroittement le Cheual de nostre Autheur, quand il rencontra son salut dans la propre ruse de son Ennemy, qui fut vne chose tellement iuste & adroitte, que le Lion mesme ne trouua point d'occasion de l'en blâmer, & ne se plaignit que de soy-mesme en son inconuenient. Nous voyons par là que les méchans sont d'ordinaire enueloppez dans leurs propres menées, & portent presque toûjours le dommage qu'ils veulent faire tomber sur autruy. Témoin ce Comte mal-aduisé, qui perdit la vie & l'honneur en l'execrable trahison qu'il auoit tramée contre la Duchesse de Sauoye: témoin la factieuse ligue de Zegris, contre les Abensarades dans le Royaume de Grenade, d'où ils eurent bien l'aduantage de chasser cette genereuse Noblesse; mais aussi furent-ils mis à vne entiere destruction, quand la Ville de Grenade fut saccagée: témoin encore la fin du traistre Ganes, & vne infinité d'autres exemples, qu'il est à propos d'oublier icy, de peur d'ennuyer le Lecteur par la repetition d'vne seconde lecture.

Fin de la trente-sixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XXXVII.

Des Oyseaux, & des Bestes à quatre pieds.

LEs Oyseaux, & les Animaux terrestres auoient ensemble vne fort cruelle guerre, où l'Esperance, la Crainte, & le Danger, balançoient des deux costez. La Chauue-souris fut la seule qui abandonna ses compagnons, pour se ietter dans le party des Ennemis. Toutesfois elle en porta bien-tost la punition: car les Oyseaux ayans gagné la Victoire, sous les Auspices de l'Aigle, la bannirent de leur compagnie, la condamnant à ne se point messer parmy eux à l'aduenir, & à ne voler

Digitized by Google

iamais de iour. Voilà pourquoy l'on ne la void d'ordinaire que lors qu'il eſt preſque nuict.

Diſcours ſur la trente & ſeptiéme Fable.

QVant à la trahiſon de la Chauue-ſouris, il me ſemble qu'elle eſt auec raiſon punie par les autres Oyſeaux qu'elle auoit abandonnez en leur aduerſité. Car celuy ne merite pas d'auoir part à l'heureuſe Fortune de ſes Amis, qui ne l'a voulu prendre à leur diſgrace. Autremét ce ſeroit recompenſer de meſme ſorte les Méchans & les gens de bien, & donner à la Trahiſon les meſmes aduantages qu'à la Probité. Mais à moins que de ſe rendre Criminel, pourroit-on authoriſer le plus lâche de tous les Crimes, & la plus contagieuſe de toutes les Peſtes? N'eſt-ce pas le nom qu'il faut donner à la Perfidie, puis que ſous vn beau-ſemblant d'amitié, de paix, & de ſeruice, elle fait que les Traiſtres trompent les plus gens de bien, par des embuſches ſecrettes, & par des ſurpriſes ineſperées. Ainſi arriua-t'il en la fameuſe iournée de Cannes, où cinq cens Numides, ſous pretexte de vouloir ſeruir les Romains, alle-

rent fondre sur eux, & en firent vn sanglant massacre. Si quelqu'vn nous abandonne pendant nostre querelle, il le fait, sans doute, pource que la cause de nostre Ennemy luy semble plus iuste, ou plus asseurée que la sienne. Mais quoy qu'il en soit, s'il la trouue plus iuste, il offense dés-là nostre Probité: Si plus asseurée, il fait tort à nostre bonne conduite, & en tous les deux sens, il témoigne vne manifeste poltronnerie, jointe à vne plus grande legereté. Tellement que par la maxime que nous auons dite cy-dessus en la Fable du Serpent & du Laboureur, c'est bien vne Action charitable de luy pardonner; mais elle seroit imprudente de le reprendre en amitié, puis que de soy il n'est ny amy, ny homme de valeur & de fermeté,

Il le faut bien plustost auoir en horreur, puisque, comme Traistre, il est indigne que le Soleil l'éclaire, que les Elemens le nourrissent, & que la Terre sur tout le souffre dans sa vaste estenduë, non plus qu'elle fait le Serpent, apres qu'il a blessé l'Homme.

Or bien qu'en toutes les Republiques bien policées il y ait toûjours eu des Supplices pour les Traistres; principalement en celle d'Athenes, où ils estoient iettez à la voirie, & toute leur Race declarée infame; si est-ce qu'Esope en adoucit icy le Châtiment auec beaucoup de prudence. Car il ne feint point que l'Aigle victorieuse des animaux terrestres, se soit employée à tirer vne sanglante vengeance de l'infidele Chauue-souris, comme voulant dire qu'vne Ame noble & genereuse, ou ne se vange

point, ou ne ſe vange qu'auec peril. Ce ſeroit vne entrepriſe indigne de ce magnanime Oyſeau, de ſonger à la deſtruction d'vn ſi foible ennemy; & d'ailleurs, quand il en auroit premedité la vengeance, le haut poinct de proſperité, où il ſe trouue maintenant, luy fait pardonner aiſément à ceux qui l'ont offenſé, pour gagner en meſme temps vne double victoire, & contre ſon Ennemy, & contre ſoy-meſme. Ainſi en ont vſé les plus grands perſonnages de l'Antiquité, principalement Ceſar & Alexandre, à l'imitation deſquels, ou pluſtoſt par vn inſtinct naturel, la pluſpart de nos Roys ont toûjours couronné leur Valeur d'vne Clemence heroïque. C'eſt doncques bien à propos que noſtre Phrygien ne met pas la victoire de l'Aigle à luy faire déchirer auec les ongles la traiſtreſſe Chauue-ſouris; Mais auſſi ne feint-il point qu'il la reprenne en grace, ny qu'il deshonore ſa Royale Cour de la preſence de cette perfide. Elle la condamne ſeulement à ne ſe trouuer plus auec les autres Oyſeaux, & à ne paroiſtre iamais en plein iour, comme ſi elle eût raiſonné de cette ſorte. Si la faute que tu as faite prouient de haine cõtre moy, ô infidele & chetiue Chauue-ſouris! n'attends pas que ie te faſſe l'honneur de m'en vanger. Comme au contraire; ſi elle vient de ta lâcheté, c'eſt vne action qui ne merite pas la Mort, mais vne Infamie perpetuelle: ſi bien que pour la meſme raiſon ie te condamne à ne voler que de nuict, & à ne te point trouuer en la compagnie de ces victorieux Oyſeaux que ie commande.

Cela s'accorde, ſans doute, aux Loix de

Digitized by Google

plusieurs grands Politiques, qui n'ont pas iugé qu'il y eust d'autres punitions contre les Lâches, que l'Infamie & la honte de leur foiblesse. Car d'y proceder plus rigoureusement, ce seroit violenter vn Malheureux, & luy faire porter la penitēce des defauts de sa nature. Que si l'on m'obiecte à cela, que le Vice de Lâcheté estant pernicieux à l'Estat; quand il ne meriteroit point de soy-mesme vn rigoureux chastiment, si est-ce qu'à cause de la consequence, il y faudroit proceder le plus seuerement qu'il seroit possible, pour empescher à l'aduenir tous les ieunes hommes de tomber en pareil inconuenient; A cela ie réponds, qu'vn Poltron executé à mort, est enleué hors de la presence des Viuans, & ne sert point d'vn si bel exemple, pour détourner la ieunesse d'vne pareille faute, que quand il demeure parmy nous chargé d'opprobres & d'infamie; Car alors il réueille incessamment la memoire de son supplice, & prend en horreur l'action qui le luy a peû causer. Voilà donc ce perfide Animal puny selon son démerite, & chassé non seulement de la compagnie des Oyseaux, mais encore de celle des Animaux terrestres. Ceux-cy l'ont en aussi grande horreur, que le peuuent auoir les autres, encore qu'il se soit ietté dans leur party, donnant à entendre par là combien est vray ce Prouerbe; *Que la Trahison accommode, mais que les Traistres sont odieux.*

Fin de la trente-septiéme Fable.

Digitized by Google

38. DE LESPREVIER ET DE LA COLOMBE.

Digitized by Google

FABLE XXXVIII.

Du l'Eſpreuier & de la Colombe.

L'Eſpreuier pourſuiuoit vne Colombe, lors qu'il arriua que s'abattant dans vne grange, il fut pris par vn Payſan. Comme il ſe vid en ſes mains, pour eſſayer de s'en retirer, il ſe mit à le flatter, & eut recours aux prieres, luy diſant qu'il ne croyoit pas l'auoir offenſé. *Tu as raiſon*, luy répondit le Payſan, *mais la Colombe que tu pourſuiuois n'aguere, ne t'auoit point offensé non plus.*

Digitized by Google

Discours sur la trente-huictiéme Fable.

C'Est vne mauuaise persuasion à l'Esprëuier, pour obtenir sa liberté du Paysan, de dire qu'il ne l'a point offensé. Car l'Homme, le plus noble des Animaux, & qui a de l'empire sur eux, vange la querele des Petits contre les Grands, & nous apprend par cét exemple, qu'il faut que nous soyons protecteurs de l'Innocence, quand la Fortune nous en donne le pouuoir & l'authorité. Mais supposons que le Paysan n'en eut point sur l'Esprenier, & qu'il agist en cela, non comme Protecteur de l'vn, mais comme cruel & injuste Persecuteur de l'autre : si est-ce qu'Esope n'auroit pas feint cette Fable sans sujet, puis que nous voyons d'ordinaire dans le monde, que les Méchans sont punis, & les gens de bien vangez par d'autres Méchans.

Pour prouuer à plein cette verité, iettons les yeux depuis le commencement iusques à la fin, sur toutes les choses du monde, & nous trouuerons qu'vne Nation vsurpatrice, a toûjours esté chastiée par vne autre, de mesme, ou de pire nature qu'elle. Les Medes ne vangerent-ils pas les peuples d'Orient de la Tyrannie Assirienne? & les Perses ne firent-ils point raison à l'Vniuers

Digitized by Google

à l'Vniuers, de l'vsurpation des Medes? Le grand Alexandre ne porta-t'il pas les armes des Grecs iusques chez les mesmes Perses, & les Romains ne vangerent ils point le Monde de la Domination des Grecs? Tout cela neantmoins se fit sans forme & sans apparence de Iustice. Car on establissoit Iuge sur vn autre, celuy qui auoit la Force à la main, & qui n'estoit pas moins Vsurpateur, ny moins blâmable que luy. Venons maintenant au dernier âge du monde, & voyons s'il est exempt de mesme rencontre. Les Gots, les Vandales, & les Francs, ne chastierent ils pas l'Orgueil de Rome, en démembrant toutes les parties de ce grand Empire; Et derechef, les Sarrasins ne punirent-ils point l'insolence des Gots par la leur propre? Ceux-là mesmes ne furent-ils pas chastiez par les François de la Terre-Saincte, & par Othoman en l'Asie Mineure, quoy qu'il fut nay subjet & seruiteur de Saladin leur Roy? Tout de mesme auons-nous raison de croire, qu'vne autre Nation vangera ceux du Leuant des violences du Turc. Ce qui me semble estra déja visible en l'accroissement des Persans, & en la bonne Fortune des Poulonnois. Que si nous voulions transporter cette induction des choses grandes aux petites, ne pourrions nous pas remarquer tous les iours dans le succés de cette vie, qu'vn Meurtrier paye la peine de ses actions par la main d'vn autre Meurtrier? Qu'vn Adultere souffre le mesme déplaisir qu'il a fait aux autres par vn pareil crime; qu'vn Larron est dérobé par vn autre Larron, & qu'vn

Méchant est chastié de quelque tort, par vn plus Méchant que luy; Voilà ce qu'Esope nous a voulu representer en cette Fable: passons maintenant à la trente-neufuiéme.

Fin de la trente-huictiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

39. DV LOVP ET DV RENARD.

Digitized by Google

FABLE XXXIX.

Du Loup, & du Renard.

LE Loup ayant fait des prouiſions pour vn aſſez lóg-temps, menoit vne vie oyſiue, quand le Renard qui s'en apperceut, le fut viſiter, & luy demanda la cauſe de ſon repos. Le Loup ſe douta tout auſſi-toſt, qu'il auoit enuie de luy joüer quelque tour de ſoupleſſe, & qu'il n'en vouloit qu'à la mangeaille; de maniere que pour le renuoyer, il feignit qu'il ſe trouuoit mal, & que c'eſtoit la cauſe qu'il ſe repoſoit; luy diſant au reſte, *Qu'il l'obligeroit fort de s'en aller prier les Dieux pour ſa ſanté.* Ce procedé du

Digitized by Google

Loup déplût au Renard, qui bien fâché de n'estre venu à bout de ses intentions, s'addressa finement à vn Berger, & luy conseilla de s'en aller à la taniere du Loup, l'asseurant qu'il luy seroit facile d'accabler cét Ennemy, pource qu'il ne se doutoit de rien, & ne se tenoit point sur ses gardes. Le Berger s'en alla donc assaillir le Loup, & fit si bien qu'il le tua; tellement que par cette mort le Renard demeura Maistre, & de la taniere, & de la proye. Toutesfois comme sa Perfidie estoit grande, la joye qu'il en receut ne fut pas aussi de longue durée: car vn peu aprés le mesme Berger le prit, & le tua.

Digitized by Google

Discours sur la trente-neufuiéme Fable.

DE toutes les Passions qui ont accoustumé de ronger l'Esprit des Hommes, il n'y en a point de plus detestable que celle de l'Enuie. Cette Furie fatale aux Peuples & aux Familles arma Caïn contre Abel, Etheocle contre Polinice, & Romulus contre Remus, encore que la Nature les eut liés pour iamais des sacrez interests du parentage. C'est elle-mesme qui a mis mal le pere auec les enfans, la fille auec la mere, & bref qui a comblé tout l'Vniuers de misere & d'inconueniens. Or quoy qu'elle soit extrémement execrable & hydeuse de sa nature, si a t'elle vne chose excellente en soy, à sçauoir la punition tres iuste du Peché mesme qu'elle fait commettre. Car toutes les autres passions illicites flattent l'Esprit d'vne douce Imagination, ou par l'espoir de posseder ce qu'il desire, ou par le souuenir d'en auoir iouy. L'Amour, quelque amertume qu'il ait, nous conduit toutesfois par des chemins assez agreables, & jouyt le plus souuent de l'Object auquel il est addressé. Que s'il mesle des épines à ses roses; s'il apporte de l'Impatience auant la possession, & de la Ialousie ou du dégoust apres;

Digitized by Google

Si, dis-je, il n'a point de bien qui ne soit meslé de plusieurs maux, pour le moins nous donne-t'il ce contentement d'estre quelquesfois à nostre aise, & de ne nous plaindre pas toûjours de luy. Quant à la Haine, n'est-elle point elle-mesme voluptueuse? N'y a-t'il pas du plaisir à se promettre qu'on se vangera, & de la douceur à l'executer? l'Esperance n'est-elle point de soy capable de consoler, & de faire viure? La Ioye n'a t'elle pas de merueilleux charmes? Le Desespoir mesme, & la Douleur, n'ont-ils point ie ne sçay quoy de doux, qui se mesle à leurs plus sensibles amertumes?

Mais quant à l'Enuie, elle est la seule chose du monde qui n'est susceptible d'aucun repos, ny d'aucune consolation. Elle naist en mesme temps que les plaisirs des autres, & se tourne en rage, à mesure qu'ils prennent accroissement: Elle ne cesse pas pourtant, quand ils deuiennent calamiteux, pource que nous auons toûjours peur que ceux que nous enuions, ne se releuent apres leur cheute, à cause des changemens ordinaires de la Fortune. Que si elle les a mis en vn estat si déplorable, qu'ils soient sans esperance de ressource, encore ne nous arrestõs-nous pas là: Ce n'est pas vn sujet de consolation pour nous; car à mesme temps cette Peste que nous couuons dans l'Ame, cherche de nouueaux Objects pour se nourrir, & s'addresse aux prosperitez des autres hõmes. C'est vne Hydre renaissante de soy-mesme Elle s'attaque sans cesse à ceux qu'elle connoist vertueux, ou bien fortunez, & subsiste opiniastré-

Digitized by Google

ment iusques à la mort. Bref, il n'y a point, comme dit Horace, de pire bourreau que celuy-là. Les Tyrans de Sicile n'ont iamais inuenté de tourmens semblables à ceux qu'elle nous donna; De sorte que le Poëte Martial en conseillant à ses Enuieux de s'aller pendre, sembloit vser d'vn charitable aduis enuers eux, pource qu'il n'y a point de mort plus cruelle que la violence de cette peste: Aussi a-t'elle toûjours esté si fort en horreur aux honnestes gens, qu'à peine trouuerons nous vn Autheur qui ne l'ait peinte si odieuse, que Tisiphone mesme paroistroit aymable auprés d'elle.

Mais les Poëtes sur tout ont fort bonne grace, quand pour nous la faire haïr, ils s'étudient à la décrire. Ils la font pasle, & tremblante comme la Faim, meurtriere comme la Parque, maigre comme la Phtisie, affreuse comme la Mort, injuste comme l'Ambition, & surueillante comme l'Auarice: Bref, ils luy donnent à elle seule tous les defauts & toutes les laideurs que pourroient auoir les autres pestes mises ensemble. Au reste, ils tiennent que ses entrailles sont à demy rongées, & que toutesfois elles renaissent toûjours: Par où ils donnent à entendre l'étrange opiniastreté de ce Tourment, qu'ils nous figurent par le supplice du Geant Titius, à qui vn Vautour ronge sans cesse le cœur. Or ce qu'ils nous representent ce Corps énorme & prodigieux, de l'étenduë de neuf arpents de terre, c'est afin de nous donner à connoistre le grand pouuoir que cette Fureur

a dans le monde, & combien elle y est amplement establie. Que si l'on vouloit comparer ensemble l'Enuie, & le Remords de la Conscience, l'on trouueroit asseurément que celuy-cy est mille fois plus desirable que celle-là. Car estant veritable que le Remords suit ordinairement le Peché, l'on peut dire aussi, sans mentir, qu'il est presque toûjours Auant-coureur de la Punition. L'Enuie au contraire, est le Peché mesme, voire le pire de tous les pechez; veu qu'elle en ameine apres soy vne infinité d'autres, qui font horreur à mon imagination. Combien de fois, ô bon Droit! a-t'elle renuersé des Royaumes florissans? combien de fois a-t'elle enuenimé les Familles des Potentats? quels crimes n'a-t'elle pas commis! & quels maux ne luy verra t'on point faire! Elle a pourtant cela de remarquable, que de sa propre Ignominie dont elle est Mere, s'engendre bien souuent le bon-heur d'autruy. Car en effet, sans elle Isaac n'eût iamais esté si riche, ny Ioseph si grand, ny Abel couronné du Martyre, ny tout le Monde sauué par le sang precieux du Messie. Mais pendant que ie m'égare apres ces vaines exclamations, ie laisse en arriere nostre Autheur, qui nous veut monstrer par la méchanceté du Renard, que les personnes atteintes de cette maladie contagieuse, n'ont iamais de repos en leur ame, qu'elles n'ayent brassé quelque embusche à ceux qu'ils enuient. Tels furent les déportemens du perfide Ganes, qui voyant fleurir en gloire & en vertu les onze Pairs ses Compagnons, veilla iour & nuict à

Digitized by Google

leur commune ruine, & fit amitié auec les Roys Sarrasins, tout de mesme que le Renard la fait icy auec vn Berger, pour l'obliger à surprendre le Loup qu'il enuioit. Toutesfois ce Traistre ne porta pas loin la peine de son forfaict, non plus que l'Infidele Renard; Car il fut puny de la façon qu'il le meritoit, & se trouua compagnon de la disgrace qu'il auoit procurée.

Fin de la trente-neufuiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XL.

De l'Asne & du Cheual.

LE Cheual richement harnâché, s'en alloit courant par les ruës, & faisoit retentir l'air de hannissemens; lors que rencontrant vn Asne chargé, qui nuisoit à sa course, il s'enflamma de colere; & s'estant mis à ronger son frein tout plein d'écume; *Lâche & paresseux animal* (luy dit-il) *es tu bien si hardy, que de seruir d'obstacle au Cheual? Va-t'en bien viste d'icy, autrement ie te fouleray aux pieds.* Ces paroles effrayerent l'Asne, & l'effrayerent si bien, que

Digitized by Google

n'oſant ouurir la gueule pour braire, il ſe retira, & luy fit place tout doucement. Cependant le Cheual ſe remit à courir, & fit vn ſi grand effort qu'il s'ouurit l'ayne. Alors n'eſtant plus propre à la courſe ny à la parade, il fut dépoüillé de ſon riche harnois, & vendu à vn Chartier. Le lendemain l'Aſne l'ayant rencontré, comme il traînoit la charette; *Et quoy compagnon*, dit-il, *en quel équipage te voilà? où eſt ta ſelle dorée? où tes belles bardes? où ton mords ſi reluiſant? Certainement, mon amy, il ne t'en pouuoit pas prendre autrement, à cauſe de ton orgueil.*

Diſcours ſur la quarantiéme Fable.

CE ne ſont pas les plus hautes inſtructions des Philoſophes, qui diſpoſent au mépris de la Mort, & à la ſouffrance des calamitez.

Digitized by Google

Il y en a bien d'autres plus releuées, & plus difficiles à pratiquer, à sçauoir celles de ne s'éleuer point dans la prosperité. C'est où le pas de la Moderation à l'extremité est toûjours glissant, & où la Vertu a grandement à combattre. Car comme il est plus aisé de pousser vn cheual à toute bride, que de le retenir au milieu de la Carriere; il est de mesme bien plus difficile de dégoudir nostre Ame contre les miseres, & la porter dans le chemin de la Consolation, que d'arrester tout à coup ses mouuemens, quand la bonne Fortune l'emporte auec violence au delà de ses limites. Et comme ceux qui nauigent à pleines voiles, auec vn vent frais & fauorable, courent plus de hazard d'échoüer contre vne coste, que ces autres qui vont à contre-vent, & à l'ayde de la Bouline; ainsi les hommes du monde, à qui la Fortune rit de toutes parts, sont bien moins à couuert du danger, que ces Esprits constans, mais infortunez, qui luttent sans cesse contre la calamité.

La principale raison que ie puis alleguer de cela, c'est que ces derniers ont plusieurs Consolateurs, qui par leurs fortes persuasions, leur aydent à surmonter l'ennuy qui les attaque, & les diuertissent le mieux qu'ils peuuent; Comme au contraire, ces Courages audacieux qui sont en vn estat de prosperité, attirent sur eux de tous costez le Peril, l'Enuie, & la Haine, à cause qu'ils n'ont persóne qui reprime leur humeur altiere, & qui les fasse souuenir de leur condition. Ils ne sont pas si heureux que les Roys d'Egypte, qu'on alloit aduertir tous les matins de la fragilité de leur nature, en portant

Digitized by Google

vne teste de mort dans leur chambre. Ils ne sont pas si preuoyans qu'Agathocles, qui se faisoit seruir en vaisselle de terre, pour apprendre à n'oublier que son pere la faisoit, & par consequẽt à ne s'enfler iamais outre mesure des prosperitez qui luy suruenoient. Au contraire d'auoir toutes ces aydes pour deuenir honnestes gens, il arriue la pluspart du temps que nous auons des parens ou des amis, qui pour mieux participer à nostre Fortune, nous conseillent folement de la porter au delà de l'impossible, au lieu que s'ils nous aymoient veritablement, ils nous précheroient sans cesse la Moderation, & tâcheroient de retenir nos Ames dans les limites de la Modestie.

Il y a encore vne autre raison, pour laquelle il est plus aisé de demeurer vertueux dans l'aduersité que dans le bien estre. C'est que la pluspart des afflictions, ou nous enuoyent à la mort, ou nous en approchent, ou du moins elles nous en font ressouuenir, & representent assez bien son image à nostre pensée. Or est-il que ce n'est pas vne chose beaucoup difficile de se souuenir de cette derniere fin, à raison de la peur qu'on a des peines & des recompenses qui la suiuent. Ce qui arriue non seulement aux Chrestiens, mais encore à ceux des autres Religions, pource qu'elles promettent toutes des felicitez ou des supplices apres cette vie. Mais quant à la bonne Fortune, elle a cela de mauuais, qu'estant ordinairement accompagnée de la santé, elle nous fait considerer les malheurs de si loin, que nous les iugeons petits, & hors de mesure, pour nous pouuoir approcher.

L'on

L'on peut adjoûter à cela vne troisiéme cause, qui est tirée de nostre Volonté propre. Car cette mesme Nature aymant sa conseruation & son bien estre, arme nos desirs contre les trauerses qui nous attaquent, & nous fait souhaitter ardemment de nous en voir bien-tost garantis. Ce qui estant vne fois conclud, presque toutes les operations de nostre Entendement nous conduisent à la voye de la Mediocrité, c'est à dire, au chemin de la Vertu, au lieu que les grands biens charment visiblement nostre volonté, & la font noyer & perdre dans leurs delices, sur le poinct qu'elle en desire l'accroissement. Comme il est donc mal-aisé de reprimer vn excés de joye, il est plus facile aussi de se detraquer de la Vertu, au milieu des prosperitez, que dans les contraires éuenemens de la Fortune. Pour remedier de bonne heure à toutes ces choses, proposons-nous sans cesse deuant les yeux l'exemple de la Mort, la fragilité de nos iours, & l'inconstance de la Fortune, qui n'a iamais si bien fauorisé quelqu'vn, qu'il ne luy ait donné le change bien-tost apres. Voyons à ce propos la honteuse fin de Polycrates Samien, qui ayant eu toutes choses à souhait, iusques à trouuer dans le ventre d'vn poisson vn anneau qu'il auoit expressément ietté dans la Mer, afin qu'il eust sujet de s'en attrister, fût à la fin pendu en public, par le commandement d'vn Satrape du Roy de Perse. Voyons Cresus, ce puissant Roy de Lydie, attaché sur vn bucher, apres auoir vescu plus heureusement que tous les hommes de son âge. Considerons les orgueilleuses pompes de Da-

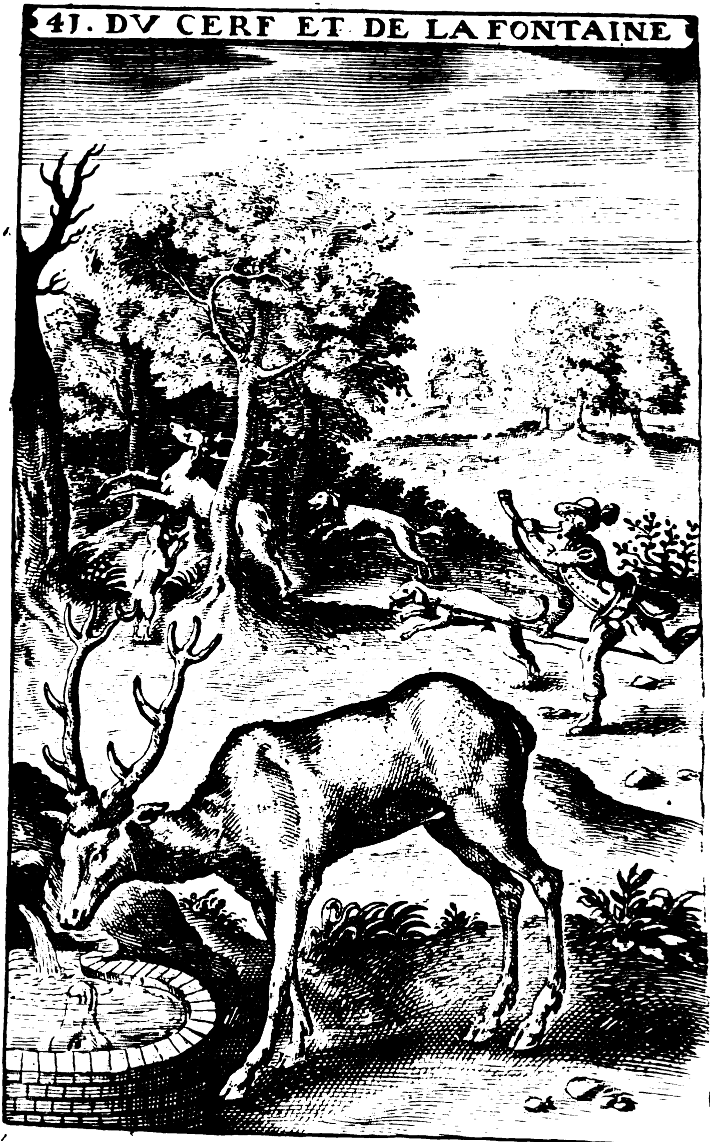
Digitized by Google

rius, abatuës par la bonne Fortune d'Alexandre, & les richesses du grand Roy Porus, tombées en la puissance de ce Vainqueur. Voyons Alexandre mesme en l'Age de trente-trois ans empoisonné par vn de ses Fauoris, dans le comble de ses victoires, & de ses glorieuses Conquestes. Que si cela ne suffit, tournons la medaille, & nous en verrons encore des preuues en la personne de Iugurtha, de Persée, de Mitridates, Roy de vingt-deux Royaumes, & de plusieurs autres Princes, de qui les Sceptres & les Couronnes seruirent anciennement de riches Trophées au Capitole, & de precieuses marques d'honneur au grand Empire Romain. En vain tous ces Courages vicieux couurirent la Mer de vaisseaux, & la terre d'vn prodigieux nombre de Soldats, si pas vn de ces Elemens ne pût supporter leur Conuoitise excessiue. L'insolence de Xerxes en seruist d'vne preuue bien éuidente, en ce que le mesme Ocean qu'il menaçoit temerairement, ne rabatit rien pour tout cela de sa violence ordinaire. Il en prit de mesme qu'à luy à plusieurs Monarques ses Imitateurs, qui eurent à peine apres leur mort autant de lieu qu'il leur en faloit pour leur sepulture, apres auoir voulu conquerir toute la terre durant leur vie. Mais si laissant à part toutes ces Histoires, qui sont si fameuses dans l'Antiquité, nous en voulons alleguer de plus recentes? Où trouuera-t'on de Fortune plus diuersement meslée de bien & de mal que celle de l'Empereur de Trebizonde, de Bajazet, de Solyman, de François I. de Charles V. & de plusieurs autres? Bref, où est le Prince ou le Particulier,

Digitized by Google

qui n'éprouue consecutiuement le bon & le mauuais Sort, & ne voye succeder la pluye au beau temps, ou le calme à la tempeste? Cela nous apprend à souffrir patiemment nos afflictions, par l'espoir d'vne future Prosperité; & à n'estre si altiers par la iouyssance des Biens presens, que de n'apprehender pas les maux à venir: C'est à quoy nous conuie le sage Esope, par l'exemple de ce Cheual temeraire & presomptueux, qui dés le lendemain de son Triomphe, fut attaché à la charruë, & assujetty aux risées de l'Asne, qu'il auoit si fort méprisé le iour precedent.

Fin de la quarantiéme Fable.



Digitized by Google

FABLE XLI.

Du Cerf, & du Chasseur.

LE Cerf se mirant dans vne claire fontaine, prenoit plaisir à loüer ses grandes cornes; comme au contraire il se vouloit mal d'auoir les jambes si gresles & si deliées. Mais pendant qu'il s'amusoit ainsi à se contempler, & à faire ce iugement de soy-mesme, il suruint vn Veneur qui luy fit prendre la fuite plus viste que le vent. Se voyant à mesme temps poursuiuy des chiens, il se ietta dans vne forest épaisse, où ses cornes se prirent aux branches d'vn arbre; & ce fut alors que se dédisant de son opinion, il se mit à loüer ses jambes, & à blâmer ses

Digitized by Google

cornes, qui auoient esté cause de sa prise.

Discours sur la quarante & vniéme Fable.

CE n'est point de la hauteur de tes cornes que tu dois faire tant de vanité, ô Animal inconsideré! Le principal aduantage que t'a donné la Nature ne consiste pas en cela: C'en est bien vn plus grand pour toy, d'auoir la legereté de tes iambes. Tu verras bien-tost à quel poinct sont empéchans ces grands Andoüillers dont tu te vantes, & par mesme moyen tu donneras vne belle Instruction aux Hommes, de ne mettre leur aduantage en la vaine monstre de la grandeur perissable: & toutesfois il arriue assez souuent qu'il n'est point de si petit homme, qui ne soûpire ardamment apres elle. Guichardin rapporte plaisamment à ce propos qu'vn miserable Grimaud de Gennes en estoit si passionnément amoureux, que par vn caprice bien étrange, il ne vouloit hanter que les Grands, ny parler non plus que de choses grandes; Il vouloit dis-je n'auoir rien du tout, ou auoir tout grand; comme par exemple, grand logis, grande Femme à grand nez, grands Valets, grandes Seruantes, grands Chiens,

grands Meubles, & ainsi de toute autre chose: A quoy l'Historien adjouste, que pour mieux faire valoir ses grandeurs capricieuses, quand il parloit à quelqu'vn il se haussoit sur la pointe des pieds, le plus qu'il pouuoit, pour en paroistre plus grand; Mais ie laisse à part la folie de ce Visionnaire, pour dire serieusement en expliquant mon Autheur, que ce n'est ny la grandeur du Corps ny celle des choses d'icy-bas, qui fait la felicité des Hommes. Au contraire, ce qu'ils desirent le plus, est quelquesfois ce qu'ils deuroient apprehender dauantage. Cette éminence de Fortune, dont ils se picquent si fort, n'est que trop souuent la pire de leurs Ennemies, à cause des Enuieux qu'elle leur suscite. Que cela ne soit, tous ces Roys que nous auons nommez dans le discours precedent, n'auroient iamais receu de disgrace par les mains de leurs Ennemis, si leur Grandeur n'eust attiré leur ruine. L'Auarice n'eust pas infecté de son venin le Royaume de Mexique & du Perou, si leurs habitans n'eussent eu de l'or & de l'argent en vne prodigieuse abondance. Le pays de Chile, des Sauuages, de la Floride, & des Patagons, n'a point esté déchiré de troubles, pource qu'ils n'estoient point opulens; Ils doiuent leur salut à leur Pauureté, & n'ont point eu d'autre conseruatrice qu'elle. Nous ne voyons pas en aucune Histoire, qu'Itacque ait oncques esté assaillie, à cause qu'elle étoit sterile; Et au contraire, nous sçauons que l'Isle de Chipre, la Sicile, la Troade, & tous les plus fertiles contrées de la Grece, n'ont iamais eu que des troubles. Ce qui a fait descendre des Pays

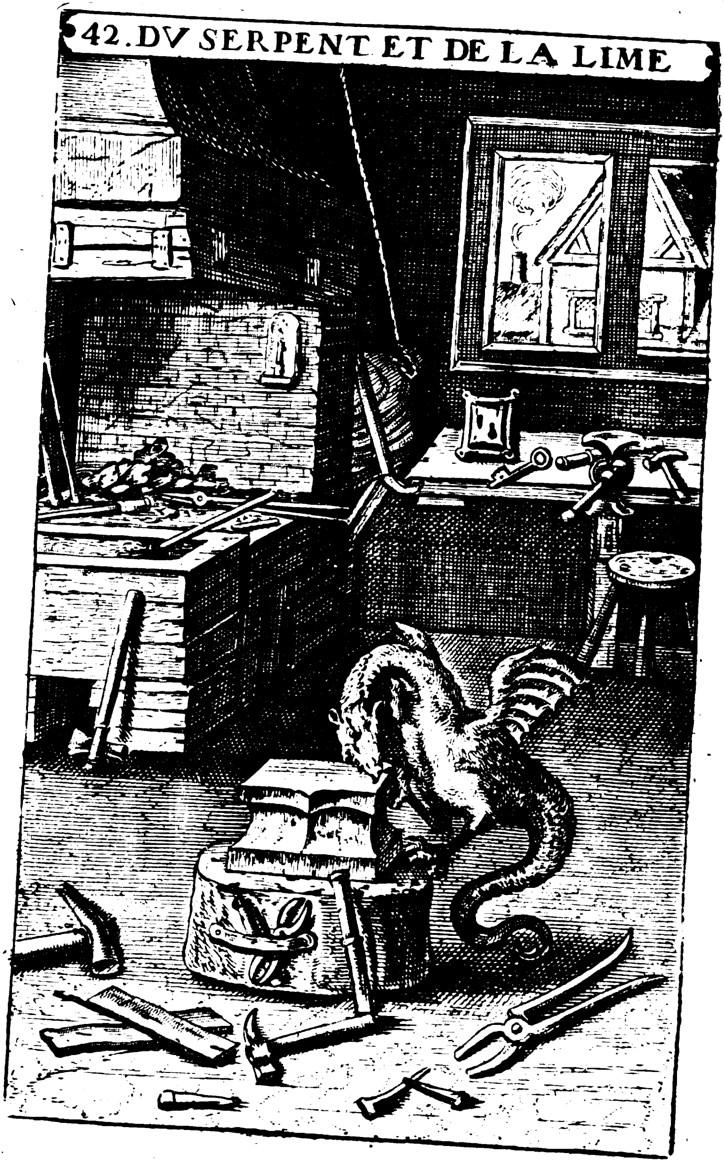
Digitized by Google

du Nort ces deluges innombrables de Gots, de Cimbres, de Teutons, de Vandales, de Huns, de Normands, & d'Auares, ça esté la douceur de nostre Climat; au lieu que jamais nous ne nous sommes rencontrez deuers l'Aquilon, afin d'aller conquerir les Estats de ces Peuples éloignez de nous, pour en auoir esté détournez par la rigueur d'vn Hyuer perpetuel.

Ce qui se dit des Exemples generaux, doit, à mon jugement, estre entendu des particuliers: Car les embusches que nos Enuieux nous tendent, & les factions que les Méchans trament contre nous, viennent de nostre seule Prosperité: Ceux qui viuent dans vne mediocre Fortune n'attirent point contr'eux la Calomnie, ny l'Vsurpation, non plus que les brossailles ne sont pas si sujettes aux coups de coignée que les grands arbres. Ne mettons donc point en compte, si nous sommes sages, nostre Puissance, ny nostre Bien, comme la vraye & parfaite Felicité, mais faisons la plustost dépendre de l'Innocence de la Vie.

Fin de la quarante-vniéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE XLII.

Du Serpent, & de la Lime.

LE Serpẽt voulut ronger vne Lime, qu'il trouua dans vne Forge. Mais elle s'estant mise à rire; *Sotte Beste*, luy dit-elle, *qu'est-ce que tu fais? Ne vois-tu point que tu te briseras toutes les dents, auant que de me pouuoir consommer, & qu'auec les miennes i'ay accoustumé de mordre le fer, quelque dur qu'il soit?*

Remarque ſur la quarante-deuxiéme Fable.

QVant à la vaine entrepriſe du Serpent, qui s'efforce de ronger vne Lime, elle nous enſeigne à ne nous point joüer aux Grands, de peur que noſtre foibleſſe ne nous ſoit enfin vn fâcheux ſujet de confuſion & de ruine. C'eſt dequoy nous aduertit vn ancien Poëte, dans vne Epigramme que i'ay ainſi traduite.

A moins que de manquer de ſens,
L'on ne peut chocquer les Puiſſans,
Qui ſont les Maiſtres de la Terre;
Leurs bras ſont longs & dangereux;
Et noſtre foibleſſe auprés d'eux,
Qu'eſt-elle que paille & que verre?

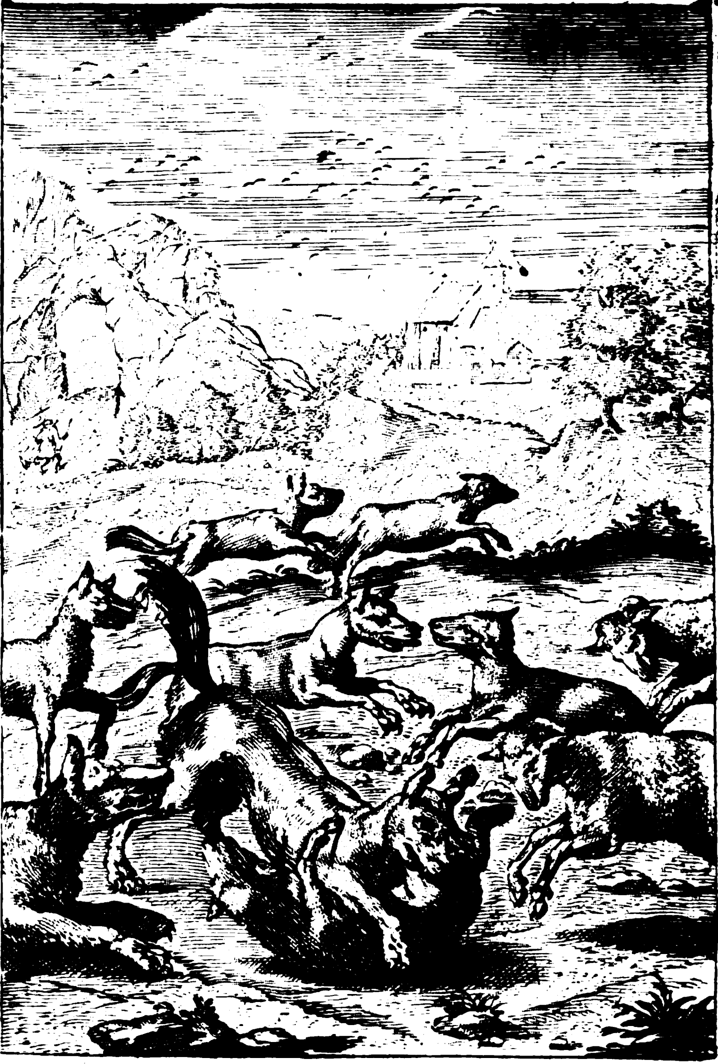
Tout le dommage qu'on pretend faire à vn Ennemy de cette nature-là, retombe ſur celuy qui l'attaque. C'eſt cracher contre le Ciel, c'eſt ronger vne lime, c'eſt ſapper vn bâtiment qui nous accablera: bref, c'eſt s'expoſer à vn mal aſſeuré, pour n'en faire à ſon Ennemy qu'vn leger & vn incertain.

Fin de la quarante-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

43. DES LOVPS ET DES BREBIS.



Digitized by Google

FABLE XLIII.

Des Loups, & de la Brebis.

COmbié que les Loups & les Brebis ayent toûjours eu guere ensemble, il aduint neãtmoins qu'ils firent treve vne fois, & que pour ostages de part & d'autre, les Loups donnerent leurs Louueteaux, & les Brebis leurs Chiens. Mais pendant que les Brebis estoient en repos, & qu'elles paissoient à leur aise, il se fit vne émotion du costé des Louueteaux, qui se mirent à hurler bien fort, & à demander leurs meres. Les Loups sortirent incontinent; & sous pretexte qu'on leur auoit faussé la foy, & rompu la

Digitized by Google

treve, ils se ietterent sur les pauures Brebis, qu'ils mirent en pieces bien aisément; pource qu'elles n'auoient plus leur garde ordinaire.

Discours sur la quarante-troisiéme Fable.

L'On peut apprendre deux choses dans la Fable des Loups & des Brebis. La premiere, qu'il ne faut pas inconsiderément se fier à vn Ennemy reconcilié. Ce qui ne doit s'entendre pourtant que d'vne feinte reconciliation, dont les Courages lâches ne se seruent que trop souuent, pour en mieux tromper ceux auec lesquels ils font semblant de s'estre bien remis. D'où il ne s'ensuit pas neantmoins qu'il ne se faille reconcillier veritablement, suiuãt ce Precepte de l'Euangile; *Si tu fais ton Offrande à l'Autel; Et s'il te souuient-là que ton Frere ait quelque Animosité contre toy, va premierement te reconcilier à luy: puis tu viendras faire ta deuotion.* La seconde obseruation est, qu'il ne coûte rien aux Méchans de supposer vn faux pretexte, pour enuahir & perdre leurs Ennemis. Nous auons de si bonnes preuues de tous les deux, & par les Raisons, & par les Exemples, que ce seroit

seroit vne chose superfluë de s'étendre beaucoup là-dessus. Ie diray seulement, que celuy qui se confie à son Ennemy, mõstre qu'il ne luy veut point de bien luy-mesme, puis que c'est vn acte d'vne veritable hostilité contre quelqu'vn, de se ietter confidemment dans le Party qui luy est contraire. D'ailleurs, comment pouuons-nous estre asseurez qu'il a mis en oubly toute sa haine, puis qu'il y en a plusieurs qui la perpetuënt iusqu'au tombeau ? S'il nous veut du mal sans raison, c'est vn préjugé d'vne tres-mauuaise nature, & par consequent de la durée de sa haine. Car quiconque a conceu vne animosité sans sujet, est capable de la continuer long-temps, pource que c'est vne espece de raison en vne chose qui n'en a point, que de la poursuiure pour cela seulement qu'on l'a commencée; Et si au contraire il a eu sujet de nous haïr, nous ne l'auons pas de nous y fier beaucoup, à cause que nous l'auons aigry. Pour ce qui est de l'autre poinct, dont cette Fable nous peut instruire, à sçauoir que les Ennemis reconciliez à faux, ne demandent qu'vn pretexte pour nous attaquer, c'est vne question de faict, qui a plus besoin d'exemples que de raisons. Mais nous nous sommes étendus si auant dans l'Histoire aux discours precedens, que nous laisserons pour cette fois à la discretion du Lecteur, de se remettre en memoire les preuues de cette verité.

Fin de la quarante-troisiéme Fable.

Digitized by Google

44. DE LA FOREST ET DV PAYSANT.

Digitized by Google

FABLE XLIV.

De la foreſt, & du Payſan.

AV temps que les Arbres parloient, vn Païſan s'en alla dans vne Foreſt, & la pria qu'il luy fût permis de prendre autant de bois qu'il luy en falloit pour faire vn manche à ſa coignée; ce que la Foreſt luy accorda tres-volontiers. Mais comme elle vid qu'eſtant emmanchée, il s'en ſeruoit à couper les Arbres, elle ſe repentit alors, bien qu'il n'en fût plus temps, de ſa trop grande facilité, & ſe fâcha contre ſoy-meſme d'auoir eſté cauſe de ſa ruine.

Digitized by Google

Discours sur la quarante-quatriéme Fable.

LEs hommes ont tort de se plaindre des malheurs qui leur arriuent, & d'accuser la Fortune des disgraces dont ils sont eux-mesmes la seule cause. Cette proportion n'a pas besoin de grandes preuues, puis qu'elle se verifie presque par l'induction de toutes les choses du monde. Le Paysan baille luy-mesme l'argent dont le Soldat son Ennemy luy fait la guerre ; & le sincere Amy fournit à l'Amy dissimulé des aduantages qui luy font auoir prise sur sa personne. Il luy declare ses imperfections : il luy compte ses aduantures : il luy communique ses secrets, & toutes ces choses emsemble sont, à parler proprement, les instrumens de sa perte. Ainsi voyons-nous que les Peres, pour donner trop de commoditez à leurs enfans, pendant la fougue de leur ieunesse, trauaillent contre leur propre repos. Car de là viennent les dissolutions & les débauches, qui les perdent entierement, & qui mettent dans le tombeau celuy qui les a mis au monde. La mesme chose arriue entre les Chicaneurs, qui se surprennent les vns les autres par les papiers qu'ils se prestent, & obligent quelquesfois les personnes ignorantes en ce mestier, à signer des

Digitized by Google

actes contre leur propre cause, sans sçauoir le dommage qu'ils se font. Mais cette remarque estant assez ordinaire en toutes les actions de la vie, ne manque presque jamais dans les Traittez d'Estat, qui se font entre les Politiques. C'est là que le moindre aduis qu'on donne, est serieusement profité, où les paroles que l'on exige, sont autant de pieges pour surprendre celuy qui les dit, & où la connoissance qu'on a prise des forces d'vn Estat, pendant la bonne intelligence, sert à la ruine, dés que les interests sont partagez. C'est pourquoy dans les affaires du monde, il faut du moins prendre garde à ne dire, ou à ne faire rien, qui nous puisse nuire, principalement si nous auons à traitter auec des personnes suspectes. Cette precaution est vn effet veritable de la Prudence, qui est, disoit Bias, comme l'œil à tout le Corps, & comme le Pilote à tout le Nauire. Tellement que ce n'est pas vn petit secret de la sçauoir employer à la conduite de nostre vie, pour détourner les malheurs & les ruines qui nous menacent. Car bien que toutes nos aduersitez soient dures à supporter, celle-là neantmoins l'est plus que les autres, qui nous vient par nostre imprudence, pource qu'auec l'amertume de sa douleur, elle nous cause encore celle de nostre repentir.

Fin de la quarante-quatriéme Fable.

Digitized by Google

45 DV LOVP ET CHIEN

Digitized by Google

FABLE XLV.

Du Loup, & du Chien.

LE Loup ayant trouué fortuitement vn Chien dans vn bois, enuiron le poinct du iour, se mit à le saluër, se réjouïssant d'vne si bonne rencontre. Apres cela, il fut curieux de sçauoir de luy, *pourquoy il estoit si net & si poly. Si ie le suis*, répondit le Chien, *le soin de mon Maistre en est cause. Car il m'amadouë quand ie le flatte, & me traitte luy-mesme des viandes de sa table, qui sont fort delicieuses: Auec cela, ie ne dors iamais à découuert, & n'est pas à croire combien ie suis agréa-*

Digitized by Google

ble à tous ceux de la maison. O Chien mon amy, reprit le Loup, *que tu és heureux d'auoir rencontré vn Maistre si doux, & si debonnaire! Que ie serois content, si i'en trouuois vn semblable! Si cela m'aduenoit; ie ne donnerois pas ma fortune pour celle de toutes les autres Bestes*. Le Chien voyant l'extréme desir qu'auoit le Loup de changer de condition, luy promit de faire en sorte enuers son Maistre, qu'il luy donneroit quelque charge dans sa maison, pourueu qu'il voulust retrancher vn peu de sa felonie accoûtumée, & s'addonner à le bien seruir. Cette conclusion prise, ils passerent outre, & eurent ensemble plusieurs discours forr plaisans. Mais comme il fut iour, le Loup voyant le col du Chien tout pelé, s'aduisa de luy en demander la cause. *Tu dois sçauoir*, répondit le Chien, *qu'au cõmencement ie ne faisois qu'aboyer aux Estrangers, & mesme à*

Digitized by Google

ceux de connoissance, sans que ma dent espargnast non plus les vns que les autres. Mais dautant que cela ne plaisoit pas à mon Maistre, il joüa si bien du bâton sur moy, qu'il me fit perdre cette coustume, me commandant sur toutes choses, de n'attaquer iamais que les Voleurs, & les Loups. Ie me suis corrigé par ce moyen, & suis deuenu plus doux que de coustume, à force d'estre battu; neantmoins cette cicatrice que tu me vois au col, m'est toûjours restée depuis, pour vne marque de ce que ie suis hargneux naturellement. Le Loup l'ayant ouy parler ainsi; *Est-ce donc cela?* luy dit-il, *certes ie n'achepte pas si cherement l'amitié de ton Maistre. Adieu, compagnon, auec ta seruitude; pour moy i'ayme beaucoup mieux iouyr de ma liberté tout à mon aise.*

Digitized by Google

Discours sur la quarante-cinquiéme Fable.

NOVS pouuons bien croire Esope sur la douceur de la Liberté, pour auoir depuis son Enfance, iusques à la moitié de son âge, éprouué toûsjours le pesant joug de la Seruitude, sans le pouuoir secoüer durant ce temps-là, quoy qu'il employast pour cét effet toute la subtilité de son esprit, & toute la gentillesse & la promptitude de ses réponses. Aussi est-ce pour cela qu'il en parle icy auec des aduantages extrémes, la preferant à la plus delicieuse vie du monde, si elle est accompagnée de sujettion. Or n'entendons-nous pas icy par ce nom de Liberté toute sorte d'Affranchissement, veu qu'il ne se trouue personne dans le monde qui n'y soit auec quelque dépendance, voire mesme auec plusieurs. Car pour laisser à part les justes & agreables soumissions que nous deuons à Dieu, il y en a encore d'autres dont il est impossible de nous garantir. Il n'est celuy d'entre nous qui ne soit sujet à quelque Passion, ou à quelque infirmité corporelle. Chacun releue des Loix de la Nature, & des Coustumes du pays qu'il habite; la Mort exerce son Empire sur tout le Monde. La Fortune a le mesme droict parmy nous, autant la bonne que la mauuaise. D'ailleurs nul ne peut legitimement

se deffendre des respects où sa Patrie & sa naissance l'engagent. Les meilleurs Philosophes, c'est à dire les plus libres, sont sujets à la Magistrature de leur Pays, & souueraine, & subalterne. Socrate, Platon, & Diogene, préchoient l'obeyssance au Magistrat ; Et Iesus-Christ mesme, quoy qu'il fust Dieu, & le plus parfait des Hommes tout ensemble, n'a pas laissé de déferer au Commandement des Puissances terriennes, pour nous apprendre à le faire sans murmurer.

De toutes ces choses il est aisé à conclurre, que pas vn de nous n'est exépt de Seruitude, & que mesme ce seroit vne Impieté de le desirer ; aussi n'est-ce point de la façon que nostre sage Esope entend de nous persuader l'amour de la Liberté. Ce n'est pas toute Nature de sujettion qu'il condamne. Car pour celle qui est compatible auec la Iustice & la Magnanimité, non seulement il la souffre, mais il l'approuue. Ce que nous monstre éuidemment toute la suitte de ses Fables, par où il nous a declaré la plus part de ses sentimens. La fin de sa vie en est encore vne preuue bien apparente, veu qu'apres auoir esté affranchy par le commandement des Samiens, il ne fit tout le reste de ses iours que voyager dans la Cour des Princes du Leuant. comme en celle de Licerus & de Nectenabo; ce qui ne se pouuoit faire asseurément, sans quelque espece de dépendance. Il ne s'arreste non plus à blâmer la Seruitude forcée, pourueu qu'on mette en pratique tous les moyens raisónables pour en sortir, ou pour n'y entrer pas. Car comme nous enseigne la Loy naturelle, il

Digitized by Google

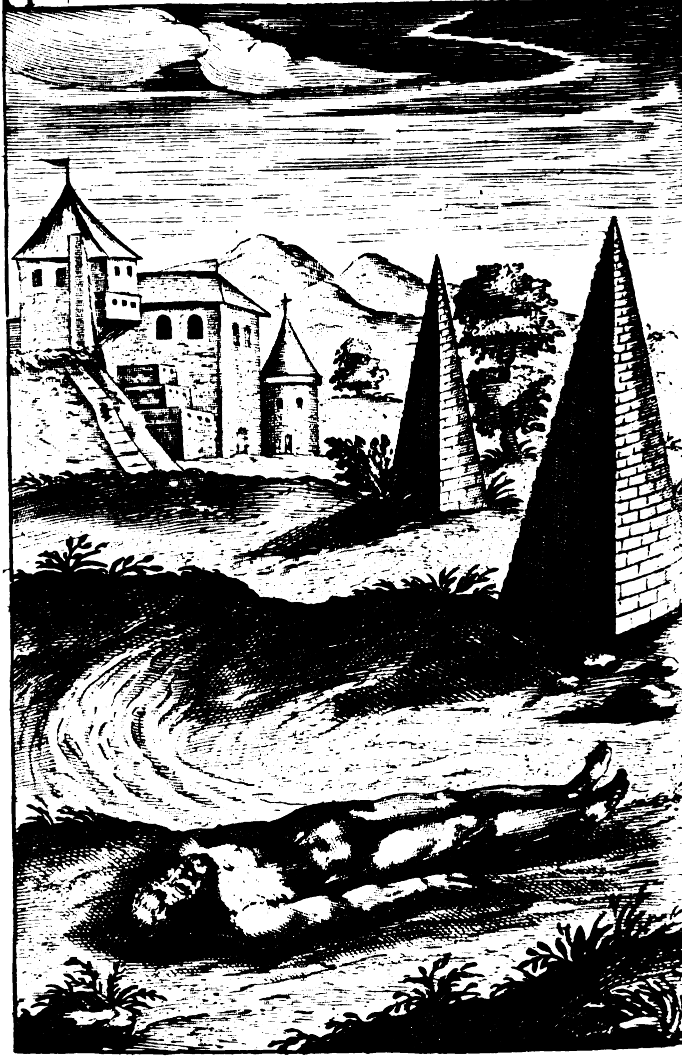
n'y a point de blâme ny de honte aux actions necessitées. Son intention n'est donc autre, que de reprendre les personnes, qui pouuans demeurer libres en vne petite Maison, auec innocence & seureté, sans dépendre d'autres Loix que de celles où la Nature nous lie necessairement, vont détruire par leur propre élection toute leur vraye felicité, s'abandonnent malheureusement au pouuoir d'autruy, aux brocards des Courtisans, à la censure des Enuieux, & à toutes les gehennes d'vne seruile & deshonorable complaisance.

Or que telle maniere de Seruitude soit à blâmer, il y a quantité de raisons qui le persuadent. En voicy quelques-vnes. Celuy-là, comme ie croy, n'est pas digne d'vn Bien, ou d'vn Priuilege par dessus les autres, qui le laisse perir, ou diminuër par sa propre faute, dautant que la soigneuse conseruation d'vne chose, est vn merite en la personne qui la conserue; si bien que par consequent c'est vne espece de démerite, de la laisser décheoir ou auilir par sa nonchalance. A cette occasion nous disons à fort bon droict, que celuy n'est pas digne de la santé, qui en abuse trop imprudemment, & que les richesses sont mal deuës à l'homme qui en est prodigue, ou qui n'en fait part à personne. Or c'est perdre les principaux aduantages de l'Homme, que de rechercher la seruitude. Car, comme les Chrestiens & les Payens mesmes l'asseurent, ce qui fait differer l'Homme des Animaux, & qui luy donne de l'aduantage par dessus eux, c'est la Liberté de vouloir, & d'agir, causée par le Raisonnement & par la Volonté.

A quoy déroge autant qu'il luy est possible celuy qui s'asseruit, à cause qu'il se laisse guider par la volonté d'autruy, & perd en beaucoup de choses l'aduantage d'operer de son chef. D'ailleurs, tandis que son Entendement est presque toûjours occupé à raisonner sur les intentions des autres, à conceuoir leurs Commandemens, & à digerer les moyens de les mettre en execution : il se dérobe le loisir d'entretenir ses propres pensées, & cesse par consequent d'estre veritablement Homme. De plus, encore que le débordement des Vicieux, & la correction des Sages, ayent reduit les Communautez à certain estat qui déroge à l'égalité naturelle, si est-ce que de rendre la disproportion entre les hommes plus grande qu'ils ne l'ont faite, on ne peut nier que cela ne soit vne action injuste & méprisable. Ce qui arriue necessairement à ceux qui prennent d'autres deuoirs à rendre, que ceux de la Nature & des Loix : Auec cela, l'on peut dire que c'est estre cruel à soy-mesme, que de s'astreindre à trop déferer à autruy. Que si l'on m'obiecte à cette raison, qu'il n'est point de seruiteur qui ne doiue aymer ses chaines, pourueu qu'elles soient dorées; Ie réponds à cela, qu'vn homme libre, qui a les choses necessaires, se fait tort de se rendre Esclaue, pour auoir les superfluës, & concluds auec Esope ; Qu'il vaut beaucoup mieux s'en passer, que les achepter à si haut prix, approuuant extrémemét que le Loup retourne en sa Cauerne, plustost que de s'aller faire mettre vn colier chez le Laboureur.

Fin de la quarante-cinquiéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE XLVI.

Du Ventre, & des autres Membres.

LA Main & le Pied formerent autresfois vne plainte contre le Ventre, alleguãs que par ſa pareſſe il engloutiſſoit tout le gain qu'ils pouuoient faire: Ils vouloient donc, ou qu'il trauaillaſt, ou qu'il ne demandaſt point à eſtre nourry. Mais luy les ayant prié deux ou trois fois de l'aſſiſter d'alimens, la Main luy en fit refus; de ſorte que ſe trouuant par ce moyen attenüé de faim, tous les autres Membres commencerent à défaillir. La Main les voulut doncques ſeruir alors; mais ce fut trop tard, pource que le

Ventre affoibly , pour auoir esté trop long-temps vuide, n'eust pas moyen de faire sa fonction, & rejetta la viande , d'où il aduint qu'il ne pût perir, que toutes les autres parties du Corps ne perissent, & tel fut l'effet de l'Enuie qu'elles luy portoient.

Remarque sur la quarante sixiéme Fable.

QVand le sens de cette Fable ne seroit pas clair, & appliquable de soy-mesme, nous en trouuerions toute l'Allegorie expressément declarée dans l'Histoire Romaine de Tite-Liue. Car il dit, qu'en la reuolte du Peuple contre le Senat, comme il s'estoit retiré au Mont Auentin, auec vne ferme resolution de n'entrer plus en mesme Corps que le Senat, on députa vers luy Menenius Agrippa, qui estoit pour lors le plus sage, & le plus authorisé de tous les Romains. Celuy-cy ne se mit point autrement en peine de déployer enuers ces petites gens les hautes raisons que luy pouuoit fournir son éloquence;

Digitized by Google

éloquence; mais il leur conta mot à mot toute cette Fable, & leur fit voir par l'exemple du Ventre, & des parties du Corps humain, la mutuelle dépendance qu'a le Senat auec la Populace. Car, disoit-il, mes amis, ne pensez pas que les Senateurs, quoy qu'ils soient oysifs aux operations manuelles, & qu'ils employent le Peuple aux labeurs mécaniques, soyent pour cela moins necessaires à vostre conseruation. Ce sont eux qui vous départent la chaleur qui opere & distribuë le bon suc par toutes les parties de la Cité; Eux, dis-je, pour qui vous trauaillez, mais qui trauaillent bien plus pour vous-mesmes. Ne vueillez donc pas, mes amis, affoiblir cette partie de telle sorte, par vos factieuses mutineries, qu'elle soit incapable de vous seruir. Car à quelque temps d'icy la Necessité vous contraindra de recourir aux Senateurs, & alors il ne sera plus à propos de le faire. Vos seditions & vos coleres les auront obligez à prendre vn autre party, & cependãt vous demeurerez là sans deffense, dépourueus de conseil & d'appuy, sans richesses, sans authorité, & pour dire en vn mot, la proye de vos Voisins. Ces paroles prononcées auec authorité, eurent tant de pouuoir sur ces Mutins, qu'elles les rappellerent à leurs maisons. D'où l'on peut iuger facilement combien l'vnion mutuelle de tous les Membres, est necessaire à la conseruation du Corps, soit Naturel, soit Politique. En effet, il n'est pas possible que l'vn ny l'autre subsistent iamais que par la Concorde. Elle est la Chaine qui les lie ensemble; la Deité

qui les anime, & la haute Intelligence qui les fait mouuoir auec iustesse. Elle seule, dit à ses Enfans le Sage Micipsa, Roy de Numidie, donne vigueur & accroissement aux choses du Monde; Comme au contraire il est bien certain que sans son ayde, elles iroient toutes en decadence, & se verroient exposées à leur derniere ruine. Que s'il est permis d'authoriser la Verité par des Fables; Ie n'ay qu'à rapporter icy à sa loüange celle de l'Ancien Geryon, qu'on a feint auoir trois Corps sous vne teste; pource qu'il vécut auec ses deux freres, en si bonne intelligence; qu'ils n'auoient tous trois qu'vn nom; & n'estoient pris que pour vn seul Homme. Tellement que ce n'est pas merueille si pour nous faire haïr les partialitez & les diuisions, Esope nous propose icy la Fable du Ventre & des autres Membres. Ie ne pense pas qu'elle ait besoin d'autre application, puis qu'vn si grand Personnage que Menenius Agrippa l'a faite pour nous, & mesme en vne si importante occasion.

Fin de la quarante-sixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

47 DV SINGE ET DV RENARD

Digitized by Google

FABLE XLVII.

Du Singe, & du Renard.

LE Singe voulant persuader au Renard de luy donner vne partie de sa queuë, pour en couurir son derriere, luy fit entendre que cela l'incommodoit par trop, au lieu que pour son regard il en tireroit ensemble de l'honneur, & du profit. Mais le Renard luy dit pour réponse, *Qu'il n'en auoit pas plus qu'il ne luy en falloit, & qu'il aymoit beaucoup mieux balayer la terre de sa queuë, qu'en couurir les fesses d'vn Singe.*

Digitized by Google

Discours sur la quarante-septiéme Fable.

QVant au refus que le Renard fait au Singe de la moitié de sa queuë, on le peut interpreter en deux façons, à bien, & à mal, & de toutes les deux il est aisé d'en tirer de l'instruction. La premiere s'entend de la chicheté des Riches, qui font gloire de refuser aux personnes incommodées, les choses mesmes qu'ils ont auec superfluité; ce qui doit apprendre aux Pauures, qu'ils n'ont guere à esperer des grands Seigneurs, mais que le meilleur pour eux, c'est de s'attendre à vn honneste labeur, & tirer de là le soustien de leurs familles. L'autre sens qu'on peut donner à la Fable, c'est la reprehension des demandeurs impertinents, qui exigent de leurs amis beaucoup de choses indiscretement, quoy qu'à la verité il n'y en eust pas vne d'elles qui les peust accommoder, & qui n'incommodast extrémement le donneur. En ce sens-là, certes, ie trouue fort loüable le refus de cét Animal, qui iuge auec raison, qu'il ne se peut défaire de sa queuë sans vne douleur extréme, ny l'appliquer à l'vsage du Singe, quand elle sera défaite.

Fin de la quarante-septiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

48. DV RENARD ET DES RAISINS.

Digitized by Google

FABLE XLVIII.

Du Renard, & des Raiſins.

LE Renard ayant découuert quelques grapes de Raiſins, qui commençoient à meurir; euſt enuie d'en manger, & fit ſon poſſible pour en auoir. Mais quand il vid ſa peine perduë, & qu'il ne pouuoit ſatisfaire ſon deſir, tournant ſa triſteſſe en ioye; *Ie ne veux point de ces Raiſins*, dit-il, *ils ſont encore trop aigres*.

Digitized by Google

Discours sur la quarante-huictiéme Fable.

LA Dissimulation est quelquesfois vn Vice, & quelquesfois vne Vertu. Elle est vn Vice, lors que nous cachons nos desseins, ou aux personnes à qui nous les deuons dire, comme à vn Amy parfait; ou quand nous les cachons hors de saison, & auec vne mauuaise intention. Ceux qui en vsent de la sorte, dit Ciceront, sont grandement à blâmer, pource qu'à moins que d'estre malicieux au dernier poinct, ils ne peuuent faire le contraire de ce qu'ils disent. Ces hommes à deux visages, & toûjours masquez, sont des Prothées qui prennent toute sorte de formes. Ils parlent de Dieu, en Hypocrites, & viuent selon le monde. Leur malice à déguiser la Verité, les fait déroger à leur honneur propre, & les rend odieux à tout le Monde. Il ne faut donc pas trouuer étrange si tant de grands Hommes de l'Antiquité les ont en horreur; si Homere les appelle des Demons que l'Enfer a produits; si Pline dit d'eux qu'ils tiennent du pain en l'vne de leurs mains, & vne pierre en l'autre, pour en frapper ceux qu'ils veulent perdre; si Caton les compare à des Eaux dormantes, plus dangereuses que les vagues de la Mer irritée; Et si le Prince de

Digitized by Google

l'Eloquẽce Latine leur reproche; que par leurs déguiſemens, ils ſont les *Fleaux de la Verité*, pource qu'ils empéchent qu'on ne la puiſſe diſcerner. Voila quelle eſt la diſſimulation, conſiderée comme Vice. Mais elle eſt vne Vertu, quand il ne s'y trouue point aucune de ces circonſtances, & qu'au contraire nous voulons nous deffendre des ruſes d'autruy par noſtre propre déguiſement; & c'eſtoit ainſi que l'entendoit Tacite, quand il diſoit, *Qui ne ſçait diſſimuler, ne ſçay pas regner*, bien que toutesfois ce ne fût pas en ce ſens-là que Louys XI. auoit accouſtumé d'vſer de cette maxime.

Il y a de plus vne autre ſorte de Diſſimulation, qui ne nuit à perſonne, mais qui ſert en quelque choſe au Diſſimulateur, à ſçauoir, lors que nous nions d'auoir eu vne entrepriſe, apres que nous la voyons inutile. C'eſt la feinte qu'Eſope attribuë à ſon Renard, qui ne pouuant manger des Raiſins, diſoit qu'ils n'eſtoient pas encore meurs. D'où nous apprenons, qu'il faut accortement rejetter ſon impuiſſance ſur l'imperfection de la choſe que l'on deſire, quand on a regret de n'auoir pas reüſſi.

Fin de la quarante-huictiéme Fable.

Digitized by Google

49. DE LA BELLETTE ET DV RENARD.

Digitized by Google

FABLE XLIX.

De la Belette, & du Renard.

LE Renard tout amaigry de faim, entra fortuitement dans vn clos à bled, par vne ouuerture fort étroitte, d'où pensant sortir apres s'estre bien soulé, il ne le pût faire, à cause que son ventre l'en empescha, pour estre vn peu trop enflé. Cependant, la Beletre l'ayant apperceu de loin, comme il faisoit cét effort, y accourut pour le secourir; Et apres plusieurs discours, luy conseilla de retourner en sa terriere, aussi maigre qu'il en estoit sorty.

Digitized by Google

Discours sur la quarante-neufuiéme Fable.

QVelques-vns rapporteröt le sujet de cette Fable aux Richesses, qui rendét chagrins & embroüillez les Esprits de ceux qui les ont acquises, au lieu qu'auparauant ils estoient contens & libres. Et à vray dire ce n'est pas sans sujet qu'vn Ancien les appelle à ce propos *Impedimenta*, pource que dans l'Embarras qu'elles apportent aux Actions Vertueuses, il est d'elles comme du Bagage d'vne Armée, qui tout commode qu'il est, ne laisse pas de l'incommoder. Les superbes habillemens, touschargez d'or & de pierreries, dont elles couurent ceux qui les possedent, leur parent le Corps sans doute; mais il est indubitable aussi, que leur ame s'enlaidit & se défigure par ces orgueilleuses Monstres de Vanité. Or bien que ce sens-là ne soit pas malconuenable à nostre Allegorie; Il me semble meilleur neantmoins de l'appliquer à l'Estude des Lettres, & à la Volupté tout ensemble. Car ce Renard, qui entre fort aisément par l'ouuerture d'vne cloison, quand il a le corps déchargé de graisse, que peut-il signifier plus à propos, si ce n'est que l'acquisition de la Science n'est pas mal-aisée aux personnes de-liées, & déprises de toutes voluptez superfluës?

C'est ce qu'ont voulu dire les Anciens, en nous representant les Muses chastes & sobres, & en donnant aux Poëtes le Lierre, qui represente par sa pasleur ie ne sçay quelle abstinence des aises du corps. D'ailleurs, ils ont rendu l'accés du Mont Parnasse penible, & fort mal-aisé, pour nous faire voir que les personnes repletes & grasses, ou qui sont trop à leur aise, peuuent difficilement atteindre à la plus haute perfection des Sciences. Aussi aprenons-nous dans les Histoires, que les plus excellens hommes de lettres ont esté maigres, & secs; Témoin Aristote, Virgile, Homere, & vne infinité d'autres.

Au contraire, pour reuenir à la seconde partie de la Fable, le Renard dés qu'il s'est enflé le ventre, ne peut repasser par la mesme ouuerture par où il auoit passé auparauant; Nous enseignant par là, qu'aussi-tost que nos esprits sont abestis apres les Voluptez, & qu'ils s'abandonnent à l'excés des conuoitises corporelles, auec ce que tous leurs mouuemẽs sont retardez, leur viuacité se diminuë, & se tourne en vne importune pesanteur. Ce que connoissoient fort bien les Stoïques, & les Peripateticiens, quand ils inferoient l'ignorance d'Epicure par la voluptueuse conduite de sa vie. Car, disoient ils, comment pourroit s'exercer aux hautes, & sublimes meditations vn homme abruty dans l'Oysiueté, qui ne s'étudie qu'à contenter les sens corporels, & ne donne rien aux operations de l'Ame? Pour cette mesme raison Iules Cesar disoit d'ordinaire, qu'il n'apprehendoit point les hommes gras comme Crassus, mais

bien les décharnez, & les maigres, comme Brutus; par où il vouloit monstrer, sans doute, que la magnanime pensée d'affranchir l'Estat de sa subjettion, ne pouuoit pas tomber dans vn corps enflé de delices, & assouuy de voluptez; mais que telle entreprise n'appartenoit qu'aux personnes subtiles & Philosophiques. En effet, la pluspart de ceux qui ont entrepris d'affranchir les Peuples de la Tyrannie, l'ont fait par le moyen des Lettres; Témoin le Philosophe Dion, qui apres auior passé les plus beaux iours de sa vie en l'Escole Academique, n'entreprit la genereuse action qu'il executa, que bien auant sur le declin de son âge. Trasibule tout de mesme auoit fort bien étudié; Et le Corinthien Timoleon ayant acquis la liberté à sa Patrie, par la mort de son propre frere, demeura iusqu'à l'âge de quarante-cinq ans hors la Ville de Corinthe, à vacquer incessamment à l'Estude, en attendant que l'occasion de deliurer la Sicile le tirast derechef de son repos, pour le conduire aux plus belles actions, qu'homme de sa nation eust jamais executées. Mais ie m'égare, sans m'en apperceuoir, hors de mon sujet, & n'ayant entrepris que de monstrer combien la Volupté nuist à l'Estude des Sciences, ie fais voir insensiblement par ces Histoires, que les sçauans hommes sont capables des plus hautes entreprises, & de la parfaite Vertu, qui ne consiste pas moins à exterminer les Vsurpateurs, qu'à bien seruir les Roys legitimes.

Fin de la quarante-neufuiéme Fable.

FABLE L.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE L.

Du Loup, & des Chasseurs.

LE Loup fuyoit les Chasseurs, & n'en pouuoit plus de lassitude, à force d'auoir couru par les bois ; lors que rencontrant de bonne Fortune vn Bucheron, il le pria de le mettre en seureté en sa maison. Le Bucheron luy monstra donc sa petite loge, où le Loup entra tout incontinent, & s'alla cacher en vn coin. Cependant voyla venir les Chasseurs, qui demanderent au Bucheron s'il n'auoit point veu le Loup. Il leur répondit que nenny, &

Digitized by Google

toutesfois leur faiſant ſigne de la main, il leur monſtra l'endroit où il eſtoit caché; mais eux ne l'y trouuant pas, s'en allerent incontinent. Le Loup ſortit en meſme temps du logis, ſans rien dire au Bucheron, qui le blâma de cette inciuilité, luy reprochant qu'il luy auoit ſauué la vie, & que neantmoins il s'en alloit, & ne l'en remercioit point. Mais le Loup qui l'ouyt, luy répondit de fort bonne grace en ſe retournant; *Hola, mon amy, ie n'aurois eu garde de m'en aller, comme tu dis, ſans te remercier, ſi ta main, tes actions, tes mœurs, & ta vie, euſſent eſté ſemblables à tes paroles.*

Digitized by Google

Discours sur la cinquantiéme Fable.

LA cinquantiéme Fable de cét ouurage est toute pleine de iudicieux aduertissemens. Par la fuite du Loup en la Loge du Bucheron, nous sommes aduertis de ne chercher iamais nostre Asyle dans les maisons suspectes. Car il se trouue peu de gens qui ayent assez de Vertu, pour nous garder le droict d'Hospitalité contre leur interest propre. Ce Droict pourtant doit bien estre inuiolablement obserué, puis que les Anciens l'auoient en si grande recommandation, qu'ils tenoient pour Infame, & condamnoient à vne grosse amende quiconque le violoit, en la personne de celuy qu'ils refusoient d'auoir pour Hoste; Aujourd'huy mesme cette loüable coustume de loger les Passans, & les autres Estrangers, passe chez les Turcs pour vne de leurs plus hautes vertus. Ils ont pour cet effet quantité d'Hospitaux d'ancienne fondation, & quelques-vns desquels ont à ce que l'on estime plus de soixante mille ducats de rente. A quoy j'adjouste que leur Charité s'étend mesme iusques aux Bestes, ausquelles ils donnent le couuert & la nourriture, quand elles sont vieilles; coustume qui se pratique en-

Digitized by Google

core en quelques Contrées des Indes Orientales. Ce que ie ne me represente iamais que ie ne m'étonne de quelques Princes, qui ont peché lâchement contre l'obseruation de ce Droict sacré. Témoin Prusias, Roy de Bythinie, qui voulut rendre Annibal aux Romains, contre la parole qu'il luy auoit donnée, sur le simple commandemét qu'il en receut de la part du Senat. La mesme chose est arriuée en plusieurs Histoires, & particulierement en celle de Massinissa, qui viola non seulement l'Hospitalité, mais encore les Loix du Mariage, en la personne de Sophonisbe, qui auoit parole de luy d'vne entiere amour, & d'vne parfaite asseurance de sa vie. Or quoy que les exemples de Perfidie soient ordinaires en cette occasion; si est-ce qu'il s'est rencontré des personnes assez genereuses pour garder leur foy, au hazard de la puissance ennemie, voire mesme d'vn deshonneur tout éuident, comme il arriua n'aguere en vn meurtre que fist dans Tolede vn Gentilhomme inconnu. Celuy-cy courant fortune d'estre pris, à cause de la soudaine émotion du Peuple, se ietta dans vne ruë, auprés de celle où estoit arriué le combat, & se lança teste baissée dans la premiere porte qu'il pût rencontrer, où apres auoir monté le degré, & passé par deux ou trois anti-chambres de plein pied, il vint à la fin en celle d'vne Dame, qu'il trouua pour l'heure au lict, à cause de quelque indisposition. Ce pauure homme tout effrayé se ietta d'abord aux pieds de cette personne, & la pria tres instamment de luy sauuer la vie; Ce que la Dame luy ayant accordé, elle luy donna la

Digitized by Google

clef d'vn cabinet pour se cacher dedans, en attendant qu'il peust échapper à la faueur des tenebres. Mais à peine eut-elle enfermé dans cét azyle ce miserable Estranger, qu'elle ouyt des gemissemens dans la basse-court, & vid vn peu apres entrer le corps mort de son fils, qu'on apportoit en la chambre. Elle eut toutesfois tant de vertu, qu'elle garda la parole au meurtrier de son propre fils, quoy qu'elle fust accablée d'vne secrette & démesurée tristesse, & qu'on peust dire d'ailleurs, qu'vne si mauuaise action s'estoit faite de son consentement, pour auoir retiré chez elle l'autheur de ce meurtre. Mais la crainte d'vne éternelle infamie, & le naturel ressentiment de sa perte, ne la sçeurent contraindre à se démentir. Elle attendit donc que l'obscurité de la nuict donnast moyen au Meurtrier de s'échapper de ce lieu, & luy ouurant elle mesme la porte; *Va*, luy dit-elle, *ô miserable, contre qui i'ay plus de haine que contre tous les hommes du monde, iouy à ton aise des fruicts de ma loyauté*. Il se trouue peu d'exemples pareils à celuy-cy, que i'ay bien voulu alleguer pour sa rareté.

Mais retournons à nostre Fable. Par la mégarde des Chasseurs, qui n'apperceurent point les signes de l'infidele Bucheron, nous est monstré combien vainement on trauaille quelquesfois à la ruine des hommes, & qu'ils échappent ordinairemẽt des plus visibles dangers du monde, lors qu'ils sont sous la protection du Ciel. Quant au Bucheron, qui blâme le Loup d'Ingratitude, il nous apprend que telle personne nous a mortellement offensez, qui de-

mande apres des complimens & du retour. Mais cét Animal bien aduiſé luy reproche ſa déloyauté de fort bonne grace, & luy fait comprendre en peu de paroles, qu'il n'eſt point de Trahiſon ſi couuerte, & ſi bien conduite, qu'à la fin le Hazard, ou la Prouidence ne permette qu'elle éclatte. C'eſt ce que nous verifient toutes les Hiſtoirès, ce que l'Experience iournaliere nous monſtre, & ce que la Raiſón nous perſuade viſiblement. Car quelle apparence y auroit il qu'vne méchante action demeuraſt cachée, puis que Dieu a donné pour vne des punitions du Crime, l'execration vniuerſelle des gens de bien.

Fin de la cinquantiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LI.

Du Paon, & du Rossignol.

LE Paon se plaignoit à Iunon, Sœur & Femme de Iupiter, de ce que le Rossignol chantoit doucement; au lieu que pour son regard il estoit mocqué de tous les autres Oyseaux, à cause de sa voix déplaisante. *Mon amy*, luy répondit Iunon, *les Dieux ont differemment partagé les Dons aux Hommes; le Rossignol te surmonte à chanter, & tu le surpasses par la beauté du plumage; Il faut donc que chacun se contente de sa condition.*

Digitized by Google

Discours sur la cinquante & vniéme Fable.

O L'estrange humeur où nous porte nostre Ambition ! Elle nous inspire à tout moment de nouueaux desirs de nous plaindre, & ne peut souffrir que nous soyons iamais contens de nostre Fortune. Ce Vice si ordinaire aux hommes nous est ingenieusement representé par vn plaisant Apologue, que ie suis d'auis de rapporter icy, pour la conformité qu'il me semble auoir auec la Fable de nostre Autheur. Vn Cousteau se voulut faire vn Manche luy-mesme; sans attendre, comme ses Compagnons, que son rang fut venu. Pour cet effet, il s'en alla dans vn Bois, où il en coupa plusieurs de toutes sortes, sans qu'il s'en trouuât vn seul qui l'accommodast. Mais le pire fut qu'à force de trauailler il s'ébrécha en diuers endroits, & que pensant se refaire; il s'alla frotter à vne pierre à aiguiser, où il se consuma de moitié. Il eût pourtant vn Manche à la fin, lors qu'il n'en auoit plus besoin; au lieu que s'il se fut contenté de celuy qui luy pouuoit écheoir, il fût demeuré en son entier.

Mais pour passer de cét Apologue à celuy de nostre Autheur, disons que ce n'est pas assez à quelques-vns d'estre abondamment partagez des Dons de la Naissance, & de la Fortune;

Digitized by Google

Il faut qu'ils se plaignent de ne les posseder pas tous ensemble, & que là dessus ils accusent le Ciel d'Injustice, comme si le grand Distributeur des choses ne sçauoit point aussi bien qu'eux ce qui leur est propre; & comme si ce n'estoit pas assez à chacun de joüer le roole qui luy est ordonné sur le Theatre du Monde. Ces Importuns ne tombent-ils point dans l'imprudence du Paon, qui se plaint de n'auoir pas le chant du Rossignol; & ne considere point que le don de Beauté seroit capable de rendre heureux vn Animal moins arrogant que luy? Certes, il semble que la sage Nature ait doüé chaque personne de ce qui luy doit écheoir, auec tant de proportion & de justesse, que les qualitez qu'elle n'a point mises en quelqu'vn, y seroient, sans doute mal-séantes, ou mesme elles n'y pourroient estre sans miracle. Ce qui ne sera pas malaisé à croire, si nous considerons que le cours des choses ne peut estre outre-passé que miraculeusement, & que toutes-fois il faudroit de necessité conclure qu'il le seroit, si estant produit de tels parens que nous, & de tels tempperamens; nourris sous tel climat, de telle main, & de telle sorte; si dis-je, les mesmes circonstances y estans obseruées de poinct en poinct, nous n'estions pas ce que nous sommes. Or ne croy-je pas qu'aucun homme raisonnable voulust contre-dire cette verité: autrement il faudroit aduoüer que l'estat de maintenant ne pourroit pas estre appellé naturel; ce qui seroit vn miracle aussi bien que le reste.

Voyez donc ie vous prie l'extrauagante plainte de ceux qui voudroient auoir part à toutes les

Digitized by Google

bonnes qualitez des autres. Ils sont fâchez de ce que Dieu ne fait pas vn miracle pour eux seuls, & dequoy la nature ne se détraque point de son cours ordinaire en leur faueur. Ie me souuiens à ce propos d'auoir ouy vne excellente Imagination de Socrate, quand il discouroit du partage de la Nature. Tout le monde, disoit-il, est si bien assorty de ce qu'il luy faut pendant le cours de cette vie, que si nous auions mis ensemble nos bonnes & nos mauuaises fortunes, afin de refaire le partage plus à propos, apres auoir tout veu & tout consideré, nous rapporterions chacun nos biens & nos maux au logis; ne jugeant rien de plus sortable à nostre personne, que ce que la Naissance ou le Destin nous auroit enuoyé. I'ay honte qu'vn Payen se soit contenté iusques-là de la Prouidence du Ciel, & qu'on entende tous les jours parmy nous ces paroles pleines d'impatience. Mon Dieu! que n'ay-je autant d'esprit que mon Compagnon! que n'ay-je aussi bonne mine que celuy-cy! que ne dansé-je aussi bien que celuy-là! Paroles importunes & ennuyeuses.

A ce Vice est opposée vne pire extremité, à sçauoir, de blâmer incessamment les imperfections des autres, defaut qui est certes beaucoup moins supportable que le premier. Car, de grace, croyons nous que le Stupide & le Contrefaict soit de tout poinct mal-traitté de la Nature, & qu'elle ne luy ait pas donné de quoy se satisfaire? Certes, si elle nous a esté bonne Mere, nous auons tort de penser qu'elle leur ait esté Marastre. En vertu de quoy serions-nous si bien auec elle, que nous eussions des Priuileges

Digitized by Google

qu'ils n'ont pas? N'est-elle point juste & raisonnable Dispensatrice; & pour le dire en vn mot, n'est-elle pas également Nature à tout le Monde? Cela est tellement vray, que si l'on préd la peine d'examiner les defaux de ceux qui sont apparemment defectueux, pour faire le contre-poids de leurs imperfections, l'on ne s'y trompera guere, ce me semble. Car il se void d'ordinaire, qu'vn Homme extrémement laid, sera doüé d'vn Esprit excellent, & s'il est Stupide, ou hydeux tout ensemble, il aura vne tranquillité d'humeur, preferable à tous les agréemens du monde. Ce que les Poëtes nous ont tres-bien representé dans la Fable de Tyresias, auquel ils feignent que Iupiter redoubla la clarté de l'Ame, à mesme temps que Iunon luy osta celle des yeux. De maniere que non seulement son defaut luy fut aduantageux, mais encore tres-honorable, pource qu'il connoissoit l'aduenir & le passé, tenant en cela de la Nature Diuine, au lieu qu'il ne tenoit auparauant que de l'humaine. Par où il nous est enseigné, que la diuision des Biens est faite auec beaucoup d'égalité, & que la Nature recompense vn defaut par vn autre aduantage plus considerable; Ce qui doit asseurémét obliger les Hommes, non seulement à ne point mépriser ceux qui semblent Imparfaits, mais encore à estre contens de leur condition, & à remercier Dieu des biens qu'ils possedent, au lieu de se plaindre de ceux qu'ils n'ont pas.

Fin de la cinquante & vniéme Fable.

Digitized by Google

52. DE L'OYSELEUR ET DU MERLE.

Digitized by Google

FABLE LII.

De l'Oyseleur, & du Merle.

LE Merle ayant apperceu de loin vn Oyseleur, qui auoit tendu ses rets, pour prendre des Oyseaux; *Que fais-tu là?* luy demanda-t'il? *Ie bastis vne Ville*, luy répondit l'Oyseleur; & en mesme temps s'en allant vn peu plus loin, il se cacha. Cependant le Merle adjoûtant foy à ses paroles, s'approcha de la mangeaille qui estoit auprés des rets. L'Oyseleur accourut à l'heure mesme; & le pauure Merle bien étonné de se voir entre ses mains; *O homme*, luy dit-il, *si tu bastis toûjours de sembla-*

Digitized by Google

bles Villes, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.

Remarque sur la cinquante-deuxiéme Fable.

PAR les paroles de cét Animal captif, nous apprenons que la bonne Foy est entierement requise à l'accroissement des Republiques. Numa-Pompilius le voulut ainsi donner à connoistre par le premier Temple qu'il fit bâtir à Rome, qui fut celuy de la Fidelité, & du Dieu *Terminus* Conseruateur de la Paix, & de la Iustice, comme s'il eût voulu dire.

Qu'en moissonnant ses Champs, il se faut retrancher,
Et qu'aux Bornes d'autruy l'on ne doit point toucher.

Les Anciens representoient la bonne Foy par la Figure Hieroglyphique de deux mains iointes ensemble; & faisoient iurer les Magistrats par le Dieu *Fidius*, par eux appellé Conseruateur de la Foy publique, sans laquelle ils ne croyoiét pas que les Estats peussent iamais subsister. Ce qui est tellement vray, que nulle autre proposition ne l'est dauantage, & cela pour beaucoup de raisons. Premierement, pource que la Famille estant vne Communauté com-

Digitized by Google

posée de plusieurs personnes, & la Republique vne Communauté composée de beaucoup de Familles, il faut necessairement conclurre que cette espece de Republique sera la meilleure, qui approchera le plus de l'ordre & de la liaison d'vne Famille, c'est à dire, celle dont les habitans se garderont plus de foy & de sincerité les vns aux autres. Car qu'est-ce autre chose ressembler à l'vnion d'vne Famille, si ce n'est s'entr'aymer cordialement, & auec franchise, plustost comme freres, que comme Citoyens d'vne mesme Ville? D'ailleurs, selon la maxime des Philosophes, vne chose est maintenuë par les mesmes causes dont elle est produite, puis que la conseruation est vne maniere de seconde production; Or le commencement ou la source des Republiques, c'est la sincerité, d'autant que toutes les fois que deux ou trois ménages s'assemblent en mesme lieu, & en mesme façon de viure, il faut que ce soit, pource qu'ils se fient les vns aux autres, & qu'ils n'ont pas mauuaise opinion de ceux auec qui ils entrent en societé? autrement ils se fuïroient comme Ennemis, au lieu de se rechercher comme Freres. Tellement que plus cette Probité aura de force, plus la Republique s'augmentera; Et partant le Merle d'Esope auoit raison de dire à l'Oyseleur, *qu'il n'auroit guere de Citoyens, s'il faisoit bastir vne Ville pleine de pieges.*

Fin de la cinquante-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LIII.

Du Cerf, & du Cheual.

LE Cheual faisoit la guerre au Cerf, qui plus agile que luy au combat, le fit sortir de ses pasturages. Le pauure Cheual ainsi repoussé, implora le secours de l'Homme, qui luy montant dessus, partit aussitost, & assaillit rudement le Cerf. Le Vaincu fut alors Victorieux, bien que toutesfois cela n'ait peû empécher depuis qu'il n'ait esté destiné pour seruir toûjours à l'homme, qu'il porte sur son dos, & qui luy met vn frein à la bouche.

Digitized by Google

Discours sur la cinquante-troisiéme Fable.

L'ON peut appliquer à cette Fable deux belles Allegories, l'vne Politique, & l'autre Morale; comme de dire que le Riche deuenu Pauure, se rend tellement Esclaue des Biens du monde, qu'il est éperonné d'vne perpetuelle Auarice, retenu par la bride de la Chicheté, interdit de la possession d'vne chose qui luy appartient, & reduit enfin au mesme destin de ce Cheual, qui reçoit bien le plaisir de voir abbatu son Ennemy; mais il y perd la Liberté, & trouue que toute sa victoire se tourne au profit de celuy qui le monte. L'autre espece d'application que cette Fable peut receuoir est Politique, & nous apprend que plusieurs Estats ont esté souuent mis en subjection, pour auoir demãdé secours à quelque puissant Voisin, contre vn ancien & dangereux Ennemy. Cela se verifie par l'exemple de quelques grãdes Monarchies, qui n'ont pris leur accroissement que d'auoir esté appellées au secours des querellans. Ie n'allegueray que la plus moderne, à sçauoir celle des Ottomans, qui ont osté la Natholie à tous les Princes, qui la pensoient partager entr'eux; puis que passans le détroit de l'Hellespont, à la sollicitation d'Andronic, afin de le secourir contre son fils, ils ont bien fait par leurs ruses, & par leur adresse, qu'ils ont dépoüillé

Digitized by Google

de l'Empire de l'Europe toute la race des Paleologues.

Ce n'eſt donc pas eſtre bien conſeillé, que de mandier le ſecours d'vn puiſſant Prince, & particulierement lors que les Eſtats de celuy qui le requiert ſont à ſa bien-ſeance ; ſi ce n'eſt qu'on le tienne de long-temps pour ſi Vertueux, ou qu'on ait éprouué ſi peu de nouueaux deſſeins en la Nation dont il eſt Chef, que l'on puiſſe apparemment prendre là deſſus vne iuſte & parfaite confiance. Par exemple, il n'y a pas long-temps que pour ſecourir le Duc de Mantoüe en ſon extréme neceſſité, noſtre inuincible LOVIS a fait paſſer quantité de troupes, auſquelles il n'eſtoit pas difficile de ſe ſaiſir des plus importantes places de ce Prince, qui toutesfois n'en a iamais eu le moindre ſoupçon, & s'eſt entierement fié en noſtre ſecours, tant pour eſtre bien aſſeuré de la parfaite Generoſité de noſtre grand Roy, que pour auoir, s'il faut ainſi dire, humé auec la nourriture, l'air & l'affection de la France. Ce n'eſt donc pas Imprudence en pareille occaſion, de ſe fier au ſecours de ſon Voiſin. Mais d'en venir là ſans quelque ſujet extraordinaire, c'eſt acquerir deux Ennemis au lieu d'vn ; & attirer le Loup dans ſon Bercail, pour ſe faire manger à luy. Que s'il eſt bon ou mauuais de ſe conſeruer par cét autre moyen, qui eſt de tenir les deux Puiſſances en jalouſie, & noüer vne intelligence tantoſt auec l'vne & tantoſt auec l'autre, c'eſt dequoy ie laiſſe la deciſion aux Politiques, & ſuis d'aduis cependant de paſſer à la Fable ſuiuante.

Fin de la cinquante-troiſiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LIV.

De l'Asne, & du Lion.

LE Coq paissoit vn iour auec l'Asne, que le Lion attaqua ; mais il s'enfuit bien viste, pource qu'il ouït le chant du Coq, qu'il abhorre naturellement. L'Asne cependant s'alla imaginer que c'estoit à cause de luy qu'il fuïoit; & persuadé par cette bonne opinion de soy-mesme, se mit à courir apres; Mais comme il l'eust poursuiuy si loin, que le Lion ne deuoit plus craindre le chant du Coq, ne pouuant l'ouyr; cét Ennemy, qui fuïoit n'aguere, retourna sur ses pas, & le deuora. *Miserable & insensé*

Digitized by Google

que ie suis! s'écria l'Asne, auant que de mourir, *à quel propos ay-ie voulu faire le vaillant, & me hazarder à vn combat, moy qui n'ay point pris naissance de parens aguerris?*

Discours sur la cinquante-quatriéme Fable.

IL y a trois choses à remarquer en l'application de cette Fable. La premiere, c'est la crainte que le Lion a du Coq, marque irreprochable que rien n'est si asseuré, ny si accomply de sa nature, qui n'ait son écueil, ou son sujet d'achopement & de honte. Nous ne manquerons pas d'exemples pour confirmer cette verità, si nous representant deuant les yeux les plus excellens hommes des siecles passez, nous sçauons considerer leurs meurs, leur façon de viure, & leurs habitudes. Le grand Caton estoit yurogne, & Cesar adultere; Scipion épousa sa chambriere: Socrate fut vain; Alexandre altier, colere, & yurogne. Aristote sacrifia en public à la Courtisane Hermie: Ciceron manqua de cœur en sa vie, & Seneque en sa mort. Quoy plus? Les Atheniens blâmoient Simonides de parler trop haut. Les Thebains repro-

Digitized by Google

choient à Paniculus qu'il crachoit souuét. Les Laconiens trouuoient mauuais que Lycurgue allast la teste baissée. Les Romains disoient de Scipion, qu'il ronfloit trop en dormant; de Pompée, qu'il ne se grattoit que d'vn doigt : & du plus habile de leurs Empereurs, qu'il portoit mal sa Ceinture. Bref, il n'y a point de si grand Homme dont les Actions n'ayent esté soüillées de quelque tache difforme. Ce que l'ingenieux Esope nous represente accortement par la Fable du Lion, qui estant Roy absolu sur tous les Animaux, comme plus vaillant qu'il est, & plus courageux, reçoit neãtmoins la honte de s'enfuïr, en oyant chanter vn simple Coq.

La seconde chose que ie considere en cette Fable, c'est l'orgueil de l'Asne, qui pour voir fuyr le Lion deuant luy, vient à tel poinct de stupidité, que de croire que ce soit à son occasion. Telle espece d'Orgueil est fort ordinaire à ceux qui viuent familierement auprés de la personne des Princes, ou des gens extrémement qualifiez. Car estans honorez pour la plus grande part, à cause de leurs Seigneurs, ils n'ont pas l'esprit de mettre vne difference entr'eux & leurs liurées; c'est à dire, qu'ils ne sçauent pas adjuger le respect à qui il est deu, mais ils s'enflent hors de raison, comme l'Asne de la Déesse Isis, ou comme celuy de nostre Fable. Ce qui ne procede que d'vne certaine vanité, qui n'est pas moins stupide que ridicule. Pour la mesme raison, tant Alciat qu'Esope, ont fort judicieusement attribué cette Action au grossier Animal d'Arcadie, pour nous donner à entendre qu'vne faute si lourde que celle-cy, ne

Digitized by Google

peut prouenir que d'vne extréme Ignorance. Ce que l'Experience ne nous prouue pas moins bien que l'explication de la Fable, puis que tous les iours nous voyons tomber en pareille presomption la pluspart de ceux qui se picquent, ou d'Esprit, ou de Courage.

Quant à la troisiéme consideration que ie tire de cette Fable, c'est l'extrauagance des Fanfarons ; qui s'éloignant du lieu de leur Azyle, ou par mégarde, ou sous esperance de trouuer vn Ennemy fuyant, ou d'estre separez en leur combat, succombent lâchement sous l'effort de celuy qu'ils ont mal-traitté, & se laissent battre sans deffence. Or de ces gens-là il y en a vne si grande quantité, qu'à peine en trouuera-t'on vn seul qui ne participe de cette humeur. L'on en void tous les iours tant d'exemples, que ie serois querelleux moy mesme de les alleguer, pource que ie choquerois plusieurs Fâcheux, qui s'interessoient dans cette cause. Laissons-les donc iouyr à leur aise de la fausse gloire qu'ils pensent auoir acquise ; & detestant en nostre ame, non seulement cette vaine & trompeuse apparence de Valeur, mais encore toutes disputes & contentions, retournons, comme de coustume, moraliser auec nostre Esope. Voicy quantité d'Oyseaux assemblez, qui se presentent à nous : ce ne doit pas estre, à mon aduis, sans quelque excellente & profitable Allegorie.

Fin de la cinquante-quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

55. DV VAV TOVR ET AVTRES OYSEAVX

Digitized by Google

FABLE LV.

Du Vautour, & des autres Oyseaux.

LE Vautour feignant de vouloir payer sa feste, & solemniser le iour de sa naissance, inuita les petits Oyseaux à vn banquet, où ils se rendirent presque tous. Il leur dit d'abord, qu'ils estoient les bien-venus, & leur fit vn fort bon acueil; mais quand ils furent entrez, il les mit en pieces.

Digitized by Google

Discours sur la cinquante-cinquiéme Fable.

LE Vautour de cette Fable imite la cruauté de certains hommes dénaturez, qui sous l'apparence d'vne courtoisie empruntée, rendent de pernicieux offices aux Innocens, & font mourir quelquesfois ceux qui se fieroient en eux de leur propre vie. La trahison de ces courages felons va iusqu'à ce poinct, qu'il s'en est trouué plusieurs qui se sont seruis d'vn festin, pour empoisonner leurs hostes, violans méchamment le droict d'Hospitalité, qui est la chose du monde la moins violable. Cette perfidie est vne marque visible, non seulement de haine, mais encore de lascheté. Car si c'est vne demonstration de peur, que de faire mourir son Ennemy, quand on a dequoy luy nuire, à cause qu'on témoigne par là de le craindre, en le laissant viure; à plus forte raison deuons-nous imputer à poltronnerie l'action de ceux qui surprennent leurs Ennemis, sous le masque de leurs caresses, puis qu'on peut conclure par là, qu'ils en apprehendent le courroux. Mais ce qu'il y a de pire en cela, & que l'on peut appeller proprement vn crime contre Nature, & insupportable aux gens de bien, c'est l'infame profanation

Digitized by Google

profanation des careſſes & des témoignages d'amitié. Quelle honte, ô bon Dieu, que des hommes créez ſociables par la Nature, & ſuſceptibles de bien-veillãce, ſe ſeruẽt des actions les plus humaines en apparence, pour executer des cruautez inouyes, & les plus tragiques effets de leur vangeance! Quelle abomination de voir que ce noble Animal, à qui l'excellence de ſon eſtre, a fait donner le tiltre de Raiſonnable, inuente tous les iours de nouueaux appas, pour tromper ſes Ennemis, careſſant pluſtoſt ceux qu'il veut perdre, que ceux qu'il ayme veritablement! Certes, les Animaux qui n'ont pas le don de connoiſtre le Bien & le Mal, ſont capables de faire pluſieurs actes de cruauté, & meſme de ſupercherie, bien qu'à n'en point mentir, cela leur arriue peu ſouuent, qu'en l'extremité de la faim, ou de la colere; mais du moins ils ne s'aydent point du bon ſemblant pour la ruine d'autruy, & ne font iamais perir ceux qu'ils haïſſent, en les attirant par de feints embraſſemens, & par des viſages déguiſez; ny encore moins ſeruir de complice à leur vengeance vne amour diſſimulée.

Mais ce n'eſt pas aſſez aux Méchans de s'ayder de leurs artifices accouſtumez, pour aſſaſſiner autruy. Ce n'eſt pas aſſez, dis-je, de faire de beaux ſemblans, d'accoſter, d'embraſſer, & de conuier à la table ceux de qui l'on medite la mort. Pour mieux en oſter la défiance, on met iuſqu'aux baiſers en vſage; Témoin le plus execrable de tous les Hommes, la perfidie duquel oſa bien s'attaquer à

Digitized by Google

IESVS-CHRIST, qui luy representa l'horreur de son crime par ces paroles. *Amy, pourquoy t'en es-tu venu trahir le Fils de l'Homme auec vn baiser?* Or ce ne sont pas seulement les baisers que ces courages malins employent à leurs infames entreprises; Leur Brutalité va quelquesfois jusques-là, qu'ils prennent l'occasion de faire mourir leur partie dans les amoureux accouplemens. Il se trouue mesme des gens qui recherchent pour cela des finesses extraordinaires, & qui font gloire entr'eux d'en inuenter de nouuelles. Pour moy, ie n'ay pas trouué Cardan judicieux en son Liure de la Sagesse, où traittant de la malice Diabolique & humaine, ou pour mieux dire, plus qu'inhumaine, il rapporte sept ou huict inuentions étranges, pour se défaire de ceux qui nous haïssent, ou qui nous deshonorent. Mais c'est dequoy ie ne suis pas d'aduis de parler, pour ne tomber impertinemment dans la mesme faute dont ie le blâme. Il me suffira de dire icy auec horreur vne chose qui n'est que trop connuë, à sçauoir, que plusieurs ont appris l'art d'empoisonner par la senteur d'vn bouquet, rendant par ce moyen coupables de la mort d'autruy les fleurs, qu'on peut appeller d'ailleurs les plus innocentes de toutes les Creatures. Mais diray-je, sans que les cheueux me herissent sur la teste, que parmy les hommes il s'en est trouué de si execrables, que de se vouloir seruir de la saincte Hostie, pour donner la mort à leurs Ennemis, à mesme temps que Dieu se donnoit à eux pour viuifier leur Ame? Il me

Digitized by Google

ſemble auoir leu dans les Hiſtoires de Naples, le conte de cette effroyable action, dont il eſt meilleur de ſe taire, que d'en parler dauantage. Sortons en doncques bien viſte, & voyons vne autre ſorte de ruze au Lion, par laquelle il deſire attraper les Animaux ſes inferieurs.

Fin de la cinquante-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

56. DV LION ET DV RENARD.

Digitized by Google

FABLE LVI.

Du Lion, & du Renard.

LE Lió deuint malade vne fois, & fut visité de toutes les autres Bestes, horsmis du Renard. Il luy enuoya dóc vn Messager, auec vne lettre, par laquelle il l'aduisoit, qu'il l'obligeroit extrémement de le venir voir, & que sa presẽce seule luy seroit plus agreable, que celle de tous les autres. Il adjoustoit à cela, *Qu'il ne deuoit point entrer en défiãce de luy, qu'ils auoient esté bõs amis de tout tẽps, & que pour ce sujet il desiroit fort de l'entretenir*; outre qu'il n'y auoit point d'apparence, qu'estant malade dans vn

Digitized by Google

lict, il luy pût faire aucun mal, quand mesme il en auroit la volonté, qu'il n'auoit pas neantmoins. A tous ces termes de compliment, le Renard ne fit point d'autre réponse, sinon qu'il luy souhaittoit vn recouurement de santé, & que pour cét effet, il prieroit les Dieux immortels; Mais que pour le demeurant, il luy estoit impossible de l'aller trouuer; *Pource*, disoit-il, *que ie ne puis voir qu'à regret les traces des animaux qui t'ont visité; Car il ne s'y en remarque pas vne qui soit tournée en arriere, & qui ne regarde ta Cauerne. Ce qui me fait croire que plusieurs Bestes y sont voirement entrées; mais ie ne sçay si elles en sont sorties.*

Digitized by Google

Discours sur la cinquante-sixiéme Fable.

CET Animal, qui est toûjours trauaillé de la fiévre, ne la peut surmonter aujourd'huy. Il faut qu'il cede pour cette fois à sa violence, & qu'il demeure arresté dans sa Cauerne. C'est là que les autres Bestes le vont visiter, afin de le consoler en sa langueur. Mais leurs consolations ne sont que trop charitables, & la franchise en est extraordinaire, puis que pour le soulager ils y vont laisser la vie, & qu'ils se rendent eux-mesmes la Medecine de son mal. Il n'y a que le seul Renard de sage: il n'y a que luy de judicieux. Le superbe Roy des Animaux trouue mauuais qu'il ne le vienne point voir, & le conuie à cela courtoisement; mais luy s'excuse fort à propos sur la trace des autres bestes, nous enseignant à tenir toûjours en haleine nostre conjecture, en matiere d'occasions suspectes de tromperie. Or dautant que cela dépend de la Prudence, & que cette Vertu n'a pas toûjours des regles certaines, joint que dans les diuisions de la Morale, on ne peut donner des Instructions pour ce qui est d'examiner les Fourberies; il me semble que pour les éuiter, il doit suffire à l'Homme bien aduisé, de prendre soigneusement garde aux actions de ceux

Digitized by Google

qu'il soupçonne, y procedant de telle sorte qu'à la maniere du Renard, il s'embarrasse auec eux le moins qu'il pourra, principalement en visites, & en complimens.

Mais le malheur est, qu'il n'est point d'Animal si ruzé ; qui ne trouue bien souuent son Maistre en matiere de Fourberie. Le Renard mesme, qui se garantit icy de la malice du Lion, ne pût s'échapper ailleurs de la malice du Coq, comme il se void dans cette autre Fable, rapportée par Guichardin en ses heures de Recreation. Le Chien & le Coq, dit-il, entreprirent vn voyage ensemble. Le soir venu, le Coq se juscha sur le haut d'vn Arbre, & le Chien au pied. Mais à quelque temps de là, s'estant mis à chanter à son accoustumée, il attira le Renard, qui luy dit d'abord, que s'il vouloit descendre, il luy apprendroit vne fort belle Chanson. Le Coq à l'heure mesme se doutant bien de la tromperie ; Ie m'y en vay, luy répondit-il ; mais éueille vn peu mon Compagnon, qui dort là bas, afin qu'il l'apprenne aussi. Le Renard bien-aise, pensant que ce fut encore vn Coq, éueilla le Chien, qui se ietta sur luy tout aussi-tost, & le mit au bout de ses finesses.

Fin de la cinquante-sixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

57. DE LASNE. MALADE. ET. DES. LOVPS.

Digitized by Google

FABLE LVII.

De l'Asne malade, & des Loups.

L'Asne estoit malade en son lict, & le bruit couroit par tout qu'il mourroit bien-tost. Alors les Loups & les Chiens l'estans allé visiter, & voyant son fils à trauers la fente de la porte; *Comment se porte ton Pere?* luy demanderent-ils; *Mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Asnon.*

Digitized by Google

Remarque sur la cinquante-septiéme Fable.

LA courte & sage réponse de l'Asnon, dément tellement sa nature, que ie doute si vn subtil & auisé Philosophe pourroit auoir plus iudicieusement parlé. Car il sçeut tres-bien témoigner aux Ennemis de son Pere, qu'il connoissoit leur intention, & qu'il penetroit iusqués au fonds de leur ame. Il eut donc grande raison de s'en défier, puis qu'il arriue souuent par la corruptiō du siecle, que mesme entre Amis la Fidelité ne laisse pas d'estre suspecte. Tellement qu'il ne faut pas toûjours rejetter ce Conseil que donne Hesiode dans Plutarque.

Prends le gage, ou l'escrit, mesme des gens de bien.

Mais dautant que cette Fable d'Esope approche fort du sujet de la precedente, & qu'elle contient par consequent les mesmes Instructions, il seroit hors de propos, ce me semble, que ie m'arrestasse à la moraliser.

Fin de la cinquante-septiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

 DV CHEVREAV ET DV LOVP

Digitized by Google

FABLE LVIII.

Du Chévreau, & du Loup.

LE Chévreau voyant d'vne feneſtre paſſer le Loup, ſe mocquoit de luy, & oſoit bien le pourſuiure à force d'outrages. Mais le Loup, ſans s'émouuoir autrement; *Méchant*, luy dit-il, *ce n'eſt point toy qui m'injuries, mais bien l'aduantage du lieu, qui te fait ainſi parler.*

Digitized by Google

Discours sur la cinquante huictiéme Fable.

VOicy vn exemple du peu de generosité d'vn foible Animal, comparable à la coustume des Femmes & des Poltrons, qui ont recours aux injures & aux poüilles mesmes, quand ils sont en lieu de seureté; mais s'ils se trouuent quelquesfois en pleine campagne, ils oublient alors le langage de leur colere, & ne s'abandonnent plus qu'aux prieres & aux supplications. Tel se pouuoit dire cét ancien Aristogiton, qui dans ses Discours ordinaires estoit aussi fanfaron que le Trason de Terence; mais si lâche de cœur, qu'il se pasmoit au moindre bruit de quelque Trompette; Et tel encore ce Lycus, qui n'oyoit iamais parler d'Hercule, qu'il ne tombast comme demy mort. Cela procede, à mon aduis, de ce que leur temperament estant tout à fait timide, ils ne regardent d'abord qu'à leur seureté, pource qu'ils ne se proposent iamais la crainte des perils. Comme ils se voyent donc la force à la main, à cause de ceux qui les assistent, ou dans vn enclos de murailles capable de les deffendre, ils repriment tout à coup leurs ordinaires apprehensions, & ne songent pour cette heure-là qu'à se vanger. Car quoy qu'extrémement portez à la timidité, ils ne sont pas toutesfois dépourueus de l'a-

mour

mour de la Vengeance, qui est plus ordinaire à ces Ames basses, qu'aux genereuses. Il faut donc que pour se contenter ils se vengent, & qu'ils cherchent pour cét effet le moyen le plus sortable à leur méchant naturel. Ils ne prennent pas celuy des coups, dautant qu'ils n'ayment point à frapper, & que c'est vne chose extraordinaire à leur humeur, quand mesme elle seroit à leur aduantage. Car ils haïssent extrémement toute effusion de sang, & ne se resoluent pas souuent à vn assassinat, à cause qu'il faut auoir quelque espece de courage pour l'executer. Quelle est donc la voye qui leur reste pour se vanger de leur Ennemy? C'est asseurément celle des injures & des reproches. Voilà le moyen dont ils se seruent pour satisfaire à leur animosité, qui n'est toutesfois pas moindre interieurement, que celle des autres hommes. Mais elle a les bras liez : pource qu'estant logée en des corps foibles & timides, elle ne peut s'en ayder, pour mettre en execution ses mauuais desseins. Ainsi, bien que cette Engeance de Poltrons soit toute embrasée de haine, elle ne laisse pas toutesfois d'estre glacée de crainte; Que si elle modere en quelque façon les témoignages de son ressentiment, ce n'est point par vn effet de Vertu, mais par vne violence qui naist de la peur. Voilà donc le moyen & la cause d'ou procede la coustume des peureux, d'injurier quand ils sont en seureté.

Il y en a encore vne autre qui n'est pas moindre, à sçauoir la passion d'acquerir de la loüange, qui leur est commune auec les Vaillans, mais qui agit plus foiblement, & plus

Digitized by Google

vicieusement en eux. Ils en sont doncques touchez à la maniere des autres hommes, & n'ayât pas assez de force pour en venir aux effets, qui sont les vrays moyens de s'acquerir de l'estime, ils s'aydent pour cela des paroles, esperant d'éblouyr les Esprits foibles, & de se debiter pour Hardis par la seule inuention des injures. C'est cela mesme qui les rend quereleux en compagnie, pource qu'ils veulent imprimer vne opinion de leur fierté, & preuenir les Esprits des hommes auec le son des paroles hardies; ce qu'ils ne font neantmoins que lors qu'ils se voyent en estat d'estre empeschez, ou separez, si d'aduâture des outrages il en faloit venir aux mains. Cependant les grands courages, qui reconnoissent parfaitement les défauts de ces Ames foibles, ne daignent s'en émouuoir, à cause que le mépris qu'ils font de si lâches Ennemis, est vn frein à leur ressentiment. Que s'ils leur répondent, c'est en termes pleins de froideur, sans se laisser emporter à la passion; Ce que remarque fort bien Esope dans la repartie du Loup: Car il ne luy fait point repousser les outrages par les outrages, mais l'introduit seulement auec vne voix posée, tançant ses Ennemis de l'asseurance qu'ils ont dans l'enclos de leurs murailles. Ce qui doit de plus en plus conuier les vrais Vaillans à demeurer dans la Moderation, & faire plustost parler leurs actions, que leurs injures.

Fin de la cinquante-huictiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LIX.

Du Lion, & de l'Homme.

LE Lion & l'Homme voyageoient ensemble, & comme ils deuisoient en passant chemin, c'estoit à qui se priseroit dauantage. Voila cependant qu'ils rencontrerent certaines colomnes de marbre, & vn pied-estail, où se voyoit en relief vn Homme qui étouffoit vn Lion. Alors l'Homme se tournant vers son compagnon; *Asseurément*, luy dit-il, *tu peux bien voir par cecy, que les Hommes sont beaucoup plus forts que les Lions, & que toutes les autres Bestes. Cela n'est pas mal imaginé*, luy ré-

Digitized by Google

pondit le Lion ; *Mais ſi les Lions auoient des Sculpteurs & des Peintres, comme les Hommes en ont, tu verrois en peinture & en marbre beaucoup plús d'Hommes étouffez par des Lions, que tu ne verrois de Lions étouffez par des Hommes.*

Diſcours ſur la cinquante-neufuiéme Fable.

L'Allegorie de cette cinquante-neufuiéme Fable, va ce me ſemble, à reprendre la vanité des Sculptures, & particulierement de celles qui contiennent plus de flaterie que de verité. Ce qui arriue, certes, ſi ſouuent parmy les Hommes, qu'en voyant ces ſuperbes marques de noſtre Orgueil, l'on peut demander auec beaucoup de raiſon, pour combien d'argẽt on a corrompu les Artiſans qui les ont eleuées ? Or ce que ie dis des Sculpteurs, il le faut auſſi entendre des Poëtes ; comme encore des Peintres, & de tous ceux à qui l'on commet le ſoin de l'Eternité des Actions. Bon Dieu que d'Actions Chimeriques, que de Vertus imaginaires, & que de fauſſes marques ſe voyent Pom-

peusement étalées dans les Poëmes des vns, & dans les Peintures des autres! Dequoy toutes-fois on ne s'étonnera pas beaucoup, si l'on considere auec le Poëte.

Qu'à tels Ouuriers, pour se faire priser,
Il est permis de tout oser.

Mais ce ne sont pas tant seulement ces gens-là que la corruption du siecle a gagnez, pour mentir, ou pour amplifier les veritez. Les Historiens mesmes, qui font profession d'vne entiere foy, flatent presque toûjours les Grands, ou les personnes qui leur sont amies, soit pour l'esperance du gain, soit par vne maniere de complaisance lâche & seruile. Ce qui est tellement vray; qu'à peine parmy tant de milliers de Croniques, s'en trouuera t'il vne seule où l'Imposture n'ait autant de part que la Verité. Cela se peut verifier aisément par le discord que les Historiens ont les vns contre les autres; ce qui est vne marque infaillible de Mensonge Car toute Verité estant vne, & par tout semblable à soy-mesme; il faut necessairement qu'en vne Question de faict, de deux diuerses opinions il y en ait toûjours vne de fausse, & que bien souuent toutes les deux le soient ensemble.

D'ailleurs, ceux qui écriuent l'Histoire, le font, ou du temps mesme des éuenemens qu'ils representent, ou apres. Si c'est du temps mesme, ils sont, ou Amis, ou Ennemis, ou Indifferens aux Roys & aux Peuples, dons ils font mention. Estans amis, ils nous seront quant & quant suspects de complaisance, & feront plustost des discours Panegyriques, que de veritables Relations. C'est ainsi que l'Historien

Digitized by Google

Tite-Liue, louë perpetuellement les Romains en tout son Ouurage, si ce n'est de hazard, quand leurs fautes sont trop visibles, pour les taire; Encore s'étudie-t'il alors à les pallier auec tant d'art, qu'il est aisé de connoistre que la pure Flaterie parle dans ses escrits. Que s'il trouue vne occasion de faire compa-raison du peuple Romain auec vn autre, il luy cede à l'instant la préeminence, & s'étend si bien là dessus, qu'oubliant presque son métier d'Historien, il semble s'estre persuadé qu'il est Orateur. Ie n'en veux point d'autre preuue que l'Histoire de Papirius, qui viuoit au temps du grand Alexàndre. Il fait vne disgression sur la Fortune de cét excellent Homme, & con-clud, que si de hazard il eut tourné ses armes contre les Romains, ceux qui viuoient pour lors dans la Republique, & nommément Papi-rius Cursor, eussent esté capables d'arrester ses conquestes, & de mettre vn obstacle à la pros-perité de ses Armes. Ce qui est, à mon aduis, si plein d'extrauagance, & de flaterie, que les Romains dont il parle n'auroient peû se l'ima-giner. En effet, Plutarque au Traicté qu'il a fait de leur Fortune, compare plustost Alexan-dre à vn Foudre, ou à vn Tourbillon, qu'à tou-te autre chose; & conclud, qu'il n'y eut iamais de si impetueuses conquestes que les siennes. Tellement que de luy opposer vn petit Papi-rius, ou quelques autres Capitaines de ce téps-là, c'est non seulement oster à la Fortune du Macedonien tout le pouuoir qu'elle a d'ordi-naire dans les combats; mais aussi c'est beau-coup déroger à sa Vertu.

Digitized by Google

La mesme consequence que l'on tire, pour rendre l'Histoire suspecte de Flatterie, quand on parle de ses Amis, ou de sa Nation, la peut aussi faire accuser de malignité, quand on met en jeu les Ennemis de sa patrie, ou mesme les siens propres. Car il est fort mal aisé qu'vn homme ne donne à son ancre la teinture de ses passions, & ne transmette à son ouurage les maladies dont il est entaché; tout de mesme qu'en la conception, les enfans retiennent toûjours quelque chose de l'indisposition de leurs Peres, dont les maladies leur sont comme hereditaires. Il eut esté donc bien difficile à vn Grec d'écrire à l'aduantage des Perses, quand Xerxes couurit de Vaisseaux tout l'Hellespont, & mit des Riuieres à sec par le grand nombre de ses Soldats. Pour cette mesme raison l'on pouuoit à fort bõ droict soupçonner la foy des Romains, lors qu'ils venoient à traitter de la Vertu des Carthaginois, ou de celle des Thebains, quand ils mettoient par écrit les guerres continuelles qu'ils auoient contre la Republique d'Athenes; D'où l'on peut inferer, que soit qu'vn Historien écriue en faueur d'vn Amy, ou bien au desaduantage d'vn Ennemy, il est presque impossible qu'il ne se rende suspect d'infidelité, à cause de l'interest de sa passion. Il faut donc, s'il veut dire le vray, qu'il s'adonne à raconter des choses indifferentes; Et en ce cas-là, outre qu'il peut estre mal aduerty, on luy demandera toûjours de qui il tient ces memoires, & trouuera-t'on à la fin, qu'ils viennent ordinairement de personnes amies ou ennemies: veu que les indifferentes ne se peineroient pas beaucoup pour

Digitized by Google

s'en instruire. La mesme chose se peut encore dire de ceux qui prennent le soin de publier les Histoires aduenuës auant leur naissance. Car ils les puisent dans les memoires écrits de ce temps-là mesme auquel elles sont arriuées, ou pour le moins ils les prennent dans des Liures qui en sont tirez. Tellement qu'ils se rendent suspects de Mensonge, à cause que leurs Originaux en sont soupçonnez aussi; Et voylà comment il est mal-aisé d'auoir vne Histoire toute pure, & qui ne contienne que des succés veritables. D'ailleurs, les gens de haute condition, comme les Souuerains, & ceux qui en approchent, entretiennent d'ordinaire des Historiens à gages, qui pour leur interest propre sont comme obligez de loüer hautement les mediocres Vertus de leurs Maistres, & taire, ou pallier leurs defauts. Car ils se croiroient coupables d'Ingratitude, s'ils ne donnoient de la gloire à celuy qui leur donne du pain, & s'ils ne faisoient suruiure à la mort le nom de ceux qui maintiennent le repos de leur vie. Quant aux hommes de moindre qualité, mais qui ont assez d'ambition, pour souhaiter de viure dans vne Histoire, il n'est pas incompatible qu'ils ne corrompent les Escriuains mercenaires, pour se faire vendre bien cherement quatre lignes de loüange; Que si quelques-vns d'entr'eux ne le font, la faute en est à leur auarice, & non pas à leur moderation, en matiere de vaine gloire. Mais au lieu de m'amuser au long recit d'vne chose qui n'est que trop commune à la Cour de tous les grands Princes, il me suffira de redire les paroles de nostre Autheur; que si les Lions

auoient des Graueurs & des Sculpteurs, comme les Hommes en ont, l'on en verroit plusieurs en peinture que ces Animaux farouches égorgeroient, c'est à dire, qu'il y a quantité de vaillans Guerriers, à qui, si l'Histoire auoit esté iuste, elle auroit donné des loüanges immortelles; ou, pour le prendre en vn autre sens, qui aboutit neantmoins à celuy-cy, cela signifie que la Corruption est si grande parmy ceux qui distribuent la Reputation, que les Bestes mesmes pourroiét esperer des honneurs excellens, si elles auoient l'Ambition de seduire les Historiens peu fideles.

Fin de la cinquante-neufuiéme Fable.

Digitized by Google

60. DE LA PUCE ET DE LHOMME ...

Digitized by Google

FABLE LX.

De la Puce, & de l'Homme.

VN Homme ſe ſentant mordre par vne Puce; *Qu'eſt-ce qui me picque icy*, dit-il, & la prit en meſme temps. Elle voulut s'excuſer alors, alleguant qu'elle eſtoit de ce gére d'animaux que la Nature auoit deſtinez à viure comme elle; Surquoy le priant tres-inſtamment de la laiſſer, puis qu'auſſi-bien elle ne pouuoit luy faire beaucoup de mal. *Tu t'abuſes*, luy répondit l'Homme en ſoûriant; *& c'eſt pour cela meſme que i'ay ſujet de te vouloir tuer, pource qu'il ne faut offencer perſonne, ny peu, ny prou.*

Digitized by Google

Discours sur la soixantiéme Fable.

C'Est vne mauuaise excuse pour les Méchans, que d'alleguer leur foiblesse, quand ils se veulent garantir de la iuste punition de leurs fautes. Ce n'est pas vne raison capable, ny de les iustifier, ny encore moins de les faire declarer absous de la malice qu'ils couuent secrettement. Car pour ne meriter point de pardon, c'est assez qu'on ait donné des marques d'vne pernicieuse volonté, quand mesme elle ne seroit pas suiuie d'vn mal extraordinairement grand, ou qui auroit esté diuerty par quelque accident inopiné. Toute la raison que ie puis alleguer de cela, c'est que la faute consistant en la seule volonté, il semble qu'elle ne soit pas moindre aux Foibles qu'aux Puissans, & que pour la mesme raison ils ne soiẽt pas aussi moins dignes de punition que les autres. Au contraire, on pourroit dire que cette circonstance aggraue leur peché, puis qu'estans de leur nature incapables de nuire, & par consequent moins poussez à cela par la violence de leur Sang, ou par la force de leur Complexion, il n'est pas hors d'aparence qu'ils n'ayent vne plus maligne volonté que les autres, & qu'ils ne desirent le mal comme mal. D'ailleurs, ayans plus de sujet que les Forts de s'humilier, & de se reconnoistre, ils sont blâmables au double de ietter en arriere toutes cõsiderations, & se porter opiniastrément à vne

Digitized by Google

Action eleuée au dessus de leur pouuoir, qui est en cela d'autant plus mauuaise, qu'elle est accompagnée d'vne autre faute, à sçauoir de la Temerité. L'on peut adjouster à tout cecy, que l'on est encore plus méchant d'entreprendre vne chose vicieuse, lors qu'il y a moins d'espoir d'en éuiter la punition. Car il y a de l'apparence que pour en venir là, il faut auoir necessairement vne volonté de pecher, tout à fait noire & déterminée, ce qui tient du Desespoir en quelque façon. Or est-il que les Foibles & les petites gens me semblent entierement dépourueus d'apuy, pour éuiter le iuste chastiment de leurs fautes: Et c'est pour cela qu'ils sont plus à blâmer que les autres, puis qu'ils s'abandonnent à tout, pour faire du mal. Ainsi le sage Phrygien a eu beaucoup de raison de faire dire à l'Homme de cette Fable, que plus l'Animal estoit petit, moins il luy falloit pardonner, pour estre digne de plus grand blâme, capable de moindre resistance. C'est pourquoy nous voyons tous les iours par épreuue, que les petits qui se trouuent coupables, seruent d'exemple au reste du peuple, afin de le détourner de méchantes actions, pource qu'en leur mort il y a peu de gens interessez, & que l'execution de leur arrest n'est pas d'ordinaire beaucoup difficile. A quoy semble auoir quelque rapport ce bon mot de cét Ancien, qui parlant des Loix, qu'il comparoit à des Toiles d'Araignée, disoit, Que les petites Mouches y demeuroient prises bien plus souuent que les grosses.

Fin de la soixantiéme Fable.

Digitized by Google

61. DE LA FORMIS ET DE LA CIGALLE.

Digitized by Google

FABLE LXI.

De la Fourmy, & de la Cigale.

LA Cigale voyant la Fourmy, qui sur la fin de l'Automne faisoit vn amas de bled dans sa petite grange, s'approcha d'elle aussi-tost, & luy en demanda vn grain. *Que ne fais-tu comme moy*, luy répondit la Fourmy, *& que n'amonceles-tu tout ce que tu peux amasser en Esté, pour t'en seruir en Hyuer? Ie passe*, dit la Cigale, *fort ioyeusement tout ce temps-là, & ne fais rien que chanter. Puis que cela est*, repartit la Fourmy en soûriant, *& que tu n'as point plus de prevoyance, tu merites bien maintenant de mourir de faim.*

Discours sur la soixante & vniéme Fable.

COmme il n'y a rien de plus fâcheux qu'vne Vieillesse accompagnée de Pauureté, aussi n'y a-t'il rien de si bien-seant au monde qu'vne laborieuse Ieunesse. Esope nous represente fort bien cela par le moyen de la Fourmy, qui durant l'Esté ne fait autre chose qu'assembler des grains, pour se nourrir en Hyuer, au lieu que l'imprudéte Cigale consomme vainement ses beaux iours à chanter, & se trouue reduite à la fin à mandier sa vie, pendant la rigueur de l'Hyuer; ce qui luy est d'autant plus insupportable, qu'elle y est moins accoustumée. Cette Allegorie sert d'vn bel exemple à l'Homme fainéant & voluptueux; Car d'auoir employé presque tout son âge dans la mollesse, & dans l'oysiueté; de s'estre gorgé de delices, d'auoir perdu l'vsage de ses mains, & engourdy iusques-là sa personne, qu'elle demeure incapable des fonctions les plus vigoureuses; puis de se voir reduite, non seulement à quester sa vie; mais encore à la gagner auec difficulté, parmy les affronts du mépris & de la honte; c'est, à mon aduis, vne chose hors de toute consolation. Que si sortir d'vn mal pour entrer dans l'autre, est vne peine tres-difficile à supporter; Que ne sera ce point de passer du Bien à l'extremité de toute misere? S'il ne reste aux Vieil-

Digitized by Google

lards pour le ſoulagement de leurs chagrins, que le repos & le reſpect dont la Ieuneſſe eſt obligée de leur donner des témoignages continuels; n'eſt-ce pas vne maniere de deſeſpoir à ces pauures gens, de ſe voir accueillis d'vne inquietude neceſſiteuſe, & abandonnez au mépris de tous les autres hommes? Ce ſont aſſeurément des miſeres qu'vne perſonne vulgaire, ny d'entendement mediocre, ne ſçauroit endurer auec patience. Il faudroit auoir pour cela l'éminente vertu d'vn Homere, qu'on appelloit anciennement *le Vieillard Meonien.*

Ce Prince des Poëtes ayant pris naiſſance de parens inconnus, & paſſé toute ſa vie en l'étude des lettres hor de ſa Prouince, auec ce déplaiſir, auquel peu d'autres diſgraces ſont comparables, d'eſtre priué du plus agreable de nos ſens, à ſçauoir de la veuë; ſe trouua ſur le declin de ſon âge, accueilly d'vne pauureté ſi grande, qu'il eſtoit reduit à la mercy des autres hommes, pour trouuer du pain, & ne mangeoit que ce qui luy eſtoit charitablement donné. Toutesfois en cette extraordinaire calamité, jointe à vn aueuglement perpetuel, il poſſeda ſi bien le repos de ſon Eſprit; il s'occupa à de ſi hautes penſées, & compoſa des ouurages ſi Diuins, qu'on luy donna depuis à bon droict le tiltre de *Pere des Lettres*; & à bon droict auſſi ſept Villes fameuſes debattirét entr'elles apres ſa mort, l'honneur de ſa naiſſance, & conſacrerent des honneurs Diuins à celuy qu'ils n'auoient daigné regarder durant ſa vie. Nous liſons preſque la meſme choſe de Diogene, à ſçauoir, qu'ayant mépriſé toute ſa vie le ſoin d'a-

Digitized by Google

querir des richesses, voire iusques-là, que de refuser les presens du plus grand Monarque de la terre; il fut attrapé sur ses vieux iours d'vne extréme necessité; de sorte qu'il s'exerçoit le long d'vn porche à demander l'aumosne aux statuës, afin, disoit-il, d'apprendre à n'auoir point de honte de mendier. Il supporta toutesfois cette incommodité auec vne merueilleuse resolutiõ, & ne perdit pour cela, ny sa belle humeur, ny la raillerie à l'heure de sa mort, quoy qu'il rendit l'esprit sous vn Arbre, à faute d'auoir vne malheureuse retraitte pour se loger. Voilà l'exemple de deux hommes, qui ont eu l'Esprit assez fort, pour souffrir en patience vne pauure & contemptible Vieillesse. Mais, certes, ils estoient doüez d'vne si éminente Vertu, que ie ne conseille à qui que ce soit de les imiter, ny d'exposer son vieil âge à tant de miseres, sous l'esperance de les endurer aussi constamment qu'eux; puis qu'au temps où nous sommes, & mesme dans la memoire de tous les siecles passez, il seroit bien mal-aisé de trouuer des courages si fortifiez contre toute misere, que furent les leurs, ny si capables de cette haute Philosophie, qui nous instruit à la Patience. Ils eurent encore vn grand aduãtage sur les autres, en ce que la plus épineuse de toutes les circonstances en telle nature d'accidens, estant celle qui nous fait tomber de la vie paresseuse à la penible, ces excellens Hommes n'y trouuerent point cette difficulté. Car ils passerent presque leur vie entiere en vne perpetuelle meditation, & s'abstinrent vertueusement de toute sorte d'excés, & de superfluitez nuisibles. La principale fin

Digitized by Google

qu'ils se proposerent en attendant la Mort, fut de viure dans vne Mediocrité bien reglée. Voila pourquoy ce qu'ils publioient vtilement, & par écrit, & de viue voix; ils l'enseignoient encore auec plus d'efficace par leur Exemple. Car il suffisoit luy seul, pour apprendre à tout le Monde, que l'Abstinence est vne des plus essentielles Vertus du Sage; Qu'autant que les Débauchez ayment le Luxe; autant il le deteste en son Ame, & qu'en effet ce n'est pas la moindre de ses felicitez que cette Verité reduite en pratique.

De peu de biens Nature se contente.

De cette façon la Vieillesse ne fit iamais déchoir ces grands Hommes d'vn estat prospere à vne condition penible & trauersée. La Pauureté ne leur sembla point nouuelle en leurs vieux iours: ils se l'étoient renduë trop familiere, pour en estre incommodez, & la fin de leur âge ne leur fut point si fâcheuse, que l'on pourroit se l'imaginer; pource qu'elle ne leur apporta que des rides, & des cheueux blancs. Voilà combien peu les toucherent les delices & les mollesses des Riches; au lieu que si apres vne vie faineante & voluptueuse, nous nous voyons d'auanture dépourueus de commoditez, cela nous seroit moins supportable, que la plusPart des maux qui nous pourroient assaillir d'ailleurs.

Empéchons-nous donc, auec soin, de tomber en vn si fâcheux inconuenient; si ce n'est que par les raisons d'vne puissante Philosophie, nous voulions nous exercer à rendre nostre Pauureté moins contemptible. C'est ce

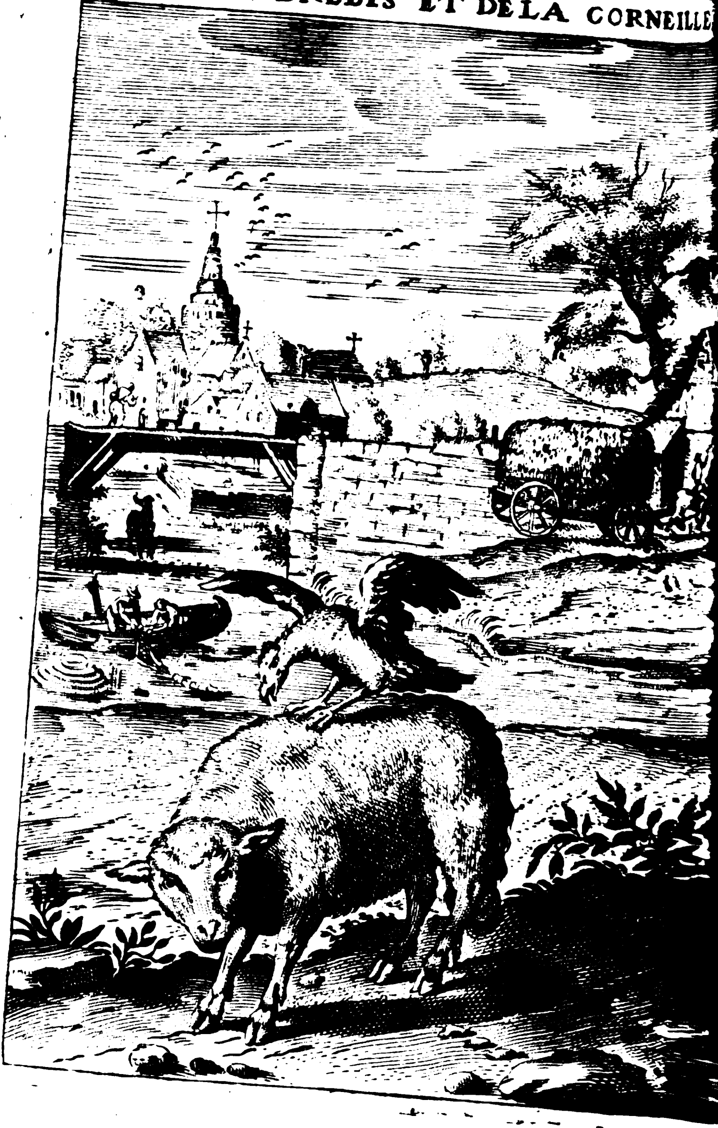
que firent à viue force de Patience & de Vertu, les deux Personnages que i'ay nommez, & ce que font encore auiourd'huy tous les bons Religieux; l'institution desquels est d'autant plus vertueuse, qu'ayant pour but la gloire de Dieu, ils s'assujettissent à son imitation à vne Pauureté volontaire. Ce qu'ils font asseurément d'vn pur zele, & non par aucune consideration humaine, comme gens qui ne mendient que pour l'amour de IESVS CHRIST, & qui reiettent bien loin cette Honte, dont Cardan veut qu'ils ne soient affranchis, qu'à cause du general consentement des hommes. Mais au defaut d'vne Profession saincte & Chrestienne, comme celle-là, prenons garde, s'il est possible, de n'estre reduits à la Mendicité sur nos vieux iours; Imitons plustost l'exemple de la sage Fourmy, qui recueille pendant l'Hyuer les fruicts de son laborieux Esté. Il est vray que ce seroit vne messeante à nous, de luy ressembler en cette espece d'inhumanité, qu'elle témoigne enuers la Cigale. Car c'est vne chose toûjours loüable, de faire part de nos biens à toute maniere de Necessiteux, quand mesme ils le seroient par leur mauuase conduite.

Fin de la soixante & vniéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

62. DE LA BREBIS ET DE LA CORNEILLE



Digitized by Google

FABLE LXII.

De la Brebis, & de la Corneille.

LA Corneille se débattoit sur le dos d'vne Brebis, qui ne pouuant se deffendre; *Asseurément*, luy dit-elle *si tu en faisois autant à quelque Chien, il t'en arriueroit du malheur. Cela seroit bon;* luy répondit la Corneille, *si ie ne sçauois bien à qui ie me iouë; car ie suis mauuaise aux Bons, & Bonne aux Méchans.*

Digitized by Google

Discours sur la soixante-deuxiéme Fable.

IE ne trouue point de plus naïue peinture de la Coustume du siecle en toutes les autres Fables du Phrygien, que ie fais en celle-cy, où il monstre par l'exemple de la Brebis, que l'Innocéce attire toûjours sur soy les outrages, & que plus elle est humble, plus elle est persecutée. Cela ne procede que du peu de generosité des mal-faisans, qui pour assener leurs coups sans peril, cherchent d'ordinaire vne foible & nuë Simplicité; pource que s'ils attaquoient des égaux en force & en resistance, ils courroient plus de la moitié de la Fortúne, & succomberoient possible sous la deffence de leurs Ennemis. C'est pour cela mesme que les Seigneurs gourmandent souuent les petits subjets; que les forts & vigoureux Soldats volent en chemin vne foible Femme, & que les Chicaneurs fins & bien apparentez, dressent toûjours quelques pieges & quelques aguets aux bien de la Vefue & de l'Orphelin. En vn mot, c'est par là que les grosses Republiques traittent la plusspart du temps auec injustice leurs foibles Voisins.

Nous auons dit, ce me semble, en peu de paroles, quelle est la cause, & quelle l'experience de ce mal. Venons maintenant au remede qu'il y a aux vns pour s'empécher de nuire; &

Digitized by Google

aux autres pour souffrir patiemment leur oppression. Premierement les Hommes puissans & injurieux se peuuent representer qu'ils ne tiennent leur Force que de Dieu, qui ne la leur donne point à dessein d'affliger les Foibles, mais plustost pour leur faire du bien, & les secourir. Car estant de la nature tout Bon, il est hors de propos de s'imaginer qu'il fournisse des Armes pour détruire la Bonté. Tellement que c'est vne chose detéstable deuant luy, d'vser mal à propos de l'Authorité qu'il nous transmet, & que nous auons plustost par emprunt, que par proprieté. D'ailleurs, quelqu'vn de ces gens-là peut raisonner de cette sorte, & raisonner veritablement. Si Dieu m'a voulu faire tant de bien, à moy qui suis sans merite & sans vertu, que de m'eleuer à la grandeur, & au commandement où ie me voy si hautement eleué par dessus les autres, n'est-il pas iuste que ie les traitte auec douceur, & sans vser enuers eux d'aucune inhumanité? Par mesme moyen il pourra considerer, que la personne qu'il persecute, est quelquefois plus éminente que luy quoy qu'elle paroisse plus abiecte. Car ce ne sont pas les grandeurs de la terre, qui établissent nostre condition deuant Dieu, mais plustost c'est la seule Vertu; & celuy-là est le plus considerable en sa Cour, qui est le moins vicieux. En vn mot, qu'il iette les yeux sur la lâcheté de son action, qui n'est digne d'aucune sorte de loüange, pource qu'elle ne contient aucune difficulté. Quel honneur est-ce à vn homme riche & bien qualifié, de venir à bout d'vn petit Ennemy, qui n'a non plus de force qu'vn

Digitized by Google

vermiſſeau, & qui ſuccombe au premier coup qu'on luy porte ? Telles & autres meditations peuuent rappeller vn Homme de l'Iniuſtice, & le rendre non ſeulement moins rude, mais encore tres-miſericordieux enuers les petits. Que ſi pour toutes ces raiſons les Foibles ne laiſſent point d'eſtre en butte à la perſecution des plus puiſſans ; en tel cas, pour les reduire à la Patience, il leur faut repreſenter la courte durée de nos jours, la juſtice de Dieu, qui ne laiſſe rien ſans payement, l'égalité des conditions dans la tombe ; & bref la bonne Fortune que ce leur eſt, de trouuer vne occaſion de meriter le Ciel, & d'eſtre Imitateurs de la Patience de leur Maiſtre.

Fin de la ſoixante-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LXIII.

De l'Arbre, & du Roseau.

L'Arbre & le Roseau disputoient ensemble, touchant leur force & leur fermeté. En ce contraste, l'Arbre injurioit le Roseau, & luy reprochoit d'estre inconstant, & variable à tous vents. A cela le foible Roseau ne sçauoit que répondre: aussi ne disoit-il mot, se promettant qu'il ne tarderoit guere à estre vangé. Comme en effet, estant suruenu quelque temps apres vn si grand orage, que toute la Forest en estoit ébranlée; le Roseau, qui n'estoit pas loin de là, se rendoit souple aux secousses du vent, qui l'agitoit

Digitized by Google

ſans luy nuire; Mais l'Arbre au contraire, voulant s'oppoſer à ſa violence, fut arraché par le pied.

Diſcours ſur la ſoixante-troiſiéme Fable.

ICy nous apprenons que le Sage fait quelquesfois gloire de ceder au Temps, & qu'il ne s'oppoſe pas toûjours orgueilleuſement à la violence des plus Forts; autrement cela s'appelleroit vn deſeſpoir meſlé d'Orgueil, qui ſeroit poſſible auſſi blâmable que la Laſcheté. Cette verité eſt ſi connuë de tous les hommes, qu'ayant paſſé en Prouerbe parmy nous, elle contient le plus grand ſecret de la Prudence, à ſçauoir, *de s'accommoder au Temps.* A quoy toutesfois les contre-diſans auroient moyen d'objecter la mort de Caton, & alleguer que les grands Courages ayment beaucoup mieux mourir, que de tant ſoit peu démordre d'vne forte, & loüable propoſition, quand ils l'ont faite vne fois. Ils pourroient dire encore, Que l'action du Vertueux eſtant poſée entre les deux Extrémes, il eſt impoſſible de ceder & de fléchir d'vn coſté, ſans ſe détourner du Milieu, qui eſt le iuſte poinct de la Mediocrité, & par conſequent

consequent le siege de la Vertu; Qu'au reste, plus on est ferme, plus on est sage, & que c'est vne proprieté presque Diuine, d'estre constant & inébranlable en toute sorte d'éuenemens.

Mais il ne nous sera pas mal-aisé de répondre à tout cela, pourueu que nous distinguions deux choses, à sçauoir les déportemens du Sage, eu égard à soy-mesme, & pareillement sa façon de viure, entant qu'elle se rapporte à d'autres personnes. En suite dequoy, il faut que nous le considerions, en qualité d'Homme officieux, qui s'estime non seulement nay pour soy-mesme; mais pour autruy, & qui a dessein aussi de faire quelque chose pour le Commerce du Monde, comme ont fait autresfois plusieurs hommes extraordinaires, qui ont esté dans le perpetuel employ des affaires; tels que furent jadis Zoroaste, Trimegiste, Platon, Aristote, Plutarque, & vne infinité d'autres, à qui étoient commises les plus importantes charges des grands Estats. Quant au Sage consideré en particulier, c'est proprement celuy qui détaché de tous les interests mondains, demande plustost d'en estre Spectateur que Partie; comme l'étoient anciennement vn Anacarsis, vn Crates, vn Diogene, & ainsi de leurs semblables, ou comme le font encore aujourd'huy nos Religieux, mais auec vne perfection incomparablement plus grande, & plus noble.

Ces distinctions estans supposées pour la clarté de ce Discours, ie dis que par l'Allegorie de nostre Fable, Esope n'a pas entendu cette derniere espece de Sages, & qu'il n'a non plus

Digitized by Google

voulu parler du Sage consideré selon soy-mesme, mais plustost à l'égard des autres Hommes. Car il est vray que tous les Vertueux doiuent établir vne égalité dans leur ame, qui ne s'ébranle par aucuns orages, & ne cede à pas vne aduersité. Mais quant aux hommes d'Estat, & d'affaires, desquels Platon a voulu parler, lors qu'il a dit, *Que cette Republique estoit bien policée, où les Philosophes Regnoient, & où les Roys Philosophoient*, il n'y a point de doute que le deuoir de leur Charge les oblige à suiure vn autre genre de vie. Ce sont eux que Plutarque appelle au Gouuernement des Estats, & qui par consequent doiuent apprendre à s'accommoder à toutes les deux Fortunes, plus pour le respect de la multitude, qui est remise sous leur Conduite, que pour leur interest propre. Si quelqu'vn d'eux est veritablement Sage, la plus terrible des choses humaines, qui est la Mort, passera en son endroit pour indifferente, & mesme pour méprisable. Que s'il a le soin de la conseruation de tout vn Peuple, & si l'innocente Multitude releue de ses conseils, comment ne donnera-t'il point quelque chose au Temps, pour le salut de la Republique? Comment ne calera-t'il point quelquefois la Voile, au lieu de la déployer, & d'entreprendre comme l'on dit, d'aller hazardeusement contre vent & marée? Quand Phocion conseilloit aux Atheniens de ne se pas roidir ouuertement contre Alexandre; mais de ceder à la violence de ses Conquestes, en estoit-il pour cela moins vertueux, ou moins resolu? Pouuoit-on dire que ce grand Homme eut fléchy sous l'apprehen-

Digitized by Google

ſion d'vne guerre, ou qu'il eut décheu de ſon ordinaire égalité? Eſtoit-il blâmable du vice des Lâches, luy qui ſouffrit la mort auec tant de mépris? qui ſe mocqua de toutes les injures, & qui fut inuincible à la corruption des preſens? Certainement il me ſemble, que c'euſt eſté aux Atheniens vne grande iniuſtice, que de luy faire ce reproche, & à luy-meſme vne extréme imprudence, ou bien vne expreſſe malignité de leur conſeiller qu'ils euſſent à ſe roidir, & à tenir ferme. L'on peut voir par là, de quelle ſorte le Sage doit s'accommoder à l'Occaſion, ſans décheoir toutesfois de l'égalité de ſon Eſprit, à l'imitation de noſtre Roſeau, qui ploye veritablement ſous l'effort de la Tempeſte; mais qui conſerue ſes racines fermes & durables: au lieu que cét arbre orgueilleux, pour s'eſtre roidy contre les coups de l'orage, ſe trouue entierement déplacé de ſon aſſiete, voire meſme enueloppé de ſes propres ruines. Sa cheute apprend donc aux Hommes d'affaires à ne s'ahurter iamais contre vn puiſſant Ennemy; mais à gauchir & eſquiuer adroitement ſes attaques, s'ils veulent que leurs deſſeins ayent vn heureux ſuccez.

Fin de la ſoixante-troiſiéme Fable.

Digitized by Google

FABLE LXIV.

De l'Asne, & du Loup.

L'Asne passant sur vn Buisson, se mit vne épine au pied, & vid à mesme temps vn Loup, à qui s'addressant; *Helas! mon amy*, dit-il, *ie meurs de douleur & d'angoisse. Puis qu'il faut donc que ie sois ta proye, ou celle des Vautours & des Corbeaux, fay-moy du moins vn plaisir, tandis que ie suis en vie; arrache-moy vne épine que i'ay au pied, afin que i'en meure plus doucement.* Le Loup se mit incontinent à luy rendre ce bon office; mais il eut à peine arraché l'épine, que l'Asne ne sentant plus de douleur, luy donna vn si grand coup de son

Digitized by Google

pied, qui étoit ferré, qu'il luy rompit le front, le museau, & les dents, puis il s'échappa bien viste. Le pauure Loup se voyant ainsi trompé, & s'en prenant à soy-mesme; *Cela m'est bien deub*, dit-il, *car à quel propos ay-ie voulu maintenant estre Chirurgien, moy qui n'ay iamais esté qu'vn Boucher?*

Discours sur la soixante-quatriéme Fable.

ESope se mocque à bon droict en cette Fable, de ceux qui se veulent méler d'vn métier qui ne leur est pas ordinaire, ny propre, & laissent pour cét effet leur vray & naturel Exercice; Chose, ce me semble, la plus digne de reprehension qu'on puisse faire, pource que, non seulement on hazarde en cela sa Reputation, mais aussi on y ruine ses Affaires, & celles d'autruy; ce qui ne peut proceder que d'vne excessiue Vanité, jointe à vne foiblesse d'Esprit encore plus grãde. Ce que n'ignoroient pas les Carthaginois, qui par vne Coustume vniuerselle-

Digitized by Google

ment receuë entr'eux, faisoient presenter deuant le Senat les ieunes Hommes nouuellement mariez, pour y declarer quelle profession, ou quelle Charge, fût de Religion, de Guerre, de Nauigation, de Marchandise, & ainsi des autres, ils pretendoient exercer; Tellement qu'ils demeuroient obligez dessors de continuer toute leur vie dans la vacation, qu'ils auoient éleuë ce iour-là; & de n'en point prendre d'autre. En quoy veritablement ils ne paroissoient pas moins preuoyans que iudicieux, estant comme impossible qu'vn Homme qui change si souuent de mestier, ne s'expose à vne Pauureté ruineuse, & en suite à la risée publique. D'où il se void combien doit estre recommandable le Conseil que donne là-dessus le sieur de Pybrac.

D'vn Art sans plus soigneusement t'acquitte,
Et du Mestier d'autruy ne t'empéchant,
Va dans le tien le parfait recherchant,
Car exceller, n'est pas gloire petite.

Auec tout cela neantmoins, il est si ordinaire au siecle où nous sommes, de pratiquer le contraire, que mesme les simples Femmes veulent passer pour sçauantes; Et n'est pas iusqu'aux moindres Artisans qui ne parlent publiquement de la Guerre, & des Affaires d'Estat. Bref, il n'y a celuy qui pour paroistre vniuersel en la connoissance des choses, ne mette effrontément sur le tapis des questiõs sur des matieres où il n'est aucunement versé, & où mesme, quand il auroit beaucoup d'etude, son naturel l'empécheroit de profiter. Il faudroit dire à telles gens ce que dit autresfois Apelles à vn

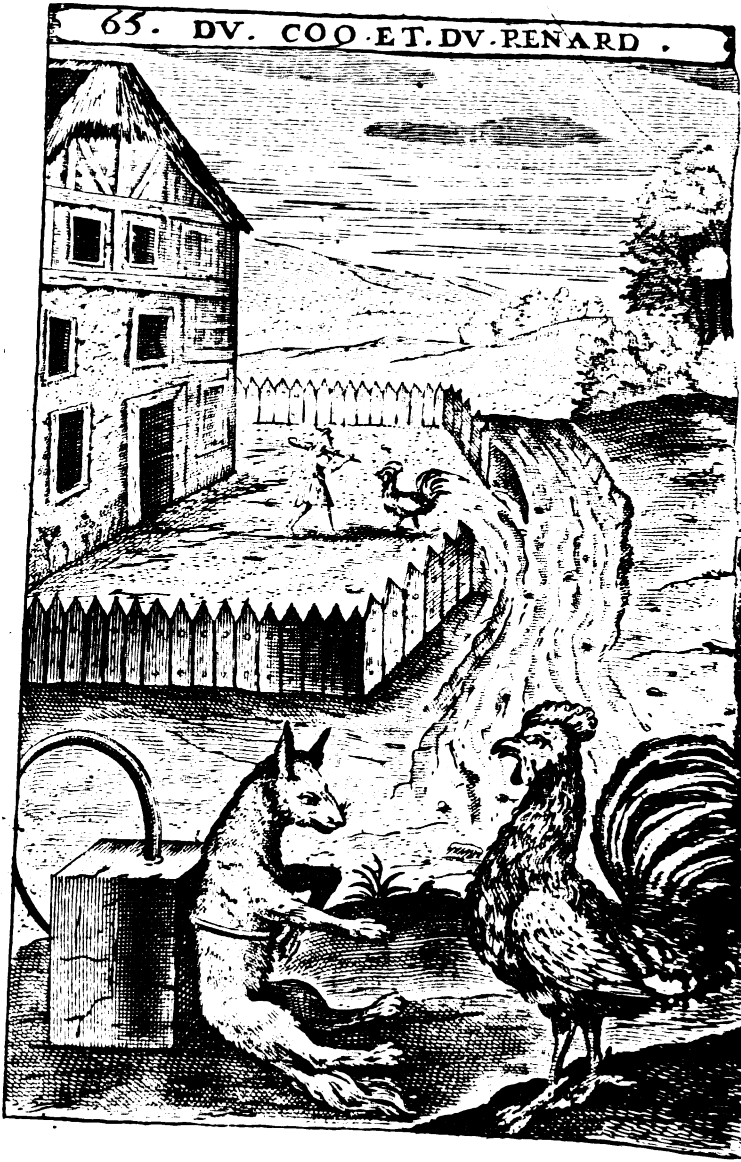
Digitized by Google

Cordonnier, qui se mesloit de reprendre quelque chose en vn visage de sa façon; *Mon amy, ne iuge que de ta Pantoufle.* Ainsi pourroit-on bien renuoyer à leur métier beaucoup d'hommes impertinens, sans se donner la peine d'ouyr les extrauagances qu'ils nous étallent. Mais quand ils ne se contentent pas de discourir des affaires qui leur sont inconnuës, & qu'en suite des paroles, ils se iettent dans vne profession eloignée de la leur, c'est vne chose pitoyable de les voir faire. Car au lieu qu'en discours ils n'ont merité que des risées, en de semblables actions, ils sont dignes de receuoir des coups de pied, comme le Loup de cette Fable.

Fin de la soixante-quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE LXV.

Du Renard, trahy par le Coq.

LE Renard auoit tué beaucoup de Poules à vn Païſant, qui pour ſe vanger tendit des lacs, & le prit. Or dautant que le Coq auoit eſté le ſeul témoin de cette priſe, il le ſupplia tres-inſtamment, ou de luy apporter vn couſteau pour couper ſes lacs, ou de n'en dire rien à ſon Maiſtre, iuſqu'à ce qu'il les eut rompus à belles dents. Le Coq luy promit tous les deux, bien que toutesfois il ne fût nullement en volonté de luy tenir ſa promeſſe. Comme en effet, il courut droit à ſon Maiſtre, & luy dit, que le

Digitized by Google

Renard estoit pris. Le Paysan s'arma en mesme temps d'vne massuë, pour en assommer son Ennemy, qui le voyant venir de loin. *Malheureux que ie suis!* s'écria-t'il, *n'ay-je pas esté bien fol de croire que le Coq me seroit fidele, apres luy auoir tué tant de femmes?*

Discours sur la soixante-quatriéme Fable.

IL ne faut iamais se promettre aucun bon office des personnes que nous auõs desobligeés, comme dit fort à propos le Renard dont il est question. En effet, si c'est presque vne foiblesse d'esperer vn vray seruice de ceux qui se disent nos Amis, veu la grande tromperie qui se trouue d'ordinaire parmy les Hommes; n'est-ce pas vne espece de manie d'en attendre de nos Ennemis, ou pour le moins de ceux qui le deuroient estre? Est-il possible que nous ayons oublié nos actions iusques-là, que de ne nous souuenir plus du sujet que nous pouuons auoir donné à vn Homme, de se plaindre de nous? Si nous auons eu assez de malice pour l'offenser, à quel

Digitized by Google

propos luy voudrons-nous imputer assez de probité pour n'en tirer sa reuenche ? Certes, il n'y a point de Vertu qui soit si grande, que de rendre le bien pour le mal. Elle est dés-long-temps bannie du Monde par vn desir insatiable de se venger, qui est naturel à la pluspart des Hommes. Que si on la veut trouuer, il la faut chercher dans les Cloistres, & n'attendre pas que ce miracle se rencontre à nostre faueur. Mais quand mesme il y auroit des Hommes assez heroïques pour vne semblable Action, nous ne pourrions les employer, sans choquer la bien-seance. Car nous deuons auoir en l'ame vn secret souuenir du tort que nous leur auons fait, qui nous deffend de nous en seruir, de peur de les aigrir dauantage, & de leur remettre en memoire les déplaisirs du passé. D'ailleurs, c'est vne action toute pleine d'inconstance, & de fausse conduite, & cela s'appelle proprement traitter en amis ceux à qui nous auons donné sujet de ne le plus estre, puisque, selon Seneque, celuy-là oblige le plus, qui donne aussi le plus de moyen à l'autre de l'obliger. Mais passons à la soixante-sixiéme Fable.

Fin de la soixante-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

66. DV RENARD ET DV CHAT.

Digitized by Google

FABLE LXVI.

Du Renard, & du Chat.

LE Renard deuiſant auec le Chat, ſe vantoit d'eſtre ſi fin, qu'il auoit, diſoit-il, vne pleine beſace de tromperies. A quoy le Chat répondit; *qu'il n'en auoit qu'vne ſeule, mais qu'il s'en tenoit bien aſſeuré.* Comme ils en étoient ſur ce diſcours, ils ouyrẽt aboyer des Chiens, qui s'en vinrent tout droit à eux. Alors le Chat monta viſtement ſur vn arbre; Ce que le Renard ne pouuant faire, il fut à l'inſtant aſſiegé des Chiens, qui le prirent.

Digitized by Google

Discours sur la soixante-sixiéme Fable.

LE dessein de nostre Autheur en cette Fable, est de nous apprendre que la naïfue Prudence est plus pure en toutes choses, qu'vne Conduite pleine d'artifices, & de captieuses subtilitez. Ce qui sera mal-aisé à persuader au Vulgaire, qui admire extraordinairement les finesses, & repute Bien-heureux ceux qui en sçauent abondamment inuenter. Mais ces autres qui sont veritablement sages & genereux, se tiennent au dessus de cette methode; & mettant la vraye addresse en vne discrete Sincerité, en vsent accortement, & y conuient tout le monde par leur exumple. Or que ce chemin-là soit le plus vertueux, c'est vne chose si manifeste, qu'elle n'a besoin de preuue, ny d'experience. Il faut seulement sçauoir. s'il est le plus asseuré; en quoy ie diray auec Esope, qu'il l'est en effect, & que les Ruses ne font qu'auancer la ruine de leur Autheur, si ce n'est d'auanture quand il est question de s'oposer aux pieges d'vn Ennemy, & de chercher son salut dans la contre-finesse. Car comme vn chemin couuert de brossailles, & de buissons, est à bon droict plus suspect au Voyageur, qu'vne voye toute pleine & vnie; ainsi vn procedé plein d'embusches

Digitized by Google

d'embusches traistresses, & dangereuses, est incomparablement plus à craindre qu'vne suite d'actions vertueuses.

La principale raison est tirée de la multiplicité. Car à foüiller dans l'obscurité des Affaires, il n'y a point d'homme si aueugle, à qui l'on oppose vne finesse, qui ne trouue presque toûjours le moyen de s'échapper par vne autre; Et cela, comme nous auons dit ailleurs, pource que toutes propositions ont deux faces. De plus, celuy qui s'engage dans les ruses, s'égare le plus souuent dans vn labyrinthe, tout de mesme qu'on ne peut quitter le grand chemin, pour brosser à trauers la campagne parmy les haliers & les éspines, sans se perdre, ou du moins sans s'éloigner du lieu où l'on desire arriuer. Aussi est-il fort mal-aisé de discerner ce qui semble vray, d'auec ce qui l'est veritablement, & de reconnoistre vne Realité parmy plusieurs apparences adroittement colorées, sur tout, quand on est préoccupé d'vne violente inclination d'en venir à la prattique. Or s'égarer du chemin de la Verité, c'est proprement s'éloigner de la voye la moins dangereuse, & la plus honneste. Ces raisons accompagnées de plusieurs autres, que ie passeray sous silence, à cause de la briefueté que i'affecte, peuuent encore estre fortifiées de l'Experience, tant particulière que publique. Voyons quelles Republiques ont esté plus fleurissantes, ou celles qui ont fait métier de tromper, ou ces autres qui ont suiuy vne vraye & sincere Vertu. Il n'y a point de doute que la Romaine n'ait emporté l'aduantage sur la Carthaginoise, soit en la

Digitized by Google

durée de sa grandeur, soit en le prosperité de ses Armes; & toutesfois les Citoyens de Rome estoient si pleins de probité, qu'ils alloient volontairement iusques à Carthage, pour y mourir en gardant leur parole, comme fit Attilius; Et les autres tout au contraire, viuoient si fallacieusement, que leur coustume estoit passée en Prouerbe: de sorte que pour encherir sur la perfidie d'vn homme, on luy reprochoit *d'auoir vne foy Punique*, c'est à dire Carthaginoise. Y eut-il jamais des gens si fideles que les Lacedemoniens, ny des Hommes si fallacieux que les Cretois? & neantmoins les derniers ont eu fort peu de nom & de durée; au lieu que les autres ont porté leur gloire par dessus toutes les Nations de leur téps. Les Scythes, qui suiuent la loy naturelle, & qui tiennent vne sorte de Gouuernement eloigné de toute ruse & supercherie, n'ont iamais pû estre surmontez, ny par Cyrus, ny par le grand Roy Alexandre. Au contraire, les Grecs, à cause de leurs finesses, se sont premierement diuisez eux-mesmes, puis ils ont esté la proye de leurs Ennemis.

Voilà quant aux Republiques & aux Nations. Maintenant pour ce qui est de la subsistance particuliere des Hommes, où trouuera-t'on des Politiques qui ayent vécu auec moins de seureté que les Tyrans? Ne sont-ce pas eux qu'on a iettez dans les prisons? Eux qu'on a si souuent égorgez, & qui ont esté l'objet de l'execration publique? Les Tyrans toutesfois ne sont autre chose que les Rusez, qui preferent l'Artifice à la bonne Foy, & ne font aucune conscience de manquer de parole, pourueu

qu'ils y trouuent vne fausse apparence de seureté. Mais en effet, le vray repos de leur Fortune deuroit consister en l'amour des Peuples, & en la tranquillité de la Conscience; Car celuy ne craint rien, qui ne fait auçun tort aux autres; & ne craignant rien, il marche sans artifice, & sans soupçon, ne iugeant digne de luy que la voye la plus ordinaire, & la plus naïfue. Ce n'est pas pourtant que ie veüille oster à la Prudence son merite & sa necessité, puis que ie n'en mets l'établissement qu'à bien choisir les iustes methodes, & à dédaigner les artificieuses.

Fin de la soixante-sixiéme Fable.

Digitized by Google

67. DV RENARD ET DV LOVP.

Digitized by Google

FABLE LXVII.

Du Renard, & du Loup.

LE Renard tôbé dans vn puits, en danger d'estre noyé, pria le Loup, qui estoit en-haut, de luy ietter vne corde, pour le retirer de ce peril. *Pauure malheureux!* luy répon dit le Loup, *comment t'es-tu laissé choir? Ce n'est pas maintenant le temps de jaser*, repliqua le Renard; *quand tu m'auras tiré d'icy, ie te raconteray le tout par ordre.*

Digitized by Google

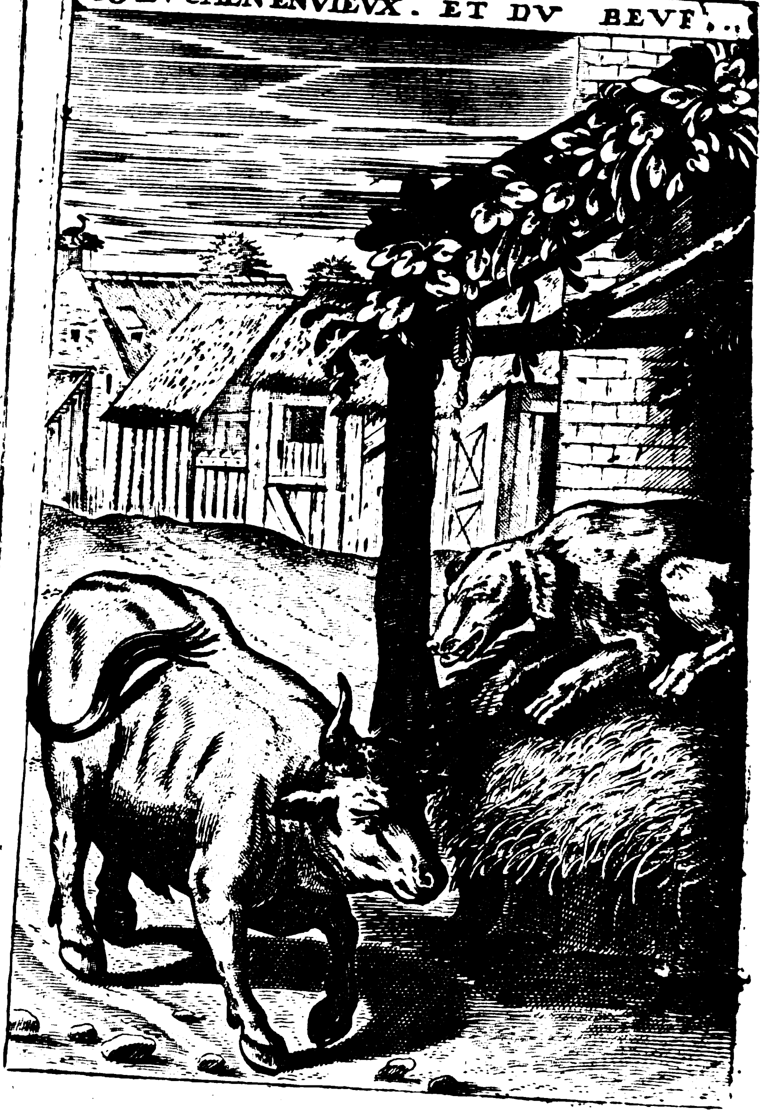
Remarque ſur la ſoixante-ſeptiéme Fable.

CEſte Allegorie n'a pas beſoin d'explication, pour eſtre aſſez claire de ſoy-meſme. Car qu'y a-t'il de ſi extrauagant, ou de ſi hors de ſaiſon, que de faire à ſon Amy des demandes ſuperfluës, ſur le poinct d'vne preſſante Neceſſité? Y a-t'il rien de ſi ridicule, que de vouloir apprendre iuſques à la moindre circonſtance de noſtre malheur, par la bouche de Celuy qui ne l'a ouuerte que pour implorer noſtre ſecours à ſon extréme beſoin? N'eſt-ce pas vne impertinẽce plus cruelle qu'vn Aſſaſſinat, puis que non ſeulement on y fait perir celuy qu'on ayme; mais encore on le fait perir auec langueur, au lieu de haſter le temps de ſon ſecours, autant qu'il eſt poſſible à la diligence humaine. Mais ie tomberois en la faute que ie reprens en autruy, ſi par des paroles ſuperfluës ie m'arreſtois dauantage, ou à déduire, ou à prouuer le ſentiment de mon Autheur. Paſſons pluſtoſt à vn autre Diſcours, puis que cette verité eſt de ſoy-meſme plus manifeſte que le iour.

Fin de la ſoixante-ſeptiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE LXVIII.

Du Chien enuieux, & du Bœuf.

LE Chien estoit couché dans vne Creche toute pleine de foin, où le Bœuf voulut venir repaistre; mais le Chien se leua pour l'en empécher. Ce que voyant le Bœuf; *Malheur t'aduienne*, luy dit-il, *puis que tu és si Enuieux, que tu ne veux ny manger du foin, ny permettre que i'en mange.*

Digitized by Google

Discours sur la soixante-huictiéme Fable.

ICy l'on blâme l'enuieuse malignité de quelques-vns, qui ne peuuent pretendre à vne bonne Fortune, & s'opposent toutesfois à la pretension d'vn autre Homme, non pour aucune haine qu'ils ayent conceuë contre luy ; mais seulement par vne enuieuse qualité, qui les empéche de consentir à l'aduancement du Prochain ; Estrange, certes, & déloyale maxime, de se plaire à détourner par artifices & par intrigues, le bon-heur d'vne personne, que ses Vertus en rendent digne ; de faire dépendre son contentement de l'ennuy des autres, & de vouloir nuire à celuy qui ne nous en donna iamais sujet ! O que telles Ames sont bien esloignées de la vraye Franchise ! puis qu'au lieu de rechercher ardemment les occasions d'obliger, elles se diuertissent au contraire à faire du mal, & rẽdent à leurs Prochains des déplaisirs qu'ils ne pourront iamais reparer. Il me semble que nous auons cy-dessus assez amplement parlé de l'Enuie, qui consiste en la douleur que nous conceuõs du Bien & de la prosperité d'autruy. Sans qu'il soit donc necessaire de dire aucune chose de ses causes, ou de sa definition, il suffira de conclure, qu'il n'y a point de crime au monde si pernicieux, ny si des-agreable à Dieu,

Digitized by Google

que celuy-cy. Car, à le bien considerer il n'est fondé, ny sur aucun plaisir des Sens, ny sur aucune esperance de Fortune, ou de Gloire. C'est plustost vne infame & vile passion, qui ne s'enrichit iamais des dépoüilles qu'elle oste, & ne trouue point d'autre profit en sa malignité, que celuy de se satisfaire.

Or pource que plusieurs personnes en sont atteintes, il ne sera pas hors de propos de leur choisir vn conseil salutaire pour s'en déliurer. Ce qu'il faut faire en toutes façons, s'il est possible, à cause que cette peine estant de sa nature fort ennuyeuse, elle est en cela pire que toutes les autres, qu'elle ne peut seruir de satisfaction à nos crimes, pource qu'elle en est elle-mesme vn insupportable. Il faut donc que l'homme qui se sentira enclin à l'Enuie, s'exerce ardamment à loüer, & à bien faire, en des sujets mesmes qui sont indignes de l'vn & de l'autre. Il faut dis-je qu'il se mortifie à tel poinct, que d'étouffer iusques aux moindres pensées qu'il pourroit auoir de nuire à quelque personne que ce soit. A quoy il ne s'étudiera, que pour en prendre peu à peu l'habitude, & se détracquer par ce moyen de sa naturelle imperfection. Mais sur toutes choses, il se donnera le soing d'étendre ses bons offices iusques aux personnes mesmes qu'il enuie, puis qu'il est certain que nous aymons d'ordinaire plus que les autres, ceux à qui nous auons fait plaisir, & que cela nous oblige à les considerer comme vn ouurage de nostre main. De plus, il se proposera mille fois deuant les yeux l'extréme impertinence de cette façon de viure, qui ne nous

ſçauroit apporter, non pas meſme temporelle-ment aucune ſorte de gloire, ny de profit. Car elle eſt ſi laide, & ſi infame de ſoy, que tous les gens de bien l'ont en horreur; & n'eſt pas iuſques aux méchans, qui ne feignent du moins de la deteſter. Quant à la genereuſe émulation des Vertus, non ſeulement ie l'approuue fort, mais auſſi ie la conſeille aux perſonnes qui ſe ſentent d'vne nature enuieuſe & maligne, afin d'occuper à cela leur Ambition, & la repaiſtre d'vne contentieuſe amour de Gloire. Ce que les anciens Sages ſçeurent remarquer fort ju-dicieuſement, lors qu'ils établirent des Ieux publics, pour émouuoir les jeunes gens aux belles actions, par vne honneſte jalouſie de leurs ſemblables. De cette nature étoient les jeux Olympiques & Neméens, les courſes de l'Hypodrome, la Danſe Pyrrhique; les Batailles Naualles, & telles autres gentilleſſes, où toûjours le Delectable ſe trouuoit ioint à l'Vtile, de la façon que les plus fameux Autheurs les ont décrites, & particulierement Virgile, au cinquiéme de ſon Eneide. Voila comment ſe doiuent exercer les Enuieux, & s'enflammer de plus en plus à l'amour de la vraye Gloire, qui ne pouuant compatir auec l'Enuie, ne s'attache ordinairement qu'à vne émulation vertueuſe.

Fin de la ſoixante-huictiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

69. DV LOVP ET DES CHIENS.

Digitized by Google

FABLE LXIX.

Du Loup, & des Chiens.

LE Loup contemploit du haut d'vn Rocher deux Chiens, qui au lieu de se tenir en paix prés du troupeau qu'ils auoient en garde, s'entrebattoient, & se déchiroient à belles dents. Cette guerre intestine entre ses deux Ennemis, luy fit esperer, qu'il luy seroit bien-aisé de s'en aller assaillir les Brebis, sans courir aucun danger. Il s'y en alla donc promptement, & en rauit vne des plus grasses du troupeau, puis il se mit à prendre la fuite. A quoy les Chiens prenans garde, ils laisserent leur querele particuliere, & sçeurent si bien courir apres luy.

Digitized by Google

que l'ayant atteint, ils faillirent à le tuer, à force de morsures qu'ils luy firent. Depuis, comme il s'en retournoit, il rencontra fortuitement vn de ses Compagnons, qui luy demanda, comment il auoit osé luy seul assaillir vn Troupeau, où il y auoit tant de valeureux Guerriers? *Ie l'ay fait*, répondit le Loup, *pour m'estre laissé tromper à leur different particulier.*

Discours sur la soixante-neufuiéme Fable.

CE Loup auoit beaucoup de raison de iuger de la perte du Troupeau par la diuision des Chiens, puis qu'il n'est point d'intestine Partialité qui ne soit capable de ruiner vne Fortune, quelque florissante qu'elle puisse estre. Témoin Rome, qui n'a pû iamais perir que par les Discordes Ciuiles, & qui ayant vaincu toutes les Nations, est morte à la fin par sa propre Force: Témoin Athenes, qui ne perdit la Liberté qu'apres que les infideles Orateurs

tous l'eurent presque toute diuisée, & que chacun d'eux eut attiré vne portion de la Ville au Party où il estoit le plus enclin; Témoin encore la riche succession d'Alexandre, qui se défit par le partage des Heritiers. C'est ce qui nous est enseigné par les sainctes Lettres, où il est dit, *Que tout Royaume en soy diuisé sera desolé*; & ce que le Roy Silurus recommanda tres-expressément à ses Enfans, lors que se voyant à l'article de la mort, il les asseura que le vray moyen de se maintenir long-temps inuincibles contre leurs Ennemis, étoit d'obseruer vne inuiolable Vnion entr'eux.

En effet, iamais les Turcs n'eussent pû venir à bout de l'Empire Grec, sans la diuision d'Andronic Paleologue auec son fils; & iamais la Maison d'Austriche ne se fut renduë si forte, sans la parfaite intelligence de tous ceux qui en porte le nom, tant en la haute & basse Allemagne, qu'en Espagne mesme. Nous auōs veu au dernier siecle, combien nous ont esté cherement venduës les factions de la Ligue; dont la seule pensée peut faire horreur à quiconque en examine serieusemēt les euenemens tragiques & lamētables. Comme au contraire, nous voyons tous les jours auec quel accroissement de bonne Fortune se maintiennent les Prouinces des Pays-bas, à cause de leur parfaite Vnion. Mais tous ces Exemples ne sont que la cétiéme partie de ceux que l'on pourroit alleguer pour preuue de cette Verité, où toutesfois il faut prendre garde qu'à la fin de cette Fable le Loup se trouua trompé dans l'esperance qu'il eut d'abord de profiter en la diuisiō des chiens.

Digitized by Google

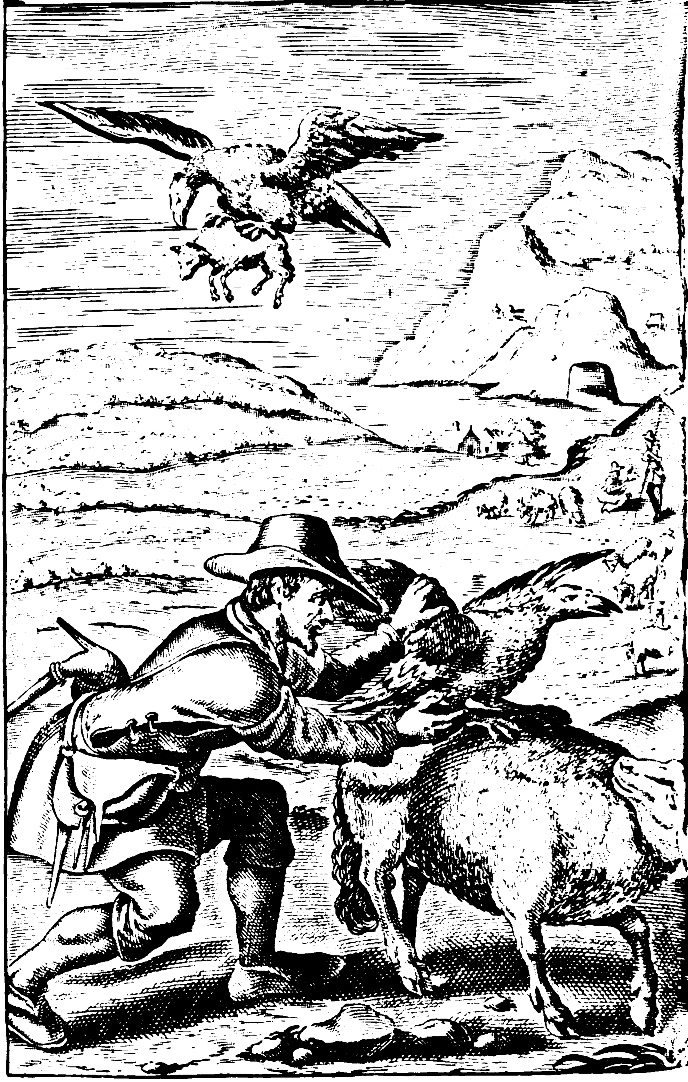
Cela veut dire, qu'il arriue quelquesfois que les Diuorces intestins cessent tout à coup à la veuë des Armes étrãgeres, & que les Citoyens d'vn mesme Estat se révnissent les vns auec les autres, pour se maintenir en Liberté. Il en prit ainsi aux Grecs partialisez ensemble, qui neantmoins se réjoignirent en fin auec vne parfaite Concorde, quand il fut question de repousser la redoutable Armée du Roy Xerxes; dequoy ils ne vinrent à bout, qu'à l'ayde de leur bonne intelligence, qui fut le plus puissant ressort qu'ils eurent, pour faire agir leurs Armes. Le semblable presque fut veu en l'entreprise que les Romains firent contre les Gaulois, lors qu'appellez à la Conqueste de ces pays-là, par les communes diuisions de leurs habitans, ils y enuoyerẽt, auant le Regne de Iules Cesar, deux ou trois Capitaines fort aguerris, qui toutesfois n'en pûrent venir à bout, & s'accorderent ensemble contre leur Ennemy commun. Cette resistance dura depuis iusqu'à ce que le grand Cesar les reduisit à main armée, soit que l'honneur de cette entreprise luy fut fatalement deû, soit qu'il trouuast moyen de les diuiser derechef, ou que toutes les deux causes ensemble contribuassent à la subjettion des Gaulois.

Fin de la soixante-neufuiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

70. DE L'AIGLE ET DV CORBEAV.



Digitized by Google

FABLE LXX.

De l'Aigle, & du Corbeau.

L'Aigle vola du haut d'vn Rocher deſſus le dos d'vn Aigneau ; ce que le Corbeau voyãt de loin, il en voulut faire autant, & s'alla ietter ſur la toiſon du Mouton, où il s'enueloppa ſi bien, qu'il ne put s'en retirer, tellement qu'il fut pris, & donné aux Enfans pour s'en ioüer.

Digitized by Google

Discours sur la soixante & dixiéme Fable.

CEtte Fable soixante & dixiéme contient quelque chose de plus, que le blâme de l'ordinaire Temerité. Car c'est bien veritablement vn effet de presomption au Corbeau, que de faire les mesmes entreprises de l'Aigle, & de vouloir aspirer aux choses, où elle est toute seule capable de reüssir. Cela neantmoins ne se doit, ny simplement, ny absolument appeller Temerité, à cause que ce nom est general à cette Imperfection, & à d'autres de mesme nature, mais qui sont diuersement specifiées; Et peut-on bien dire que ce Vice est comme vn troisiéme genre aux entreprises absolument temeraires, & à celle-cy, qui l'est cōditionellement à sçauoir par Imitation. En ce dernier rang se doit mettre l'entreprise de nostre Corbeau, qui ne s'enhardit pas tant d'enleuer le Mouton, par vn desir qui le portast naturellement à le faire, comme pour sembler égal à l'Aigle, & ne deuoir rien ceder aux genereuses entreprises de cét Oyseau. Cette maniere de Presomption a esté remarquée par Esope, comme la plus commune de celles qui tombēt d'ordinaire en pratique parmy les hommes La foiblesse qu'ils témoignent auoir à executer ce

Digitized by Google

qu'ils entreprennent trop temerairement de mener à bout, est vn Presage de leur ruine future, comme vne lassitude sans cause en est vn autre d'vne Maladie prochaine. Et toutesfois, sans s'arrester à cela, comme ils sont presque tous naturellement enclins à l'émulation, aussi aspirent-ils à de mesmes desseins que les autres, sans mesurer leurs forces auec celles de leurs Riuaux.

Les Poëtes nous ont fait vne peinture de ce Vice dans la Fable de Salmonée, qu'ils ont representé si temeraire, que d'auoir entrepris d'imiter les foudres de Iupiter, pour s'attribuer des honneurs Diuins, & se rendre digne de l'Immortalité parmy les Mortels. Mais combien de veritables Salmonées ont eu les Siecles passez! Alexandre le Grand n'en fût-il pas vn, lors qu'il suborna des Prestres Afriquains, pour se faire declarer fils de Iupiter Ammon, par les réponses d'vn faux Oracle? L'Empereur Commodus ne se fit-il point adorer dans Rome, sous le nom & l'habillement de quelques Dieux? Et l'Imposteur Mahomet ne fut-il point le Sàlmonée de IESVS-CHRIST, c'est à dire, le faux Imitateur de ses diuines & fructueuses Actions? Mais Nostre Seigneur n'a-t'il pas vn Singe perpetuel dans les Enfers, qui n'aspire qu'à le contre-faire, & à gagner les Ames à soy par l'infame adoration qu'il en exige? I'en appelle à témoins tous les noirs mysteres de la Magie, où ce Méchant se fait dresser des Autels, faire des Inuocations, tracer des figures, & murmurer des paroles specieuses & ambiguës, pour éblouyr de plus en

plus l'humaine foiblesse, par la ressemblance des noms & du culte Diuin. Par mesme moyen, auec ce qu'il pratique les Encensemens & les Sacrifices, comme ils sont décrits en la vieille Loy, il a bien encore l'effronterie de profaner les sacrez Mysteres du Nouueau Testament, & se seruir d'étoles & d'eau beniste. Il passe jusqu'à ce poinct d'execration, que de seduire réellement des Prestres, à qui Dieu donne l'authorité de le consacrer, & dés qu'il en a attiré quelqu'vn à son damnable party, il le conuie à celebrer la Messe au milieu de ses Sabats, & ainsi du Caractere Diuin il en fait vn Instrument à ses abominations. O insupportable Sacrilege! ô execrable Impieté!

Or pour adoucir aucunement nostre Discours, & passer des choses extrémes aux moyennes, toute espece d'Imitation semblable ne s'addresse pas à la Diuinité. La disproportion est si haute d'elle à nous, qu'il n'y a eu que les hommes extrémement grands & ambitieux, qui ayent voulu se rendre Salmonées, c'est à dire, Imitateurs du haut Iupiter. Mais il y en a vn nombre presque infiny d'autres, qui se meslent de contre-faire les plus releuez de condition, pour imprimer en l'ame des Peuples vne pareille opinion de leur credit & de leur puissance. A quoy neantmoins ils essayent de monter par diuers degrez plus ou moins hauts, selon que la portée de leur Esprit est aussi plus ou moins releuée. Ainsi voyons nous que les Artisans aspirent à l'imitation des Bourgeois, & les Bourgeois à celle des Gentils-hommes, qui la pluspart du temps joüent le roolle des Gouuer-

neurs de Prouince. De là viennent tant de desordres que nous voyons en public, & dans nos maisons: De là les dissentions & les meurtres, qui desolent miserablement les Estats, & font porter aux petits la penitence de l'ambition des Grands. A quoy ils obuieroient, sans doute, s'ils se representoient incessammẽt le sage conseil de l'Oracle de Delphe, qui les met iudicieusement dans le vray chemin du Deuoir, quand il les exhorte à se connoistre. Car quelque imparfait que soit vn Homme, il n'y a point d'étude où il se rende si sçauant, qu'en la connoissance de soy-mesme. Par elle les Ambitieux se prescriuent des limites; les Voluptueux moderent leurs appetits; les Vindicatifs appaisent la soif qu'ils ont du sang de leurs Ennemis; les Coleriques surmontent leur passion, & les Auares domptent l'immoderé desir des richesses. Bref, cette iuste & vertueuse reflection est le fondement de toute Sagesse. Ce que témoigne fort à propos l'Imitateur du grand de Montagne, qui ne forme son Sage que sur ce modele, & ne luy fait point de present plus specieux que le miroir de soy-mesme.

Mais pour reuenir à nostre Corbeau, qui fut comme vn joüet entre les mains des Enfans; il nous apprend que si la fole Imitation des personnes releuées n'apporte point d'autre dommage, pour le moins cause-t'elle toûjours de la risée. Ce que l'experience nous apprend si bien, qu'elle seule nous en fournit tous les iours vne infinité d'Instructions & d'Exemples, en la personne des Salmonées, dont i'ay parlé cy-deuant. Or cela ne doit pas s'entendre seulement

Digitized by Google

de l'humaine Vanité, mais aussi de l'adresse que chacun pretend auoir en la prattique des Arts, & en toute sorte d'Actions, soit de l'Intelligence, soit de la main. En quoy le Presomptueux, qui s'imagine folemét de pouuoir égaler les grands & excellens Hommes, attire presque toûjours sur soy-mesme vne generale risée. A cela sont sujets entre les autres les mauuais Poëtes, qui recitent leurs Poëmes, apres ceux dont ils ne sont qu'apprentifs : Les ignorãs Peintres, qui oposent leurs peintures à celles de Michel l'Ange, ou du Titian : Les inutiles Autheurs, qui n'ont pour but que la vaine gloire, & vne infinité d'autres Esprits que la bonne opinion d'eux-mesmes met quelquesfois aussi bas, qu'ils se croyent bien hautement éleuez. L'aduanture de ces Temeraires ne peut estre mieux comparée qu'à celle du Corbeau, qui pour auoir imité l'Aigle, souffre la persecution des Enfans, & meurt dans vne espece de desespoir. Eux tout de mesme, apres auoir veu leurs ouurages baffoüez, leurs tableaux effacez, & leurs pieces de sculpture abatuës, deuiennent enfin le rebut des Compagnies, & sont contraincts la pluspart du temps d'aller chez les Estrangers, pour chercher à debiter leurs impertinences.

Fin de la soixante & dixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LXXI.

Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc ayans grande ſoif, deſcendirent dans vn Puits, où quand ils eurent bien beu, il ne fut plus queſtion que de s'en tirer. Le Bouc en eſtoit dés-ja fort en peine, & regardoit de tous coſtez, lors que le Renard luy dit; *Prends courage, mon bon amy, ie vien de m'aduiſer d'vne inuention, par le moyen de laquelle nous pourrons tous deux ſortir d'icy. C'eſt, qu'il te faut tenir debout, & t'appuyer contre le mur de tes deux pieds de deuant; puis joignant le menton à ta poictrine, tu baiſſeras vn peu tes cornes où ie monteray le*

Digitized by Google

long de ton échine, & ainsi m'estant sauué; ie te mettray dehors par apres. Le Bouc creut ce conseil, & exécuta de poinct en poinct tout ce que luy dit son Compagnon, si bien que par ce moyen le Renard sortit. Mais comme il fut dehors, d'aise qu'il en eut, il se mit à dancer sur le bord du Puits, ne se souciant plus de son Compagnon, qui ne s'en pût vanger autrement, qu'en luy reprochant sa perfidie & sa lâcheté. Alors le Renard se mocquant de luy; *ô pauure Bouc*, luy dit-il, *si tu auois autant de sens dans la teste, que tu as de barbe au menton, tu ne fusses iamais descendu dans le Puits, que tu n'eusses premierement bien pensé aux moyens d'en sortir.*

Digitized by Google

Discours sur la septante & vniéme Fable.

VOicy la peinture de ceux qui se iettẽt imprudemmeut dans vne Affaire, auant que d'auoir cõsideré quelle en sera l'issuë; En quoy, certes, ils ressemblent proprement à ce Bouc mal-aduisé, qui pour boire vne seule fois dans vn Puits, se met au hazard de se des-alterer pour iamais. Il en arriue de mesme à plusieurs, qui charmez d'vn petit plaisir, se lancent teste baissée dans les difficultez bien étranges, & d'ou ils ne sortẽt quelque-fois qu'en sortant du monde. Ainsi les Amans, à qui toute entreprise semble facile, s'exposent assez souuent à la haine des grãds Seigneurs, & s'embroüillent dans les troubles d'vne puissante Maison, iusques à faire des Actions indignes de leur naissance; Et tout cela pour vne volupté d'aussi courte durée que celle d'vn simple breuuage; Tout cela, dis-je, pour passer vne fantaisie, ou pour appaiser vne soif, & amortir vne flamme qui se rallume quelquesfois plus fort, quand ils la croyent éteinte. Il en est encore de mesme des Auares, qui contestent le Bien d'autruy, auec peu ou point de droict, & s'attachent indifferemment aux grands procez, aux voyages, & aux querelles, sous l'esperance qu'ils ont de quelque succession.

Mais plus que tous ces gens-là, les Ambitieux s'obstinent à de pernicieuses entreprises, qui n'aboutissent enfin qu'à leur confusion. Vn Ancien ne dit pas mal à ce propos, que par les trompeurs euenemens qu'ils en attendent, ils se rendent en partie ridicules, en partie odieux, & en partie miserables. Ridicules, en ce qu'ils aspirent la plusspart du temps à des choses, qui sont au dessus de leur puissance; Odieux; pource qu'ordinairement ils bâtissent leur Fortune sur la ruine d'autruy; Et miserables en suite, à cause que ce sont eux à qui la soif extraordinaire des Grandeurs, fait hazarder la vie, dédaigner les precipices, trouuer toutes choses moindres que leur esperance; & bref, perdre l'Honneur & la Liberté dans vne prison, d'où ils ne sortent ordinairement que pour estre conduits au supplice. L'Histoire des siecles passez n'est pas plus frequente en Exemples, que celle du nostre, où nos yeux ont veu des choses, qu'il n'est nullement besoin de renouueller en nostre memoire, puis qu'elles y sont assez auant imprimées, & que le souuenir nous en doit estre detestable. Or ce ne sont pas toûjours des hommes brusques & extrauagãs, qui se precipitét dãs ces dangers; Il y en a de sages & de bien considerez, de ceux-là mesmes que nous tenons pour grands Personnages, & à qui l'âge doit auoir meury le iugement par dessus la ieunesse. De telle nature fut à mon aduis Ciceron, hõme de grãd esprit, & de petit cœur, qui changea deux ou trois fois de Party, pendant les Guerres Ciuiles de Rome, non par le zele du Bien public, mais pour satisfaire son

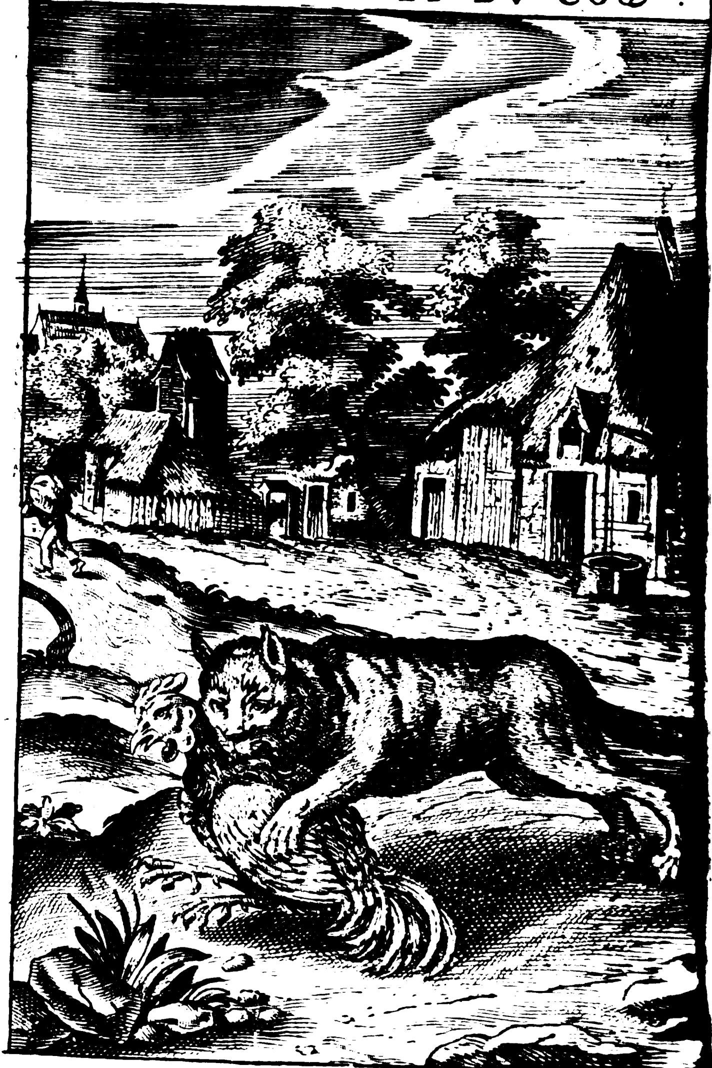
Ambition

Ambition démesurée. Ce fût par imprudence plustost que par Generosité qu'il s'opposa aux desseins d'Antoine, sans y voir aucun moyen d'en échapper. Car de dire que ce fût vne haute resolution d'aymer mieux mourir que souffrir vn Tyran, c'est ce qu'on ne peut alleguer pour sa deffense, veu que s'il auoit à se precipiter à vne mort certaine, pour ne voir le Peuple Romain en subjettion, il le pouuoit faire beaucaup mieux du temps de Cesar, au lieu de changer foiblement de Party, & se laisser conduire à la bonne Fortune du Vainqueur. D'ailleurs, toutes les autres Actiõs de sa vie auoient esté si pleines de cruauté, qu'on doit imputer cette derniere entreprise qu'il fit de chocquer Antoine, plustost à vne extréme Ambition, qu'à vne vraye grandeur de courage. Tel encore, mais moins judicieux, fût son Ennemy Catilina, dont la Conjuration estant faite pour la ruine de Rome, ne perdit toutesfois que luy seulement, & ses miserables Complices. A ces Experiences & ces Exemples i'en pourrois joindre vne infinité d'autres semblables, si mon dessein étoit de faire vn recueil d'Histoires, plustost que des discours abregez. Contentons-nous donc pour cette fois du Conseil d'Esope, qui nous deffend d'entreprendre vne chose, sans estre asseurez de l'euenement.

Fin de la septante-vniéme Fable.

Digitized by Google

72. DV CHAT ET DV COQ.



Digitized by Google

FABLE LXXII.

Du Chat, & du Coq.

LE Chat s'étant ietté ſur le Coq, & n'ayant pas autrement ſujet de le traitter mal, ne ſçeut que luy reprocher, ſinon qu'il étoit vn Importun, qui par ſon chant éueilloit les Hommes, & les empéchoit de repoſer. *Ce que i'en fais*, répondit le Coq en s'excuſant, *eſt pour leur profit, afin qu'ils ſe leuent pour s'en aller trauailler. Tu as beau dire*, reprit le Chat, *céla n'empéche pas que tu ne ſois méchant, & vilain, iuſques à ce poinct, que pour aſſouuir ta lubricité, tu as à faire à ta Mere, & n'épargnes*

Digitized by Google

pas mesmes tes sœurs. Le Coq voulut encore chercher des excuses à cecy ; mais le Chat ne daigna les entendre, & s'irritant plus fort qu'auparauant ; *C'est trop cajolé*, dit-il, *tu ne meschapperas point aujourd'huy*.

Discours sur la septante-deuxiéme Fable.

IL est bien aisé de trouuer vn pretexte apparent, quand on a conclud la mort de l'Innocent, Il a beau dire des raisons valables ; Il a beau s'excuser sur son Innocence, & alleguer tout ce qu'il faut pour vne persuasion qui soit raisonnable ; On ne laisse pas de s'obstiner à le poursuiure. On luy fait toûjours accroire qu'il a failly, & mesme on impute à crime des actions fort vulgaires, dont ses Accusateurs, ny ses Iuges, ne sont nullement exempts, non plus que luy. Car comme il n'est point d'homme si vertueux dans le monde ; en la vie duquel il n'y ait toûjours quelque chose à dire : aussi n'en est-il point de si abandonné, qui ne trouue vn pretexte à ses malices, & ne colore ses

Digitized by Google

ctions par vne assez specieuse apparence. Cela procede en effet, de ce que toute Vertu a toûjours deux Vices qui la costoyent, si bien qu'étant assise entre l'vn & l'autre, elle donne moyen aux Méchans, ou de luy imposer le nom des Vices, ou de leur donner le sien propre, pour colorer vne méchante action. Ainsi nous appellons souuent l'Auarice vn tres-bon Ménage; & derechef nous confondons quelquesfois le bon Ménage auec vne sordide & honteuse Espargne. Ainsi, dis-ie, s'il arriue que les Grands veüillent faire mourir quelqu'vn, apres auoir parlé genereusement pour le Bien de la Patrie, il ne se trouuera que trop de Complaisans prés de leur personne, qui pour en haster la punition, luy imposeront incontinent le crime de Calomniateur, de Seditieux, & de Boute-Feu. De cette mesme façon, si pour la juste deffence de sa vie quelqu'autre a mis l'épée à la main contre vn qui soit vn peu en faueur, ou en credit, à cause de sa Noblesse, ou de son argent, on alleguera simplement l'Action, & là dessus on le fera seruir d'Exemple, quoy qu'en effet il en serue tres-innocemment. Mais la Iustice de Dieu, qui ne peut souffrir de déguisement, & qui est le vray Soleil, dont les rayons toûjours éclattans, perçent les plus obscures tenebres, sçait bien discerner au vray les Innocens d'auec les Coupables, & ne fait point de choix quant à la punition des grands ou des petits; car elle ne veut point de pretexte pour chastier, ny de preuue pour conuaincre. Aussi est-ce deuant elle que les Puissans sont foibles, & mal armez, que les Malings ne

Digitized by Google

produiſent aucuns faux-témoins ; que les Nobles n'alleguent point d'alliance, que les Innocens ne craignent plus d'oppreſſion , que les Vertueux pretendent des recompenſes, & deuant qui finalement la difference des Hommes ne ſe fait que par les Vertus, ou par les Vices qu'ils ont aquis. Cela doit faire trembler les perſonnes de condition, & les détourner pour iamais de la Cruauté, principalement de celle qui ſe figure vn charitable pretexte du Bien public, pour couclure la mort des Innocens auec la ſatisfaction des Peuples.

Fin de la ſeptante-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

73. DV RENARD ET DV BVISSON

Digitized by Google

FABLE LXXIII.

Du Renard, & du Buiſſon.

LE Renard ſe voulant ſauuer du danger qui le menaçoit, ſauta ſur vne haye, qu'il prit à belles pattes, auec tant de malheur, qu'il ſe les perça d'épines. Comme il ſe vid ainſi bleſſé, tout ſon recours fût aux plaintes. *Perfide Buiſſon*, dit-il, *ie m'eſtois retiré vers toy, penſant que tu m'ayderois; mais au lieu de le faire, tu as rendu mon mal pire qu'il n'eſtoit. Tu t'abuſe*, luy répondit le Buiſſon, *car c'eſt toy-meſme, à qui rien n'échape, qui m'as voulu prendre par les meſmes ruſes que tu pratiques enuers les autres.*

Digitized by Google

Discours sur la septante-troisiéme Fable.

A Quoy pensois-tu, ô mal-aduisé Renard, de happer imprudemment auec tes ongles vn Buisson tout herissé d'épines ? ou plustost à quoy penses-tu maintenant de t'en plaindre ? Ne sçais-tu pas qu'en certaines choses il faut vser d'vne conduite toute differẽte des autres, & n'auoir pas moins d'adresse que de iugement pour s'en démesler ? Aurions-nous bonne grace nous-mesmes, d'aborder imprudemment vn Criminel & vn Innocent, sans mettre quelque difference entre l'vn & l'autre ? Ne seroit-ce pas vne grande stupidité de frequenter vn Méchant, ainsi qu'vn homme de bien ? Certes, il s'en faut beaucoup que telles choses doiuent estre également faites, & de la mesme methode. Car en la frequentation des Bons, nous deuons auoir le cœur, par maniere de dire, sur les lévres, la parole libre & nuë, les actiõs irreprochables, & les surpasser eux-mesmes, s'il est possible, en sincerité. Mais quant aux autres, nous ne sçaurions iamais estre, ny trop couuerts, ny trop retenus, pource qu'il est veritable, *Que le cœur du Méchant veille incessamment pour nous surprendre.* D'ailleurs,

nous deuons encore faire de la distinction quant à nos pratiques, & viure tout autrement auec les Grands qu'auec les Petits, estant bien certain que les Hommes de haute condition ayment beaucoup le respect, & que l'on se trompe de s'arrester à leurs complimens. C'est donc leur plaire, que de leur deferer quelque chose au delà du Deuoir, & de se feindre saisi de la crainte de leur presence. Quant à leurs affaires particulieres, il me semble que c'est vne action de Prudence, de ne s'y entremettre pas aisément; mais de se seruir d'vne honeste excuse, & en jetter le refus sur son incapacité. Pour cela mesme ie trouue qu'vn Ancien Philosophe eut fort bonne grace, lors que sollicité par le Roy Antigonus de luy dire quelle chose il desiroit de luy? *Tout ce qu'il te plaira*, luy répondit-il, *horsmis ton secret*. Par où il vouloit donner à entendre, que c'est vne chose tres-dangereuses d'estre bien auant meslé dans les intrigues d'vn Prince: Ce que d'autres ont aussi exprimé par cette sentence; *Auec le Prince, comme auec le Feu*; Voulant dire, que pour en ressentir raisonnablement les biens-faits, il n'en faut estre, ny trop proche, ny trop loin. Aussi est-il vray que par l'éloignement, la lueur du Bien que nous en esperons, se répand sur nous auec moins de force; comme au contraire nous courons fortune de nous brûler tout à fait, si nous en sommes trop proches, & trop ardents à l'importuner. I'obmets plusieurs autres differences, touchant la maniere de conuerser auec les Hommes, à cause qu'il me semble fort difficile de les exprimer, veu que le

nombre n'en estpas moins grand que des conditions, & des humeurs des personnes. Comme par exemple, il n'y a point de doute que nous deuons viure tout autrement auec les Vieux, qu'auec les Ieunes; auec les Estrangers, qu'auec les Citoyens; auec les Soldats, qu'auec les Religieux; auec les Malades, qu'auec les Sains. Mais dautant que ce seroit vne chose trop ennuyeuse de s'arrester sur la diuersité de ces Conditions, il uous suffira pour cette fois d'auoir touché les plus importantes distinctions, à sçauoir la methode de hanter les Méchans, & celle de se comporter auec les grands Seigneurs. Laissons donc le reste à la prudence du Lecteur, & voyons vn nouueau sujet de moraliser.

Fin de la septante-troisiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

74 DE L'HOMME ET D'VNE IDOLE.

Digitized by Google

FABLE LXXIV.

De l'Homme, & d'vne Idole.

VN Homme auoit en sa maison vne Idole de bois, qu'il pria de luy faire quelque bien; Mais plus il la prioit, & plus il deuenoit pauure. Dequoy se dépitant, il l'empoigna par les jambes, & luy cassa la teste, à force d'en battre la muraille. Comme il vid alors qu'il en tomboit vne grande quantité de pieces d'or, il les amassa; & s'adressant à l'Idole; *Il est bon à voir* dit-il, *qu'à ta malice est iointe vne grãde perfidie : car tant que ie t'ay porté de l'honneur & du respect, ie n'ay receu aucun bien de toy; Comme au con-*

Digitized by Google

traire, tu m'en as fait beaucoup, quand ie t'ay battuë.

Discours sur la septante-quatriéme Fable.

CEtte Fable me met dans l'esprit vne opinion que i'ay presque toûjours euë touchant les Anciens; à sçauoir, que les plus sages d'entr'eux n'ont creu la pluralité des Dieux que par feinte, afin de s'accõmoder à l'humeur grossiere, & la Brutalité du Peuple. Car s'ils eussent veritablement tenu leurs Iupiters & leurs Mercures aussi puissans qu'on nous le fait accroire, comment se seroient-ils resolus de les traitter auec tant de mépris? Comment plusieurs d'entr'eux auroient-ils baffoüé leurs Idoles, médit des Diuinitez, & inuenté mille choses contre leur gloire? Comment Homere, ce grand & admirable Personnage, auroit-il accusé Iupiter de paillardise, d'enuie, d'intemperance, de violemens, & d'vne infinité d'actions honteuses & sales: Comment les autres Poëtes, & mesme les Historiens auroient-ils remarqué l'vn apres l'autre les incontinences de leurs Dieux, témoignées par de ridicules déguisemens? Et comment nostre Esope mesme, qui n'auoit pas moins de sagesse que les plus

Digitized by Google

plus sobres Esprits, & à qui Plutarque a voulu assigner vne place au Banquet des sept Sages, auroit-il religieusement introduit en cette table vn Homme si peu respectueux enuers son Dieu, que de luy dire quantité d'injures, apres l'auoir mis en pieces ?

Mais laissons-là ce prelude, comme étranger à nostre discours, & venons à l'Allegorie de nostre Fable, par laquelle il nous est enseigné, que les méchans font mieux leur profit par la Force, que par vne bonne & franche Acquisition. Ce qui est tellement vray, que ie dédaignerois d'en alleguer des raisons, veu le grand nombre d'Exemples que nous en auons. Ne voyons-nous pas tous les iours auec quelle priuauté les Richesses se communiquent aux plus Méchans ? Ne voyons-nous pas multiplier en peu d'années l'heritage des hommes injustes, voire mesme s'accroistre iusques à vne prodigieuse grandeur ? Combien y a-t'il de Partisans, qui se nourrissent du sang du Peuple ? Combien de Corsaires qui appellent de bonne prise tout ce qui tombe sous leur puissance ? Combien de Gouuerneurs, qui dans les plus hautes Charges, vendent lâchement leur Maistre & leur Patrie, pour de l'argent ? Combien de Capitaines, qui rançonnent les Villages, & enflent leur bourse aux dépens du pauure Laboureur ? Mais sur tout, combien d'Vsuriers, qui par l'amorce de leurs richesses, attirent les Malheureux, & les font cheoir entierement dans le Precipice ? Car il est de l'argent dont ils les accommodent pour les ruiner, comme de la morsure de l'Aspic, qui charme d'abord d'vn

Ee

doux assoupissement celuy qui en est picqué, tandis que le venin s'écoulant peu à peu dans ses veines, luy oste insensiblement toutes les fonctions de la vie.

La maniere de s'enrichir que pratiquent les gens de bien, est tout à fait differente de celle-là. Ils aspirent à vn gain licite & moderé: C'est auec la bonne grace de tout le monde qu'ils changent de condition. On ne leur sçauroit reprocher ny fourbe ny violence; au contraire, ils se contentent d'vn gain honneste, & le regardent auec vn visage serain, où n'est imprimée la moindre marque de repentir. Auec cela, ils ne se croyent pas riches, s'ils ne font part de leurs Biens aux Pauures, aussi liberalement qu'ils les ont vertueusement acquis; aussi Dieu benit le trauail de telles gens, & leur enuoye pendant leurs iours vne ioyeuse Tranquillité, sans laquelle ils ne trouueroient aucunes richesses, ny agreables, ny aduantageuses. Car comme en l'amour d'vne Femme, c'est retrancher ce qu'il y a de plus charmant, que de venir à des caresses forcées, & la reduire à nous fauoriser plustost par contrainte, que par affection; Il semble de mesme que les Ames genereuses ne vueillent rien exiger de la Fortune auec importunité. Au contraire, il faut qu'elle les oblige de gré à gré, & mesme qu'elle les conuie à receuoir ses biens-faits.

Au reste, les Sages ne sont pas toûjours d'humeur d'acquerir des Biens perissables; Ils ont des pensées bien plus nobles que celles qui ne s'attachent qu'au soing des richesses. Leur ordinaire est de les mépriser bien fort, & de se

tenir au dessus de cette basse occupation: Cela se verifie en la personne d'Aristote & de Platon, qui passerent vne grande partie de leur âge, sans vouloir deuenir Riches, & n'y consentirent qu'à la fin, lors qu'ils reconnurent leur Esprit assez fortifié contre la corruption qu'apportent les biens du monde. Or soit qu'ils le fissent, pource qu'ils apprehendoient les incommoditez du dernier âge, ou possible pour publier auec plus d'efficace leurs sages maximes, & qu'à ce besoin ils se seruissent des biens qui frappent l'Esprit du Peuple d'vn certain respect accompagné de docilité; tant y a, comme i'ay dit, qu'ils ne voulurent s'enrichir que sur le tard, quoy qu'il leur fut bien aisé de le faire plustost, veu l'estime particuliere que faisoient d'eux les plus grands Princes de leur siecle.

Fin de la septante-quatriéme Fable.

Digitized by Google

DV PESCHEVR.

Digitized by Google

FABLE LXXV.

Du Pescheur.

VN Pescheur, qui ne sçauoit guere bien son mestier, ayant pris sa fluste & ses filets, s'approcha du riuage de la Mer, & s'assid sur vne pierre pour faire sa pesche. Or auparauant il se mit à joüer de la fluste, s'imaginant que par cette belle Musique il en prendroit bien plus de poisson. Mais comme il vid que cela ne luy seruoit de rien, il ietta ses rets dans la Mer, & en prit plusieurs: Et dautant qu'en les tirant de son filé, ils ne cessoient de sauter; *Sottes Creatures*, leur dit-il, *vous n'auez iamais voulu danser, tan-*

Digitized by Google

tost; quand i'ay ioüé de ma fluste, & maintenant que ie n'en ioüe plus, vous ne faites que caprioler.

Remarque sur la septante-cinquiéme Fable.

COmme il n'y a pas beaucoup à s'étendre sur le sujet de ce Pécheur; Aussi n'en diray-je rien, sinon que toutes choses ont bonne grace faites en leur saison, & qu'au contraire elles sont déplaisantes, & importunes, quand on les tire de leur assiette naturelle, pour les transferer à d'autres vsages. Je n'allegueray en cela pour toute preuue que l'Experience iournaliere, sans m'arrester plus long-temps à cette matiere, tánt pour en auoir touché quelque chose en la cinquiéme Fable, que pour la matiere de celle-cy, qui semble plustost appartenir à la Bien-seance exterieure, qu'à la solide Science des Mœurs.

Fin de la septante-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LXXVI.

Du Chat, & des Rats.

LE Chat entré dans vne maison, où il y auoit quantité de Rats, en prenoit vn maintenant, & tantost vn autre; de maniere qu'à force d'aller à cette chasse, il en tüa plusieurs auec le temps. Les Rats cependant, voyant qu'il ne se passoit guere iour qu'il n'y eust quelqu'vn des leurs de mangé, firent vne assemblée entr'eux, pour y consulter de leur affaire. *Il ne faut plus*, disoient-ils, *que nous descendions là bas, si nous ne voulons faire estat d'estre tous perdus; demeurons donc plustost en haut, où nostre Ennemy ne peut monter.* Le Chat

Digitized by Google

apprit ce dessein des Rats ; & ne l'eut pas plustost découuert, que faisant le mort, il se pendit par les pieds de derriere à vne perche, attachée à la muraille. Comme cela se passoit ainsi, il y eut vn des Rats qui iettant sa veuë en bas, connût tout de bon que c'étoit le Chat ; Si bien que tout effrayé d'abord, *Hola mon amy*, dit-il, *quand ie te prendrois pour vn soufflet, ou quand mesme ie sçaurois veritablement que tu serois tel, si ne pourrois-je pas me resoudre à descendre auprés de toy.*

Remarque sur la septante-sixiéme Fable.

CEtte Allegorie a esté de mesme suffisamment expliquée en qu'elqu'vne des Fables precedentes, où nous auons dit, qu'il ne faut pas tomber pour la seconde fois entre les mains des Méchans ; mais se méfier toûjours d'eux, & interpreter toutes leurs actions à mal, quand

Digitized by Google

mesme elles seroient pleines d'vne apparence de Pieté. Car comme le Diable, qui est leur Prince, se déguise quelquesfois en Ange de lumiere, pour seduire les Hommes; il arriue tout de mesme que les Méchans se couurent d'vne fausse Contrition de leurs malices, & témoignent vn feint repentir, pour rattraper dans leurs pieges ceux qu'ils y ont vne fois tenus. Mais qui sera l'homme si ennemy de soy-mesme, que de se fier à leurs Impostures, principalement si apres en auoir porté la penitẽce; Et toutesfois il se void assez souuent que les plus gens de bien ne laissent pas de s'y fier, soit pour estre naturellement enclins au pardon, soit pour n'auoir pas l'Esprit assez fort contre les stratagemes & les mines secrettes que font ioüer tels hommes contagieux à tous les Estats. Car en effet, ils le sont de telle sorte, que pour les separer du commerce des gens de bien, ce ne fut pas sans cause, qu'au rapport de Plutarque, Philippe, Roy de Macedoine, fit amas vne fois de ceux d'entr'eux, qui étoient les moins supportables dans son Royaume, lesquels il relegua en vn lieu, où ils bastirent vne Ville qui fut appellée *Poneropolis*, c'est à dire, *Ville des Méchans*. Ce qui nous doit remettre en memoire, qu'à la fin du monde il en sera fait de mesme, comme le Roy des Roys nous l'asseure. *Car alors les Anges separeront les Méchans d'auec les Bons, pour les enuoyer en la forunaise de feu, où il n'y a que pleurs, & que grincemens de dents.*

Fin de la septante-sixiéme Fable.

Digitized by Google

77. DV LABOVREVR ET DE LA CIGONGNE.

Digitized by Google

FABLE LXXVII.

Du Laboureur & de la Cigogne.

LE Laboureur tendit aux champs ses filets, pour prendre des Gruës & des Oyes sauuages, qui luy mangeoient tous les iours le bled qu'il auoit semé. Il aduint donc qu'il prit auec elles vne Cigogne, qui se sentant attachée par le pied, pria le Laboureur de la laisser aller, luy remonstrant qu'elle n'estoit ny Gruë ny Oye, mais bien Cigogne, & par consequent le plus debonnaire de tous les autres Oyseaux, qui auoit accoustmé de seruir ses parens

Digitized by Google

pieusement, sans les abandonner iamais en leur vieillesse. Mais tant s'en faut que le Laboureur fut touché de ces paroles, qu'au contraire s'étant mis à soûrire; *Ie sçay tout cela*, luy dit-il, *& connois assez qui tu és; mais puis que te voila prise auec ces autres Oyseaux, il faut que tu meures aussi auec eux.*

Discours sur la septante-septiéme Fable.

IL appartient plustost aux Iurisconsultes, qu'aux Philosophes moraux de vuider cette question; à sçauoir si ceux qui ont esté en la compagnie des Méchans, doiuent porter la peine comme eux du crime qu'ils ont commis. Ie sçay que c'est vne chose ordinairement pratiquée parmy les Iuges, de les tenir pour Coupables, & par consequent de leur faire presque toûjours leur procez, comme aux Criminels. Mais quant aux Philosophes, ils ne vont pas si viste en besogne, & auant que de donner à vn Homme le nom de Méchant, ils examinent s'il en a fait les Actions, & s'il les a reduites en

Habitude. En cette profonde consideration ils trouuent que bien souuent les Bons s'accompagnent des Mauuais, bien qu'à la verité ils n'ayent aucune teinture de leur Vice, ny aucune inclination à la prendre. En quoy toutesfois ils ne peuuent nullement s'excuser de leur Imprudence. Car s'ils sont veritablement gens de probité, il faut de necessité conclure, qu'il n'y a rien qui leur soit plus insupportable que la pratique des Méchans, tant pource que les cõtraires ont tous accoustumé de se fuïr naturellement, qu'à cause qu'ils se fortifient à cela par vne reflexion continuelle, & s'étudient à prendre le Vice en horreur, auec des raisons que la bonne Conscience leur inspire secrettement. S'ils ont donc si peu de plaisir en de semblables Conuersations, & s'ils voyent d'ailleurs combien elles sont nuisibles au commerce de leur Vie, n'est ce pas à eux vne Imprudence extraordinaire de se trouuer en des Compagnies honteuses, & tout à fait insupportables à leur humeur?

Ils peuuent répondre à cela, qu'ils y sont conuiez par la frequente importunité des autres; qu'ils les viennent voir à leur leuer, les conuient à disner en leurs Maisons, leur écriuent à tout propos, les tyrannisent à force de complimens, & pour le dire en vn mot, qu'ils ne leur laissent pas vn seul moment de repos, sans pretendre à les entretenir; si bien que par vne raison de Ciuilité, plustost que de Bienveuillance, ils se trouuent obligez à leur permettre vn libre accez dans leur frequentation. Mais, ô trop foible, & trop imprudent ieune

hommes, si de hazard tu eusses esté du conseil de Priam, & qu'Agamemnon & Menelas t'eussent courtoisement requis de permettre l'entrée en ses murailles au Cheual de bois, remply d'vne multitude de gens de guerre, en suite de quoy ils se fussent rendus maistres de la Ville, comme ils firent, la leur aurois-tu ciuilement & gracieusement accordée? Et quoy? peux-tu mettre en doute que les Vicieux ne te soient autant Ennemis que les Grecs l'étoient aux Troyens; & que leur Conuersation ne te soit aussi fatale que l'entrée du Cheual de bois le fut à Troye la grande? Asseurément, mon amy, tu peux dire que c'est fait de toy, si les Méchans entrent à la fin trop familierement en ta Maison, quand mesme ils seroient chargez de caresses & de presens. Dy leur plustost comme cét aduisé Conseiller, dans Virgile,

I'ay peur des Grecs, & mesme quand ils donnent.

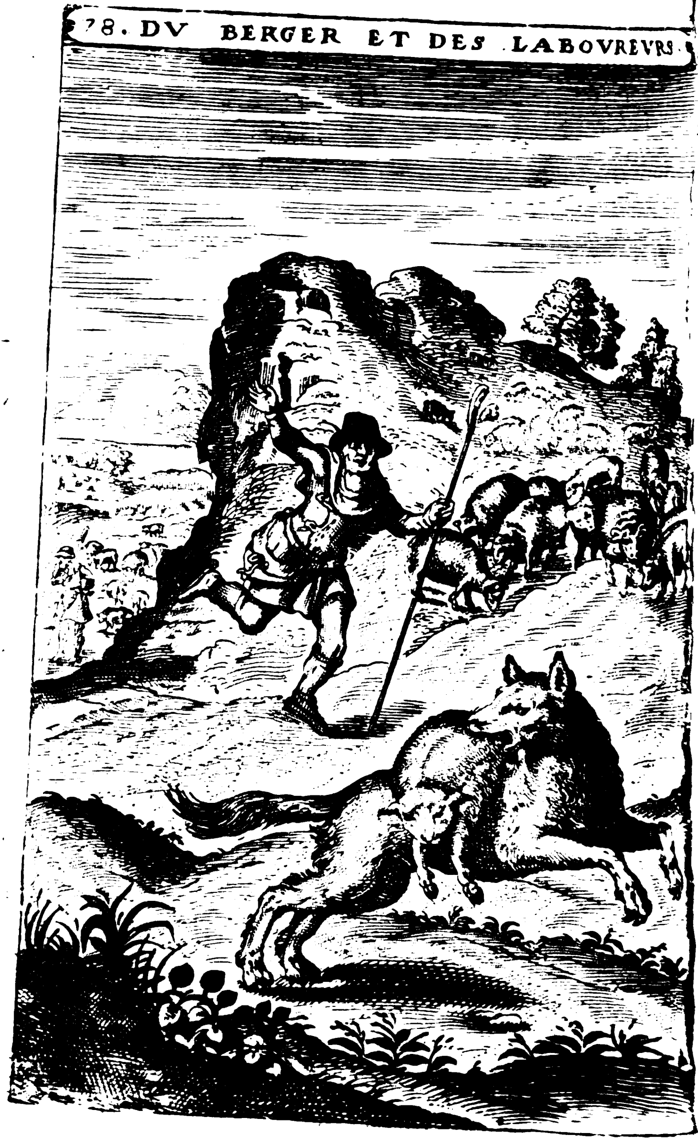
Où as-tu apris qu'il faille achepter si cher la Ciuilité, que de l'obseruer à la ruine mesme des autres Vertus? Cette Patience ne tient-elle pas de la Bassesse; n'a-t'elle point quelque chose de seruile? Y a-il des Loix si rigoureuses dans la bien-séance, qu'elles nous obligent à voir sans cesse nos Ennemis? Puis qu'il n'en est point de pire que les Vicieux, que ne considerons nous que si nous n'auons qu'vn peu de Vertu acquise, tant moins aurons-nous de resistance contre leur Malice; Comme au contraire, si nous en auons beaucoup, la perte que nous en ferons parmy eux, en sera, sans doute, plus grande, & plus contagieuse à nostre Reputation. Cela étant, qu'vne mauuaise Honte de

celles

celles que Plutarque nous dépeint, ne nous empesche point de leur fermer nostre porte, & de leur feindre des affaires, quand mesme ils sçauroient que nous n'en aurions aucunes; Fuyons-les comme vne Peste contagieuse à nostre ame, nous representant toûjours, Qu'auec eux nous ne sçaurions estre que Malins, ny que Vertüeux en la conuersation des personnes qui sont doüées d'vne parfaite Vertu. Que s'ils ont quelque bon mouuement dans l'Ame, pour changer la condition de leur vie, il les faut éprouuer aupatauant que s'appriuoiser auec eux, & les renuoyer aux gens d'âge & de profonde sagesse, pour lesquels ie n'escris point ces Instructions; au contraire, ie desirerois prendre les leurs, & pour la conduite de ma Vie, & pour l'ornement de mon Ouurage.

Fin de la septante-septiéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE LXXVIII.

Du Berger, & des Laboureurs.

VN petit Berger faiſant paiſtre ſes Brebis ſur vne coline, s'eſtoit mocqué trois ou quatre fois des Laboureurs d'alentour, qu'il appelloit à ſon ayde, en criant au Loup. Mais quand ce fut tout de bon qu'il en implora le ſecours, ils le luy dénierent, le laiſſant crier tout à ſon aiſe : Tellement que ſes Brebis furent faites la proye des Loups.

Digitized by Google

Discours sur la septante-huitiéme Fable.

A Force de mentir, ce petit Berger se rend indigne de Foy, quand il crie tout de bon, & comme cela il perd vne de ses brebis; ordinaire aduanture de ceux qui mentent, ausquels on n'adjouste point de creance, encore qu'ils disent vray. Tesmoin ce Barbier dont Plutarque racôte l'Histoire, qui estant tenu dans la Ville d'Athenes pour vn homme extrémement causeur & peu veritable, apprit par hazard sur le port de Pirée, d'vn Fuyard qui venoit d'aborder dans vne chalouppe, que l'Armée des Atheniens auoit esté entierement défaite. Ce qu'il courut annoncer à la haste dans la Ville, auec aussi peu de jugement, que s'il eust apporté la meilleure nouuelle du monde. Dequoy le menu peuple irrité, sur la croyance qu'il eut que ce n'estoit qu'vn Mensonge, que cet indiscret vouloit debiter à son ordinaire, on le saisit aussi-tost, & le mena-t'on droit à la place publique, où sur l'apparence qu'il auoit inuenté vne fourberie si pernicieuse à l'Estat d'Athenes, il fut resolu de l'executer à mort. Mais à mesme temps qu'il deuoit perdre la vie, le bon-heur voulut pour luy qu'il vint vn bruit sur la place, qui iustifia son caquet, &

Digitized by Google

destourna par mesme moyen & ses Bourreaux, & ses Spectateurs qui se retirerent. Car le peuple interessé pour sa perte particuliere, & generalement pour le dommage de tout l'Estat, se dissipa çà & là par les maisons, auec dessein d'y pleurer à son aise vn si fascheux accident. Quant au Barbier, il fut laissé plus de quatre heures attaché au poteau, sans que personne songeast à le deslier, iusqu'à ce que sur le soir il suruint quelqu'vn qui en fit l'office, touché de la compassion qu'il en eut. Il se remarqua pour lors que la premiere parole que dit ce Causeur, fut de s'enquerir si le Capitaine General n'auoit pas esté tué sur la place, tant cette maudite demangeson de parler s'estoit emparée de son esprit.

Cette Histoire est la veritable Allegorie de cette Fable, puis que par vne experience asseurée, elle preuue que c'est oster entierement le credit à ses paroles, que d'en donner souuent de fausses. Aristote enquis à ce propos, *Que gagne le Menteur; Il gagne cela*, respondit-il, *Que quand mesme il ne ment point on ne le croit pas.* A ce sentiment s'acommode celuy du Prince de l'Eloquence Latine, quand il dit, Que qui a fait vne fois banqueroute à la Verité, ne se soucie non plus de se Parjurer que de Mentir. Comme en effet, adjouste-t'il, les Dieux ont ordonné mesme peine pour les Menteurs que pour les Parjures. En quoy il me semble que pour vn vain plaisir de mentir, l'on perd vne chose bien precieuse, à sçauoir la Foy; Action certes d'vn tres-mauuais Mesnager, & d'vn Imprudent, puis qu'il n'y a rien de si commode en tout le commerce de la vie, que de passer pour verita-

Digitized by Google

blé, autant pour seruir ses amis, que pour son interest propre. De là vient aussi qu'Esope n'attribuë cette sottise qu'à vn Enfant, iugeant indigne d'vn Homme, de s'exercer à des Mensonges nuisibles, & hors de saison. Que si cela est, combien y a-t'il d'Enfans à la Cour, qui vont iusqu'aux cheueux gris, & qui toutesfois font gloire de s'exercer à des niaiseries inutiles; de berner l'vn, de se moquer de l'autre, & d'employer tout leur loisir à des comptes si peu profitables, que tout le fruict qu'ils en recueillent, n'est autre chose que la perte de leur créance. Il faut donc s'estudier de tout son possible à dire la Verité, puis qu'elle est le seul objet de l'Entendement, & que c'est oster beaucoup à vne si noble Faculté, que de la repaistre de Mensonge.

L'on pourra m'objecter là dessus, que ie peche moy-mesme imprudemment contre l'aduis que ie donne aux autres, en ce que ie n'entretiens mon Lecteur que de pures Fables, & que ie m'amuse à gloser dessus des choses imaginaires. Mais pleust à Dieu que tous les Mensonges du monde fussent aussi solides, & aussi vtiles que ceux de ce liure. Ce n'est pas mentir que de dire qu'ils contiennent en eux vn thresor de Verité, & les plus nobles subjets de la Philosophie Morale. Que si i'estois aussi adroict à les commenter, qu'Esope le fut à les faire, ie ne croirois pas qu'il y eust au monde vn meilleur Ouurage que celuy-cy. Car il n'est point d'auanture ny de rencontre en nos iours, dont nous ne voyons icy le pourtraict, pour en profiter à nostre besoin, de quelque profession que nous puissions estre.

Fin de la septante-huitiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LXXIX.

De la Fourmy, & de la Colombe.

L'Extréme soif qu'auoit la Fourmy, la fit descendre dans vne Fontaine, où quand elle voulut boire, elle y tomba par malheur. Alors vne Colombe branchée fortuitement sur vn arbre, qui panchoit sur l'eau, voyant la pauure Fourmy en danger de mort, rompit incontinent auecque son bec vn rameau de l'arbre, qu'elle laissa cheoir dans la Fontaine; & ainsi la Fourmy qui l'aborda, se preserua du danger d'estre noyée, & se mit en seureté. Sur ces entre-faites, voila suruenir en ce mesme endroit, vn cauteleux

Oyſeleur, qui dreſſa ſes gluaux pour prendre la ſimple Colombe ; Ce qu'apperceuant la Fourmy, elle le mordit au pied ; de ſorte que l'Oyſeleur fut contraint de laiſſer aller ſes gluaux, ſurpris par la douleur que luy cauſa cette picqueure ; Cependant la Colombe effrayée du bruit, s'enuola ſoudain, & ainſi elle échappa du danger preſent.

Remarque ſur la ſeptante-neufuiéme Fable.

IE ne mets aucune difference entre l'Allegorie de cette Fable, & celle de la ſeiziéme. C'eſt pourquoy ie trouue à propos d'y renuoyer le Lecteur apres l'auoir aduerty que les Beſtes meſmes ne ſont pas ingrates des Biens-faits receus. Les Hommes donc à plus forte raiſon ne doiuent point l'eſtre, principalement s'ils conſiderent que noſtre Sauueur leur dit par la bouche de Sainct Paul ; *Qu'il y a plus d'heur incomparablement à donner qu'à*

receuoir; Ce que les Payens meſmes ſemblent auoir reconnu, & Pythagore entr'autres, l'vn des meilleurs mots duquel eſt celuy-cy, *Que le vray moyen de reſſembler à Dieu, c'eſt de faire du bien à tous generalement.* Auſſi n'eſt-il point de bon Office qu'on puiſſe nommer perdu, ſoit qu'on en eſpere la reconnoiſſance ſur terre, ſoit qu'on l'attende infaillible du Ciel.

Fin de la ſeptante-neufuiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE LXXX.

De la Mouche.

VNE Mouche tomba dans vne marmite pleine de chair, & voyant que le broüet l'étouffoit; *Voila que c'est*, dit-elle à part soy, *i'ay tant beu & tant mangé, & me suis si bien plongée dans le pot, que ie meurs saoule de potage.*

Digitized by Google

Discours sur la huictantiéme Fable.

IE compareray la Mouche de cette Fable aux Hommes voluptueux, qui se plongent si auant dans leurs delices, qu'ils y rencontrent leur fin auec celle de leurs insatiables desirs. Les Voluptez leur sont des amorces à tous maux; Et toutesfois ils ne laissent pas de s'y laisser prendre, comme les Poissons à l'hameçon. Mais on les peut encore plus proprement comparer à des Pourceaux, puis qu'ils laissent comme eux les belles fleurs en arriere, pour se veautrer parmy les ordures. Dequoy vray-semblablement ne peut manquer de s'ensuiure la ruine ineuitable de leur Ame, aussi bien que celle de leur Corps. Car il est bien mal-aisé de s'accoustumer à vne vie molle, & de ne refuser rien à ses appetits brutaux, sans y trouuer sa fin auant l'âge. Quelqu'vn de ces Voluptueux peut bien dire auec ce foible Animal; *Voicy i'ay tant beu, i'ay tant mangé, ie me suis tant laué, que ie meurs saoul de ce broüet.* Il est vray que ie voudrois oster pour eux cette parole de saoul; car tels Epicuriens, cõme dit le Poëte Reignier apres Iuuenal, se peuuent bien lasser de leurs Voluptez, mais ils ne s'en saoulent iamais. Car à mesme temps que la Nature leur refuse la jouyssance de leurs brutales delices, la Coustume leur en augmente le desir. De cette façon,

semblables à Tantale, ils béent incessamment aprés la possession de leurs Maistresses, & ne peuuent toutesfois accomplir les actions qu'elles leurs permettent, peine insuportable à ces Miserables, qui par vn effet de leur Imagination blessée, entretiennent dans le cœur vn brasier ardant, & ont tout le demeurant de la personne de glace.

Ainsi passa les vieux iours le grand Tamberlan, oublieux des belles actions qu'il auoit faites, & tellement perdu apres ses infames desirs, qu'il découploit par trouppes de ieunes gens de sa Cour, sur vn tas de filles abandonnées, pour repaistre ses yeux de ce brutal spectacle, au defaut d'y prendre part, comme les autres. O la belle & honorable fin d'vn si grand Homme! O mort bien digne de la vie de Tamberlan! Il ne pensoit qu'à prolonger cette derniere heure dans les débauches; au lieu que les Vertueux l'attendent impatiemment, pource qu'elle leur doit estre vne entrée à des felicitez perdurables. Aussi n'ont-ils pas vne Vieillesse trauaillée de remords, ny de conuoitises debordées. Ils ne meurent point comme cette Mouche, enseuelis dans le Broüet, c'est à dire dans les Voluptez charnelles. Leur fin, comme toute pure & celeste, ne tient rien des songes & des chimeres de cette vie. Ils ont les yeux éleuez au Ciel, où s'addressent toutes leurs pensées. C'est là qu'ils aspirent seulement, comme à leur future Patrie, se déuelopans auec allegresse des fausses Voluptez de la terre, où il n'y a que du dégoust, & de la reuolution.

Fin de la huictantiesme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCI.

Du Dieu Mercure, & d'vn Charpentier.

VN Charpentier coupoit du bois prés d'vne riuiere, consacrée au Dieu Mercure, quand il arriua par mégarde, que sa coignée tomba dedans. Alors bien affligé de cét accident, il s'assid sur le bord du fleuue, pour se consoler de cette perte. Durant ces choses, voila que Mercure émeu de pitié luy apparut, & s'enquit de la cause de sa plainte; qu'il n'eut pas plustost connuë, que luy monstrant vne coignée d'or, il luy demanda si c'estoit la sienne: Le pauure Homme ayant répondu

Digitized by Google

franchement que ce ne l'estoit pas, Mercure luy en apporta vne d'argent, qu'il confessa pareillement n'estre pas à luy. A la fin le mesme Dieu luy en fit voir vne emmanchée de bois, que le Charpentier reconnût pour celle qu'il auoit perduë. Alors Mercure iugeant de sa probité par vne si libre declaration, les luy donna toutes trois. Le Charpentier extrémement aise d'vne si bonne Fortune, s'en alla trouuer ses Compagnons, & leur raconta par le menu tout ce qui s'estoit passé. Ce recit fit prendre fantaisie à l'vn d'entr'eux d'éprouuer, s'il estoit possible, vne pareille aduanture. Il s'en alla donc pour cét effet prés de la mesme riuiere, & ietta de son bon gré sa coignée en l'eau, puis il s'assid sur le bord, & fit semblant de pleurer. Mercure accourut incontinent auec vne coignée d'or ; & connoissant l'hypocrisie de ce ga-

Digitized by Google

land, luy demanda si c'estoit la sienne? *C'est elle-mesme*, luy répondit l'Imposteur. Mais ce Dieu le voulant punir de son impudence, & de son mensonge, ne luy donna, ny la coignée d'or, ny celle que cét Artificieux auoit tout exprés jettée dans la riuiere.

Discours sur la huictante & vniéme Fable.

SI mon dessein estoit d'examiner les Fables d'Esope à la maniere des Humanistes, ie m'arresterois quelque temps à m'enquerir, pourquoy nostre Autheur fait inuoquer Mercure plustost qu'vne autre Diuinité à ce pauure Charpentier, pour le recouurement de sa Coignée, & à quelle occasion les Anciens tenoient ce Dieu pour tutelaire des Artisans. Mais c'est à quoy ie ne suis pas d'auis de m'arrester, pource que cela n'est ny à propos, ny de mon institution. Ie me contenteray donc de recueillir icy quelque chose, pour l'Instruction des Mœurs, & diray premierement, que par l'excessiue douleur de ce Charpentier, il nous est

Digitized by Google

enseigné, que c'est à faire à des Esprits foibles & raualez, de s'affliger de la perte des choses temporelles & perissables, qui pour leur bassesse ne sont non plus à priser qu'vn mauuais Outil, ou qu'vne vile Coignée. Il ne les faut donc pas regretter, si l'on ne veut témoigner en cela d'estre entaché du vice des Artisans, c'est à dire d'auoir l'Ame basse & interessée. Car en la possession des Biens temporels, nous n'y trouuons que les aduantages qui sont en vne Hâche, à l'égard du Charpentier, puis qu'elle n'est autre chose qu'vn Outil pour en vser, & que tous les Biens du monde non plus ne sont considerables, que tant qu'ils seruent à nostre commodité, & sont les instrumens de nostre aise.

Estans pris comme cela, i'aduouë qu'ils nous peuuent tenter, & faire vne violence sur nos sens, qui se laissent chatoüiller naturellement à l'amour des choses qui les réjouïssent; & toutesfois encore ne nous doiuent-ils point estre si chers, que leur perte nous couste vne larme, ou la moindre preuue d'affliction. Premierement, à cause de la grande disproportion qu'il y a entre la dignité de nostre Estre, & la bassesse des Biens du monde; puis par la raison mesme de l'vsage & de l'accommodement, qui nous les rendent aymables. Mais si l'on ne les aime que pour cela, il s'ensuit qu'on ne les cherit pas tant que sa commodité propre, de qui l'on ne peut estre qu'ennemy, quand on s'afflige pour vne perte. D'où il faut conclurre, que la mesme raison qui nous fait desirer les Biens, nous oblige aussi à nous consoler,

Digitized by Google

quand la mauuaiſe Fortune nous les oſte.

Mais paſſons à l'autre poinct, qui eſt le Don que Mercure fait au Charpentier, pour la ſincerité qu'il remarque en luy. Cela nous apprend que toſt ou tard la recompenſe ſuit la Vertu, & que ce n'eſt iamais perdre le temps, de la pratiquer. Ce qui toutesfois ne ſemble pas toûjours vray dans le commerce du monde, puis que nous voyons vne infinité de gens mal-traittez de la Fortune, qui ne laiſſent pas d'auoir l'Ame extrémement bonne, & de viure dans vne parfaite obſeruation des Loix. Ceux qui les enuient ont beau les eſtimer Miſerables, puis que leur felicité ne dépend pas du Iugement d'autruy; mais bien de la ſecrette ſatisfaction qu'eux-meſmes ſe donnent dans le calme de leur Conſcience. En effet, qui ſçauroit les contentemens de leur Ame, la tranquillité de leur Vie, la douceur de leur Solitude, & les charmes qu'ils trouuent dans la paix de leur maiſon, celuy-là, poſſible, ne diroit pas, que telles gens n'ont aucune recompenſe. Au contraire, il enuieroit leur bonne Fortune, & la jugeroit preferable à celle des Riches. Ie veux neantmoins que tous les aduantages de la terre leur manquent, eſt-ce à dire pour cela qu'ils leur faille renoncer à ceux du Ciel? A quel propos Eſope auroit-il introduit vn Dieu, pour la conſolation de ce pauure homme, ſi ce n'eſtoit à deſſein de nous apprendre, que c'eſt en Dieu que les Vertueux ont à mettre leur eſpoir? Que c'eſt de luy qu'ils doiuent tout pretendre; & bref, que c'eſt luy qui ne les delaiſſera iamais, & qui au lieu d'vn Bien contemptible & freſle

Digitized by Google

comme vne coignée de Bois, leur en donnera vne d'or & d'argent ; c'est à dire, que pour les Biens corruptibles & vains, il leur en baillera d'éternels. Mais quant aux desseins des Hypocrites, qui sous vn pretexte de Probité, n'aspirent qu'à la Richesse & à l'Interest, nous ne deuons point douter que Dieu ne se mocque de leur fausse apparence, & qu'il ne prenne soin de les chastier, au lieu de répandre sur eux ses Benedictions. Que si nous les voyós bien auant dans les prosperitez du monde ; s'ils sont enuironnez d'vne suite de gens seruiles, & peu genereux ; s'ils éblouyssent les Hommes de l'éclat de leur ostentation, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on les doiue croire heureux. Il faut attendre la fin, auant qu'en iuger ; Car elle nous monstre bien souuét que ces mesmes Richesses, qu'ils ont acquises injustement, & si fort aymées, les font hayr d'vn chacun, & les immolent quelquesfois à la vengeance publique.

Fin de la huictante-vniéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCII.

D'vn Enfant, & de sa Mere.

VN Enfant qui alloit à l'Escole, déroba vn Liure à son Compagnon, & le mit entre les mains de sa Mere, qui le prit volontiers, sans le chastier. Vne autre fois il en fit de mesme de la robe de son Compagnon, qu'il prit pareillement, & la porta derechef à sa Mere, à qui ce larcin fut encore plus agreable que le premier. Cependant, comme il n'y auoit personne qui le chastiast, ce maudit Vice s'augmentoit en luy, à mesure qu'il croissoit en âge. A la fin la chose alla si auant, qu'il tomba entre les

mains de la Iuſtice: On luy fit donc ſon procez, & ſa dépoſition oüye, il fut condamné à mort. Comme on le menoit au gibet, ayant pris garde à ſa Mere, qui faiſoit d'étranges plaintes en le ſuiuant, il pria les Officiers de la Iuſtice, qui luy fut permis de luy dire vn mot à l'oreille; ce qu'on luy accorda facilement. Voila donc qu'au meſme temps, comme s'il euſt voulu découurir quelque ſecret à ſa Mere, il approcha ſa bouche de ſon oreille, qu'il luy arracha tout à coup à belles dents. Elle fit à l'inſtant vn grand cry, pour l'extréme douleur qu'elle ſentit; ce qui fut cauſe, que ceux qui menoient le Larron au ſuplice, l'ayant voulu blâmer, non ſeulement de ſes voleries, mais auſſi de ſa cruauté enuers ſa Mere; *Meſſieurs*, leur dit-il, *ne vous étonnez point ſi i'ay arraché l'oreille à celle qui m'a mis au monde, puis qu'elle eſt cauſe que*

l'on m'en oste auiourd'huy; car si elle m'eust bien chastié, la premiere fois que ie luy apportay le liure, que i'auois dérobé à mon Compagnon, cela m'eust donné de la crainte, & m'eust empesché de commettre aucun larcin à l'aduenir: de maniere que ie ne serois point mené maintenant à vne mort si honteuse.

Discours sur la huictante-deuxiéme Fable.

LA Mere d'vn Lacedemonien auroit eu bonne grace de conniuer au larcin de son Enfant, puis qu'il estoit permis à ceux de cette Nation de prendre le bien d'autruy, & qu'ils s'exerçoient à cela dés leur enfance. Car ils faisoient à l'enuy à qui gagneroit le prix en ce dangereux mestier, que Promethée & Mercure ont les premiers inuenté, s'il faut croire à ce qu'en disent les Poëtes. Mais quant aux autres Republiques, elles punissoient à toute rigueur telle maniere de crimes, & ne souffroient point

que personne s'enrichit par ses voleries. Cela n'empesche pas toutesfois, qu'il n'y ait encore auiourd'huy quantité de Larrons, qui s'accommodent injustement de la dépoüille d'autruy, & qui prennent plus de formes que Prothée, pour voler auec impunité les Innocens, les Orphelins, & les Vefues.

Comme tout le monde est plein de cette engeance maudite, il regorge aussi de Larcins, & de choses illegitimement acquise. Car pour commencer par les Souuerainetez, l'on tient qu'elles viennent toutes d'Vsurpations, colorées de ce beau nom de Conqueste. En effet, quelques gens de conscience que soient les grands Princes, il faut necessairement qu'ils soient issus d'vn Vsurpateur; ou si vous voulez, d'vn iuste Conquerant, puis que la Loy de Nature n'a point donné d'auantage à l'vn, plustost qu'à l'autre. Quant aux gens de Guerre & de Marine, ils ne subsistent presque tous que par les pilleries, comme le declare le grand Virgile, quand il les fait parler ainsi.

Dans nos guerrieres entreprises,
Nous fondons tout nostre Destin
A ne viure que de Butin,
Et faire de nouuelles Prises.

L'on en peut dire de mesme des hommes d'affaires, parmy lesquels ie veux croire qu'il y en a plusieurs incorruptibles en leur profession : mais il faut aussi que l'on m'aduouë, qu'il ne s'en trouue que trop, qui se seruent d'vn specieux pretexte de Iustice & de Pieté, pour mieux authoriser leurs voleries & leurs vsures.

Digitized by Google

Bref, il eſt preſque aſſeuré, qu'auſſi-toſt qu'vn homme a fait vn exceſſif amas de Richeſſes, la mauuaiſe Conſcience y a plus eu de part que la bonne. Et toutesfois l'on ne punit ſouuent pour ſeruir d'exemple, que les Miſerables, qui ont volé de petites ſommes, & qui trouueroient poſſible de la ſeureté à leur crime, s'ils en auoient dérobé de grandes, à cauſe de la déference que chacun rend aux richeſſes, & de la pitoyable corruption du ſiecle.

Que s'il eſt queſtion de venir à la ſource de ce mal, l'on connoiſtra que tels Voleurs, ſur qui la juſtice des hommes s'exerce, ne tombent d'ordinaire en cette diſgrace, que pour n'auoir eſté bien repris en leur Enfance, comme le remarque fort à propos noſtre ſage Phrygien. Car ſi les Meres faiſoient conceuoir de bonne heure vne horreur du Vice à leurs Enfans, il eſt hors de doute qu'on ne les verroit iamais reduits à cette honteuſe fin. Mais on leur laiſſe former inſenſiblement cette vicieuſe Habitude, dés leur plus tendre jeuneſſe, lors qu'ils ſont encore exempts de l'apprehenſion des Loix. Ce n'eſt donc pas merueille, ſi elle s'augmente peu à peu auec leur âge, & ſi elle ſe trouue preſque inuincible, quand il ſont deuenus grands: car c'eſt alors que l'horreur du ſupplice n'eſt pas aſſez forte contre leur méchante inclination, qui s'eſt preſque tournée en la moitié de leur nature. Cependant, Dieu ſçait auec quelle rage ils maudiſſent la negligence de leurs parens, qui de leur coſté ſentent vne peine inſupportable en leur ame, & ſe repen-

Digitized by Google

tent tout de bon, ou d'auoir donné l eſtre à ces Miſerables, ou de les auoir ſi dépourueus de conduite, & de bonne nourriture. Mais ie m'arreſte plus qu'il ne faut à la moralité de cette Fable, qui parle de ſoy-meſme trop clairement, pour auoir beſoin d'eſtre commentée. D'ailleurs, n'ayant à écrire que pour les Vertueux, ou pour ceux qui ont de la diſpoſition à le deuenir, il ſemble qu'ils ne doiuent point prendre part à la reprehenſion que ie fais contre vn peché ſi rauallé, & ſi loin des infirmitez d'vn honneſte Homme.

Fin de la huictante-deuxiéme.
Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

83. D'VN HOMME QVI AVOIT DEVX FEMMES

Digitized by Google

FABLE XCIII.

D'vn Homme qui auoit deux Femmes.

EN la belle ſaiſon du Printemps, vn certain Homme eleué dans les delices, & qui n'eſtoit ny trop jeune, ny trop vieil, car les cheueux ne commençoient qu'à luy griſonner, épouſa deux Femmes, dont l'vne eſtoit aſſez âgée, & l'autre aſſez jeune. Comme ils demeuroient tous enſemble dans vne meſme maiſon, la Vieille voulant attirer ſon mary à l'aymer luy arrachoit autant de cheueux noirs qu'elle en rencontroit, en luy poüillant tous les iours la teſte. Par meſme moyen

Digitized by Google

la Ieune, qui n'estoit pas moins soigneuse de son costé de ce qui la regardoit, luy tiroit aussi les blancs; De sorte qu'à force de continuer, elles luy arracherent si bien le poil, qu'il en deuint chauue, & fut mocqué de tout le monde.

Discours sur la huictante-troisiéme Fable.

ESope nous donne, ce me semble, à entendre par cette Fable, qu'il auoit de l'auersion à la Polygamie, c'est à dire au Mariage de plusieurs Femmes ensemble. Ce qui a esté de tout temps en vsage parmy les Nations du Leuant, ie ne sçay par quel dereglement, & par quelle liberté dénaturée. Quant aux Peuples qui ont fait vne particuliere profession d'estre Vertueux, ils se sont tenus pour contens de la possession d'vne seule Femme legitime, & n'ont souffert tout au plus que le Diuorce, comme les Grecs & les Romains, chez qui toute Sagesse humaine a rencontré le poinct de sa perfection. Mais le tres-juste & tres-raisonnable Christianisme, n'a seulement point permis de rompre auec sa Femme, pour en épouser d'autres, sa

vie durant. Cela estant, les Libertins ne sçauroient blasmer qu'iniustement ce grand Sacrement, puis que c'est chose asseurée, qu'il est de l'institution de Dieu; Que la Nature nous y appelle, Que les Loix diuines & humaines l'apprennent, Que l'Honneste & l'Vtile s'y rencontrent également; & qu'il n'est point de Nation sur la terre qui en rejette l'vsage. Tellement que ce ne fut pas sans cause, qu'autresfois Socrate nommé par l'Oracle d'Apollon le plus sage de tous les Grecs, ayant à conseiller sur cette Matiere vn de ses meilleurs Amis; Asseurément, luy dit-il, l'Homme ne sçauroit rien faire de mieux, pour plaire à Dieu, pour satisfaire à nature, & pour seruir sa Patrie, que d'épouser vne femme Honneste & Vertueuse. Il veut que ce lien demeure indissoluble iusqu'à la mort, & que ce soit parmy nous l'Exemple de la vraye & durable Amitié. Ce qui est, à mon aduis, vne des choses la mieux instituée dans nostre Eglise, & pour la Continence, & pour la vraye succession des Heritages.

Il nous est donc permis de faire élection d'vne Compagne, qui prenne part à nos peines & à nos plaisirs, & qui par sa conuersation diuertisse les chagrins de nostre vie. Mais il nous la faut choisir judicieusement, & auec les proportions conuenables à nostre condition. Car de se trouuer bien auant sur le declin de son âge, & appeller auprés de soy vne jeune Creature qui dédaigne les rides & les cheueux gris, ce n'est pas asseurément le fait d'vn Homme bien aduisé, puis qu'il est presque impossible qu'vne telle Femme ne se dégouste, & qu'elle ne se cõsole

Digitized by Google

de ses déplaisirs auec vne plus agreable compagnie que celle de son Mary. Et sans mentir, si les plus retenuës ont bien de la peine à demeurer fideles aux Maris de bonne mine, & qui sont bien à leur gré, quelle apparence y peut-il auoir qu'elles le soient à vn vieil tronc, dépourueu de vigueur & de toute consolation.

Mais supposons qu'elles ayent vne vertu assez heroïque pour resister, ce qui n'est pas du tout impossible en la nature des choses; de quelque façon qu'on le prenne, c'est toûjours épouser vne crainte perpetuelle: c'est attacher au cheuet de son lict vn eternel réueille-matin: c'est se donner en proye à vn Vautour pire que celuy de Promethée. En vn mot, c'est achepter des soucis, & chasser pour iamais hors de sa maison la Philosophie, & la trãquillité de l'Esprit. Pour moy, si i'auois vn Ennemy septuagenaire, de qui i'eusse receu quelque grande offence, & que ie manquasse de vertu pour luy pardonner, ie puis dire sans mentir, que ie ne lui souhaitterois rien de pire qu'vne ieune Femme. En elle ie tirerois raison de mes déplaisirs: en elle ie trouuerois tous les poincts de ma satisfaction, & l'éuenement me feroit connoistre qu'elle seule me vengeroit de ses iniures par les continüels élancemens de peur, qu'elle donneroit à son Fâcheux. Mais ie suppose qu'elle viue comme vne Vestale, que ses Actions ne donnent lieu ny à soupçon, ny à mauuaise pensée, & que le Mary ne soit point ialoux; toûjours est-il trauaillé d'vne autre espece de douleur, à sçauoir de celle qui se fonde sur l'Opinion: car il faudroit viure en vn siecle

Digitized by Google

plus modeste que celuy-cy, ou dans vne Republique de Lacedemone, pour n'estre point sujet à la Calomnie. Si nous auons vne parfaite asseurance de la Chasteté d'vne Femme, les autres ne sont pas d'humeur à le croire. L'extréme inegalité des deux partis paroist clairement aux yeux du monde; mais ce que la Femme a d'honneur & de fidelité, n'est pas tellement en son iour, qu'il ne s'y remarque de l'ombrage. Les beautez du Corps éclattent bien, mais les Vertus de son Ame demeurent cachées. D'ailleurs, sa grande ieunesse opposée aux vieilles années de son Mary, entretient l'opinion de tout le monde, qui n'en peut auoir que de sinistres soupçons, à bien considerer la defference de leurs deux âges.

Que s'il faut aller plus auant, & donner à la satisfaction des vieilles gens, qu'ils ne soient ny trompez de leur Femmes, ny jaloux d'elles, ny mocquez du monde, tout cela n'empesche pas qu'il n'y ait d'autres raisons qui les peuuent rendre Malheureux. Car, ou ils ayment leurs Femmes, ou ils ne les ayment point apres le mariage. S'ils ne les ayment point, à quoy leur a seruy pour la tranquillité de la vie, de s'estre associez auec elles? Quel diuertissement peut donner à leurs vieux iours vne personne qui ne leur est point agreable? Comment se rendront-ils supportable leur Solitude; N'ont-ils pas assez d'Objets fâcheux, sans y attirer encore celuy-là? Pourquoy feront-ils manger leur bien à vne Ennemie? Car il est à croire que s'ils ne l'ayment point dés le commencement du Mariage, cette froideur se tournera

Digitized by Google

ſans doute auec le temps en vne haine mortelle. Comme au contraire, s'ils l'ayment autant ou plus qu'auant la Nopce, ô la honteuſe condition d'vn pauure Homme! ô exercice indigne de la Sageſſe que doiuent auoir telles gens! N'eſt ce pas vne belle choſe à voir, qu'vn Vieillard aſſorté prés d'vn Enfant, ou ſi vous voulez, qu'vn Homme qui deuroit donner des Loix aux Republiques, en reçoiue d'vne petite Niaiſe, qui ne ſçaura pas ſeulement compter ſon âge? Le vieil Scipion n'auoit il pas bonne grace d'épouſer vne jeune Chambriere, luy qui auoit fait tant d'excellentes actions? Ariſtote faiſoit-il pas vne œuure digne d'vn Philoſophe, quand il ſacrifioit à la Courtiſane Hermie, & ſe rendoit Idolâtre d'vne perſonne que des Crocheteurs auoient paraduanture poſſedée? Y a-il rien ſi extrauagant que de pouuoir eſtre grand Pere d'vne fille, & de luy rendre cependant les ſoins, & les reſpects que l'Amour exige de nous? Certes on a bien raiſon de dire.

Qu'Amour & Maieſté ne ſont pas bien enſemble.

Et par là meſme on peut conclure auſſi, que l'Amour eſt incompatible auec la Vieilleſſe, puis qu'elle eſt tout à fait monſtrueuſe, ſi elle n'a le viſage maieſtueux, & la contenance graue.

Que cela ne ſoit, conſiderez vn peu, ie vous prie, auec quelle bien-ſeance vn Homme auancé en âge ſe peut reduire à cajoler, & à complaire? Auec quelle grace peut-il mentir & ſoûpirer deuant la Beauté qu'il veut ſeruir? N'eſt-il point temps que le nom de Seruiteur ou de Maiſtreſſe luy ſoit auſſi odieux qu'il eſt agreable aux jeunes gens? Quand jouyra-t'il de la

Liberté si ce n'est en ses dernieres années? Espere-t'il eterniser son nom dans la tombe par la reputation d'estre Serf? Veut-il que les liures parlent de luy, tout de mesme que d'vn Homme bien fort passionné, & comme disoit Monsieur de Malherbe;

Qu'ils content aux races futures
Les ridicules aduantures
D'vn Amoureux en cheueux gris?

A cela l'on m'objectera l'exemple de plusieurs grands Personnages, qui ont esté amoureux sur leurs vieux iours, & sujets à cette passion dereglée, autant que la foiblesse de leur âge l'a pû souffrir. Mais ce n'est pas excuser vn Vice, que d'alleguer les Vicieux, ny parler aduantageusement d'vn poison, que de nommer les personnes qui en sont mortes. Ie veux dire par là que puis qu'il est vray que tant d'excellens Hommes ont fait l'Amour sur le declin de leur âge, & que cette dangereuse Passion les a perdus à la fin, il faut inferer de necessité qu'elle est étrangement violente, & juger comme cela pour nostre regard; Que si des gens si habiles en ont senti les atteintes à leur dommage, à plus forte raison nous en deuons-nous deffendre, veu les ruines qu'elle pourroit faire à nostre Esprit.

De plus, remettons-nous en memoire l'auis que nous donne à ce propos la Saincte Escriture, à sçauoir, *Que l'vne des trois choses contre Nature, c'est le Vieillard amoureux*. Cela estant, ô la glorieuse Action, que d'épouser vne Femme qu'on ayme passionnément! ô la grande Conqueste que fait vn foible Amoureux! ô la

Digitized by Google

belle occupation par vn Vieillard! Certes, s'il y a de la honte à cela, comme il n'en faut point douter, ie trouue pour moy qu'il n'y a pas moins de danger d'vn autre costé. La raison en est fondée sur ce que les Vieillards ne sçauroient auoir beaucoup d'amour, sans faire beaucoup d'excez, ny sans joüer à se gaster en des actions pleines d'effort, y employant ce peu de viguenr naturelle qui leur reste. Or est-il que tels efforts leur sont des pertes irreparables, & qu'ils peuuent appeller d'extrémes débauches les moindres approches d'vne Femme. Il leur est donc fort difficile de se bien porter en les faisant, & mesme impossible de viure long-temps.

Mais pour ne faire ressembler mon discours à quelque regime de Medecin, ie viens à vne raison plus delicate, pour prouuer la misere des hommes âgez, quand ils se rendent amoureux de telles Femmes. Ceux qui se picquent d'estre sçauans en Amour, mettent la meilleure partie de la felicité d'vn Amant, à donner du plaisir à la chose aymée. Ce que les Vieillards n'estans pas capables de faire, il s'ensuit que la plus sensible douceur d'Amour leur est absolument ostée. Aussi faut-il qu'ils aduoüent cette verité, qu'ils n'en ont que les espines, qui sont les soins, les doutes, les tristesses, les refus, les quereles, les repentirs, & les plaintes. Que s'il ne tient qu'à montrer comme quoy l'esperance de contenter ce qu'ils ayment, leur est entierement retranchée, cela ne sera pas difficile, ce me semble; Car auec ce que leur humeur froide ne s'accommode pas bien à l'ardeur d'vne jeune

Femme, ils ont d'ailleurs le visage déguisé de rides, le Corps catarreux, & l'Esprit bizarre pour l'ordinaire. Que si d'auanture ils rencontrent, comme i'ay supposé, vne Femme qui leur soit fidele, ils peuuent bien l'attribuer à la seule Vertu; mais non pas à son amour, puis qu'ils sont incapables d'en donner.

Ie laisse à part les dépenses qu'il leur faut faire, pour reparer le défaut des caresses; Ie ne parle non plus des chagrins ny des diuisions, & passe sous silence vne infinité d'autres choses, pour venir à reprendre par vn autre biais les Mariages contractez entre differentes personnes, & à détourner les jeunes gens à leur tour, de la recherche des Femmes âgées. Pour cét effet, ils se doiuent proposer les malheurs que i'ay déja representez, & croire qu'ils les communiqueront tous à la personne qu'ils ont dessein d'épouser; action d'autant plus odieuse, que c'est vne chose contre Nature, de rendre infortunez ceux auec qui nous voulons passer le demeurant de nostre âge. D'ailleurs, ie leur demanderay s'ils entreprennét ce mariage, ou par Amour, ou par Consideration. A quoy sans doute, ils me répondront, que c'est par consideration, n'estant pas croyable que l'on puisse auoir beaucoup d'amour pour vne personne entierement éloignée de nos conditions, & de nos appetits. Que si cette discordance se peut rencontrer dans les amitiez, du moins ne se peut-elle pas trouuer dans l'Amour voluptueuse, qui n'a pour objet que la iouyssance, & ne s'enflamme que par la Beauté. Toute l'excuse qui reste donc à telles gens, s'ils veulent parler ve-

Digitized by Google

ritablement, c'est de dire, que le soin de leur Fortune les y conduit, que la volonté de leurs parens l'exige, que la Necessité les y pousse, que l'Alliance, la Commodieté, & telles autres raisons les conuient à le faire. Mais quelle consideration y a-t'il assez puissante dans le monde, pour nous faire resoudre à épouser vn Corps imparfait & dégoustant, qui affadit nos plaisirs, & choque nostre inclination? D'ailleurs, quelle peine ne nous donnera point vne telle Femme, & à quelle gehenne ne nous mettra-t'elle pas par des soupçons toûjours violens, & la pluspart du temps legitimes? Comment pourrons-nous souffrir son Chagrin, son Auarice, & sa Ialousie? Asseurément nous n'oserions regarder vne autre personne, sans qu'elle se persuade à l'instant qu'il y a du dessein. Nous n'oserions assister vn Amy, ny recompenser vn Seruiteur, sans qu'elle croye que c'est de son Bien. Nous n'oserions rire, sans qu'elle s'imagine d'en estre la cause. N'est-ce pas cherement achepter l'vsufruict d'vn peu de Bien? N'est-ce pas estre le principal & le pire Ennemy de son repos? Mais ayant assez parlé des Mariages mal-assortis; au moins pour ce qui regarde l'âge, il me suffira d'en auoir dit mon auis, laissant à part quant au reste, l'inégalité des Cõditions, & toutes les autres differences, qui ont accoutumé de rendre mõstrueuse cette Vnion. Passons maintenant à la Fable suiuante.

Fin de la huictante-troisiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

D'VN LABOVREVR, ET DE SES ENFANTS.

Digitized by Google

FABLE XCIV.

D'vn Laboureur, & de ses Enfans.

VN Laboureur auoit plusieurs enfans, qui ne pouuoient aucunemẽt s'accorder ensemble, & ne tenoient conte des remonstrances de leur Pere. Ce qui fut cause qu'vn jour qu'ils estoient de repos en la maison, ce bon homme commanda tout haut qu'on luy apportast vn faisceau de verges. Alors s'addressant à eux, il se mit à leur dire, qu'ils eussent à rompre le faisceau entier; Ce qu'ils essayerent de toute leur force; mais ils ne le peurent faire. Il voulut donc qu'ils le desliassent, & que chacun prît sa part, afin de la rompre; de-

quoy ils vinrent à bout aiſément. Leur ayant à meſme temps impoſé ſilence ; *Mes chers Enfans*, leur dit-il, *tant que vous ſerez ainſi vnis de volontez & d'affections, vous ne pourrez eſtre vaincus de vos Ennemis ; Comme au contraire, ſi vous fomentez entre vous des inimitiez & des diuiſions, quiconque entreprendra de vous perdre, le fera facilement.*

Diſcours ſur la huictante-quatriéme. Fable.

CE qu'Eſope a iudicieuſement inuenté du Laboureur, nous l'auons déja dit cy-deſſus en la perſonne d'vn Roy de Scythie, nommé Silurus, qui appella ſes Enfans à l'article de la mort, & leur fit faire la meſme experience, qui eſt contenuë dans le diſcours de cette Fable. Cela nous aprend, que plus nos Forces ſont vnies, moins elles ſont faciles à vaincre ; comme nous l'auons prouué pluſieurs fois par l'exemple des Eſtats & des Monarchies. Ce qui

eſt tellement vray dans les Actions Morales, qu'il paſſe auſſi iuſques dans les Phyſiques: témoin ce fameux axiome des Philoſophes naturels, *Que toute vertu eſt plus forte quand elle eſt vnie, que lors qu'elle eſt diſperſée.* Ie ne m'arreſteray pas à faire vne induction des Corps mixtes, & des Elemens, pour prouuer cette verité. C'eſt à faire à vn autre genre d'écrire que celuy-cy. Ie parcourray ſeulement les grands Eſtats, pour faire voir combien la Diſcorde leur a eſté dommageable.

Pour commencer donc par celuy des Perſes, n'eſt-il pas vray que la ruine de ce grand Empire a pris naiſſance des deſſeins de Cyrus auec ſon Frere, & que les noiſes de la Reine Pariſatis l'ont acheminé? Les Grecs ne perdirent-ils point leur Liberté par le moyen de leurs diuiſions inteſtines? Les Romains ne virent-ils pas l'Eſtat de leur Republique changé par les ſanglantes inimitiez de Ceſar & de Pompée? l'Empire eſtant depuis étably, ne s'expoſerent-ils point à vne infinité de maux, qui procederent de leurs diſcordes particulieres? Témoin la reuolte de Vindex contre Neron; témoin la guerre qu'Othon fit à Vitellius, & celle d'Auguſte contre Antoine, ſans y comprendre pluſieurs autres calamitez publiques, dont ils n'eurent pas le moyen de s'exempter. Que ſi l'on m'obiecte qu'aprés ces déſolations l'Empire ne laiſſa pas de ſe rétablir, toûjours faudra-t'il aduoüer que ce fut autant de mal enduré, & que la viſible décadence de la Monarchie vint du partage d'Orient & d'Occident. Ce fut par cette diuiſion d'intereſts que

Digitized by Google

les Gots commencerent à s'enorgueillir, & qu'ils s'enflerent au delà de leurs bornes sur les vieilles terres de l'Empire. Or les Gots mesmes se dissiperent par leurs propres inimitiez, du temps de Genseric & de Gilimer, aprés lesquels rauagerent inhumainement l'Europe & l'Afrique les audacieux Sarrasins, que la ligue des Zegris contre les Abencerrages chassa de Grenade, & de toutes les Espagnes; que la reuolte des Xerifs incommoda dans la Mauritanie, que les Partialitez chasserent de la Palestine, & de l'Asie mineure. Quant à leurs Successeurs, qui furent les Othomans, ils prirent pied dans l'Europe par les diuisions d'Andronic auec son Fils, & n'enuahirent toute la Grece, la Sclauonie, la Moldauie, la Valachie, & le Peloponese, qu'à la faueur des seditions, & des maudites rancunes de leurs Princes.

Que s'il faut passer à nostre âge, & à nos contrées, ô que de danger a couru la France au temps de la derniere Ligue! combien de mal luy a donné tout nouuellement le Party des Factieux, & des Ennemis de leur Patrie? Que la trame s'en est difficilement demeslée; Et qu'il a fallu courir de hazards, pour venir à bout de cette Chimere? Certes, il est hors de doute que sans les inuincibes Armes de nostre Roy, & sans son extraordinaire Bon-heur, elle seroit tous les iours à la veille de se déchirer. Cependant ie ne puis m'excuser d'auoir fait plusieurs redites, en rapportant vne partie des Histoires que i'auois déduites cy-deuant. Mais il faut accuser Esope de redire aussi les mesmes choses, quoy que sous la representation des Fables differentes.

differentes. D'ailleurs, il est comme impossible de bien prouuer vn suiet, sans alleguer quantité d'Histoires, que l'on ne peut ny déguiser, ny diuersifier, à la façon des Romans. Il en faut vser neantmoins auec modestie, & conseruer inuiolablement la Verité, de qui elles reçoiuent toute leur grace. Que le Lecteur ne s'ennuye donc pas de ces repetitions, mais qu'il applique à son Interest particulier la narration de ces Exemples. Car ce que nous auons dit de la destruction des Empires, se rapporte à la ruine des Maisons particulieres, qui sont les Royaumes de ceux qui n'en ont point.

Fin de la huictante-quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCV.

De la Nourrice, & du Loup.

VNE Nourrice voyant pleurer ſon Enfant, le menaça de le faire manger au Loup, s'il ne s'appaiſoit. Elle euſt à peine proferé ces mots, que le Loup qui les ouyſt, eſperant de trouuer quelque butin, s'approcha de la porte du logis; Mais il fut contraint de s'en retourner au bois à jeun, pource qu'à la fin l'Enfant s'endormit. La Louue le voyant donc de retour, luy demanda où eſtoit la proye? *Il n'y en a point*, répondit le Loup extrémement triſte, *car la Nourrice qui pro-*

Digitized by Google

mettoit de liurer ſon Enfant, s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles, & m'a trompé meſchamment.

Diſcours ſur la huictante-cinquiéme Fable.

IL ſemble qu'Eſope ait voulu dire par cette Fable, qu'il ne faut point ſe fier aux paroles d'vne Femme, & que les plus fins s'y trouuent ſouuent trompez. Ce qui peut bien eſtre vray, s'il en faut croire diuers Autheurs; & particulierement les Poëtes. Les vns la comparent à la Mer, à cauſe de ſon humeur variable; les autres, aux vents & aux orages. Pour cela meſme ils luy donnent la Lune pour modele, & veulent qu'elle en tienne plus que d'aucun Aſtre. Or ſoit qu'ils ne la croyent capable, ny de verité, ny de reſolution, tant y a qu'ils en parlent ainſi, ou par caprice, ou pour en auoir eſté maltraittez. Mais parmy ceux qui font meſtier de ſe plaindre de leur humeur, il n'y en a point en la bouche de qui ces injures ſoient plus ordinaires, qu'en celle des Amans. Ce ſont eux, qui les premiers ont oſé murmurer contre ce qu'ils adorent, & qui ont laſché la bride à ie ne ſçay quelle colere meſlée de triſteſſe & d'amour enſemble. Ils font comme cét Auare dont parle

Digitized by Google

noſtre Eſope en la ſeptante-quatriéme Fable, qui outragea ſon Idole, pource qu'il n'en eſtoit pas ſatisfait. Eux tout de meſme ont accoutumé de tourmenter leurs Déeſſes, & de les traitter d'Ennemies pluſtoſt que d'Amantes, quand elles retirent leurs faueurs, ou s'il leur arriue de les accorder auec trop de retenuë & de circonſpection. De là vient premierement le blâme vniuerſel, qu'on leur donne d'eſtre Infideles, & coupables d'Inconſtance, comme le remarque vn des plus fameux Poëtes de l'Antiquité.

Tu peux bien ſous l'eſpoir d'vne conduite ſage,
Au milieu de la Mer hazarder ton vaiſſeau;
Mais non pas t'expoſer à l'amoureux orage,
Car l'eſprit d'vne Fille eſt plus legere que l'eau.

A quoy ſe rapportent encore ces autres vers:

La Femme ne vaut rien pour ſoy, ny pour perſonne,
Et ſi quelqu'vne au monde eſt bonne aucunemẽt,
Ie ne ſçay quant à moy par quel enchantement,
Vne choſe mauuaiſe a pû deuenir bonne.

Tels & ſemblables ſont les diſcours qu'on a tenus contre les Femmes, & que l'on tient encore aujourd'huy, ſur le débris de leur affection, ou ſur la dureté de leur reſiſtance. Ainſi ſe pouuoit-on plaindre d'vne Laïs, d'vne Lamie, d'vne Flore, & d'vne infinité d'autres, qui faiſoient meſtier d'engloutir les poſſeſſions de leurs Amans, & de les abandonner, quand vn plus riche ou plus beau ſe preſentoit. Anacreon, Horace, & Martial, ne ſont remplis

Digitized by Google

que de ces reproches ; Et Ouide mesme en ses Amours, écrit bien souuent contre la legereté de ses Maistresses.

Mais ayant dessein de parler d'elles en Philosophe, & non pas en Poëte, ny en homme enflammé d'Amour & de Colere, ie ne leur donneray point des loüanges si excessiues, ny des blâmes si desobligeans ; & diray seulement, que supposé qu'en tout le genre-humain l'Ame soit égale, & qu'elle produise neantmoins ses effets differemment, selon les Corps où elle est infuse, & les Organes qu'elle y rencontre, il arriue presque toûjours que l'Homme surpasse la Femme, & en grandeur de Courage, & en force de Iugement. Cela procede en partie de ce que son cerueau est plus propre à Raisonner comme son sang est plus actif, plus masle, & plus vigoureux. Bref, c'est l'accomplissement de la Nature humaine que le Masle, au lieu que la Femme luy doit ceder, soit quant aux conditiōns de l'Esprit, soit pour la force du Corps. Ce qui n'est pas seulement ordinaire en nostre Espece, mais en celle de tous les Animaux. La raison en est fondée sur ce que le temperament des Femmes, comme estant crée pour receuoir, ne contient pas tant de vigueur ny d'actiueté; au contraire il est détrempé de beaucoup d'Humide, & par consequent plus mol que la constitution de l'Homme. Ce que témoignent assez leurs éuacuations ordinaires, par qui elles se déchargent d'vn sang malin, & prouenant d'vne complexion trop creuë & trop flatueuse. Le mesme paroist encore en la longueur de leurs cheueux, que la Nature ne boucle point comme

Digitized by Google

aux hommes, marque infaillible de moiteur, & non de viuacité. Les tettons mesmes, qui s'aualent par l'âge, & sont composez d'vne chair mollasse & glandugineuse, prouuent infailliblement cette Humidité, qui se rencontrant auec excez dans le temperament des Femmes, semble alentir de necessité leur chaleur naturelle, & les rendre moins capables que les Hommes de toutes les bonnes choses.

Ie ne veux pas toutesfois conclure cela si generalement, que ie n'en excepte plusieurs de leur Sexe, qui surpassent de bien loin les Hommes mediocres, & égalent quelquesfois ceux qu'on estime les plus Illustres, non pas seulement en Esprit & en Sçauoir, mais encore en ce qui regarde la force du Cœur, & le genereux mespris de la Mort. Tesmoin vne Timoclée, vne Iudith, vne Zenobie, vne Cleopatre, & pour dire beaucoup en vne seule parole, tesmoin la Nation entiere des Amazones, qui par leurs actions guerrieres, si fameuses dans les Escrits des Poëtes, ont passé veritablement pour des Heroïnes. Elle me pardonneront neantmoins, si en matiere de Constance & de Fermeté, ie les trouue vn peu suspectes, & de beaucoup inferieures aux Hommes. Car quant aux contes que l'on nous fait de Thisbé, de Philis, de Didon, & de quelques autres, ce sont choses que ie tiendray toûjours pour suiettes à caution, iusqu'à ce qu'on m'en ait donné des asseurances, & croiray cependant que ce n'est pas estre aduisé d'adjouster foy aux paroles d'vne Femme, si on ne la connoist bien, ce qui me semble tres-difficile.

Fin de la huictante-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCVI.

De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë ennuyée de ramper ſur terre, commença de prometrre monts & merueilles à quiconque la voudroit porter au Ciel. L'Aigle l'y éleua donc, & luy demanda recompenſe. Mais voyant qu'elle n'auoit point dequoy payer, elle luy enfonça ſes ſerres ſi auant, que la miſerable en mourut; Et ainſi elle laiſſa la vie auprés des Aſtres, qu'elle auoit ſi fort deſiré de voir.

Digitized by Google

Discours sur la huictante-sixiéme Fable.

CEtte Ambition extrauagante de la Tortüe, nous apprend à ne vouloir pas outre-passer de beaucoup nostre Condition, si nous ne sommes en mesme temps resolus à vne hõteuse cheute: L'Exemple & la Raison sont en cela ioincts ensemble. Car les Hommes peuuent décheoir de leur Fortune, ou par leur propre faute, ou par l'Enuie, & la malignité d'autruy, ou par le seul malheur de leur vie. Or toutes ces trois raisons s'accommodent à la ruine des nouueaux Eleuez. Premierement, ils y peuuent contribuer par leur propre faute, veu le peu d'Experience qu'ils ont de la Grandeur, à cause que leur nourriture a esté prise au milieu de la bassesse. Pour ce qui est de l'Enuie, il faut qu'ils l'essuyent tout à fait, & qu'ils endurent des choses qui sont, à n'en point mentir, fâcheuses à supporter. Dequoy sont cause en partie les animositez qu'ils suscitent à l'encontre d'eux, estant bien plus ordinaire aux Hommes de murmurer contre ceux qui changent de condition, que contre les autres, d'autant que c'est vn effet moins commun, & qu'ayant eu plus d'égaux en leur premiere bassesse, ils ont par consequent plus d'Enuieux, puis que selon Aristote, l'Enuie est entre les semblables.

Digitized by Google

Il y a encore vne seconde raison, pour laquelle les Petits, nouuellement appellez à la Grandeur, se font plus hayr que les autres, à qui elle eschet par droict de naissance. C'est qu'au commencement de leur prosperité, la teste leur tourne, comme à ceux qui d'vn lieu haut éleué regardent en bas, où toutes choses leur semblent petites; D'où vient aussi qu'ils perdent tout iugement, & qu'ils sont tellement éblouys de cét éclat qui les enuironne, qu'ils s'y comportent auec insolence, & ne croyent pas faire bien à propos les grands Seigneurs, s'ils ne méprisent apparemment leurs Inferieurs. Ce qui donne tant de creue-cœur à ceux qui estoient n'aguere leurs Egaux, qu'ils se destinent pour iamais à leur rendre de mauuais offices, & se réjouyssent de leur recheute, comme s'il leur estoit arriué quelque faueur extraordinaire. Voila comme quoy les personnes, qui d'vne basse condition paruiennent à vne haute Fortune, sont fort sujettes à tomber, ou par leur faute, ou par les embusches de leurs Enuieux.

Quant à la troisiéme cause de leur achoppement, elle leur est, sans comparaison, beaucoup plus commune qu'aux hommes de condition; veu qu'il est presque asseuré, qu'apres vn Bonheur extréme, il arriue vne disgrace infaillible. Aussi est-ce pour cela que l'on appelle fort à propos telle espece de Calamité *vn reuers de medaille*, comme s'il estoit aussi necessaire à toute prosperité d'estre sujette au changement, qu'à vne medaille d'auoir son reuers; au lieu qu'vne personne qui est éminente en qualité, n'en a pas l'obligation à la Fortune, mais à sa

Digitized by Google

Naissance, & qu'aussi elle n'en doit point craindre la cheute auec tant de raison. Cela suffira donc, pour prouuer que le changement de Condition est plein d'vn peril extraordinaire, & par consequent qu'il ne faut pas estre si ardent à s'éleuer au delà de sa Naissance, de peur que tombant de trop haut, on ne s'écrase comme la Tortuë; joinct qu'il arriue souuent, que les Grands qui nous ont aduancez, deuiennent eux-mesmes nos Persecuteurs. Car soit que nous soyons Coupables, soit qu'ils ayent conçeu quelque fausse opinion de nous, tant y a qu'ils se plaisent quelquesfois à destruire leur propre Ouurage.

Fin de la huictante-sixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCVII.

De deux Escreuices.

L'Escreuice ayant voulu remonstrer à sa fille, qu'elle n'allast point à reculons; Ma Mere, *luy répondit-elle, monstre-moy le chemin, & ie te suiuray.*

Digitized by Google

Discours sur la huictante-septiéme Fable.

COmment peuuent esperer les Peres de corriger vtilement leurs Enfans d'vn peché où ils sont eux-mesmes subiets : Quelle apparance y a-t'il qu'ils leur fassent prendre le bon chemin, s'ils ne les y mettent par leur Exemple? N'est-ce pas vne espece de Brutalité, ou de Folie, de croire que leurs Conseils seront authorisez par la Ieunesse, pendant qu'elle leur verra faire autrement, & qu'ils fuïront la pratique de leurs remonstrances, comme si c'estoit quelque mortelle action ? Certes, il n'y a rien de si éloquent que le bon Exemple. La Rhetorique n'a point de figures ny de mouuemens, qui persuadent si puissamment que luy. Les belles paroles de Ciceron, les subtils passages de Seneque: les hautes conceptions de Platon : la grace majestueuse de Plutarque; & pour le dire en vn mot, toutes les persuasions des Anciens & des Modernes, ne sont pas si capables de toucher vn Cœur ennenimé, que l'Obiect d'vne Vie vertueuse. Les raisons theoriques cedent en force aux experimentales : l'on ne sçauroit tant donner de foy aux paroles, qu'à la chose mesme. La presence d'vn homme de bien a ie ne sçay quelle force sur les volontez, qui ne leur permet

pas

pas de se dégager aisément de ses conseils, & fait passer des charmes inéuitables iusqu'au profond de l'Ame de ceux qui l'écoutent. Ce n'est pas seruir de Guide, que de parler tant seulement; Il faut prendre par la main celuy qu'on veut addresser, & le conduire, en marchant deuant, dans le chemin de la Probité. Car il est si penible en ses commencemens, qu'vn Homme tout seul en peut estre diuerty facilement. Que si toutes ces veritez se rencontrent en la personne des Amis qui essayent à nous exhorter; à plus forte raison se trouueront elles en la remonstrance qu'vn Pere pourra faire à son Fils. Car comme l'intention de la Nature est, que le semblable produise son semblable: aussi a t'elle imprimé certains desirs d'Imitation du Fils enuers le Pere, qui le rendent docile, & susceptible de tout ce qu'il luy void faire. Ce que nous font remarquer visiblement les paroles mesmes, l'accent, les reparties, & les actions exterieures de la personne: d'où il est aisé d'inferer que les Mœurs ont aussi de la ressemblance. Cela estant, & le Pere & la Mere sont doublement coupables, quand ils donnent vn mauuais exemple à leurs Enfans, pource qu'ils iettent alors le fondement de leur ruine future, & peruertissent leur Innocence en leurs plus tendres années, ce qui est vne chose du tout barbare & dénaturée.

Fin de la huictante-septiéme Fable.

88. DE LA'SNE VESTV DE LA PEAV DV LIO

Digitized by Google

FABLE XCVIII.

De l'Asne, vestu de la peau du Lion.

L'Asne s'estant égaré dans vne Forest, y rencontra fortuitement la peau d'vn Lion. Il s'en reuestit à l'heure mesme, puis s'en retourna à sa pasture ordinaire, donnant l'alarme à toutes les autres Bestes, qui s'enfuïoient loin de luy. Cependant, le Maistre qui l'auoit perdu, le cherchoit de tous costez; & fut bien étonné de voir qu'ainsi déguisé qu'il estoit, il accourut droit à luy, & mesme qu'il se mit à braire, voulant possible imiter le rugissement du Lion. Alors le prenant par les oreilles, qu'il n'auoit point cachées;

Digitized by Google

Asne mon amy, luy dit-il, *trompe, si tu peux qui bon te semblera : pour moy ie te connois trop bien pour estre deceu.*

Discours sur la huictante-huictiéme Fable.

EN vain pour estre paré de la glorieuse dépoüille du Lion, tu penses épouuenter les autres Bestes, ô stupide Animal d'Arcadie! ta feinte n'est pas assez adroite ; tes longues oreilles te trahissent ; & cette affreuse peau qui te couure, ne peut aucunement te faire perdre ta lascheté naturelle. Il en prend de mesme qu'à toy, à tous ces Presomptueux, qui par vne espece de vanité, qu'on peut appeller aussi grossiere, qu'elle est insupportable, entreprennent de se déguiser, & de passer long-temps pour plus éminens en Fortune & en Vertu, qu'ils ne sont effectiuement. C'est ainsi que parmy les nouueaux Docteurs il s'en trouue plusieurs qui se targuent à tort d'vn Bonnet & d'vne Robbe dans vne chaire, & renforcent inutilement le ton de leur voix, pour paroistre plus éloquens deuant ceux qui les écoutent ; Mais s'il n'y a quelque chose en eux plus considerable que leur belle monstre, & si le Sçauoir ne répond à l'Appa-

Digitized by Google

rence, les pauures gens s'abusent bien fort: Quelques sçauans qu'ils se fassent, il est aisé de connoistre qu'il y a du vuide dans leur teste, où des oreilles d'Asne paroissent visiblement. Les Fanfarons tout de mesme, ont beau porter leurs longues Espées, faire les Rodomonts dans les ruës, morguer les vns & les autres, alonger leurs pas, & affermir leur contenance; S'ils n'ont autant de cœur que de mine, ils ne tiennent rien. On les découure aussi-tost; & il n'est point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur pretenduë. Les Princes qui font les Riches, les Roturiers qui se disent Nobles, & les Insolens qui veulent passer pour Discrets, courent la mesme Fortune que ceux-cy: leur artifice peut quelquefois surprendre l'Esprit; mais il est impossible qu'on ne le découure bien-tost apres.

Le seul Hypocrite, qui cache la Malice & l'Impieté sous le voile d'vne fausse Deuotion, est capable de tenir les personnes plus longtemps abusées. Ce Monstre composé de natures contraires, & plus contrefait que la Chimere, prend tant de sortes de formes, toutes couuertes de belles apparences, qu'il est tres-difficile de le connoistre. La raison est, à cause que l'exercice de la Vertu n'est pas sujet à la censure des Hommes; mais à celle de Dieu. Son épreuue se fait au Ciel & non pas en terre. Nous ne pouuons point juger, si celuy qui passe aux yeux du Monde pour Deuot, reçoit des consolations interieures, ou s'il a de grands ressentimens de Charité; car c'est vn ouurage du Cœur, & non des Actions. Tou-

Digitized by Google

tesfois il arriue par la permiſſion de Dieu, que l'on découure à la fin telles Impoſtures. Cela s'eſt remarqué manifeſtement en la vie de Ieanne de la Croix, qui tint l'Eſpagne comme enchantée durant vne longue ſuite d'années; iuſques-là que l'Empereur Charles V. luy communiquoit ſes plus importantes entrepriſes, & les recommandoit aux prieres de Celle qu'il iugeoit Saincte, & qui eſtoit en effet vne Pechereſſe tres-infame. La meſme choſe arriua, mais plus effroyablement, en la perſonne de ce fameux Docteur, que toute l'Vniuerſité de Paris reputoit pour ſainct perſonnage, & qui toutesfois, Dieu le permettant ainſi, ſe leua du cercueil par trois fois, pour publier ſa Condemnation, & des-abuſer luy-meſme les Hommes de l'opinion qu'ils auoient de ſa Saincteté.

Fin de la huictante-huictiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCIX.

De la Grenoüille, & du Renard.

LA Grenoüille sortie de son Marescage, s'en alla dans les Forests, où deuant les Bestes sauuages, elle voulut faire profession de Medecine, se vantant qu'Hippocrate ny Galien n'en sçauoient pas dauantage qu'elle. Les autres Bestes la creurent d'abord, hormis le Renard, qui se mocquant d'elle; *Comment se peut-il faire*, dit-il, *que cette Villaine, qui a la bouche si pasle & si liuide, sçache des remedes aux maladies? Si cela est, pourquoy ne se guerit-elle?* En effet, ce trait de raillerie que luy

Digitized by Google

donna le Renard ; ne fut pas mauuais : car la Grenoüille a les lévres de couleur bleuë, & toutes flétries.

Discours sur la huictante-neufuiéme Fable.

CEtte Fable ressemble aucunement à la precedente, en l'explication de son Sens moral. Car la Grenoüille y est mocquée par le Renard, de ce qu'elle s'attribuë vne gloire qui ne luy est aucunement deuë, & veut passer parmy les autres Bestes pour tres sçauante en la Medecine. Combien a-t'elle aujourd'huy d'Imitateurs en la personne des Charlatans, qui courent le monde pour le détruire ! Tels Fourbes, qui n'ont ny Science ny Methode, se vantent neantmoins de tout sçauoir ; Et de la façon qu'ils traitent les Malades par vn tas de Remedes imaginaires, qu'on peut appeller de secōds maux, ils me font souuenir de ce Visionnaire dont les Autheurs Italiens font ce plaisant conte. Son imagination estoit blessée à tel poinct, qu'il croyoit veritablement que pas vne des Infirmitez humaines ne pouuoit échaper à son Art ; il auoit pour cette fin fait vne Liasse de quatre ou cinq cens Receptes pour toute sortes de maux. Tellement que si quel-

Digitized by Google

qu'vn venoit à luy pour estre guery, il n'y apportoit point d'autre ceremonie, sinon qu'il en tiroit vne à l'aduanture ; comme on fait à la Blanque ; & la baillant au Malade, *Te voila guery*, luy disoit-il. Que s'il s'en trouvoit bien ; à la bonne heure ; Sinon il disoit qu'il falloit que le mal eut son cours. Ie pourrois donc bien m'exercer en cette application, à blasmer encore vne fois les personnes qui se veulent debiter pour ce qu'elles ne sont pas. Mais ie me contente d'en auoir touché quelque chose cy-dessus ; & prenant l'affaire par vn autre biais, il me suffit de m'arrester à la réponse du Renard, qui conseille à la Grenoüille de se guerir elle-mesme de la déformité de ses lévres pasles & liuides. Surquoy ie veux dire, qu'encore que toute sorte de feinte soit odieuse, quand on se veut faire croire plus excellent que l'on n'est, celle-là toutesfois semble l'estre dauantage, par qui l'on ne peut couurir vn defaut visible, contre la proprieté mesme où l'on affecte de reüssir. Par exemple, l'on pourroit blâmer à bon droict ceux qui feroient semblant d'auoir la taille belle, & qui neantmoins l'auroient presque toute gastée ; ou ceux qui se picqueroient d'estre bien à cheual, & qui n'auroient pas seulement l'assiette ferme ; ou ces autres qui s'attribuëroient le don de bien dire, & qui cependant pour s'acquitter de quelque discours, sçauroient à peine par où commencer. C'est de telles gens que la Cour est tellement pleine aujourd'huy, qu'on ne void autre chose dans les compagnies ; iusques-là mesme que les plus honnestes hommes encourent ce blâme, & n'en sont non plus

exempts que les autres. Car ils s'étudient à persuader qu'ils ont vne bône qualité, quoy qu'en effet ils se trouuent dans le contraire defaut, & que d'ailleurs ils ne manquent pas d'excellentes conditions pour se rendre signalez. Ce qui ne peut proceder que d'vne trop ardēte inclination à la Gloire, qu'ils ne croyent pas auoir acquise suffisamment, s'ils ne la possedent vniuerselle. Estans donc asseurez de la meriter par les autres qualitez de leur personne, ils la pretendent iniustement par celle-cy, & couurent leur foiblesse d'vne feinte, afin de se rendre de tout poinct considerables.

Mais tant s'en faut qu'ils arriuent au but où ils aspirent, qu'au contraire ils perdent la gloire qui leur est deuë, & ternissent le demeurant de leur bonnes qualitez par cette presomption extrauagante. Il vaut donc bien mieux auoir des affections plus moderées, & ne corrompre pas son estime propre, pour la desirer plus grande. Car ce que plusieurs appellent Gloire, n'est pas vne chose si precieuse, ny si exquise, qu'on doiue dire vn mensonge pour l'acquerir. C'est donner trop de prise à vne vanité, que de ioüer vn faux personnage pour elle: C'est tout ce que les Vertueux feroient pour la possession d'vn Bien plus solide, & plus conuenable à leur humeur. Aussi, sans mentir, cette ardente soif que nous auons des loüanges, s'augmente à mesure qu'on nous les donne: D'ailleurs, ce qu'il y a de pire, c'est que pour les acquerir, le déguisement de nostre personne nous couste des complaisances & des contraintes dignes de pitié.

Fin de la huictante-neufiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCX.

De deux Chiens.

IL y eût autresfois vn Chien ſi accouſtumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maiſtre fut contraint de luy attacher vn baſton au col, afin que chacun s'en donnaſt garde. Luy cependant s'alla imaginer que ce baſton luy eſtoit comme vne marque d'honneur, & vne recompenſe deuë à ſa vertu. Ce qui fit que par vn excez de vanité, il commença de mépriſer tous ſes compagnons. Mais parmy eux il y en eut vn, que ſon âge & ſa grauité rendoient venerable, qui pour luy faire

Digitized by Google

rabatre de ſon orgueille; *Mon amy*, luy dit-il, *ne croy point que ce baſton ſoit honorable pour toy; prends-le donc pluſtoſt pour vne marque de ton Infamie.*

Diſcours ſur la nonantiéme Fable.

TOut ainſi que dans le Commerce de cette Vie, l'on repute bien ſouuent à honte ce qui eſt loüable de ſa nature, comme la Deuotion; ou ce qui eſt indifferent à la loüange & au Blâme, comme la Pauureté; De meſme attribuë-t'on à Gloire ce qui eſt blâmable de ſoy, comme la quantité des Duels, ou la corruption des filles, & des femmes, que nous appellons bonnes Fortunes; ou ce qui eſt indifferent, comme les Charges, & les Richeſſes. Car les Hommes, au lieu de ne s'appliquer qu'à la juſte loüange qui eſt deuë à l'action de Mediocrité, pource que la Vertu ne conſiſte qu'en elle ſeule, ont outrepaſſé le poinct du Milieu, & ſont venus à loüer l'Extréme; non pas celuy qui demeure au deçà de la Mediocrité, mais cét autre, qui s'eſtend au delà de ſes limites. Ce défaut procede du ſeul déreglement de noſtre

deſir

Digitized by Google

desir, qui se porte toûjours au trop, & condamne absolument le trop peu. C'est pour cela mesme que nous auons accoustumé de dire du bien, non seulement du Vaillant, mais aussi du Prodigue, au lieu que nous dédaignons l'Auaricieux & le Poltron. Ainsi loüons-nous dans les compagnies vn homme de belle humeur, ou, si vous voulez, qui est Facetieux & Bouffon, ou qui a, comme disent les Italiens, *Vn puoco de mato, e vn puoco de buona fortuna*, ne iugeant pas au contraire qu'il faille souffrir vn Melancholique, ou vn Estourdy.

De là s'est ensuiuy que les premiers hommes d'entre les Sages ayant condamné ce qui leur sembloit mauuais, & tous d'vn commun accord approuué le Bien, c'est à dire la Mediocrité, nous les auons outrepassez, à force de les vouloir imiter. Car nous auons fait consister la Loüange en l'Excez, & non pas en la Iustesse, appellant loüable ce qui ne l'est nullement, & qui tient beaucoup moins de la Vertu que du Vice. Conformément à cela les premiers Instituteurs de la Noblesse Françoise estoient bien de l'opinion d'Aristote & des Romains, quand ils mettoient la vraye Vaillance à se hazarder à tous les perils où nostre Profession nous appelle : mais ils croyoient que ces dangers estoient seulement reglez par le commandement du Prince & du General d'Armée ; c'est à dire, qu'il ne falloit hazarder sa vie qu'à la guerre, pour la deffence de sa Patrie, & pour le seruice de son Roy. Or par succession de temps, les querelles venant à naistre dans les Armées, à cause du Commandement, & du contraste de la

Digitized by Google

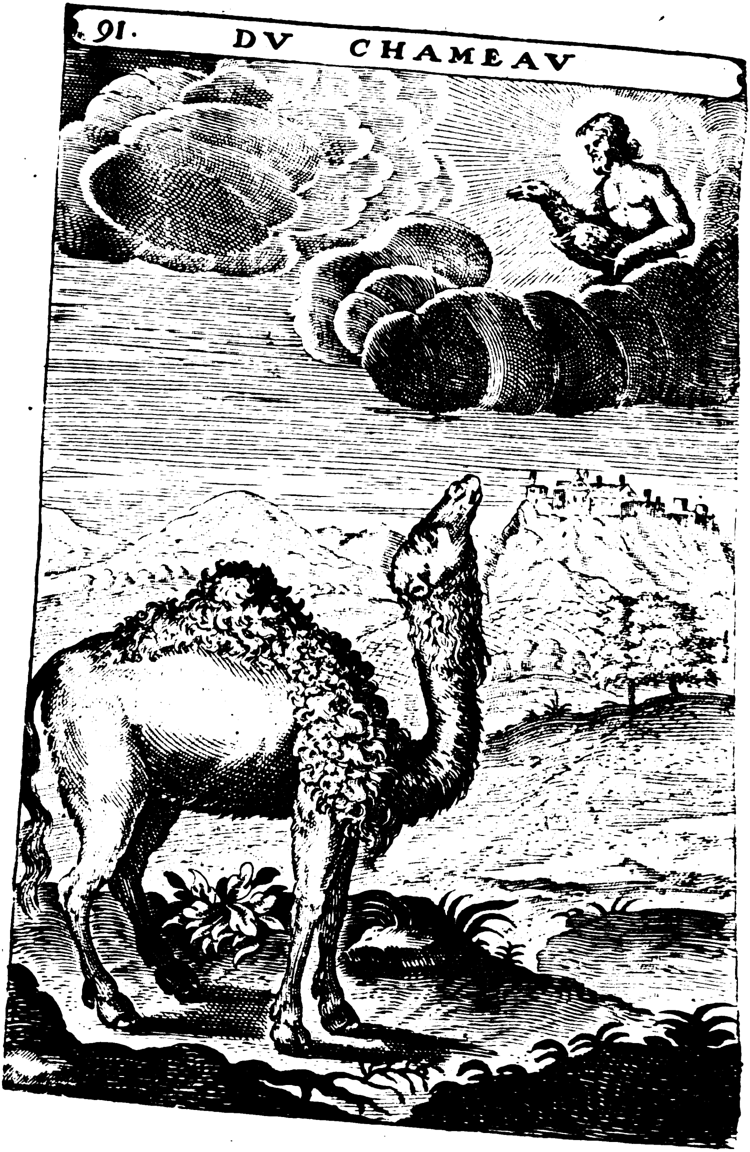
loüange, l'on mit le haut poinct d'Honneur à les decider publiquement, de peur de les rendre perpetuelles, & de les faire passer iusqu'aux enfans & aux Freres. Mais les Gentils-hommes s'imaginerent depuis qu'il y auroit plus d'honneur à gagner pour eux, s'ils introduisoient la coutume de combattre au desceu de tout le monde, & de n'auoir que des arbres & des rochers pour témoins de leur action; soit que la Vaillance leur semblast trop aisée, quand elle auoit des Spectateurs, soit qu'ils voulussent agrandir le peril par la transgression de la Loy, qui les rendoit sujets au supplice.

Or comme en l'ancienne decision des Inimitiez, on ne faisoit point de Duels, que pour des causes tres-justes, à sçauoir pour l'Honneur d'vne Femme, d'vne Maistresse, d'vn Pere, d'vne Sœur, d'vn Fils, & pour le sien propre; Ainsi en ce nouuel établissement de Combats, qui se font aujourd'huy sur le pré à la dérobée, & au desceu d'vn châcun, l'on a pris indifferemment toute sorte de sujets, justes & injustes, petits & grands, considerables & friuoles. Tout cela est passé en mesme Loy de combattre: l'on a voulu rendre toutes ces disputes également mortelles; L'on a voulu que l'Honneur ne se gagnast que par la perte de la vie; Et quiconque a plus fait de Duels sur vne mine, & sur vn demy mot, c'est celuy-là qui encherit sur la Vaillance, & à qui l'on donne de hautes loüanges; bien que toutesfois elles ne soient ny iustes ny legitimes. Voylà comment on s'est mis à tirer vanité du Crime, & à faire passer pour belles & loüables, des Actions sanguinaires & force-

nées. En vn mot, plus vn homme en a fait mourir d'autres, & plus on l'eſtime digne de viure; comme ſi les vrais effets du Courage ne conſiſtoient qu'à imiter la cruauté des Ours & des Tygres, & à s'entre-tuër inhumainement ſur vne ſimple imagination, & pour la moindre picoterie. Et toutesfois, ô déplorable effet de noſtre foibleſſe! ſi ces choſes nous arriuent à nous-meſmes, nous faiſons gloire du ſouuenir de nos exploićts, comme le Chien que nous repreſente Eſope en cette Fable, qui ſe glorifioit du baſton qu'on luy auoit attaché au col, pource qu'il eſtoit hargneux.

Fin de la nonantiéme Fable.

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE XCXI.

Du Chameau.

LE Chameau fâché de ſa condition, ſe plaignoit de ce que le Taureau auoit des Cornes pour Armes, au lieu que luy n'en auoit aucunes, pour ſe deffendre de ſes Ennemis. Il pria donc Iupiter de luy en donner; mais luy ſe mit à rire de ſa folie, & meſme luy accourcit les oreilles, apres s'eſtre bien mocqué de ſa requeſte inciuile.

Digitized by Google

Remarque sur la nonante & vniéme Fable.

L'Allegorie de cette Fable a esté demonstrée en tant d'autres lieux, que ie suis conuié pour cette fois à l'abreger, & à redire seulement icy pour la satisfaction du Lecteur, que l'excessiue Ambition d'auoir ou d'entreprendre, ne décheoit pas seulement de ce qu'elle desire, mais elle dissipe d'ordinaire ce qui est acquis. Ie me souuiens que i'ay assez amplement prouué cette verité par l'Exemple de tous les Conquerans, qui ont esté dépoüillez, ou de leurs Royaumes, ou de la Vie, pour n'auoir voulu mettre des bornes à leur Conuoitise, & qui pour tout demander ont tout perdu. C'est pourquoy ie me contenteray d'alleguer icy pour tous Exemples celuy de Cesar Borgia, qui mourut miserablement au milieu de ses hauts desseins, pour ne s'estre contenté de la Duché du Valentinois, & pour auoir embrassé du desir la possession entiere de l'Italie, prenant ce mot pour deuise, *ou Cesar, ou rien.*

Fin de la nonante & vniéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

92. DE DEVX AMIS ET DE L'OVRS

Digitized by Google

FABLE XCXII.

De deux Amis, & de l'Ours.

DEux Amis rencontrerent vn Ours en leur chemin, comme ils voïageoiét ensemble. L'vn monta promptement sur vn arbre, pour éuiter le danger, & l'autre se ietta par terre, pource qu'il se vid sans esperance de se pouuoir sauuer à la fuite. L'Ours ne manqua point de s'en approcher incontinent, & de le manier de tous costez, le flairant sur tout prés des oreilles, & de la bouche. Mais dautant qu'il s'empescha le plus qu'il pût de respirer, & de se mouuoir, cét

Animal, qui ne touche point aux charongnes, s'imaginant que s'en estoit vne, le quitta-là, sans luy faire mal. Apres qu'il s'en fût allé, & que celuy qui estoit monté sur l'arbre en fût descendu, il voulut railler son Compagnon, & l'enquist de ce que l'Ours luy auoit dit à l'oreille: Mais ce pauure homme ayant vn juste sujet de le tancer; *Il m'a conseillé*, luy répondit-il, *de ne me mettre iamais en chemin auec vn tel Amy*.

Discours sur la nonante-deuxiéme Fable.

LE Peril & l'Aduersité sont les deux pierres de touche où s'éprouuent les veritables Amis. Il s'en trouue assez qui se rendent nos Familiers, qui nous flattent, qui nous accostent, & qui nous offrent des seruices extraordinaires, tant qu'ils nous voyent en prosperité. Mais dans la Disgrace, il nous tournent le dos, & nous desadnoüent indignement.

Digitized by Google

O Dieu ! qu'ils ont pour nous de soin,
Quand la Fortune nous caresse ;
Mais ils nous quittent au besoin,
Aussi-tost qu'elle nous delaisse.

Alors, comme si ce leur estoit vne honte de nous auoir connus, ils sont les premiers à nous reprocher nostre misere, & nous passier en quelque façon leur legereté. Tous les âges sont si remplis de ces Exemples, qu'il faudroit citer des volumes entiers, pour rapporter tout ce qui s'en peut dire. Mais nostre siecle en fourmille beaucoup plus que les precedens, & la Cour plus que tous les autres lieux du monde. Sur quoy il seroit à propos de se priuer de la compagnie des hommes, de peur d'y rencontrer de la Perfidie : car il est presque necessaire que ceux qui nous hantent, vsent auec nous de fourberie, & de quelque déguisement, tant ce malheureux siecle est engagé dans la Corruption. C'est pourquoy l'Ours de cette Fable, au lieu de dire à l'oreille du Voyageur ; ne t'accompagne plus d'vn tel Amy, eut eu plus de raison de luy donner ce conseil ; ne t'accompagne de personne, sous l'esperance d'en estre aymé.

A cela l'on peut objecter : Que cette regle n'est pas si generale, qu'elle ne souffre quelque exception ; Que les sinceres Amitiez peuuent estre verifiées par les Exemples ; qu'vn Pilade a voulu donner sa vie pour Oreste, vn Damon pour vn Pithias, vn Piritous pour vn Thesée, & qu'aujourd'huy mesme il s'en trouue assez, à qui toutes les choses du monde sont de petite consideration, à comparaison de leur Amy ; Ce que ie leur aduoüeray pouuoir estre, & auoir

Digitized by Google

esté. Mais il faut qu'ils me confessent aussi, que l'éuenement en est si rare, qu'entre mille Amis que plusieurs se vantent d'auoir, à peine en trouueront-ils au besoin dix mediocres, & vn excellent; de façon qu'il faut estre extrémement heureux pour le rencontrer. Or pour reuenir à nostre Moralité, il y a quelque chose en cette Fable, qui ne s'accommode pas bien à l'Experience de nostre siecle: car au lieu de nous representer l'Infidelité de quelqu'vn, qui dans les ennuis de la Pauureté, du bannissement, ou de la disgrace d'vn Prince, delaisse ingrattement celuy qu'il se vante d'aymer; Esope nous rapporte icy l'exemple d'vn Homme, qui abandonne son Amy dans le peril de la mort; ce qui doit estre plustost imputé à Peur qu'à Perfidie. Cét Exemple ne me semble donc pas estre la vraye peinture de ce que les Hommes ont accoustumé de pratiquer en nos iours. Car nous voyons assez de gens qui s'exposent au danger pour nostre consideration, iusques à mettre l'épée à la main pour nostre deffence; En cela plus interessez, pour éuiter l'Infamie, & acquerir de la Loüange, qu'ils ne nous sont veritablement Amis. Mais qu'en vne occasion pareille à ce que i'ay dit cy-dessus, à sçauoir quand on est persecuté d'vn Grand, ou affligé de maladie, ou accablé de misere, ou confiné dans vne prison, ou entre les mains des Sergens, on éprouue de fideles & durables Amitiez; c'est, à mon auis, vne chose qui arriue rarement, & qui ne se trouue que parmy les Hommes extraordinaires. Ces marques neantmoins sont celles d'vne parfaite Vertu, & d'vne affection inuiolable.

Digitized by Google

Car comme le bon Or s'éprouue dans la flamme,
Aussi fait dans les maux la Foy d'vne belle Ame.

Il est donc necessaire de vaincre icy genereusement l'amour qu'on a pour soy-mesme, & d'accompagner dans la misere celuy de qui l'on se dit estre Amy, ou de confesser librement que l'on ne l'est pas. Car la vraye Amitié estant fondée sur la Vertu, comme dit le Prince des Philosophes moraux, & la Vertu estant éleuée au dessus des Afflictions, il faut de necessité que le bon Amy les méprise, pour l'interest de celuy qu'il ayme. Dailleurs, toute Habitude loüable & honneste de soy, va d'ordinaire iusques à l'éternité, si elle est contractée comme il faut. Car nous ne voyons pas arriuer souuent qu'vn Homme bien deuot & religieux deuienne profane, si son zele est grand & veritable; ny qu'vne vraye Amitié se détruise par le temps, & par les disgraces de la Fortune, depuis qu'elle est vne fois bien conceuë, & profondement enracinée.

Fin de la nonante-deuxiéme.
Fable.

Digitized by Google

93. DE DEVX FLOTTANS SVR L'EAV

Digitized by Google

FABLE XCIII.

De deux Pots flottans sur l'eau.

DEux Pots, dont l'vn estoit de terre, & l'autre de fer, furent laissez fortuitemẽt sur le bord d'vne riuiere, & emportez par la violence de l'eau. Le pot de terre apprehendant pour lors d'estre cassé; *N'aye peur*, luy dit l'autre, *ie sçauray bien empescher que cela ne nous arriue. Voila qui est bon*, répondit le Pot de terre; *mais si ie viens à me briser contre toy, ou par l'impetuosité de l'eau, ou autrement, cela ne se pourra faire qu'il n'y aille toûjours du mien; voila pour-*

Digitized by Google

quoy il vaut mieux que ie mette ma seurté à me separer d'auec toy.

Discours sur la nonante-troisiéme Fable.

PAr cette Fable il nous est enseigné de ne nous accoster guere de personnes plus puissantes que nous, veu le dommage qui nous en peut arriuer, en cas que l'Amitié vienne à se rompre. Or quand mesme elle ne se dissoudroit pas, c'est vne chose en tout temps dangereuse, de se vouloir égaler à ceux qui sont éleuez par dessus nous en pouuoir & en condition.

Puis que les Grands sont les Dieux de la Terre,
C'est aux Petits à craindre leur Tonnerre.

De cette espece de vanité il s'ensuit que nous en deuenons plus orgueilleux qu'il ne faut, & plus dépensiers que nos moyens ne permettent: De sorte que la fin de telles pratiques retombe toûjours à nostre perte, & bien souuent à nostre confusion. C'est pourquoy Ciceron dit, *Que les égaux s'assemblent facilement, & heureusement auec leurs pareils*; Et Aristote, *Qu'il n'est point de plus solide Amitié parmy les Hommes, que celle qui s'establit entre les semblables.* Mais ie veux que ce soit vne Amitié de dépendãce, où l'vn des partis tienne quelque maniere de

de prerogatiue, ou de superiorité sur l'autre, comme celle du Souuerain enuers son Faury, du pere & du fils, du Seigneur & du sujet; il faudra neantmoins qu'elle les semble égaler par le poinct où ils s'entr'ayment. Par exemple, le Prince abaisse & diminuë sa haute Condition, & augmente en quelque façon celle du Faury, quand il est question de luy communiquer vn secret: encore telle espece de bien-veillance, est presque toûjours sujette à vne fin dangereuse, si le Fauory ne se gouuerne auec beaucoup de Prudence; ce qui ne procede que de l'extréme inégalité des deux Amis, & par consequent il faut necessairement qu'il y ait de la proportion entre l'vn & l'autre.

Fin de la nonante-troisiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCIV.

Du Taureau, & du Bouc.

LE Taureau poursuiuy par le Lion, cherchoit à se cacher en quelque lieu; quand se trouuant prés d'vne Caverne, où il vouloit entrer, le Bouc s'en vint au deuant de luy, & le receut à grands coups de cornes. Cette insolence irrita fort le Taureau, qui s'estant mis à mugir de déplaisir qu'il en eut; *Ie voy bien que c'est*, luy dit-il, *ce que tu me fais vn si rude accueil, c'est à cause que ie suis en fuite; mais si celuy qui me poursuit, s'en estoit allé, ie m'asseure que ie te ferois bien sentir, que les forces d'vn Taureau, & celles d'vn Bouc,*

ſont deux choſes extrémement diffe-rentes.

Diſcours ſur la nonante-quatriéme Fable.

VOicy l'exemple de la moins ſupportable Lâcheté qui puiſſe tomber en l'eſprit d'vn Homme, à ſçauoir de courir ſus à vn Malheureux. Les Latins appellent cela *Inſultare afflicto*. Et quelques Sages d'entr'eux ont peine à croire qu'il y ait des Ames aſſez noires, pour ſe porter à cette Action plus que barbare. Elle eſt toutesfois ſi commune, que nous ne voyons iamais perſonne tomber en la diſgrace d'vn Grand, que les Courtiſans ne luy tournent le dos, & n'agrauent ſa miſere par quelque malicieux rapport. C'eſt eſtre coupable enuers telles gens, que d'auoir de la mauuaiſe Fortune. Ils vous tiennent noircis de tous les vices du monde, ſi vous ne poſſedez hautement la bonne volonté d'vn Homme, & encore d'vn homme bien ſouuent imparfait, & mal conſeillé. Ils vous fuyent comme vn Peſtiferé : ils dédaignent de s'approcher de vous : ils paſliſſent à voſtre rencontre : ils ſont dans vne poſture contrainte : leur maintien eſt embarraſſé ; bref, toutes choſes leur ſont plus agreables que l'entretien d'vn Diſgra-

cié. Auec cela, ils vous comblent de mauuais offices, pour iustifier la haine de leur Seigneur, afin de s'insinuer par là plus auant dans leur bien-veillance; ou pour seruir de targue à leur odieuse déloyauté. Aussi cette maniere de bassesse a esté attribuée par Esope au Bouc, le plus infect, & le plus vilain de tous les animaux: De telle nature sont ceux qui plaident, ou qui persecutent les Orphelins; qui tourmentent les femmes veufues, qui dépoüillent les Pauures du peu de bien qui leur est resté; qui se joüent des Malades & des Affligez; & bref, tous ces Courages dénaturez, qui se rendent mal-faisans à ceux pour qui la Fortune n'a point de caresses, ny de bon traittement. Ce n'est donc pas estre blâmable que de les appeller Lâches, puis que c'est faire supercherie à vn homme, de ne le point attaquer ouuertement, ny tout seul, mais en Foule, & auec vne pluralité d'Ennemis Cette mauuaise methode est ordinaire à ceux qui nous persecutent en nostre affliction, qui par consequent sont les hommes du monde que nous deuons le plus apprehender, à cause que nos autres ennemis ne sont redoutables, qu'entant qu'ils nous ameinent ceux-cy.

Fin de la nonante-quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE XCV.

Du Singe, & de ses Enfans.

IVpiter voulut vne fois que tous les Animaux comparussent deuant luy pour juger lequel d'entr'eux auoit de plus beaux Enfans. Toutes les Bestes y accoururent donc; les Oyseaux s'y enuolerent, & les Poissons mesme se rendirent sur le bord de l'eau, pour estre de la partie. Le Singe y vint le dernier; & d'aussi loin qu'il fut apperceu, tous les autres commencerent à se mocquer des vilaines fesses de ses Enfans. Mais luy, qui en pensoit bien autrement; *Vous n'en serez pas les Iuges*, leur dit-il: *c'est*

Digitized by Google

à Iupiter à donner le prix de la Beauté à qui bon luy semblera: Pour moy, ie trouue mes Enfans si gentils, & de si bonne mine, qu'ils meritent bien, à mon aduis, d'estre preferez à tous les autres. Voylà ce qu'il dit deuant Iupiter, qui s'en mit à rire luy-mesme.

Discours sur la nonante-cinquiéme Fable.

QVant à l'aueugle affection que le Singe porte à ses Enfans, elle nous apprend cõbien nous sommes susceptibles de telles foiblesses, & combien les choses du monde nous sont déguisées, quand nous les voyons par les yeux de l'Amitié. Il semble que nous soyons comme les Icteriques, à qui tous les Objets semblent iaunes, pource qu'ils ont vne iaunisse épanduë dans la prunelle de l'œil. Cela procede en nous, de ce que nostre Volonté déja liée, le croid estre auec raison si bien qu'ayant pris peu à peu l'Habitude d'aymer les nostres, nous prenons insensiblement celle de les priser aussi, afin de rendre nostre passion excusable, ou de

les faire deuenir tels qu'il nous paroissent. De cette coustume l'on vient à la fin à vne espece de Loy, qui ne nous permet plus de les mes-estimer, ny de les croire defectueux ; mais elle attache constamment nostre approbation, qu'elle a surprise, & nous rend ingenieux à excuser leurs manquemens, quelques apparens qu'ils soient, pource que le sang & la Nature nous y poussent par vne douce violence. Ce Vice pourtant, que l'on excuse pour l'ordinaire, n'est pas moindre que les autres Imperfections. Car il faut bien donner beaucoup à l'Amitié; mais non pas au Mensonge. Il faut que nostre volonté soit captiue, & non pas nostre Entendement; bref, il faut corriger les fautes des nostres; mais non pas n'en croire aucune en eux.

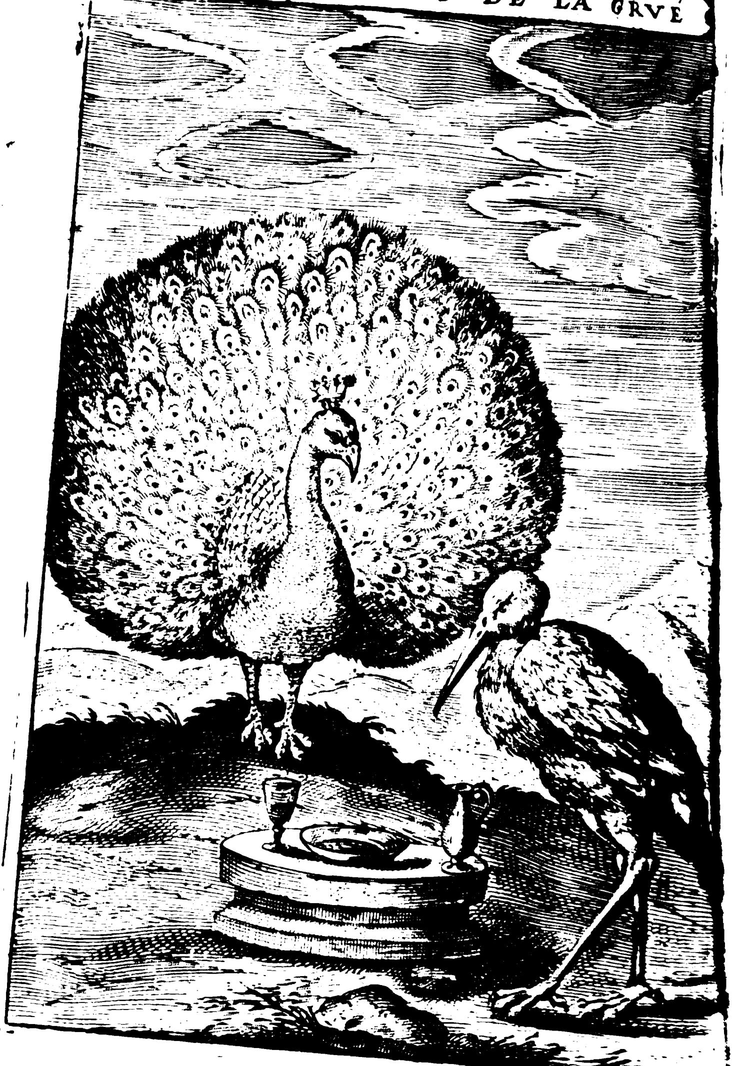
Telles sont pour le jourd'huy la plusparr des Meres, qui dorlottent & idolâtrent leurs Enfans, comme les chefs-d'œuure les plus accomplis de la Nature. De cette foiblesse n'estoient point coupables les Meres Lacedemoniennes, qui liuroient elles-mesmes à la mort ceux de leurs Enfans, qui auoient commis quelque lâcheté, & leur commandoient, ou de se faire mourir, ou d'effacer l'impression que l'on en pouuoit auoir conceuë. Telle fut encore la Mere de Brasidas, à qui vn Ambassadeur estranger ayant voulu dire, pour luy complaire, qu'en la Cour de son Maistre on auoit en grande reuerence la memoire & la vertu d'vn tel homme, & qu'il estoit reputé parmy les autres Nations le plus courageux de Lacedemone; elle luy fit cette genereuse réponse; *Estranger mon amy, ne doute point que tu ne t'abuses en ce jugement que tu*

fais' de Brasidas : Je m'asseure qu'il estoit homme de bien , mais ie sçay aussi que Sparte en auoit beaucoup qui estoient meilleurs que luy. O magnanime & judicieuse réponse ! ô Esprit qui n'étoit ny foible ny interessé de l'Amour propre, à la maniere des autres Femmes, & des Hommes mesmes, qui trouuent seulement loüable & beau ce qui est en leur possession ; Le reste, ils le jugent imparfait, & de tout poinct defectueux ; En cela semblables à cette Lamie, qui portoit les pechez d'autruy dans le deuant de sa besace, & les siens derriere, pour ne les regarder iamais.

Fin de la nonante-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

96. DV PAON ET DE LA GRVÉ



Digitized by Google

FABLE XCVI.

Du Paon, & de la Gruë.

LE Paon estant à souper auec la Gruë, la méprisoit d'vne étrange sorte, & se vantoit fort, en luy faisant monstre de ses belles plumes. Mais la Gruë ne pouuant souffrir ses vanitez; *Ie confesse*, luy dit-elle, *qu'il ne se peut rien adjouster à la beauté de ton plumage, pourueu que tu m'aduoües aussi, que tu as bien de la peine à voler sur les maisons; au lieu que d'vn vol courageux ie perce les nuës.*

Digitized by Google

Discours sur la nonante-sixiéme Fable.

IE pense qu'il y a dans ce Liure deux ou trois Fables qui contiennent le mesme sens de celle-cy, à sçauoir que la Nature a doüé chaque Animal de quelque Vertu, capable de rendre tout le monde satisfait; & cela auec tant de justesse & de proportion, que nul n'est mécontent de son partage. Il est vray neantmoins qu'il s'en trouue plusieurs qui en sont vn peu trop jaloux, c'est à dire, qui s'enflent de leurs bonnes Qualitez, & ne jugent pas les autres dignes de leur estre mis en comparaison. Ces Médisans blâment les defauts d'autruy auec vne langue qui ne sçait point épargner. Aussi est-elle, dit le Psalmiste, comme vn rasoir affilé, qui emporte la piece sans qu'on le sente. C'est le dangereux outil que les Hommes lâches ont accoustumé d'employer contre les personnes mal-assorties des dons de Nature. Au contraire, s'ils ont quelque chose de loüable en eux, ils le mettent à si haut prix, qu'il semble que tout le monde leur en doiue beaucoup de reste, & qu'ils soient vniques en leur Espece. Tels effets de Presomption, à les biens examiner, sont autant de marques de leur Folie, & autant de rejettons de leur

Digitized by Google

Vanité, qui les font haïr vniuersellement. Que s'ils ont ie ne sçay quoy d'éminent par-dessus les autres, ie ne voy point que pour tout cela ils les doiuent mépriser, puis que Dieu, qui a fait toutes choses justement, n'a pas, comme il est croyable, traitté les hommes auec tant d'inégalité, qu'il y en ait parmy eux de pirement partagez que leurs compagnons. Car comme en la distribution de son Heritage, le bon Pere de Famille accommode son Testament à la bien-seance de ses Enfans, donnant à l'vn du Bien en argent, à l'autre des Vaisseaux pleins de marchandise, s'il a l'inclination portée au trafic de la Marine; à celuy-cy des fonds spacieux, s'il se plaist à la campagne, & à celuy-là vne Charge dans les Armées, ou vn Office dans les Parlemens, si son humeur l'attire à l'vn ou à l'autre; & tous ensemble seront satisfaits de la donation, quoy qu'en effet celuy qui a le plus de Bien, ait l'aduantage de son costé; Ainsi nostre vray Pere Celeste nous ayant produits au monde, pour nous faire du bien comme à ses Enfans legitimes, donne à chacun ce qu'il juge luy estre propre, & le fait auec tant de justesse, que nul ne le voudroit changer contre vn autre, quoy que toutesfois il se puisse faire qu'il en enuie les dōs & les qualitez particulieres. Que si quelqu'vn n'est pourueu de ces Vertus, que l'on appelle éminentes, ou Heroïques, pource qu'elles brillent hautemēt en la personne des Heros; il n'est pas incompatible que pour recompense il ne possede les plus solides, qui sont la Tranquillité de l'Esprit, la Constance, la Moderation, & la Modestie. Il ne faut donc pas que le Paon

ſe targue de ſon beau plumage auprés de la Gruë, s'il ne veut qu'elle luy reproche ſa peſanteur, & qu'au contraire elle mette en auant la haute maniere qu'elle à de voler iuſques dans les nuës.

Fin de la nonante-ſixiéme Fable.

Digitized by Google

97. DV TYGRE, ET DV RENARD.

Digitized by Google

FAB. XXCXVII.

Du Tygre, & du Renard.

VN iour que le Veneur alloit à la chasse auec son arc, le Tygre voulut que toutes les autres Bestes eussent à se retirer, disant que luy seul viendroit bien à bout de cette guerre. Cependant le Veneur poursuiuoit toûjours sa chasse, & tiroit de grands coups de fléches, dont il y en eut vne qui atteignit le Tygre, & le blessa grandement. Le Renard le voyant de retour de la guerre, & bien empesché à tirer la fléche hors de sa playe; *Et quoy,* luy dit-il, *vn si fâcheux accident te*

Digitized by Google

peut-il estre arriué, à toy qui és si vaillant? Qui est le temeraire qui t'a blessé? Ie n'en sçay rien, répondit le Tygre; *si ce n'est que par la playe, qui est fort grande, ie iuge à peu prés qu'il faut que ce soit vn Homme.*

Discours sur la nonante-septiéme Fable.

ON fit voir vn iour au Roy Antigonus vne troupe de Soldats qu'on luy debitoit pour les plus vaillans hommes de la terre, & ceux-là estoient tous percez de coups, estropiez de leurs membres, & déguisez de larges & profondes cicatrices. Ce qu'ayant veu le Prince, il dit au Capitaine qui les luy montroit; *Il me semble voirement que ceux-cy sont braues gens; mais i'estime encore plus braues ceux qui les ont ainsi marquez.* Par ces mots de raillerie il vouloit monstrer, qu'en matiere de Courage il ne faut iamais donner des loüanges excessiues à ceux qui se picquent par trop de Vaillance, estant veritable que l'on ne void point de si mauuais garçon, qui ne puisse facilement rencontrer son Maistre. De quoy m'est témoin dans la diuine Eneide le valeureux Turne, qui ayant remply

Digitized by Google

l'Italie de ses loüanges, & menacé tous ses Ennemis d'vn bras plus violent que la Foudre, ne laissa pas de trouuer vn Enée, qui auec toute sa Modestie, & sa Pieté, le reduisit vigoureusement à la raison. Le mesme Autheur nous donne vne seconde preuue de cela, en la personne de Darés, qui s'estimant inuincible au cõbat du Fleau, osa défier toute la jeunesse Troyenne & Sicilienne, qu'il croyoit auoir déja terrassée; Et qui fut neantmoins vaincu par le Vieillard Entellus, bien que l'âge & la discontinuation semblassent le dispenser de cette sorte d'escrime.

Par ces exemples, Virgile ne nous a voulu signifier autre chose, sinon, que l'Orgueil est bien souuent abattu d'vne façon qui semble extraordinaire, & par des Ennemis impuissans en apparence; mais valeureux en effet. Dequoy nous est vne veritable preuue sur toutes les autres, le fameux combat du petit Dauid, en qui l'Industrie & la bonne Cause surmonterent les démesurez efforts de Goliat, quelque orgueilleux que fut ce Geant. Or quoy que cela ne semble pas ordinaire en la Nature, si est-ce qu'on en peut donner des raisons tres-legitimes; Et premierement on peut dire, que ces Ennemis fiers & presomptueux vont la pluspart dans le Combat auec tant de negligence contre les Foibles, qu'ils dédaignent de mettre en œuure tout ce qui est d'ordinaire pratiqué pour la seureté des Combattans, à sçauoir d'estre couuerts de bonnes Armes, montez sur vn cheual adroict, & faire auec soin tous les passages de l'Ecole. Dailleurs, comme nous auons dit en quelques-vns de nos Discours precedens,

la Nature repare les défauts du Corps par les qualitez de l'Esprit, de sorte qu'il arriue presque toûjours aux hômes moyennement adroits & robustes, d'auoir vn Entendement plus que mediocre ; au lieu que ces grands Colosses, & ces membres de Geans, fortifiez & munis en guise de Citadele, sont bien souuent dépourueus de conduite. D'où il s'ensuit qu'il est aisé à l'Homme industrieux de les surmonter, & de rendre son esprit victorieux sur les Forces ennemies. Ce que nous ont fabuleusement prouué les prodigieuses défaites des Monstres dans les Poëtes & dans les Romans ; comme par exemple l'Hydre de Lerne, le Lion Neméen, le Sanglier de Meleagre, la mort d'vn Andriaque, ou d'vn Faunus, que l'on feint auoir esté défaits par Industrie, plustost que par Force ; & toutesfois auec non moins de loüange, que si l'on ne se fust aydé que de la Lutte. A propos dequoy Virgile dit en son Æneide.

Qu'importe Force ou Dol contre son Ennemy?

Il entend toutesfois par le mot de *Dol*, non pas vne Ruse malicieuse, ou vne supercherie, mais vne adroite façon de combattre, qui se doit plustost nommer Industrie que Fraude. Que si l'on admet cela dans l'égalité des partis, à plus forte raison le doit-on faire, quand l'vn des Combattans est entierement disproportionné en force ou en vigueur à son Ennemy. Car alors, non seulement il est permis, mais il est mesme bien-seant de s'ayder de sa finesse, comme fait Renaud chez le Thasse, où il déploye toute l'industrie de l'Escrime contre Argant, qui le surpassoit en Force & en Experience.

Digitized by Google

Que s'il faut passer des exemples Poëtiques aux veritables, Deodat de Gozon, Cheualier de l'Ordre de sainct Iean de Hierusalem, qui merita depuis d'en estre grand-Maistre, ayant dessein de combattre vn furieux Dragon, qui affligeoit toute l'Isle de Rhodes de ses meurtres épouuentables, accoustuma si bien vn cheual, & deux de ses chiens à vn Fantôme tout semblable à ce Monstre, qu'ils n'apprehenderent point de l'aborder en effet, tellement que par ce moyen ayant sçeu ioindre l'Adresse à la Valeur, il remporta la plus glorieuse Victoire qui fût onques gagnée. Ce qui se dit des Combats particuliers, se doit penser des Generaux, où si la multitude d'vn Party accable presque la petitesse de l'autre, il faut auoir recours aux aguets; Il faut, dis-je, tourner son Esprit à faire joüer diuers stratagémes, & prendre si bien le deuançant des aduantages, comme le temps, le lieu, & semblables circonstances, qu'on égale, voire mesme que l'on surmonte son Ennemy. En quoy Scanderberg a merité plus de loüange que tous les autres hommes des siecles passez, & des nostres, puis qu'auec vn Camp-volant, qui n'a jamais passé dix mille hommes, il a perpetuellement battu les armées du Grand-Seigneur, dont la moindre éstoit composée de trente mille Soldats, & quelques-vnes alloient iusques à soixante & dix mille. Aussi auoit-il accoustumé de dire, *Que celuy-là n'estoit pas bon Capitaine, qui auec vn Camp-volant ne se deffendoit contre les plus grosses puissances, pourueu qu'il connust le pays, où il auoit à combattre.* Sertorius & Spartacus le suiuirent, à mon aduis, de bien

Digitized by Google

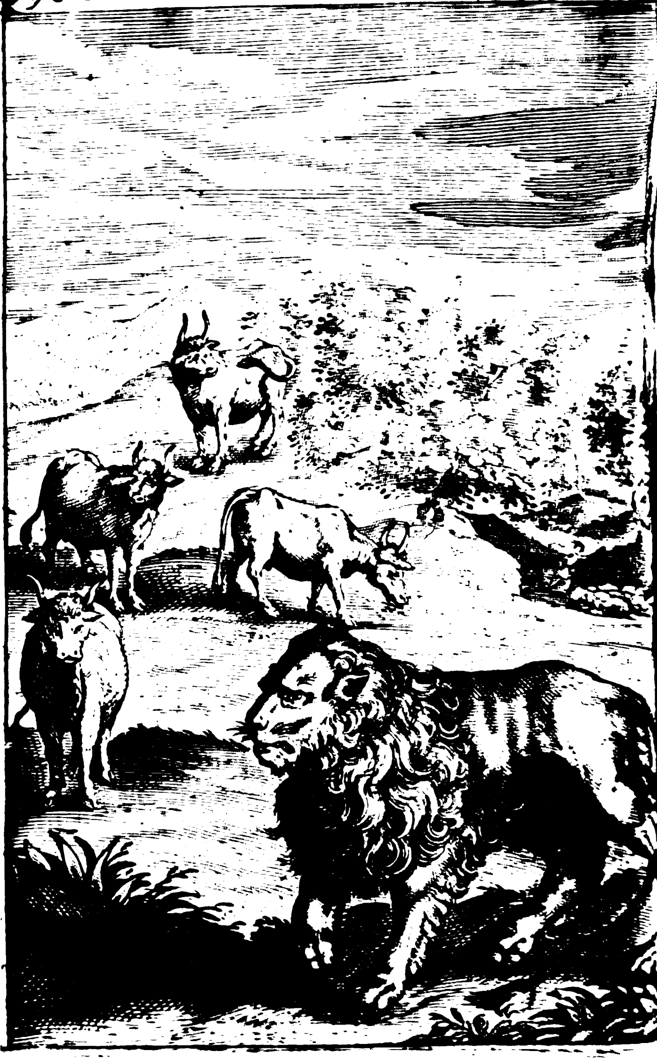
prés en cette nature de gloire. Car n'ayant iamais eu de forces completes, ils firent teste fort long-temps à la plus victorieuse Nation du monde, & ne cederent à la fin que par vne espece d'oppression trop inégale. Tel fut encore Eumenés parmy les Anciens ; & tel a esté n'aguere dans les troubles d'Allemagne le redouté Mansfeld, qui ioignant l'addresse au peu de moyens qu'il auoit, a fait subsister, combattre, & retirer plusieurs fois ses soldats d'vne façon du tout extraordinaire. Mais c'est trop nous arrester, pour verifier par les Exemples ces deux veritez, qu'Esope nous veut enseigner dans le combat du Tygre contre l'Homme, à sçauoir que les plus méchans rencontrent souuent leurs Maistres, & que l'Industrie est ordinairement victorieuse de la Force, pourueu toutes-fois qu'elle soit accompagnée d'vn bon Courage. Car en ce cas-là on auroit plus de raison de l'appeller Supercherie, qu'Adresse loüable, & permise aux Hommes valeureux.

Fin de la nonante-septiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

 DES TAVREAVX ET DV LION



Digitized by Google

FAB. XXCXVIII.

Des Taureaux, & du Lion.

QVatre Taureaux firent vne Ligue pour leur commune conseruation, & resolurent entr'eux de ne s'abandonner iamais en quelque danger qu'ils fussent. L'effet en fut tel, que le Lion qui les voyoit paistre, n'osa iamais les attaquer ensemble, quelque grande faim qu'il eust. Pour en venir donc à bout, il trouua moyen, premierement de les separer par belles paroles; puis d'attaquer chacun d'eux à part; si bien que de cette façon il luy fut aisé de les mettre tous en pieces l'vn apres l'autre.

Digitized by Google

Discours sur la nonante-huictiéme Fable.

L'Vnion de ces quatre Taureaux, qui assemblent leur force pour resister au Lion, & sont inuincibles par le moyen de leur bonne Intelligence, contient vne Allegorie assez commune, & que nous auons déja veuë plusieurs fois dans les Discours precedens. Ie ne m'arresteray donc pas dauantage sur cette matiere, pource que ie croirois estre ennuyeux au Lecteur, quand mesme i'allegruerois des choses tout à fait nouuelles & inouyes. Car non seulement les paroles & les pensées qui n'ont rien de different, déplaisent en la redite; mais encore les moins difficiles se rebuttent par la veuë d'vn mesme sujet qui se presente, & s'imaginent n'en auoir pas esté suffisamment instruicts. Laissons donc en arriere vne verité si manifeste, apres auoir donné cét Eloge à la Concorde; Qu'elle est entierement bien seante & vertueuse, qu'elle établit les maisons, augmente & affermit les Empires, repousse les Forces étrangeres maintient les intestines, rend les hommes sociables & perfectionne les Arts; bref, qu'elle est le plus desirable bien, qui se puisse rencontrer parmy les mortels.

Fin de la nonante-huictiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

99. DV SAPIN ET DV BVISSON.

Digitized by Google

FABLE XXCXIX.

Du Sapin, & du Buiſſon.

L'On tient qu'autresfois le Sapin s'eſtant mis à mépriſer le Buiſſon, ſe vantoit de ſa hauteur, & diſoit en outre, qu'il ſeruoit à la ſtructure des Palais, & à faire des maſts aux nauires ; au lieu que le Buiſſon vil & abjet n'eſtoit bon à rien. Mais la réponſe qu'il en receut fut telle ; *Orgueilleux Sapin, à ce que ie voy, tu ne manques pas de vanité à publier ce qu'il y a de bon en toy, ny d'inſolence à te mocquer de mes maux ; Mais que ne parles-tu auſſi bien de ton malheur particulier,*

Digitized by Google

& de ma bonne fortune ? Car, ô miserable que tu és, quand le Bucheron te met en pieces, & t'abat à coups de coignées, combien voudrois-tu donner, pour estre semblable à moy, & en aussi grande seurté.

Discours sur la nonante-neufuiéme Fable.

LA Moralité de cette Fable n'a pas esté moins souuent touchée cy-dessus, que celle de la precedente; tellement que ie pourrois à bon droict me dispenser de la renouueler icy. Toutesfois la matiere en est si plausible, qu'il ne sera pas mal à propos d'en redire en passant quelque chose. Elle nous enseigne donc, que la Mediocrité des Biens est de beaucoup preferable à la Richesse & à la grande Condition. Ce qui peut estre verifié par plusieurs raisons; & premierement l'on en doit alleguer vne, reçeuë dans toutes les Escoles des Philosophes, à sçauoir que ce qui est Mediocre, est de soy plus excellent que ce qui est Extréme. Cela se pouue par toutes les Inductions des choses creées; par la commune Opinion des personnes qui ont tant soit peu de sens commun; comme aussi, par

les Prouerbes, & par les raisons. Car l'on ne peut mettre en doute que l'excez ne soit nuisible, au lieu que la Mediocrité est vne chose commode à la nature du monde, & particulierement à celle des Hommes. Que si l'on m'obiecte qu'il y a certaines Qualitez, dont il est impossible d'estre pourueu auec trop d'auantage, à cela ie répondray, que quand i'ay voulu loüer les Establissemens mediocres, ie n'ay pas entendu parler des Vertus intellectuelles, comme peuuent estre la Sagesse, la Prudence, le Sçauoir, & la Religion, desquelles i'aduouë, auec Aristote, qu'on ne sçauroit iamais auoir vne trop ample possession, veu l'excellence de leur nature. Or cela ne se peut pas dire des Richesses, qui sont le suiet de ce Discours, pource que la iouyssance en est materielle, & partant, selon nostre opinion, l'Excez en peut estre vicieux. C'est icy la premiere raison dont ie me sers à prouuer, que la Mediocrité est preferable à l'excez du bien, à sçauoir la dignité mesme de la chose mediocre. La seconde sera tirée du danger qu'apporte l'vn, & de la parfaite asseurance que l'autre nous donne.

Ie dis donc, que l'estat de la Richesse immoderée est pernicieux à l'Homme, autant qu'vne chose la peut estre, c'est à dire, à l'Ame & au Corps tout ensemble. Pour ce qui est de l'Ame, on m'aduouëra que le Vice en est la ruine, dautant qu'elle n'a rien de contraire que cela. Elle ne craint ny le feu, ny l'eau, ny les tortures: Sa nature est au dessus de toute souffrance corporelle: rien ne la peut subuertir que le Peché, ce qui est non seulement vne opinion du Christia.

mesme, mais encore de la Philosophie Morale, dont i'appelle à témoins les Peripateticiens, le Maistre desquels a mis l'Ethique au plus haut poinct où puisse arriuer cette Science dans l'opinion des Hommes, Comme il est donc vray, & par nos maximes Chrestiennes, & par celle mesme des Payens, que rien n'est si pernicieux à l'Ame que le Vice. Aussi faut il necessairement qu'on m'aduouë vne chose que la Philosophie nous enseigne, à sçauoir que le Vice gist en l'Excés. D'où il est aisé de conclure, que toute Richesse est dangereuse à nos Ames. Car, de grace, qui nous portera mieux dans l'Excez que l'Excez mesme? Comment nous apprendra la Moderation vne chose qui de sa nature est dereglée? Comment le trop & le superflu seront-ils compatibles auec la Mediocrité? C'est la sur-abondance des Richesses qui fait les magnifiques festins, & par consequent c'est le precipice de la gueule. Car la Puissance estant émeuë par l'Objet, il est presque impossible d'estre perpetuellement parmy les bonnes tables, de voir des viandes exquises, d'ouyr les chansons des Beuueurs, & de les considerer dans le vin, comme dans leur Element, sans estre induit à les imiter, & à s'accommoder à leur Vice, du moins par Imitation, quand nous les aurions en horreur par Nature.

Que s'il est question maintenant de venir à l'Impudicité, y a t'il rien qui nous y porte auec tāt d'excez, que la Richesse sans bornes? N'est-ce pas elle qui corrompt les chastetez, qui remplit la couche d'vn Mari d'opprobre & d'ignominie? qui a le pouuoir de seduire les Vierges?

Digitized by Google

de renflammer les Veufues? & de penetrer iusques dans les lieux les plus honnestes, pour essayer à les rendre infames? Bref, n'est-elle pas vn Charme presque infaillible, pour vaincre la resistance des plus retenuës? Quel moyen y a-t'il donc de se tenir ferme dans la Vertu, & d'auoir vn moyen presque asseuré de pratiquer si delicieusement le Vice. Que s'il faut parler de la Vengeance, Celuy qui se trouue Riche, n'a-t'il point beaucoup de peine à s'en exempter? Ne sçait-il pas qu'il luy est aisé d'appolter des Assassins? de faire preparer des drogues enuenimées? d'enfoncer des portes? de mettre en embuscade vn bon nombre de Satellites; & bref, d'armer par maniere de dire, toutes les Furies à son secours? Apres tous ces Actes, qui sont veritablement tragiques & formidables, s'il ne tient qu'à diuertir la punition du Crime; Bon Dieu! combien y a-t'il d'artifices pour corrompre ceux de qui l'affaire dépend? Combien d'inuentions pour gagner de faux Témoins? Et combien de tours de soupleſſe pour détourner les poursuites des parens mesmes? Auec tant d'appas qui portent au Vice, de quelle extraordinaire Vertu faut-il estre doué pour s'en abstenir?

Viendrons-nous maintenant à l'Orgueil. Y a-t'il au monde vne plus grande ostentation que celle des riches Ne veulent-ils point s'égaler à Dieu, tant seulement à cause de leurs thresors? Ne sont-ce pas eux qui ont fait bastir les Tours de Babel, les Pyramides d'Egypte, les Colosses, les Mausolées, les Ponts, les Palais, & les Arcs triomphaux? Et tout cela,

qu'est-ce autre chose qu'Orgueil & que Vanite? D'où vient la longue suite des Pages & des Gentils-hommes? d'où l'éclat des liurées, des habits pompeux, de l'or, de la pierrerie? Doù vient, dis-je, tout cela, si ce n'est de la Richesse? Ne voyons-nous pas d'ordinaire qu'elle fait prendre à dédain tout ce qui est au dessous d'elle, & que les hommes puissans ne rendent de l'honneur aux autres, qu'à proportion qu'ils reculent ou s'auancent en leur condition? Voilà donc qu'ils ont dans leurs mains vn Instrument d'Orgueil: voilà qu'il est mal-aisé d'estre Humble, & trop bien partagé de la Fortune. Passons à la Conuoitise mesme; En qui est-elle plus forte, qu'en l'esprit des Riches? Qui est plus auare, & plus en haleine qu'eux? Asseurément tous leurs moyens sont autant de pieges, pour s'enrichir dauantage. C'est par eux qu'ils dressent des embusches au Bien-d'autruy, & que s'augmente l'insatiable desir qu'ils ont des tresors, & de se rendre maistres absolus de tout ce qui leur en fait naistre l'enuie; Il faut auoir attrapé la mine auant que l'épuiser. Car comme dit fort à propos vn ancien Poëte.

En ce malheureux siecle on ne donne qu'aux Riches.

Si ie déduisois icy toute la suite des Vies, il me seroit fort aisé de prouuer, combien la Richesse y est plus panchante que la Mediocrité; Ce que ie montrerois en effet, si ie ne craignois d'estre ennuyeux au Lecteur. Mais afin d'obtenir la loüange de la Briefueté, au défaut de celle de l'Eloquence, ie laisseray là cette Induction, & viendray à quelques Exemples.

Les plus riches hommes de l'Antiquité doi-

Digitized by Google

uent estre considerez, ou comme Souuerains, ou comme Particuliers. Si comme Souuerains, Cresus, Cyrus, Pharaon, Nabuchodonosor, Alexandre, Neron, Heliogabale, Sardanapale, Darius, Candaules, Xerxes, & autres semblables, ant esté, sans doute les plus opulens, & les plus Vicieux aussi. L'vn viuoit en Vsurpateur, & l'autre en Auare; l'vn dans les delices, l'autre dans les débauches les plus infames; & mesme il s'en est trouué plusieurs qui ont eu conjoinctement toutes ces mauuaises qualité. Au contraire, les Souuerains mediocrement riches, comme les Roys de Sparte, & les premiers de toutes les Monarchies, ont eu d'ordinaire plus de Vertu, & mieux merité l'amour des Peuples, joincte à l'estime des Sages. Que si maintenant l'on considere le Riches comme Particuliers, il se trouuera qu'vn Crassus, vn Apicius, vn Cabrias, & autres semblables, ont esté presque tous débordez en leurs Mœurs, & en leur insatiable Conuoitise; Au lieu qu'Epaminondas, Phocion, Aristides, Fabricius, Cincinnatus, Fabius, Maximus, & les plus grands Emulateurs de leur Vertu, n'auoient presque pas dequoy s'entretenir.

Mais ie pense que nous auons suffisamment prouué, que la Richesse excessiue est dangereuse, quant à l'Ame. Voyons maintenant s'il n'est point vray qu'elle ne haste pas moins la ruine du Corps. Il n'y a point de doute qu'il faut que le Corps perisse, d'autant qu'il est materiel, & par consequent corruptible. Mais il est certain aussi que la Nature en abhorre la destruction, & qu'elle haït ou doit haïr ce qui l'aduance au de-

Digitized by Google

çà des bornes ordinaires de la vie. Nous ne deurions donc pas beaucoup aymer les Richesses, puis qu'elles sont les pernicieuses sources des débauches, qui perdent nostre santé. Car ou nos iours sont abregez par la violence qu'on nous fait, c'est à dire par le meurtre & l'effusion du sang, ou ils le sont par l'Intemperance. Or ces deux sortes d'inconueniens sont beaucoup plus frequens à l'homme riche qu'au pauure, & par consequent la Richesse est plus ruineuse au corps, que la Mediocrité.

Quant à la derniere partie de cette proposition, à sçauoir que l'Opulence est la Mere des Excez; ç'a esté la prouuer suffisamment d'auoir dit, qu'elle produit tous les Vices. Car l'Extréme Impudicité, la Gourmandise, l'Yvrongnerie, & tels autres débordemens, sont tellement nuisibles à nostre Nature, qu'il est presque impossible d'en vser & de vieillir. Aussi voyons-nous que la Goutte, le Calcul, l'Hydropisie, l'Apoplexie, & semblables Monstres de maux, n'ont pris naissance que chez les Riches; Et peut-on bien dire que l'heureuse Mediocrité seroit pour iamais exempte de ces miseres, si elles ne nous estoient transmises de nos Ancestres voluptueux.

Il ne reste maintenant qu'à faire voir que les Riches sont plus sujets à la mort violente que les Pauures: ce que ie montreray succinctement par cette diuision. Telle espece de mort nous peut estre donnée par les Grands, par les petits, ou par nos égaux. Or ces trois sortes de gens s'enflamment plus aisément contre les Riches, que contre les Mediocres, estant verita-

Digitized by Google

ble que les Grands les attaquent par Soupçon, les Petits par Insolence, & les Esgaux par Enuie. A quoy s'il faut ioindre les raisons, nous n'auons seulement qu'à ietter les yeux sur les Histoires presentes, & sur les passées, où nous ne verrons guere qu'vn Homme extrémement riche, ou Ambitieux, soit venu iusques à vne douce & paisible vieillesse. Mais c'est trop discouru de cette matiere : passons à vne autre moralité.

Fin de la nonante-neufuiéme Fable.

Digitized by Google

FABLE C.

Du Pescheur, & d'vn petit Poisson.

VN petit Poisson se voyant pris par vn Pescheur, le prioit instamment de le rejetter dans l'eau, luy remonstrant, qu'il ne faisoit que sortir du ventre de sa Mere; qu'estant si peu de chose, il ne luy pouuoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il seroit plus grand, il reuiendroit à l'hameçon de son bon gré. Mais le Pescheur inexorable à tous ces discours; *Mon amy*, luy dit-il, *ie ne suis pas d'aduis de me laisser échaper des mains vne proye asseurée, quelque petite qu'elle puisse estre. Ie sçay ce*

Digitized by Google

que i'ay, mais non pas ce que ie dois auoir, & n'achepte iamais l'Esperance à prix d'argent.

Discours sur la centiéme Fable.

TOus les Hommes sont bien d'accord auec ce Pescheur, quant aux choses perissables & caduques; à sçauoir qu'il ne faut pas quitter vn petit gain qui est asseuré, pour l'espoir d'vn incertain quelque grand & aduantageux qu'il puisse estre. Le Soldat le plus ambitieux du monde, ne laissera pas en arriere vne charge de Capitaine, qui luy tombera toute acquise entre les mains, pour attendre auec incertitude, celle de Mareschal de Camp, ou de Colonnel. L'Amour aura de la peine à se resoudre de quitter la possession d'vne Beauté mediocre, sur le poinct mesme qu'elle se voudra donner à luy, pour l'attente d'vne plus belle acquisition. Le Marchand en fera de mesme touchant son negoce, & se tiendra tres-volontiers au gain present, plustost que d'aller suiure vne aduanture incertaine, & béer apres la conqueste d'vn bien inconnu. Bref, parcourons les Estats, les âges, & les conditions des hommes, & nous trouuerons sans doute, qu'on a plus de plaisir à

Digitized by Google

s'asseurer la possession d'vn gain mediocre, qu'à s'égarer vainement apres vne entreprise incertaine. Mais nul n'est de cét auis pour les choses grandes & immortelles, c'est à dire pour la possession du Ciel. Il y a peu de gens qui vueillent accepter le perdurable repos, qu'on nous y prepare, au prix de quitter des pretentions, non seulement petites, mais encore mal-asseurées. Nous croyons bien tous que les dons du Ciel ne se corrompent iamais : nous sçauons qu'il y a là haut vne felicité qui surpasse toutes les autres, qu'elle est incapable de fin, de dégoust, & de rallantissement. Bref, nous sommes tres-asseurez qu'on l'acquiert sans peine, puis qu'il n'y en a point à seruir Dieu. Au contraire, nous voyons tous les iours par épreuue, que les biens temporels sont de penible acquisition : qu'il faut suer, courrir, combattre, choquer l'vn & l'autre, offenser plusieurs personnes, cajoler, faire la Cour, & se distraire de la Vertu, pour les acquerir. Qu'au reste, la possession en est necessairement limitée par la mort, joinct qu'on ne les garde pas toûjours iusques-là ; Et toutesfois, ô malheur deplorable au siecle où nous sommes ! il ne se trouue presque personne qui fasse élection du meilleur, & qui pour embrasser la certitude des choses éternelles, laisse le soin des perissables. Que si quelques-vns le font, comme les Religieux & les vrais Deuots, l'on peut dire asseurément que le nombre en est fort petit, à comparaison de l'étrange multitude des Aueuglez, & des mauuais Marchands.

Miserables, & mal-auisez Mortels ! Où

Digitized by Google

courez-vous ainsi folement ? Où vous conduit vostre fureur precipitée? Y a-t'il quelque chose dans le monde, où vous trouuiez assez de charmes pour la preferer au Ciel? Aymez-vous la Vengeance ? Elle appartient à Dieu. Vous sçauez qu'il se l'est reseruée ; En luy elle est iuste, en vous elle est vicieuse : Il ne la peut faire que bonne, vous ne la pouuez faire que méchante : Vous estes Interessez, il est Libre: Vous estes Parties, il est Iuge. D'ailleurs, la Vengeance n'est pas vn Bien solide, ny qu'il faille pourchasser auec tant d'ardeur ; ce n'est qu'vne action que vous appellez douce, & qui vous remplit mille fois d'amertume. Si vous vous estes vengez, vous deuez attendre le retour aussi; Il est à croire qu'on se vengera de vos vengeances, & que ce ne sera pas vn Homme seul, mais vne Race entiere. Les amis de cette race, & les amis de leurs amis vous courront sus, ausquels comment pourrez-vous resister ? Est-ce là vn Bien preferable aux promesses de Dieu, qui offre le pardon, si vous pardonnez, & vous prepare des douceurs infinies si vous abandonnez celle là, qui est de courte durée, & qui vous cause mille remords ? De plus, auec la certitude que vous auez de vous repentir en terre de la Vengeance, & d'estre recompensez au Ciel du Pardon, dites-moy, ie vous prie, estes-vous asseurez de la pouuoir mettre en execution? Ce faux Bien que vous recherchez, n'est-il pas aussi mal-aisé en son acquisition, qu'il est court en sa durée ? Est-il impossible que celuy que vous pensez tuër ne vous tuë, ou du moins qu'il ne se garantisse de vostre haine, quand mesme vous

Digitized by Google

la prendriez auec supercherie, qui est vne chose execrable parmy les gens de courage? Combien envoyons-nous tous les iours qui s'échappent d'vne embusche, ou d'vn assassinat, contre les apparences humaines?

Mais venons à vos autres passions. Qu'est-ce qui vous charme tant dans le monde? Est-ce l'amour d'vne Femme? O miserable! vous pouuez-vous asseurer de la conquerir? Si vous estes riche, elle aymera mieux les pistoles d'autruy que les vostres. Si vous estes beau, riche, & discret, elle aura pour vous vne auersion naturelle. Que si vous auez toutes ces conditions joinctes au bon-heur de luy estre agreable, il aduiendra, peut-estre, qu'elle sera chaste, & qu'elle moderera son humeur par la cōtinence. Mais pour venir au poinct de la jouyssance, supposons que vous la possediez, pensez-vous que ce plaisir vous dure long-temps, sans estre alteré par le dégoust, ou par sa legereté? Y eust-il iamais vne intelligence, depuis qu'on se mesle d'aymer, qui ait continué iusqu'à la mort? Et quand mesme cela seroit, cette durée, quelque longue qu'elle fût, pourroit-elle bien estre appellée vn moment, au prix de l'Eternité? Nenny, sans mentir; Et cette seule consideration doit suffire, pour vous faire haïr entierement vne chose que vous aymez auec trop de passion.

Venons maintenant aux Richesses, & aux Charges; Quand vous les pretendez, c'est ou par merite, ou par bonne Fortune. Si par ce premier, difficilement y pourrez-vous paruenir, puis qu'aujourd'huy l'on donne tout à la

Faueur, & rien au Merite; & qu'il semble que ce soit vn obstacle au Bien, que d'en estre extrémement digne. Voyez dans la poussiere vne infinité de gens, dont la gloire deuroit arriuer iusques au Ciel. Voyez porter la picque dans les Compagnies à des Soldats, plus aguerris que leur Maistre de Camp. Voyez plusieurs bons Esprits exposez à la risée publique, déchirez, persecutez, necessiteux: Bref, voyez presqué toûjours la probité sans honneur, & sans récompenses. Que si vous pretendez à ces Charges par vostre bonne Fortune, que sçauez-vous si elle ne se rendra point mauuaise, & tout à fait contraire à vos projets trop ambitieux, & trop vastes? N'auez-vous pas ouy dire qu'elle a le visage doux & seuere aussi? Qui vous fait esperer qu'elle s'aydera plustost de l'vn que l'autre? N'est-ce pas se flatter, que de le croire trop facilement? Mais ie suppose que vous soyez asseuré d'auoir la Charge où vous aspirez; il ne faut que le moindre caprice d'vn Grand, de qui vous releuerez, pour vous mettre aussi bas qu'auparauant. Vous pouuez faillir en vostre conduite, & par consequent estre depossedé. Et quand cela ne seroit pas, la Fortune n'est elle point assez puissante pour vous oster vostre bien? Mal-auisé que vous estes! Il ne faut qu'vn embrasement pour reduire en cendre vos belles maisons. Le débordement d'vn Ruisseau vous peut oster vos heritages: les procez & les faux témoins sont capables de vous appauurir. Bref, si les moindres accidens vous priuent de ce que vous aymez le plus; comment pourrez-vous croire certaine

la possession de vostre grandeur, & la preferer à celle de l'Eternité. Que desirez-vous encore, ô Insensez! quelle sera la chose assez precieuse pour vous faire éloigner du Ciel?

Ie voy bien qu'il me reste à détruire le principal de vos charmes, qui est la Gloire. Mais celle là mesme, ne l'appellez-vous pas Vanité? que me direz-vous pour excuser vostre aueuglement? Est ce qu'elle peut estre acquise auec certitude, pource qu'elle est compagne de la Vertu? Est-ce qu'elle est de longue durée, à cause qu'elle suruit à nostre mort? Mais ie trouue l'vne & l'autre de ces excuses aussi friuoles que la Gloire mesme. Car pour la premiere, à sçauoir la certitude, ne voyez-vous pas vne infinité de bonnes Actions à qui l'on ne donne aucune loüange, au lieu qu'il y en a quantité de méchantes que l'on vante bien hautement, comme si la memoire en deuoit estre immortelle? Les iniustes Conquestes des Royaumes, les Vsurpations illegitimes, & les grands brigandages des plus Puissans, sont tous les iours payez auec des Triomphes, des Obelisques, des Arcs, des Temples, des Hymnes, des Odes, & des Histoires, où tout au contraire la vraye & solide Honnesteté n'est recompensée ordinairement que de mépris & de blâme.

D'ailleurs, combien pensez vous qu'on ait ignoré de belles choses, qui seront à iamais inconnuës à la memoire des humains? Combien a-t'on supprimé de mots remarquables, & d'illustres actions? Certes, il n'est pas à croire que de tant de milliers de personnes, qui ont vécu depuis la naissance du monde, non seulement en

Europe, mais dans les Royaumes étrangers, il n'y ait eu que cette poignée d'honnestes gens, dont les Historiens nous ont parlé. Croyez-moy, les grands hommes n'ont point esté connus parmy nous, non pas mesme tous les grands Royaumes. Il y en a de beaux & de bien policez, que le Soleil void tous les iours, dont nous ignorons possible le nom ; à plus forte raison donc ignorons-nous les Hommes particuliers. Que si cela est, qui peut dire que la Gloire soit infaillible à la Vertu ? Ie laisse à part la malice des Calomniateurs, les brigues & les parties qui se font, pour étouffer les belles Actions, l'enuie des Concurrens, les corruptions des Historiens, & bref vne infinité d'autres choses, qui sont toutes capables de nous oster vne legitime Gloire. Venons encore au faux espoir de sa durée : ne la perd-on iamais en sa vie? ne peut-on pas décheoir de la reputation, sans auoir mesme failly ? N'est elle pas iournaliere, comme vne beauté que le moindre Accident peut changer, & mesme détruire? Nous accompagne-t'elle iusqu'au tombeau? Certes plus elle est specieuse, plus elle est ternie au moindre sujet que nous en donnons. Il est d'elle comme des belles glaces, & des cristaux, que la moindre vapeur obscurcit plus que les mediocres & les communs. Supposons neantmoins qu'elle viue tant que nous viuons; C'est asseurément vne tres-petite chose qui dure ; mais apres la mort ce n'est du tout rien. On a beau se picquer de rendre immortel son nom en depit des Parques & des tenebres : tous ces contes sont Poëtiques & Fabuleux ; la vraye

Gloire

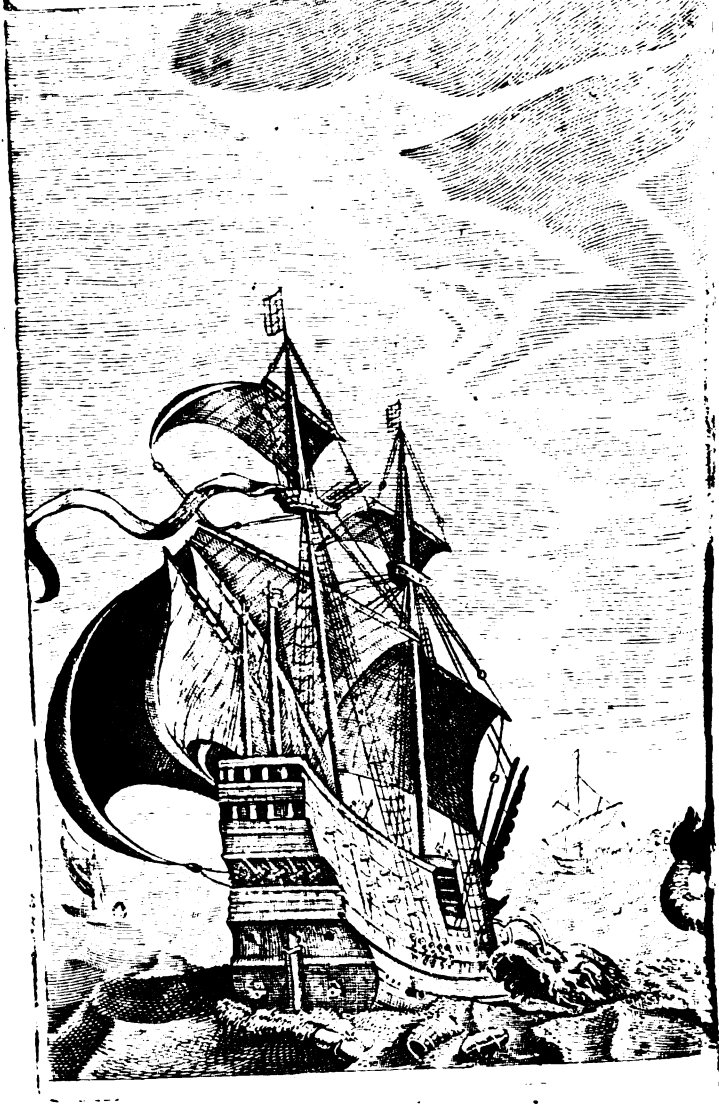
Digitized by Google

Gloire n'eſt perdurable qu'au Ciel, & par conſequent celle du monde n'eſt à proprement parler qu'vne ombre, & vne fumée. Puis donc que la poſſeſſion des Biens celeſtes eſt incomparablement plus certaine que celle des temporels, jugeons maintenant à quoy nous ſommes obligez, & par le deuoir de vrais Chreſtiens, & par tant de hautes promeſſes que Dieu nous a faites, aux prix deſquelles toutes les douceurs du monde ne ſont qu'amertume.

Fin de la centiéme Fable.

Digitized by Google

101. DE L'AVARITIEVX ET DE L'ENVIEVX



Digitized by Google

FABLE CI.

De l'Auare, & de l'Enuieux.

IVpiter importuné par deux hommes, dont l'vn estoit Auare, & l'autre Enuieux, enuoya vers eux Apollon, pour satisfaire à leurs communes priéres. Il leur permit donc de souhaitter à leur aise tout ce qu'ils voudroient, à condition que ce que l'vn demanderoit, l'autre le receuroit doublement. L'Auare fut longtemps irresolu, pource qu'il ne croyoit pas qu'on luy en pût iamais assez donner. Mais enfin, il demanda plusieurs choses que son Com-

Digitized by Google

pagnon receut au double. En ſuite dequoy l'Enuieux requiſt que l'vn des yeux luy fût arraché, eſperant par ce moyen que l'Auare perdroit tous les deux.

Diſcours ſur la cent & vniéme Fable.

VOicy le portraict de deux vices étranges & inſupportables, à ſçauoir l'Enuie & l'Auarice, qui ont eſté compris à deſſein ſous vne meſme Fable, pour donner à entendre qu'ils vont le plus ſouuent l'vn auec l'autre, & qu'il eſt mal-aiſé d'aymer obſtinément les Richeſſes, ſans enuier ceux qui les poſſedent en abondance. Les vertus de l'Ame ſont des biens trop charmans & trop nobles, pour eſtre les ſujets de l'Enuie. Ils le ſeroient pluſtoſt de noſtre émulation, qui eſt vne Vertu par laquelle nous ſommes pouſſez à nous rendre auſſi gens de bien, & auſſi grands Hommes que les autres. Mais quant à l'Enuie, elle n'a pour but que les Biens exterieurs, & ſouhaitte non ſeulement de les poſſeder comme tels ; mais encore d'en priuer autruy, choſe execrable & maudite. Eſope a donc eu raiſon de la joindre à l'Auarice,

Digitized by Google

pour la conformité qu'elles ont ensemble, au moins quant à l'object de la passion. Mais auec plus de raison encore il a fait interuenir Apollon, pour faire droict sur la Requeste des deux Suppliants, voulant donner à entendre l'humeur de l'vn & de l'autre.

Il n'est pas besoin icy de discourir plus long-temps de l'Enuie, à cause que nous auons déja traitté de cette matiere. Tellement qu'il suffira que nous disions quelque chose de l'Auarice, afin de ne rien obmettre de considerable, dans la reprehension, & le blâme de tous les Vices. L'Auarice est vn soin démesuré d'acquerir des Biens, procedant ou d'vne extréme peur d'en auoir faute, ou de l'amour dereglée que l'on porte aux Richesses. Quelque accroissement qu'elle prenne par le Temps, elle n'est au commencement qu'vn foible & mediocre desir, qui s'accroist par la possession des choses, & deuient grand à mesure qu'il est abreuué. Pour cela mesme les Anciens l'ont presque tous comparée à la soif de l'Hydropique, qui s'augmente tant plus il boit, croyãt se desalterer, iusqu'à ce qu'enfin elle le conduit au tombeau. Les hommes, selon la complexion, ou l'humeur qui predomine en eux, sont plus sujets à ce Vice les vns que les autres, principalement les Phlegmatiques & les Melancoliques. Car estans naturellement sujets à la peur, ils apprehendent sans cesse d'auoir faute de bien, & se proposent à tout moment l'image de la Necessité comme vne chose effroyable. Ils craignent d'ordinaire que tout leur vienne à manquer : Ils se méfient de toutes les entreprises : ils soupçonnent toutes les per-

Digitized by Google

ſonnes : bref ils ne reſpirent qu'apres le gain, pour le peu d'eſperance qu'ils ont en la Fortune. C'eſt à cauſe de cela qu'Ariſtote dit, que les Vieillards ſont d'ordinaire plus auares que les autres, pource qu'ils ont le ſang tout glacé de crainte, & le cœur abatu par l'impuiſſance d'acquerir. Quant aux Bilieux, & aux Sanguins, ils diſſipent & donnent abondamment, dautãt que leur naturel ardent & vigoureux leur fait croire toutes choſes faciles, & les porte vertement aux plus hautes entrepriſes. Ils s'aſſeurent ſi fort en la Fortune, qu'ils font des partages dans leurs ames des biens qu'ils n'ont pas encore acquis, & qu'ils n'acquerront iamais. En vn mot, ils ne manquent ny de Confiance ny d'Eſpoir ; mais ils départent genereuſement le leur, ſous l'attente de plus grandes choſes. De cette nature il falloit aſſeurément que fut Alexandre, lors que partant pour la conqueſte de l'Aſie, il diſtribua tout ce qu'il auoit à ſes amis, & ne ſe reſerua que l'Eſperance. Tels, ou approchans, Ariſtote veut que ſoient les ieunes hommes, à cauſe de la chaleur de leur températment, qui deuore & engloutit tous les plus hauts deſſeins, & ignore pour l'ordinaire toutes les craintes.

Or pour reuenir à l'Auarice, elle ne donne point de repos à ſon Patient. Il cherche iour & nuict des inuentions pour accroiſtre ſon treſor : Il veille, & s'afflige, il s'arrache les cheueux, & tout cela pour l'acquiſition d'vn vil metail, regardant pluſtoſt ce qu'il veut gagner, que ce qu'il a déja gagné, & ne joüyſſant iamais du fruict des peines paſſées, mais ſe propoſant toûjours les futures. C'eſt l'Auare qui s'eſt le pre-

Digitized by Google

mier hazardé sur les Mers, pour transporter les riches denrées d'vn lieu en vn autre, & chercher par le trafic l'augmentation de son bien. Les Poëtes nous ont iudicieusement figuré cette verité par la Conqueste de la Toison d'or, où le Nautonnier Tiphis fut à leur opinion le premier de tous les Hommes, qui osa se commettre à la mercy de la Mer, & fier à vn peu de bois l'esperance de son salut. Son exemple a rencontré depuis ce temps-là tant d'Imitateurs, qu'en quelque âge que ce soit, il ne se trouuera point de Peuple bien policé, qui n'ait hazardeusemẽt trauersé les Mers, pour s'enrichir parmy les Nations étrangeres. Mais depuis six vings ans en çà, cét Exercice s'est tourné en Fureur, voire iusques à tel poinct, qu'on s'expose auiourd'huy à des haures inconnus, on s'assujettit en idée des Peuples que l'on n'a iamais veus; & qui possible n'ont iamais esté, on queste des terres nouuelles; l'on fend les glaces du Nort & du Sud : l'on visite les Moluques, au hazard de passer deux fois la Zone Torride. Bref, l'on ne craint ny vague ny tourbillon, pour amonceler quelques onces d'vn chetif metail.

I'obmets le Commerce que l'on fait par Terre, qui n'est pas moins dangereux, ny moins penible aussi que cét autre. L'on passe tous les iours les Alpes & les Pyrenées auec des mulets : on s'astraint aux petites iournées de ces Animaux chargez : on s'expose au hazard des voleurs & des maladies : on essuye le Soleil, les vents, les pluyes, & les tonnerres : on quitte la chere & agreable Patrie : on va parmy les deserts de l'Arabie querir l'Encens & la Canelle :

Digitized by Google

on eſt cõtraint de porter dans des cuirs de bœuf l'eau que l'on doit boire: on s'aſſemble au nombre de quinze ou vingt mille contre l'inuaſion des Maſſagetes: enfin on ſouffre des peines indicibles, pour la trompeuſe eſperance d'vn peu de richeſſes. O la fole & aueugle imagination des Hommes! Ils confeſſent tout haut que le Bien n'eſt deſirable que pour la vie; & toutesfois, ils hazardent mille fois la vie pour le Bien. Ils veulent acquerir pour ne mourir pas de faim, & meurent de meſaiſe pour acquerir. Ils preferent l'acceſſoire au principal, la circonſtance à la choſe, & vn vil accommodement de la vie à la vie meſme. Mais encore, ô bon Dieu! de quelque nature que l'on ſe figure cét accommodement, n'eſt-il pas imparfait, & non neceſſaire? Quand ils ont aſſemblé des threſors par leurs voyages, en viuent-ils en paix? Dorment-ils plus à leur aiſe? & ont-ils moins d'inquietude, que lors qu'ils ne iouyſſoient que du ſimple heritage de leurs Peres? Nenny ſans doute. Car ils ſont bourrelez du ſoin d'en acquerir dauantage, & de conſeruer ce qu'ils ont gagné ſi peniblement. Il leur déplaiſt d'eſtre vieux, pource que cela leur oſte le moyen de retourner à leurs courſes. Ils maudiſſent le repos de la Patrie, & deſtinent leurs enfans à faire vne vie auſſi tumultuaire que la leur.

Mais cela n'eſt encore rien, au prix des extremitez où nous reduit l'Auarice. Elle nous fait deuenir trompeurs, méchans, parjures, & quelquesfois meſmes aſſaſſins. Ne voyons-nous pas tous les iours quantité de gens, qui pour s'enrichir du Ieu, apoſtent de faux dez, font

Digitized by Google

des tromperies aux cartes, mentent, blaſphement, & corrompent les aſſiſtans? Ne voyons-nous pas beaucoup d'Auares litigieux, qui ſuſcitent à leurs Voiſins des procez injuſtes, pour ſe faire adjuger leurs Heritages, ſe ſeruant pour cela de faux-témoins, & de preuues illegitimes? N'y en a-t'il pas encore qui déguiſent impunément la monnoye Royale, & impriment au faux or la marque de leur Souuerain? Les Princes meſmes combien ont-ils de Miniſtres & d'Officiers, qui n'ayans pour but que leur intereſt propre, tiennent pour indifferent celuy de leur Maiſtre, & font leurs delices de la ſubſtance & du ſang des pauures ſubjets? En cela mille fois plus inhumains que les Cannibales, pource que leur ardente Auarice les aueugle de telle ſorte, qu'il ſemble à leur imagination que la Richeſſe doiue eſtre plus precieuſe à l'Hôme que la Vie. Il y a bien plus encore en nos débordemens: l'inſatiable conuoitiſe d'acquerir nous porte iuſqu'à égorger nos proches & nos amis, & nous fait violer inhumainement le droict de Parentage & d'Hoſpitalité, pour nous ſoüiller du ſang des noſtres. Ce fût elle qui mit le poignard dans la main de Polymneſtor, pour tuer l'innocent Polydore, que Priam luy auoit remis, afin de le conſeruer, & de faire reuiure en luy les eſperances de Troye, en cas que toute la Race demeuraſt accablée de la fureur des Grecs. Ce Perfide neantmoins, ſans mettre en compte la confiance du Pere, ſans craindre la punition de Iupiter Hoſpitalier, & ſans ſe reſſouuenir du droict des Gens, fit cruellement mourir le petit

Digitized by Google

Polidore, & l'enterra dans la Greue, vis à vis des riuages paternels. A propos dequoy Virgile a raison de s'écrier,

Cruel Demon de l'Or, dont le cœur est battu.
A quelle extremité ne nous obliges-tu!

Pareille fut l'aduanture de ces deux Amis, qui voyageans ensemble par toute la Grece, arriuerent de hazard en vne Ville, où ils furent contraints de se separer, à cause que l'vn des deux estoit obligé de visiter la maison de son ancien hoste, & de laisser son amy dans vne hostellerie. En suite dequoy il arriua que son compagnon fut égorgé par le Maistre du Cabaret, qui fit cette lâcheté, pour auoir l'or & l'argent que son hoste portoit pour son voyage. Ie laisse à lire dans Valere le Grand, les trois apparitions qu'en eust son Amy dans le lict, & la iuste punition qui arriua du mal-faicteur. Tel encore fut le succez du pauure Arion, que les Mariniers ne ietterent dans la Mer, qu'afin d'auoir ses richesses.

Que s'il estoit question de confirmer cette Verité par des Exemples anciens, il faudroit dépoüiller l'Histoire de l'Histoire mesme, & transporter icy des Volumes entiers, pour ne faire voir qu'vne partie des Perfidies que l'Auarice nous cause. Mais nostre siecle nous en donne tous les iours tant de nouuelles preuues, qu'il n'est nullement besoin de mandier la memoire des anciennes. Nous auons veu de nostre âge des Freres égorger leurs Aisnez pour la succession; des Enfans faire mourir leurs Peres, & des Nepueux se défaire de leurs Oncles. Apres

Digitized by Google

cela y aura t'il quelque chose que nous trouuions étrange en la Nature? Apres cela serons-nous estonnez si l'Auarice débauche tant de Femmes? si elle seduit tant de ieunes filles? si elle interesse tant de Philosophes? si elle fait tant de pensionnaires en l'Estat d'vn Ennemy? si elle des-vnit tant d'alliance? & si elle met en discorde tant de Concurrens? Certes, il ne faut pas s'estonner de cela, puis qu'elle a fait déborder des torrens de sang humain, qui ont pris leur source des actes cruels, & des homicides que l'on a veu commettre à milliers. Tesmoins les Peuples du nouueau monde, qui n'ont que trop éprouué à leur dommage, combien pernicieux & detestables sont les effets de l'Auarice. Ce n'estoit rien à ces courages ambitieux, apres auoir découuert ces nouuelles terres, de rendre esclaues tous les Mexicains, & les Peruuiens: Ce n'estoit rien d'auoir donné des batailles à Atabaliba, & pillé le Temple de Cusco, auec toutes les Villes qui estoient en ces Royaumes. Pour se contenter en leur Conuoitise, il a fallu qu'ils ayent occupé les pauures habitans de ces contrées à foüiller sans cesse dans les mines, principalement dans celles de Potosi, pour leur acquerir de l'or en abondance, aux dépens de leur peine, & de leur sang mesme.

Mais laissons pour le present ces monstreux Exemples d'Auarice, & venons au remede du mal, apres en auoir monstré l'extremité. C'est vne chose tres-facile de confondre les Auares par les raisons: mais de les ramener à la Liberalité, ce n'est pas vne entreprise bien aisée. Quoy

qu'il s'en trouue parmy eux qui disent, que le mépris des Biens est vne Action bonne & honneste de soy-mesme, ils l'estiment toutesfois plus admirable qu'imitable. Ils sont les premiers à confesser, que l'Or est vne creature de la terre; qu'auoir des Richesses, c'est auoir des Ennemis, & que les Biens du monde ne sont pas aymables pour l'amour d'eux; mais seulement à cause de leur vsage? Qu'au reste ils ne l'ayment, & ne le desirent que pour cela. Mais quand il est question de limiter cét vsage, ils en font la taxe si haute, & si démesurée, que selon leur compte, pour estre à son aise il faudroit auoir les thresors de Cresus. A quoy ie n'ay qu'à leur opposer cette verité des Anciens, que Pybrac a ainsi tournée en François.

De peu de biens Nature se contente.

Elle ne nous a pas rendus necessaires les hauts & superbes Bastimens: Vne Cabane, qui nous deffend de l'injure du temps, est aussi commode que cela, pourueu qu'elle soit propre. Elle ne nous a pas obligez à porter de precieux habillemens, enrichis d'or & de perles. La simple laine est plus capable de nous garantir du froid, que ces riches broderies. Cette inuention n'est pas de la Nature: elle appartient proprement au Luxe. On void assez d'hommes sains & vigoureux, qui ne se couurent que du poil des Animaux, comme ceux de Noruegue & de Groenland. A quoy si l'on m'objecte que ces gens-là sont Barbares; Premierement ie mettray en question, si leur Rusticité ne vaut pas mieux que nostre Luxe. Puis i'allegueray l'exemple

Digitized by Google

des autres Peuples qui ont esté beaucoup mieux policez que nous ne sommes, commes les Lacedemoniens, & les anciens habitans de Rome, qui se contentoient d'vne simple robe.

La Nature n'a non plus besoin de viandes exquises & voluptueuses. Les premiers hommes ne se nourrissoient-ils pas de glands & d'herbages? Ils viuoient neantmoins des siecles entiers; Et nous qui inuentons tous les iours de nouueaux aprests, pour déguiser nos viandes, & qui cherchons les Espiceries à trois mille lieuës, pour échauffer nostre sang, à peine pouuons-nous attraper soixante années. Si la Nature n'a donc pas besoin d'aucune de ces superfluitez, d'où vient que nous étendons l'vsage de nostre vie à de si prodigieuses dépenses? D'où vient que les Auares ne croyent pas auoir de quoy viure, que lors qu'ils ont amassé des richesses excessiues? Mais supposons que tout cela fut necessaire à nostre commodité, pourquoy ne leur voyons nous iamais mettre en pratique ce bel object de leur Conuoitise, à sçauoir l'vsage & la dépense du Bien? Que veut dire qu'ils ne bastissent aucuns Palais, qu'ils ne font point de festins, & qu'ils ne sont iamais parez richement? Ils nous ont fait accroire qu'ils n'amassoient l'or que pour s'en seruir, & toutesfois ils ne s'en seruent que pour l'amasser. Nous les rencontrons toûjours dans les ruës tous debiffez, & mal-propres, s'ils sont de condition d'estre bien vestus; à pied, s'ils sont de qualité d'aller en carrosse; mal suiuis, si leur naissance merite des

pages; bref, il n'y a rien de si contemptible que le train de leur vie, rien de si chetif que leur habillement, rien de si mal en ordre que leurs maisons. Ils font abstinence au milieu de la Richesse: ils meurent de faim parmy l'Abondance: ils languissent aupres de l'or qu'ils adorent. La maudite Auarice qui les transporte, les tient comme Tantale au dessous d'vn arbre, sans en cueillir les pommes, & prés de la Fontaine sans boire. Elle les fait demeurer comme Midas au milieu de leur or, sans en pouuoir iouyr: ils sont affamez parmy leurs thresors, & miserables dans leurs felicitez. Ils ne possedent point leurs Richesses, mais ils sont possedez par elles. Ils n'ont pas acquis des moyens pour leur seruir, mais vne Idole pour leur commander. Ils se sont fait des Maistres, & non pas des Seruiteurs. Ils ont multiplié leurs Tyrans, au lieu de se mettre en liberté.

A quel propos donc nous disent-ils que les choses ne leur semblent desirables que pour l'vsage, puis qu'ils ne le connoissent iamais, & qu'ils demeurent immuables & perclus dans leurs cabinets, à faute d'estendre la main, pour tirer les pistolles de leur place, & en faire part liberalement aux Malades, & aux Necessiteux? Que ne nous confessent-ils librement l'imperfection de leur Ame? Que ne nous declarent-ils auec sincerité qu'ils n'ayment la Richesse que pour elle mesme, & ne la gardent que pour la garder? En ce cas-là nous les appellerons Idolâtres, Aueugles, & Mal-aduisez, qui se forment vn Dieu de metail, commes les Payens,

& qui trouueront quelque iour le vray Dieu plus dur & plus insensible que le metail mesme, n'estant pas à croire qu'il écoute ceux qui l'auront oublié pour vne Creature, & encore pour vne Creature si peu noble que celle-là.

Les Amoureux sont en toutes façons bien plus excusables : Car ils ne sortent point de leur Espece, pour trouuer où se plaire. Ils n'adressent pas leurs desirs à vn Corps moins noble que le leur. La Nature Humaine est le but de leurs pretentions : La maistresse qu'ils seruent a vne Ame raisonnable comme eux, & pareillement vn Esprit en qui le raisonnement & la Beauté peuuent estre joints ensemble. Dailleurs, quelque violence qu'il y ait en leurs affections, ils ne laissent pas de contempler quelquesfois les merueilles de Dieu, voire mesme ils peuuent estre amoureux l'vn de l'autre sans peché.

Les Ambitieux aussi sont plus dignes de pardon que les Auares, en ce qu'ils affectent la loüange des Hommes, qui est vne chose assez noble & delicate de soy ; Et quoy qu'elle soit vaine & remplie d'incertitude, c'est neantmoins la maladie d'vne belle Ame. C'est elle qui sert d'éguillon aux plus hautes entreprises ; Elle qui fait les Vaillans & les Doctes, & qui porte nos Esprits non seulement à l'Action vertueuse, mais encore à la perfection de toute Vertu, Car ayant commencé à bien faire pour l'amour de l'honneur, nous venons insensiblement à bien faire pour l'amour seulement de ce qui est Bien ; & comme cela la Gloire sert de commencement à la vraye Sagesse. Il y a de l'apparence

Digitized by Google

que Socrate ne fust pas d'abord si Philosophe, ny si Vertueux; mais que venant dans le monde, à dessein d'estaler ses Meditations, & charmer les Hommes par les belles choses qu'il leur disoit, il demeura luy-mesme charmé de l'excellence de ses Maximes, & trouua peu à peu des appas dans sa Moralité, qui la luy firent aymer, à cause d'elle-mesme, & non pour l'amour de la Gloire, tellement qu'il laissa depuis le Bien apparent pour le solide. Voylà iusques où peut aller le desir de la Loüange, quand il est receu dans vne bonne Ame.

Mais ie voudrois bien sçauoir quel est le but de l'infame Auarice? Quelle chose bonne & bien-seante peut naistre de ce Monstre? Estant difforme comme il est, ne faut-il pas que ses productions le soient aussi? quel a esté l'Auare qui s'est iamais rendu grand Personnage, ou aux Armes, ou aux Lettres, ou plustost en la vraye & parfaite Vertu? Les plus aguerris Capitaines n'ont-ils pas esté Liberaux, témoins Alexandre & Cesar? Les plus sçauans Hommes n'ont-ils point blâmé l'Auarice, tesmoins Aristote & Platon. Les plus gens de bien de l'Antiquité n'ont-ils pas estimé cette passion indigne d'eux, comme Socrate, Epaminondas, Diogene, Phocion, Crates, & Anacharsis. Ie ne nomme point icy les SS. Personnages de nostre Religion. Il n'y en a pas eu vn seul, qui n'ait fait profession de ce glorieux dédain. Aussi ne peut-on gagner le Ciel, sans estre dépoüillé des inclinations de la Terre, parmy lesquelles, certes, il n'y en a point de plus vile que

celle-cy,

Digitized by Google

celle-cy, ny de plus messeante à la Nature. O le beau Destin que c'est à l'Ame raisonnable d'estre venuë du Ciel, d'estre faite pure & incorruptible par les mains de Dieu; & puis d'épouser icy bas la chetiue passion d'vn vil Metail, l'appetit d'vne monnoye crasseuse, & pour le dire en vn mot, la seruitude d'vne chaisne d'or. Voila vne plaisante proportion entre l'Amant & l'Aymé. Voila vn beau mariage, pour des Esprits éternels, comme les nostres. Croyez-moy, ce n'est pas vn préjugé de retourner au Ciel, que de béer si auidement apres des lopins de terre: Il y a plus d'apparence que cela nous conduira dans les abysmes. Aussi la judicieuse Antiquité a commis le soin de la richesse au Dieu des Enfers, & l'a appellé *Dis*, c'est à dire Riche. Dans nostre Religion mesme on nous permet, voire on nous conseille de croire que les Metaux precieux, & les Tresors, sont en la garde des Demons; Ce que verifient assez les Experiences que l'on en fait tous les iours dans les Mines; & les frequentes apparitions qui se voyent à l'ouuerture d'vn Tresor. Car il est presque toûjours vray, que tels Fantômes ne se font point voir à nous, qu'il n'en arriue ou la découuerte d'vn Corps mort, ou celle de quelque Tresor caché.

Que cherches-tu donc, ô Auare? vne chose qui est en la possession des Demons? vne terre plus pesante, c'est à dire plus terre que la commune? Si tu n'as besoin que d'vn Viatique pour acheuer ta course, prends mediocrement ce qu'il te faut pour vn voyage pareil, & ne t'embarrasse point d'vne danrée inutile en l'autre

Digitized by Google

monde. Quand nous auons dessein d'aller en quelque Royaume éloigné du nostre, nous ne prenons de l'argent de nostre pays que ce qu'il en faut pour nous conduire à la frontiere ; du moins nous nous pouruoyons en la monnoye du lieu où nous deuons entrer, ou en lettres de change, afin de n'estre chargez d'especes inutiles. Pourquoy ne faisons-nous donc le mesme au passage de cette vie ? Que ne nous contentons-nous du Bien qu'il faut pour arriuer iusques à la frontiere, & que ne mettons-nous ordre à nous fournir d'vne monnoye qui s'y debite, c'est à dire, de bonnes œuures ; Y a-t'il rien de plus estourdy que de prendre vn soin inutile, & de laisser le necessaire ?

A cela l'on peut objecter, qu'vn Pere vertueux est bien aise de laisser ses Enfans riches, afin qu'ils ne souffrent rien apres leur mort, & qu'ils ne maudissent point la memoire de ceux qui les ont mis au monde. Mais combien seroit-il plus à propos de leur transmettre plusieurs Exemples de Vertu, auec vne petite Succession, que de les laisser riches auec peu de Vertu ? N'arriue-t'il pas d'ordinaire, que tels Enfans ingrats & dénaturez, se mocquent des trauaux paternels ? N'est-il pas vray que blâmant iusques dans la tombe leur bon ménage, ils se jettent dans vne prodigalité dereglée ? Ce qui n'aduiendroit iamais, si leurs Peres ne leur auoient laissé des biens qu'à suffisance. En tel cas, ils ne trouueroient point vne si belle matiere où s'employer, & leur débauches ne s'enflâmeroient point par l'abondance de l'or, ny leurs yurongneries par l'excessiue quantité

Digitized by Google

des vignobles dont ils heritent. D'ailleurs, la raison qu'ils nous alleguent, ne peut nullement estre valable, pour excuser leur Auarice extraordinaire. Car il n'est pas incompatible que le Pere ayant acquis des biens, le Fils n'en acquiere aussi. S'il a esté facile à l'vn d'agrandir ses possessions, il se pourra faire que l'autre encore ne le trouuera point mal aisé. Auec cela, sçauons-nous bien qui est le vray Heritier de nos Richesses? Ou l'Enfant que nous éleuons est à nous, ou il ne l'est pas. S'il est à nous, peut-estre qu'il ne nous succedera point, pource que la mort, la confiscation, ou les procez, ne seront que trop capables de luy oster cét auantage. Que s'il nous succede, possible qu'il dissipera nos moyens, & en ce cas-là nous serons les instrumens de sa ruine. Car plus il possedera de richesses, & plus il aura de compte à rendre, s'il les employe mal. Comme au contraire, s'il les sçait ménager legitimement, aussi bien vsera-t'il de peu que de beaucoup; tellement que de ce costé-là nous ne luy ferons point tort de le laisser moins riche, puis qu'il pourra viure en cette condition, & demeurer homme de bien: car il est à croire, qu'vn naturel moderé parmy les Richesses, ne sera pas dissolu dans la Pauureté.

Que n'étudions-nous donc à faire les nostres Heritiers des choses solides & vertueuses? Que ne leur laissons-nous la Sagesse & la Science? Que n'appellons-nous la Philosophie dans nostre maison, pour estre Compagne eternelle de nos enfans? Elle seule leur apprendra le mépris des Vanitez de la terre: Elle leur

montrera le chemin du Ciel; Elle les des-enchantera des abus du Peuple; Elle arrachera toutes les épines de leur vie, & conduira leurs penſées dans le Ciel. Mais ie paſſe de bien loin les limites ordinaires de mes Allegories, dont il faut accuſer la richeſſe du ſujet, pluſtoſt que l'abondance de mes penſées, auſquelles i'en aurois adjouſté beaucoup d'autres, ſi ie n'auois peur de groſſir mon Volume au delà de ce que ie me ſuis propoſé. Il eſt maintenant à propos de reuenir à noſtre Phrygien, & de conclure par quelques moralitez toute l'explication de ſon liure. Voicy vn petit Fugitif, qui ſe preſente chargé de l'habillement d'autruy. Voyons la cauſe de ſa fuite, & du gain qu'il vient de faire.

Fin de la cent-vniéme Fable.

Digitized by Google

102. DE L'ENFANT ET DV LARRON.

Digitized by Google

FABLE CII.

De l'Enfant, & du Larron.

VN Enfant pleuroit assis prés d'vn puits, lors qu'il y suruint vn Larron, qui luy en ayant demandé la cause; *Ie pleure*, dit-il, *pource que ma Cruche, qui estoit d'or, vient de tomber dans le puits, la corde s'estant rompuë.* A ces mots le Larron se dépoüilla, & se ietta dedans pour la chercher. Mais comme il eust bien foüillé, voyant qu'il auoit perdu son temps, il remonta en haut, où il ne trouua ny sa Robe, ny l'Enfant, qui l'auoit subtilement emportée.

Digitized by Google

Discours sur la cent-deuxiéme Fable.

L'On pourroit adjoûter à cette Fable deux belles Moralitez, l'vne, que les Trompeurs sont d'ordinaire trompez eux-mesmes, & l'autre, que dés nostre Enfance nous sommes quelquesfois rusez & méchans. Mais pource que nous auons déja traitté plusieurs fois de la premiere, ie me contenteray de dire vn mot de la seconde. La malice des Enfans se verifie, & par l'experience iournaliere que nous en faisons, & par vne Raison naturelle, qui est tirée de la facilité de cét âge. Car l'Enfance estant susceptible de quelque impression que ce soit, & comme disent les Philosophes, vne Table rase, qui reçoit toutes les Especes qu'on luy presente, il est hors de doute que les mauuais Exemples y sont imprimez plustost que les bons, pource que le Vice est de soy-mesme plus facilement mis en pratique, que la Vertu. S'il aduient donc au Pere, ou bien à la Mere, de commettre vne action vicieuse deuant leur Enfant, asseurément il l'imitera bien-tost apres, & ce d'autant plus facilement, qu'il ne sçaura pas faire la difference du Bien & du Mal, & ne

Digitized by Google

ſera point détourné par l'imagination de pecher, qui ſert quelquesfois de diuertiſſement aux Hommes faits. Au contraire, ſuiuant la petite portée de ſon Eſprit, il eſtimera la choſe bonne, pource qu'il la verra faire à ſes parens. Or que cela ne ſoit vray, nous en voyons tous les iours vne ſenſible experience. Car à peine auons-nous atteint l'âge de cinq ans, que nous commençons dés-là de conceuoir des haines, & des vengeances étranges. Les premieres paroles que nous diſons ſont des ordures, & meſme des blaſphemes. L'on nous permet quelquesfois de jurer le nom de Dieu, auec des begayemens enfantins, & d'offrir à vn Ennemy les premices de nos penſées. O lâche & honteuſe negligence des Peres! ô Parens ennemis, pluſtoſt que Parens! Comment pouuez-vous pretendre à ſanctifier voſtre fils, ſi vous permettez qu'il ſe ſoüille de ſi bonne heure de vos ordures? Comment croyez-vous qu'il ſoit benit de Dieu, ſi vous en faites vn Vaſe de profanation? Quoy? les petits Oyſeaux chanteront ſelon leur poſſible les loüanges de l'Eternel, les Cieux annonceront ſa gloire, les Quadrupedes & les Reptiles l'adoreront; & vous ſerez les ſeuls, ô dénaturez, qui permettrez à vos Enfans de prononcer des termes diſſolus, & de ſe rendre méchans, pluſtoſt qu'ils ne ſeront Hommes? Eſt-ce ainſi que vous violez le Temple de Dieu? Eſt-ce comme cela que vous conſacrez-ce Microcoſme au pied de ſon Autheur? Pourquoy le faiſiez-vous naiſtre, ſi vous vouliez qu'il periſt? Ou pourquoy ne l'inſtruiſez-vous, ſi vous le

Digitized by Google

voulez sauuer ? Vous couste t'il tant de luy donner vne bonne nourriture ? Estes vous si chiches d'vn bon Exemple ? Si vous estes gens de bien, vous aurez de la facilité à le rendre semblable à vous. Si vous estes Vicieux, & que vostre Interest ne vous touche point, deuenez sages pour l'amour de vostre fils, afin que l'iniquité du Pere ne passe sur les Enfans.

Mais supposons que vous soyez hors d'espoir de vous reduire à la vertu, & que ce soit vne chose perduë que vostre Ame; encore n'estes-vous pas si méchans, que de vouloir perdre vostre fils auec vous ? Dieu l'a creé capable d'vne felicité dont vous ne le deuriez pas détourner. C'est vn Enfant que vous auez mis au monde; Il n'est donc pas raisonnable que vous en desiriez la perte; autrement vous adiousteriez crime sur crime, & vous vous dépoüilleriez quant & quant de vostre nature. Mais vous me répondrez possible, que vostre fils n'estant pas en âge de discretion, n'est pas en âge de malfaire aussi, & par consequent que son innocente gayeté, ny ses iuremens, ny ses ordures, ne sont pas coupables deuant Dieu. Ie vous aduouë qu'il est Innocent, mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous le soyez. Ce n'est point vn peché que ses paroles, mais vostre Negligence en est vn extréme. Vous luy laissez prendre vne Habitude dont il ne luy sera pas aisé de se détourner : Elle le plongera dans les Vices, dont l'âge ne l'excusera plus à l'aduenir. Vous y chercherez vn remede, quand il n'en sera plus temps. Alors vos Enfans vous maudiront, & vous les

Digitized by Google

maudirez aussi. Ils souhaitteront mille fois de n'estre point nais de vous, qui de vostre costé vous repentirez de les auoir engendrez. Mais pendant que ie m'égare à vous tancer, ie ne m'apperçois pas, que ie perds de veuë ce petit garçon, & qu'il est déja trop éloigné, pour oüir les remontrances que ie luy voulois faire à son tour, pour grauer en son ame le seruice de Dieu, & la crainte de ses Iugemens.

Fin de la cent-deuxiéme Fable.

Digitized by Google

103. DV LION ET DE LA CHIEVRE

Digitized by Google

FABLE CIII.

Du Lion, & de la Chévre.

LE Lion voyant la Chévre penduë au Buiſſon, ſur vn haut Rocher, luy conſeilloit de deſcendre à la campagne, pour y brouter le thim, & les ſaules verds. Mais elle n'en voulut rien faire, diſant, *qu'encore que ſes paroles fuſſent plauſibles, ſon intention neantmoins eſtoit fort mauuaiſe, & pleine de tromperie.*

Digitized by Google

Discours sur la cent-troisiéme Fable.

LE sens Moral de cette Fable a esté deux ou trois-fois expliqué, à sçauoir qu'il faut s'abstenir du frauduleux Conseil des Hommes, dequoy nostre Autheur nous fait aduiser par la resistance de cette Chevre, qui bouche l'oreille, à la persuasion du Lion son ennemy, bien qu'en apparence ses Discours soient profitables, & plausibles. En quoy, certes, il me semble qu'elle considere judicieusement quel est le Cõseiller, apres auoir trouué quel est le Cõseil. Le voyant donc armé d'ongles crochus, d'vn poil furieusement herissé, de dents épouuentables, de membres forts; & sçachant d'ailleurs qu'il est ennemy de toute sa Race, elle a beaucoup de raison de se resoudre à ne point aller où il l'inuite, & à ne se laisser aucunement vaincre à ses dangereuses persuasions.

Cecy semble contenir le mesme sens mystique, que la Fable d'Vlysse, qui pour n'ouyr les chants des Syrenes, se boucha les oreilles de cire, de peur que leurs charmes nuisibles ne vinssent à se glisser par l'ouye iusques au fonds de son Ame, & ne l'empoisonnassent secrettement. Elle est toutesfois plus proprement appliquée à la Volupté, qui fait coutume de plonger les hommes dans les delices, c'est à dire, de les en-

Digitized by Google

gager dans des labyrinthes, d'où il leur est impossible de se tirer. Cette Fable nous apprend encore à nous défier des Ennemis découuerts, qui ont cela de commun auec les Voluptez, de nous attirer puissamment, & de nous combler, comme elles, de honte & de confusion. Il n'est nullement besoin de nous arrester à de plus grandes Instructions touchant cette nature d'éuenemens. Elles sont toutes comprises sous l'exemple de cette Chévre, qui nous apprend à ne nous laisser iamais persuader aux cajoleries de nos Ennemis. Il ne faut que cela pour nous mettre à couuert de leurs embusches. C'est vn moyen infaillible de les éuiter, que de les bien connoistre, & de voir les interests qui les portent apparemment à la complaisance qu'ils nous témoignent. Mais leurs mauuais desseins nous pouuent nuire mal-aisément, pour peu que nous ayons de prudence conjoincte à nostre soupçon. Aussi est-ce pour cela qu'on a fait passer pour maxime ce commun dire; *Que la Défiance est mere de la Seureté.*

Fin de la cent-troisiéme Fable.

Digitized by Google

104. DE LA CORNEILLE ET DE LA CRVCHE

Digitized by Google

FABLE CIV.

De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouua de bonne Fortune vne Cruche pleine d'eau, où ne pouuant atteindre pour boire, à cauſe qu'elle eſtoit vn peu trop profonde, elle eſſaya de la rompre, & n'en pût venir à bout. Elle choiſit alors parmy le ſable de petits cailloux, qu'elle jetta dans la Cruche, & ainſi faiſant monter l'eau, elle beût tout à ſon aiſe.

Digitized by Google

Discours sur la cent-quatriéme Fable.

CE qu'Esope inuente de cette Corneille, certains Autheurs le content d'vn Chien, qui estant extrémemẽt alteré sur vn Vaisseau, & ne pouuant boire dans vn Vase, qui n'estoit qu'à demy-plein, descendit industrieusement au fonds du Nauire, & apporta tant de pierres de celles qui se trouuent dans la Carene, qu'il fit hausser l'eau par cette inuention, & ainsi il contenta sa nature par le moyen de son artifice. Ie me souuiens à ce propos d'auoir ouy alleguer ce mesme Exemple auec beaucoup d'autres, en vne Dispute où il fut mis en question, si les Animaux ont l'vsage du discours plus imparfaitemẽt que nous, ou plustost si ce n'est que la force de leur Memoire, jointe aux Sens corporels, qui les rend capables de plusieurs choses, sẽblables aux consequences & au Raisonnement des Hommes. Il y a quantité d'Histoires & de preuues à produire de part & d'autre, dont il ne sera par hors de propos de dire icy quelque chose, tant pour délasser le Lecteur de ces longues Moralitez, que nous auons enchaisnées l'vne à l'autre en la suite de cét Ouurage, comme pour traitter d'vne Matiere fort plausible, souuent disputée parmy les Compagnies, & qui

Digitized by Google

approche en quelque façon de nostre sujet. Car Esope ayant si bien fait parler les Animaux, ce seroit, à mon auis, vn manquement à nostre liure, de ne traitter point de leur façon de discourir, & de n'examiner pas iusques à quel poinct peut s'estendre la portée de leur Entendement, pour en tirer vne consequence de ce que nostre Autheur attribuë à la Nature, & sçauoir par mesme moyen pourquoy il s'est voulut seruir de l'introduction des Bestes, pour apprendre la sagesse aux hommes.

Ceux qui ont creu l'Esprit des Brutes capable de quelque Raison, n'ont iamais asseuré qu'il le fût à la perfection de nostre Espece, c'est à dire iusques à pouuoir nettement tirer vne consequence apres deux propositions, & iuger qu'elle se fait par vn acte de l'Entendement, qu'ils appellent vne Reflexion. Tout ce qu'ils ont pût donner à la nature des Animaux, a esté vne defectueuse puissance de discourir, qu'ils ont soustenu n'estre diuisée par vn nombre reiglé de propositions, ny certain en ses Consequences, ny capable de Reflexion; Comme en effet, l'Experience en est vne preuue. Car nous ne voyons aucuns animaux inuenter des Arts, ny mesme comprendre ceux qui sont déja inuentez, autrement que par ie ne sçay quelle memoire, & par vne confuse connoissance, ny changer de biais en ce qu'ils font, quand on leur change la circonstance, ny adjouster à ce qui est proposé par autruy ; Ce qui neantmoins est vne des plus foibles marques de nostre Esprit, témoin ce dire des Anciens.

On adiouste aisément aux choses inuentées.

Digitized by Google

Toutes ces Actions ne tombent point ſous la faculté des Animaux, & ne ſont non plus de leur portée, au jugement meſme de ceux qui parlent le plus à leur aduantage. Tout ce qu'ils peuuent alleguer en faueur de cette Nature brutale, c'eſt qu'elle infere pour le moins vne choſe de l'autre, quoy que ce ne ſoit pas auec art, ny auec vne parfaite clarté; Ils rapportent là deſſus vne infinité d'exemples generaux & particuliers. Les generaux, comme plus faciles à diſſoudre, ne nous arreſteront pas long-temps. Car quant à ce qu'ils nous objectent de la preuoyance des Animaux en la generation de leurs petits, en leur maniere de viure, en la violente ardeur qu'ils ont pour la propagation de leur Eſpece, & ainſi de pluſieurs autres choſes merueilleuſes, il n'eſt rien ſi aiſé que de l'attribuer au ſeul Inſtinct de leur Nature. Comme cette ſage Mere fait germer & croiſtre les plantes, ſans que toutesfois elle en ſçachent rien au vray, ny diſtinctement, ny meſme confuſément: Ainſi cette puiſſante & vniuerſelle Cauſe rend les Animaux capables de tout ce qu'ils font, non pas à la verité ſans qu'ils connoiſſent rien; car ils ont vne maniere de Connoiſſance, comme eſtans plus parfaits que les Vegetaux, mais pour le moins ſans qu'ils raiſonnent, pour n'eſtre pas ſi releuez que les hommes. C'eſt donc au ſeul Inſtinct naturel que toutes ces choſes ſe doiuent attribuer, veu le deſir que la Nature ſemble montrer de ſa conſeruation, qui eſt double, à ſçauoir de l'Indiuidu, & de l'Eſpece. Le deſſein de conſeruer leur Eſpece, les fait engendrer, & celuy de conſeruer l'In-

Digitized by Google

diuidu les porte à la queste, pour l'entretenement de leur vie, & à preuenir les surprises des autres Bestes, ou les aguets des Chasseurs.

L'on objecte l'exemple de quelques Animaux particuliers, qui ont des connoissances beaucoup plus grandes que n'est leur Nature ; Entre lesquels l'Elephant, le Singe, & le Chien, sont estimez les plus raisonnables ; comme encore parmy les Indiuidus de ces Animaux, l'on en compte quelques-vns plus merueilleux que les autres. Ils rapportent entre plusieurs Histoires celle d'vn certain Elephant, qui entendoit parfaitement le langage de son Maistre, & faisoit beaucoup de choses de celles que font les Hommes, voire mesme iusques-là que d'auoir sçeu escrire ces propres paroles. I'AY MOY-MESME ESCRIT CECY, ET DEDIE' LES DESPOVILLES CELTIQVES. A cét Exemple ils en adjoûtent vn autre d'vn Eléphant Indien, qui auoit apris la langue des Portugais, vn peu apres la conqueste de Goa. Comme on luy eut donc commandé quelque chose extrémement difficile, à sçauoir de tirer vn Vaisseau échoüé contre la gréve, il s'efforça d'obeyr auec vne grande docilité. Mais l'entreprise semblant au-dessus de son pouuoir, apres quantité de prieres & de menaces, voyant qu'on luy faisoit derechef le mesme commandement au nom du Serenissime Roy de Portugal ; *Hoho*, répondit-il, auec vne voix articulée, c'est à dire en langage Indien, *Ie le veux*, ou, *i'en suis content*. Ce qu'il n'eust pas plustost dit, que par vn effort extraordinaire il mit le

Digitized by Google

Nauire à bord, presque contre l'esperance de tout le monde. Plusieurs autres exemples se disent des Elephans, qui les font semblables non seulement à l'Esprit de l'homme, mais encore à son naturel; comme l'amour des Femmes, la jalousie des Riuaux, le courroux, les menaces, & quantité d'autres sentimens approchans de nostre Nature, parmy lesquels il n'y en a point de memorable, que celuy dont Lipse fait mention; qui est tel.

Vn Elephant ayant receu commandement de son Maistre de porter vne Cruche dessoude à racommoder, chez le Potier, obeït sans resistance. Mais il arriua que l'Artisan étonné a possible de la dolicité de cét Animal, & plus encore de son Esprit, se resolut de le tromper e l'ouurage qu'il luy auoit apporté. Et de fait, feignit deuant luy de rejoindre la fente de cet Cruche, & donna quelques coups de marte dessus, comme si c'eust esté à dessein de la ressoder. L'Elephant la rapporta tout aussi-tost son Maistre, qui au premier seruice qu'il en voulut tirer, connut par épreuue que l'eau s'en alloit de mesme qu'auparauant. Dequoy extremement irrité, il menaça fierement cét Animal de le chastier de sa faute, & luy commanda derechef de rapporter la Cruche au Potier auec des plaintes dequoy la besongne estoit mal faite. L'Elephant retourna donc en cette mesme boutique, auec des yeux flamboyans & vn geste qui faisoit bien voir qu'il estoit fort irrité, témoignant en effet au maistre Potier son ressentiment qui procedoit de ce que la Cruche auoit esté si mal rejoincte. L'artisan

en receut d'abord vn étonnement extréme, & it ſemblant encore vne fois de la racouſtrer, pour voir iuſques à quel poinct iroit le iugement de cét Animal. Il fit donc ſemblant de la bien rejoindre, & de boucher cette petite ouuerture par l'inuention que tels Ouuriers ont accoutumé de pratiquer. Mais l'Elephant ne ſe fiant pas à celuy qui l'auoit déja trompé, porta ſa Cruche dans la riuiere, auant que de la rendre à ſon Maiſtre, pour experimenter ſi l'eau échappoit encore. Ce qu'ayant trouué par effet, on ne ſçauroit dire auec combien de rage, & de fureur, il retourna chez le Perfide, qui l'auoit abuſé, & le menaçant du bout de ſa trompe, il luy imprima ſi auant la frayeur en l'ame, qu'il perdit l'enuie de continuer ſes riſées, & n'eut point de plus grande haſte que d'accomplir diligemment la volonté de cét Animal. Il y contribua donc toute ſon induſtrie, de ſorte qu'à la ſeconde épreuue que fit l'Elephant, il vid qu'il ne ſe perdoit pas vne ſeule goute d'eau. Dequoy ſe ſentant fort ſatisfait, il prit vne mine plus tranquille, & remporta paiſiblement la Cruche à ſon Maiſtre. Ne ſemble-t'il pas que cét Animal vſoit de Raiſonnement en cette Action, & qu'il auoit quelque choſe par-deſſus l'ordinaire des Beſtes brutes?

On rapporte encore vne Hiſtoire qui n'eſt pas moins memorable que celle-là, touchant la vengeance d'vn autre Elephant, joincte à vne merueilleuſe ſagacité. Il y en auoit vn extrémement chery de ſon Maiſtre, & fort maltraitté par le ſeruiteur. Celuy-cy ne luy donnoit que la moité de ſa portion d'auoine, encore que le

Maiſtre entendit qu'on la luy donnaſt toute. Or il arriua qu'vn ſoir le meſme Maiſtre s'étonnant au poſſible dequoy ſa Beſte n'auoit pas l'en-bon-poinct, ny la vigueur accouſtumée, voulut ſçauoir ſi elle mangeoit bien l'auoine, ou ſi ſa maigreur prouenoit dequelque autre cauſe. Pour s'en éclaircir, il la vint voir repaiſtre au ſoir, & fut tout étonné que l'entiere portion de l'auoine ayant eſté miſe deuant l'Elephant, il en ſepara vne moitié auec ſa trompe, & ſe contenta de manger l'autre. Dequoy le Maiſtre infera, que le perfide Valet fruſtroit tous les iours ce pauure Animal de la moitié de ſa nourriture, & que c'eſtoit la veritable cauſe de ſa maigreur. Tels, & vne infinité de ſemblables exemples ſe rapportent dans tous les Autheurs, touchant la nature des Elephans, apres leſquels il n'eſt pas aiſé, ce me ſemble, de pardonner à l'erreur de ceux qui les ont jugé capables de Raiſonnement.

Quant aux exemples des Chiens, & des Singes, il n'eſt pas neceſſaire que ie m'étende là-deſſus, à cauſe de la briefueté que i'affecte en tout cét Ouurage. Il n'eſt celuy d'entre nous qui n'en ait veu des choſes admirables. Car où trouuera-t'on vne docilité pareille à celle du Singe? Il imite ſans peine toutes nos façons de faire; il mange proprement comme nous, il s'habille, il ſe couure, il ſaluë, il emmaillotte & berſe les Enfans; il pratique des vengeances; il ſe plaint des tromperies; & ſe rend meſme capable de faire certaines choſes, qui ne ſemblent dépendre que de la connoiſſance des Arts. Pour ce qui eſt des Chiens, à peine y a-t'il perſonne

qui ne s'étonne de leur bon naturel, qui ne les trouue sensibles aux caresses, reuéches à desobliger, bons, dociles, & hazardeux pour la deffence de ce qu'ils ayment. Nous les instruisons facilement à la chasse: Ils inuentent pour cela des ruses admirables: ils font mille plaisanteries en sauts, en courses, & en gambades: Ils retiennent leurs leçons, pour les pratiquer à poinct nommé. Bref, en toute la suite de leur vie, ils semblent en quelque façon s'éloigner de la nature brutale, & se rendre compagnons de la nostre, de mesme qu'ils le sont de la demeure. Ce qui n'est possible pas sans mystere: Car il n'y a celuy qui ne sçache bien que de la façon qu'ils ayment nostre Espece, ils ne s'en éloignent iamais, ny pour les coups, ny pour la faim, & que toutes choses leur semblent indifferentes au prix de leur Maistre, voire mesme que cette amitié dure apres la mort. Témoin le Chien du Poëte Hesiode, qui demeura prés du corps de ce grand homme, iusques à ce que des suruenans le mirent en terre; & peu de temps apres il accusa les Assassins de son Maistre, auec des cris & des hurlemens, en suite desquels ces meschans furent mis en prison, d'où ils ne sortirent que pour aller au supplice.

Vne pareille chose, & encore plus admirable, se raconte d'vne autre Chien, qui fit vn duel contre vn Homme, pour prouuer corps à corps l'assassinat de son Maistre; & de cela il en arriua la victoire au Chien, & la punition au Meurtrier. Mais ie m'amuserois en vain à rapporter des exemples touchant la fidelité des Chiens, puis que les Histoires publiques, &

toutes les maisons des particuliers sont pleines de ces merueilles, la consideration desquelles a conuié beaucoup de gens à croire qu'ils estoient capables de Raisonner: Ce qui toutesfois ne vient pas de cette seule Experience. La source, à mon auis, en est tirée de bien plus loin, à sçauoir de la Metempsycose de Pythagore, qui ayant publié par toute l'Italie, que les Ames humaines passoient d'vn Corps à l'autre, iusques à la fin des siecles, donna sujet à cette opinion, & fit croire à beaucoup de gens, que les Esprits vertueux auoient leur retraitte asseurée dans des corps agreables & tranquilles, comme sont le Cygne, la Brebis, & quantité d'autres; Que les Genereux ranimoient des Aigles ou des Lions, & que les Malicieux auoient à deuenir Renards, les Voluptueux, Pourceaux, les Bien-aduisez, Elephasn, les Fideles, Chiens, les Ingenieux, Singes, & ainsi des autres; Puis il disoit, que ces mesmes Ames rentroient dans des Corps humains, & reuenoient faire vne course en leur premiere lice, continuant de cette sorte iusqu'à l'entiere reuolution des siecles, qu'ils appelloient *la grande Année*, à sçauoir celle qui ramenoit les choses à leur premier poinct; & faisoit reuenir en mesme estat, en mesme circonstance, & en mesme progrez toutes les actions de la vie. Cette fantaisie donc à donné sujet de s'imaginer, que la faculté de Raisonner estoit compatible auec les Bestes brutes; d'où vient que plusieurs ont creu les Animaux capables de l'expression mesme, quoy qu'ils aduoüent la nature de leur langage entierement diuerse de la nostre, & qu'elle semble inarticulée.

Digitized by Google

On dit que nostre Esope s'aheurtoit entierement à cette opinion, & qu'il estoit l'homme de son temps qui sçauoit le mieux expliquer les voix des Bestes, & les chants des Oyseaux. A cela se rapporte en quelque façon ce que disent les SS. Personnages, à sçauoir que les Bestes publient auec leurs voix les loüanges de Dieu, comme si elles prononçoient, non des paroles indistinctes, & sans dessein, mais des Hymnes particuliers, pour la loüange de leur Createur. Ce passage mesme de Dauid, où il est dit, *Que les Cieux racontent la gloire de leur Createur*, peut contribuer à cette opinion, auec vne infinité d'autres preuues tirées de l'Escriture.

Mais ces raisons laissées à part, nous dirons auec les Chrestiens, & auec les Peripateticiens, que le seul Homme est capable de discourir, & que toutes les actions que nous admirons aux Animaux, procedent de l'Instinct naturel, qui est en eux, & qui se sert de leurs cinq sens, de leur imagination, & de leur memoire, si ce n'est que Dieu les éleue miraculeusement à la faculté de parler, comme il fit l'Asnesse de Balaam, & en ce cas-là, nous n'aurions besoin que d'vn acquiécement d'Esprit, & d'vne creance humble & soubmise.

Pour prouuer cette verité, il ne faut que se remettre en memoire la définition de l'Homme; Car il doit estre en quelque chose semblable, & en quelque chose aussi differét des autres Creatures, puis qu'il n'y a rien dans le monde qui ne soit composé de genre, & de difference. Cela estant plus clair que le iour, & generalement

aduoüé par toutes les Escoles, nous voyons bien en quoy l'Homme conuient auec tous les autres Corps de la Nature, à sçauoir en l'Estre, & pareillement en quoy il conuient auec les Bestes, à sçauoir en l'Animalité. Il est donc bien de dire; l'Homme est vn Animal, puis que l'Estre Animal le specifie dans l'Estre commun, & le met hors de pair des choses qui ne sont point viuantes. Or n'est-ce pas assez pour definir l'Homme, de dire qu'il est vn Animal; autrement nous pourrions inferer, qu'il est vn Chien, vn Cerf, ou vn Leopard. Il y a quelque difference entre ces Bestes brutes & luy, & quelque chose specifique, qui le constitue en luy, & le distingue des autres. S'il y en a vne, elle ne peut estre que la Raison: De cette façon, ou il sera le mesme qu'eux, ou il en sera distingué, pource qu'il est Raisonnable. Tellement que c'est vne chose bonne & veritable en la definition de l'Homme, de l'appeller vn *Animal raisonnable*, ce qui en exclud par necessité toutes les autres Bestes. Or estre Raisonnable n'est autre chose que connoistre le Vray d'auec le Faux, & le Bien d'auec le Mal. Ce qui ne se peut faire sans le Discours, qui est l'Instrument de la Connoissance; le discours donc appartient à l'homme, & non pas aux autres Animaux.

Cela se pourroit encore prouuer par l'inuention qu'il a faite des Arts, par les Sciences, par la prudence de son élection, par la Conjecture, par la Vertu qu'il a de deliberer, & par mille autres parties, dont les Animaux sont entierement dépourueus. Il n'y a nul Homme, quel

Digitized by Google

qu'il soit, qui ne se rende tres-suffisant en certaines choses particulieres, l'vn aux Lettres, l'autre au jeu, l'vn en la conduite des Empires, l'autre aux affaires priuées, & quelques-vns mesmes sont suffisans en l'art de prouuer leur insuffisance. Mais ces Bestes, qui nous surpassent toutes en quelque chose corporelle, comme en la viuacité des yeux, en l'excellence de l'odorat, en la force, & en l'agilité, nous cedent neantmoins entierement, & mesme au moindre de nous, toutes les puissances de l'Entendement. Elles n'adjoûtent rien aux inuentions, elles ne diuisent ny ne des-vnissent rien en leur ame, du moins selon qu'il est permis d'inferer par le dehors. De plus, elles ne font aucune reflexion, & ne se connoissent point. A quoy l'ont peut adjoûter, que si les Bestes auoiét la moindre lumiere de Raisonnement, elles l'employeroient à trouuer le moyen de leur conseruation. Car si l'Instinct naturel qui les accompagne, les porte necessairement à maintenir leur Espece par la generation; & l'indiuidu par la nourriture, à plus forte raison le Discours les conuieroit à chercher de plus en plus les moyens de se maintenir en vie & en liberté, comme il se remarque tous les iours en l'Homme, qui de sa nature est raisonnable. Cela estant, pour peu d'esprit qu'elles eussent, il ne leur seroit pas mal-aisé d'euiter nostre subjettion, veu les autres auantages qu'elles ont en grand nombre par-dessus nous, comme la force & l'adresse du Corps, joincte à la perfection de tous les sens; & en ce cas-là, nous n'aurions iamais pris à domter les Lions, qui surpassent de bien

loin noſtre valeur, ny les Elephans, auprés deſquels nous ne ſemblons que des Mouches, ny les Tygres, dont la legereté eſt imperceptible à nos yeux, ny les Serpens, dont la ſeule veuë imprime de l'horreur à toute noſtre Eſpece, ny les Baſilics, qui font mourir du regard, ny les Poiſſons, qui ſont enfermez dans les abyſmes de l'eau, ny les Oyſeaux, qui ont libre toute la plaine de l'air. Bref, il n'y auroit aucune ſorte de Brutes, qui ne pût en quelque façon ſe ſouſtraire de noſtre obeïſſance. Mais au défaut de cela, nous voyons auec combien de facilité les Animaux ſe laiſſent domter à nous, comme ils ſouffrent d'eſtre attelez à nos Charruës, à nos Carroſſes, & à nos Chars de triomphe; comment ils endurent la ſelle & l'éperon; comment nous leur dreſſons des pieges, & nous en rendons les Maiſtres; Ce qui ne ſeroit point à la verité, ſi auec les aduantages du corps, la Nature leur auoit donné la faculté de Diſcourir.

Mais c'eſt trop nous arreſter à la preuue de cette Opinion. Venons maintenant à la refutation des Exemples. Premierement, nous aurions toûjours quelque droict de les mettre en doute, puis que des choſes éloignées il n'y a point de certitude, & meſme que les contes de nouuelles proches de nous, les accroiſſent & les amplifient prodigieuſement. Suppoſé neantmoins que tels Hiſtoriens ne ſe ſoient trompez, non pas meſme en vn ſeul poinct de la Verité, encore n'eſt-ce pas vne preuue concluante, pour verifier le Raiſonnement des Beſtes. Quant à l'Elephant qui écriuit de ſa trompe, il eſt certain qu'il ne le fit que pa

memoire, & que ſon Maiſtre l'auoit quelques iours auparauant inſtruit à cela, au deſçeu de tout le monde, afin qu'il pratiquaſt ſa leçon à découuert, & qu'il ſurpriſt les ſpectateurs auec plus de merueille; ce qui sembleroit nouueau, s'il ne ſe trouuoit encore auiourd'huy quantité de Charlatans, qui pour gagner de l'argent, dreſſent les Beſtes à de ſemblables tours de ſoupleſſe. Voilà tout ce que l'on peut dire raiſonnablement là-deſſus: car il m'eſt permis, ou de ne croire pas cét Exemple, ou de le croire auec cette condition, que ſon Precepteur l'auoit inſtruict.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire de l'autre Elephant qui conduiſit par vn cable le débris du Vaiſſeau hors de la Mer, c'eſt vne choſe pleine d'apparence, que non pas le nom du Roy de Portugal, mais la violence du commandement luy fit faire vn effort extraordinaire, pour la crainte de la punition, qui eſt auſſi commune aux autres Animaux, qu'à luy. Le Troiſiéme Exemple que i'ay allegué, pour raconter les merueilles de l'Elephant, à ſçauoir de cette Cruche, & de ce Potier, peut auoir eſté fait par Imitation, dont les Animaux ſont capables. Car il n'eſt pas incompatible qu'il n'euſt veu ſouuent faire cette action à ſon Maiſtre, pour prouuer ſi vn Vaiſſeau eſtoit bien joint & bouché de tous coſtez, ou ſi la liqueur en échapoit, & partant ce n'eſt pas merueille s'il s'aduiſa de le pratiquer apres luy, comme vne infinité de choſes que les Beſtes, & les Enfans font auec nous.

Il reſte maintenant à parler de celuy qui fit

deux parts de son auoine, pour aduertir le Maistre de la perfidie du seruiteur, en quoy il est aisé de dire, ce me semble, que l'Animal n'auoit pas ce dessein; mais que sa coutume estant de ne manger depuis plusieurs iours que la moitié de cette mesure, son appetit s'y accoutuma de telle sorte, qu'il voulut reseruer l'autre, pour la manger quand il auroit faim. Ce que font aussi bien les Fourmis, & les Bestes, qui ruminent, à qui le naturel Instinct a donné certaines retenuës pour conseruer leur prouision, soit qu'ils se trouuent incapables de manger auec excez, comme nous faisons, soit que la Nature ait de la preuoyance pour eux, & les incline à l'épargne de leurs biens.

Ce qu'on dit maintenant des Chiens & des Singes, est de facile réponse; à sçauoir que la Memoire estant excellente en tous les deux, ils se forment, l'vn à plaire à l'homme, l'autre à imiter ses actions, qui est plustost la marque d'vne facile Imagination, & d'vne Memoire heureuse, que d'aucun Raisonnement. Quant aux voix des Animaux, ie croy bien qu'elles sont vn Signe naturel de leurs appetits, mais non pas vn Signe d'Institution, comme les paroles; Par exemple, ce n'est pas d'vn consentement vniuersel que les Loups ont accoutumé de hurler de telle ou telle sorte, d'y adjoûter tant d'articles, & d'élancemens de voix, mais c'est que la Nature leur a imprimé certains sons, qui seruent de marques à leurs appetits, & sont connus non seulement des Animaux de leur Espece, mais encore des autres. Le mesme se remarque en la Poule, qui ne pond iamais qu'elle

ne

ne jette vne sorte de cry, que les autres Poules, ensemble les Villageois, & les Renards mesme, connoissent parfaittement. Mais de dire qu'ils raisonnent entr'eux, & qu'il y ait vn art de les entendre, c'est vne chose tout à fait extrauagante. Car cela consisteroit apparemment, ou en la diuersité des syllabes, ou en leur redoublement; au lieu que nous voyons pour l'vn, que c'est toûjours vne mesme chose, & pour l'autre, que les Animaux les redoublent sans choix, ou seuls, ou accompagnez, ou en la presence de ceux de leur Espece, ou des autres. Il n'est donc pas à propos de s'imaginer qu'ils le fassent par art; mais il est bien à croire que si nostre Esope n'eust point eu de plus excellent sçauoir, que celuy qu'on luy attribuë d'auoir entendu le langage des Bestes, nous ne serions pas maintenant en peine de luy seruir de Mythologistes. Le mesme se peut dire d'Apollonius de Thyanée, que l'on tient auoir esté fort sçauant en cette maniere de connoissance, & qu'vne fois il declara à ses Disciples qui voyageoient auec luy, le complot de certains Oyseaux, qui s'estoient aduertis l'vn l'autre, qu'vn sac de grain estoit versé sur le grand chemin. Ce qu'il leur pût aussi-tost dire, ou par art Magique, ou par quelque subtil aduis qu'il en eut luy-mesme, que par le discours des Animaux.

Pour le regard des loüanges que les Oyseaux mesme donnent à Dieu, cela doit estre receu auec explication, plustost qu'au pied de la lettre. Car il est tres-veritable qu'ils ne cessent de chanter les loüanges de Dieu; c'est à dire que la Nature le louë par leur voix, de la mesme façon

Digitized by Google

qu'vn excellent portraict publie la gloire de son Autheur, ou qu'vn Luth qui est touché d'vne bonne main, annonce luy-mesme l'addresse du Musicien. C'est ainsi, & non autrement, qu'il faut entendre ces passages, à sçauoir que les Animaux chantent les merueilles de Dieu, & que par eux, qui sont ses Ouurages, on connoist la Toute-puissance de l'Ouurier.

Ie m'étendrois plus au long sur vn si ample sujet, n'estoit que ma digression a esté trop importune, & peut-estre hors de saison, bien qu'à la verité l'austere reprehension des Vices, que nous auons faite en tous les Discours precedens, nous semblast permettre en celuy-cy de prendre quelque espece de recreation, soit au recit de ces Histoires, soit en proposant vne Question si plausible comme est celle-cy. D'ailleurs, il estoit à propos d'aller au deuant de l'opinion de ceux, qui pouuoient dire qu'Esope n'eust iamais fait debiter ses moralitez à des Animaux reptiles, volatiles, & quadrupedes, s'ils ne les eust creu capables de Raisonnement. Mais si cela estoit, il faudroit conclurre aussi, qu'il auroit tenu les arbres & les buissons pour iudicieux, puis qu'il les introduit parlans quelquesfois ensemble, auec vn sens aussi mysterieux qu'vtile. Ayant donc à discourir de la Vertu, son intention n'a pas esté de mettre en jeu des Creatures capables de discours, mais il a voulu seulement étaller les serieuses maximes de la Morale, sous l'écorce de plusieurs Fables, ou fictions, afin de succrer la pillule aux Hommes foibles, & leur faire gouster la sincerité de ses enseignemens, par le diuertissement qu'apportent les Fables.

Digitized by Google

Cecy estoit autresfois le but de la vraye Poësie, bien que toutesfois elle differe de cét ouurage, en ce qu'elle ne met en auant que des hommes & des Dieux, au lieu que ce genre d'écrire y met aussi les Bestes brutes, & les plantes. Encore voyons-nous qu'Homere, le Prince des Poëtes, a fait vn Poëme des Rats & des Grenoüilles, qu'il appelle *Vatracomyomachie*. Or bien que la veritable Poësie, c'est à dire celle que nous enseigne la Vertu, sous les Fables celestes & humaines, ait beaucoup d'auantage sur vn œuure pareille à la nostre, si est-ce que celle-cy la deuance en quelque façon, principalement en la briefueté de la Fable, en l'abondance du suc, ou des bonnes choses, & ainsi du reste.

Mais c'est auoir assez demeuré hors de nostre chemin; Il faut reuenir au but de cét œuure, qui est l'application des Fables. Celle-cy ne signifie proprement, sinon que le Conseil & l'Industrie sont capables de plus de choses que n'est la Force. Homere nous à voulu persuader cela fort subtilement dans son Poëme, où il donne toûjours l'aduantage à Vlysse sur tous les autres Heros des Grecs, qui neantmoins estoiét en partie plus Vaillans, mais tous ensemble moins ingenieux que luy. C'est pour cela mesme qu'il fait partir Vlysse tout seul, pour executer plusieurs entreprises mal aisées, comme pour auoir Achille, & pour recouurer les fléches de Philoctete; au lieu qu'il le donne pour Compagnon à Diomede, quand il l'enuoye dãs le camp des Troyens, pour faire vne action de consequence, qu'il auoit imaginée. Par où, sans doute, cét excellent homme nous veut

Digitized by Google

apprendre, que la Prudence sans la Force peut beaucoup, comme au contraire la Force sans la Prudence ne peut rien. Il nous declare encore plus expressément l'Importance du bon Conseil, lors qu'estant question de terminer quelque haute affaire, ou de sortir d'vn grand peril, il le fait toûjours accompagner luy & son fils Thelemaque, de la Déesse Minerue, qui preside à la Prudence. En quoy il me semble plus iudicieux que Virgile, qui ne donne pour conseil à son Enée que sa Mere Venus, Déesse de la Volupté, si ce n'est quand il suppose quelque apparition de Mercure, ou d'Anchise son Pere. C'est donc la Prudence qui nous tire des dangers: Elle qui conduit nos entreprises à vne heureuse fin: elle qui fait les Loix, & les Legislateurs, qui rend heureux les Amans, & qui fauorise les Guerriers. En vn mot, c'est elle-mesme qui produit tous les effets, qui nous semblent admirables dans le Commerce du monde. Cette Reyne apprend aux petits à se deffendre contre les Forts, aux Grands à commander en asseurance, & aux Republiques à se maintenir en liberté. Auec elle iamais vn homme n'a esté des-honoré pour vn long-temps, ny vn Estat perdu tout à fait. Nous pouuons donc à bon droict l'appeller le phanal de nostre vie, le fil de nos labyrinthes, & la Consolatrice de nos peines. Car il est si veritable que nous luy deuons ce que nous faisons de grand & de memorable, que sans elle toutes nos actions seroient imparfaites. Passons maintenant à vn autre Discours.

Fin de la cent-quatriéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE CV.

Du Laboureur, & du Taureau.

VN Laboureur auoit vn Taureau, qui ne pouuoit souffrir le joug, ny d'estre lié non plus. Pour l'empécher donc de frapper des cornes, comme il auoit accoutumé de faire, il vsa d'vne plaisante finesse; qui fut de les luy scier toutes deux. Cela fait, il l'attella, non pas au chariot, mais à la charuë, afin qu'il ne ruast plus. Luy cependant en tenoit le manche, extrémement aise de ce que le Taureau ne le pouuoit frapper, ny de ses cornes, ny de ses pieds. Mais pour tout cela, il ne laissoit pas de

Digitized by Google

l'incommoder, en luy resistant, pour ce qu'il luy couuroit la teste de poudre, & luy en remplissoit la bouche & les yeux.

Discours sur la cent-cinquiéme Fable.

PAr ce Taureau, qui se souleue sans cesse contre le Laboureur, nous apprenons qu'il y a certains Esprits si reuéches, & si mal traitables, que l'on ne les peut diuertir, ny par Art, ny par Conseil. Ce qui procede, sans doute, de ie ne sçay quelle Coutume libertine, & tout à fait débordée, qui les a si fort destiez de la subjettion, qu'ils dédaignent les conseils qui visent directement à leur Bien. Ils ne veulent pas mesme prester l'oreille aux Remontrances des Vieillards desinteressez; Au contraire, ils se mocquent de leur maniere de raisonner, qu'ils appellent réveuse, & trop lente, sans considerer auec Tacite; *Que les Entreprises sont mieux asseurées & soustenues par les Conseils froids & meurs, que par les perilleux & les violens.* Ces Indiscrets font gloire de choquer à tout propos ceux qui ne parlent que pour leur bien, & s'opposét aussi-tost à la douceur qu'à la rudesse.

Digitized by Google

Cequ'ils ne feroient iamais, s'ils ſçauoient bien conſiderer qu'en nos affaires propres nous ſommes toûjours intereſſez, & que par cette raiſon noſtre Eſprit ne voyant pas les choſes toutes pures, mais par les yeux du profit tant ſeulement, n'eſt point capable de les examiner auec tant de ſoin, ny ſi ſainement, que s'il n'y auoit aucune part. Ce qui neantmoins eſt tellement vray, que de deux Eſprits égaux, l'vn ſera moins clair-voyant en ſes affaires propres, qu'en celles de ſon compagnon. De ce manquement de conſideration l'on void naiſtre d'ordinaire le Refus & l'Opiniaſtreté contre les Conſeils. De là vient cét endurciſſement d'Eſprit, qui nous fait tenir pour ſuſpects nos meilleurs Amis, iuſques à les accuſer de Perfidie, combien qu'ils ne ſoient guidez que du veritable zele de nous ſeruir. Mais comment ne ſerions-nous reuéches aux aduis des Hommes, puis que nous le ſommes quelquesfois aux inſpirations de Dieu, & que nous couurons nos Ames de deffences d'airain contre ſes traicts, eſtans en cela nous meſmes les pires Ennemis que nous ayons? Sans doute ſi nous eſtions tant ſoit peu ſenſibles aux ſalutaires aduis qu'il nous donne, nous aurions toûjours l'Eſprit comblé de conſolations, & ne tomberions jamais dans les fautes qui nous arriuent par noſtr incredulité.

Fin de la cent-cinquiéme Fable.

Digitized by Google

106. DV. SATYRE. ET. DV. PELERIN.

Digitized by Google

FABLE CVI.

Du Satyre, & du Voyageur.

VN de ces Satyres, qu'on tenoit anciennemẽt pour estre Dieux des Forests, ayant pitié d'vn pauure Passant, tout couuert de neige, & transy de froid, le mena dans sa Cabane, & le fit asseoir auprés du feu. Mais ayant pris garde qu'il soufloit dans ses mains, il luy en demanda la cause: A quoy le Voyageur répondit, *qu'il le faisoit pour les échauffer*. En suite de cela, ils se mirent tous deux à table, où la premiere chose que fist l'Estranger, fût de soufler sa boüillie: Ce que voyant le Satyre, il en voulut derechef sçauoir

Digitized by Google

le ſujet; Et comme il eut appris *que c'eſtoit pour la rafroidir*, ne pouuant plus ſouffrir vn tel Hoſte dans ſa cabane; *Sorts de ceans*, luy dit-il, *car ie ne ſuis pas d'humeur à m'accommoder auec vn Homme qui ſe contre-dit ainſi en ſes paroles.*

Diſcours ſur la cent-ſixiéme Fable.

L'Action de ce Satyre nous aduiſe de n'admettre à noſtre table des perſonnes doubles en paroles. Car c'eſt vn glaiue tranchant des deux coſtez, que la langue de ces Hommes-là, qui peuuent nuire auſſi bien à leurs Amis qu'aux autres, s'accommodant tantoſt à nos ſentimens par flatterie, & tantoſt à ceux de nos Ennemis par méchanceté. Or comme il arriue ordinairement que la Cajolerie & la Complaiſance, ſont de vrayes Pieges à ſurprendre les fols, le nombre deſquels eſt infiny. De là vient auſſi que ceux qui les tendent, y font tomber aiſément les Mal-aduiſez. Il eſt donc certain que tels Perfides, diſent autrement qu'ils ne penſent, ſont plus à craindre, que les perſonnes declarées à noſtre ruine, à cauſe que ſous l'appas des douces paroles, elle eſt

apable de nous infecter d'vn poiſon mortel, &
e remplir d'amertume les douceurs de l'Hoſ-
italité. En effet, comment nous pouuons nous
er à vne perſonne qui eſt mille fois le iour dou-
le à ſoy-meſme, & comment adjoûter foy à la
arole d'vn Homme qui n'en a point? Si le plus
greable fruict de l'Amitié conſiſte en ſa durée,
uelle perſeuerance doit-on attendre d'vn faux
Amy, qui change à tout coup d'opinions, &
omment nous ſera fidele celuy qui ne le fut
amais à perſonne?

Fin de la cent-ſixiéme Fable.

Digitized by Google

107. DV TAVREAV ET DV RAT.

Digitized by Google

FABLE CVII.

Du Taureau, & du Rat.

LE Taureau ſe ſentant mordu au pied par le Rat, qui tout à l'inſtant s'alla cacher dans ſon trou, s'en mit tellement en fougue, qu'éleuant ſes cornes, il chercha ſon Ennemy de tous coſtez, ſans qu'il luy fût poſſible de le trouuer. Alors le Rat ſe mocquant de luy; *Il ne faut pas*, dit-il, *que pour eſtre robuſte comme tu és, & fortifié d'vne peſante maſſe de chair, tu continuës deſormais de mépriſer les vns & les autres, puis que maintenant vn petit Rat t'a bleſſé, ſans que pour cela il ait encouru aucun danger.*

Digitized by Google

Discours sur la cent-septiéme Fable.

VOicy vn exemple qui nous fait souuenir du commun Prouerbe, qui dit, *qu'il n'y a point de petits Ennemis.* Cela se verifie par les Raisons & par les Exemples. Quant aux Raisons, elles sont fondées sur le iuste partage des Qualitez. Car la Nature ayant donné à tous les Animaux dequoy se contenter dans le monde, & dequoy se garantir de la violence & de l'oppression, il ne faut pas que les Forts & les Puissans s'imaginent de pouuoir auec raison gourmander les Foibles, qui ne sont pourueus d'aucune inuention pour se deffendre, mais qui peuuent faire suppléer l'Addresse au défaut de la Puissance. Que si en cela mesme la Necessité les contraint de ceder à leur Ennemy, en tel cas ils ont moyen de rencontrer vne espece de seureté en leur méfiance, & en leurs soins continuels; voire mesme il y en a qui n'ont trouué le moyen de leur Conseruation que dans leur propre foiblesse; Témoins plusieurs petits Princes Souuerains, qui pour la consideration du peu de pouuoir qu'ils ont, s'attaquent aux plus grands Roys, pource qu'il leur est aisé de se donner, ou de se mettre en la protection de quelque tiers, égal à leur Ennemy. Ce qui fait

que

que bien ſouuent quelqu'vn de ces Princes entretient deux Couronnes en jalouſie, ſans en eſtre accablé neantmoins, veu l'intereſt que chacune d'elles prend à l'enuy, pour empeſcher l'accroiſſement de ſon égale. C'eſt ainſi que l'Impuiſſance meſme ſert quelquefois de ſupport aux Hommes, comme il ſe void en la petiteſſe de ce Rat, qui le fait échaper, en ſe mocquant de la pourſuite du Taureau.

Il n'y a donc point d'Ennemis à mépriſer, quand meſme ils ſeroient entierement hors de la proportion de nos forces. D'ailleurs, le Deſeſpoir ne trouuant rien de difficile, ny de dangereux, eſt le pire Perſecuteur de ceux qu'il a pris en bute, l'Experience nous faiſant voir qu'vn Ennemy que nous auons mis aux termes de ſe vanger, eſt vn Demon que l'on ne peut aſſez craindre. Auſſi eſt-ce de là que viennent les reuoltes des Payſans & du menu peuple, à qui la Fureur met les armes à la main, & les porte indiſcrettement à des actions precipitées, & dommageables. Telles violences tombent d'ordinaire plus aiſément dans l'Eſprit des Petits, que des autres, ſoit qu'on les conſidere comme tels, à raiſon de leur Stupidité, ou bien de leur Impuiſſance. Pour le premier, vne Ame foible en eſt beaucoup plus ſuſceptible qu'vn grand Courage, pource qu'elle ne ſe propoſe pas ſi vigoureuſement des remedes à ſes maux; Et quãt au ſecond, il eſt d'autant plus veritable, qu'il ſe fonde ſur l'épreuue iournaliere, qui fait voir que les gens de peu ſe iettent plus hardiment dans l'extremité, que les Mediocres, ou que les Grands, dautant qu'ils ne trouuent point chez

Digitized by Google

eux aucun espoir de Consolation, ou de Vengeance. S'il est donc vray que nos Inferieurs sont plus enclins à se desesperer, il faut conclure par là qu'ils sont aussi plus redoutables, puis qu'il n'y a rien de si furieux que le Desespoir, & que comme dit Seneque, celuy est déja maistre de la vie d'autruy, à qui la rage fait abandonner la sienne propre.

On peut alleguer vne autre raison, pourquoy les Ennemis foibles sont fort à craindre; c'est qu'ils ont tous les Genereux de leur costé. Ce qu'il est impossible de nier legitimement, si l'on considere que la plus specieuse matiere de Generosité consiste en l'assistãce des Foibles. Aussi fut-ce pour cela qu'au temps des anciens Roys de France, & de la Grande Bretagne, les Ordres de Cheualerie furent inuentez; à sçauoir pour secourir les Affligez; empescher l'oppression des Pauures, & les violemens des Filles; tirer reparation des iniures, déliurer les Esclaues, & faire mille autres actions memorables, qui seruoient de but à la gloire de ces vaillans Paladins. Les Poëtes nous ont encore voulu figurer cette verité, par les douze trauaux d'Hercule, & par ceux de Thesée, son glorieux Imitateur, qui s'en alloient tous deux par le monde auec les Armes, pour chastier les Méchans, & démettre les Vsurpateurs. L'on peut voir par là qu'il est difficile d'opprimer impunement les petites gens, ny de les reduire non plus au Desespoir, à force de les persecuter, sans attirer sur sa teste vne faction puissante, & ce qui est dauantage à craindre, sans encourir les peines de la haute Iustice de Dieu. C'est luy qui a tant d

soin de la protection des Pauures, qu'il s'est nommé luy-mesme leur Defenseur, & leur a fait tant d'hõneur que de les appeller ses Membres. Que si les parties de nostre Corps veillent à la conseruation de leurs compagnes; si la paupiere garantit l'œil de la poudre; si l'œil prend garde aux choses nuisibles; si la main va au deuant du coup, pour parer la teste; si la chair enuironne les parties nobles; si le crane couure le cerueau; bref si la peau enuelope le crane & la chair; à combien plus forte raison deuons-nous croire que ce puissant Protecteur garantira ses Membres de toute sorte de violences? N'est-ce pas luy qui s'est reserué la Vengeance, non pour autre sujet, que pour la satisfaction des Affligez? N'est ce pas luy qui a tiré son Peuple de la seruitude des Babyloniens, & du joug de Pharaon? En vn mot, il est impossible qu'il ne se plaise à faire du bien aux Petits, puis qu'il s'est rendu Petit luy-mesme; Et que cette loy de ressemblance ne le conuie à les maintenir, comme souuerainement Bon, & Iuste. Que ceux-là donc n'estiment pas auoir à faire à de foibles Parties, qui font gloire d'opprimer les Petits, ou mesme de les accabler, s'ils peuuent; & qu'ils s'asseurent que les Pauures ne manquent iamais d'vn bon Support, puis qu'ils ont Dieu de leur costé.

Fin de la cent-septiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE CVIII.

D'vne Oye, & de son Maistre.

VNe Oye pondoit tous les iours vn œuf d'or à son Maistre; qui neantmoins fut si fol, que pour s'enrichir tout à la fois, il la mit à mort, sur la creance qu'il eut qu'elle auoit apparemment dans le corps vne grande quantité de ce metail; Mais le Malheureux fut bien étonné de n'y trouuer rien, & s'abandonna soudainement aux regrets & aux soûpirs; se plaignant d'auoir perdu son bien, & son esperance.

Digitized by Google

Discours sur la cent-huictiéme Fable

BIen que nous puissions entendre cette Allegorie en deux façons, & accuser le Maistre de cette Oye, ou d'estre trop immoderé en ses volontez, ou trop violent à les executer, nous ne la prendrōs neãtmoins que du dernier biais à cause que nous auons cy-deuant discouru assez au long, contre l'Auarice & la Conuoitise des Richesses. Pour verifier donc le second Enseignement que cette Fable nous donne, à sçauoir que la precipitation des moyens empesche la fin d'vn affaire, par les incidens & les obstacles que l'Imprudence y apporte; il ne faut que prendre garde à la contenance de ceux qui marchent trop viste parmy les ruës, qui sont les seuls que l'on voit broncher ordinairement. Il en arriue de mesme aux Nageurs, entre lesquels, ceux qui vont tout à leur aise, sont presque toûjours asseurez de se sauuer du danger au lieu que ces autres, qui precipitent leurs mouuemens plus que de raison, n'ont pas assez de force, pour aller iusques au bout de l'endroit perilleux, & ne recouurent point en l'auancemẽt de leur route ce qu'ils perdent en la durée de leur vigueur.

L'on peut dire le semblable des Actions morales, en matiere desquelles nous apprenons par épreuue, que l'Homme ne se precipite presque iamais à l'effet de ses desseins, sans y apporter plus d'obstacle que d'acheminement. Ce qui procede, sans doute, de ce que la haste empesche

la consideration, sans laquelle il faut de necessité qu'en quelque œuure que ce soit, il y ait de l'impertinence, ou du dessein. D'ailleurs, l'éuenement & la pratique des choses, dépendent pour l'ordinaire du Temps, à quoy le Sage s'accommode discrettement; Comme au contraire, l'Impatient fait métier de le preuenir; d'où il aduient, qu'à faute de s'y estre rendu conforme, il l'éprouue presque toûjours, & importun, & nuisible. La Mediocrité estant donc requise à faire vn dessein, elle l'est pareillement à l'executer. Car bien que ce soit vne Vertu que de donner, elle ne l'est pas toutesfois, si l'on ne donne à propos, c'est à dire en temps & en lieu. Aussi est-ce l'aduantage que la Prudence Heroïque s'est reserué parmy nous, d'estre la Guide de toutes les autres Vertus, c'est à dire de les faire pratiquer sans délay, quand le Temps & les occasions s'en presentent. Pour cela mesme les Poëtes ont fait Deesse, & non pas Dieu, la Diuinité qui preside à la Prudence; possible pour nous monstrer qu'il faut vser des choses auec modestie, & non pas brusquement, ny trop à la haste. C'est vn Dieu qui regne sur les Armes, vn Dieu qui preside au bien-dire, & à la Medecine, & vn Dieu de qui les Arts mecaniques releuẽt. On a fait Dieux (bien que faussement) ceux qui ont charge de la Mer, de la Terre, & du Ciel: on a fait Dieu, & non pas Déesse, l'Amour; Mais quant à la Prudence, c'est à dire à la conduite des actions, on l'attribuë iustemẽt à vne Déesse, & encore à la plus modeste de tous, pour monstrer que nous deuons nous conduire auec quelque lenteur, & quelque attrempance dans

nos desseins, afin de les faire reüssir. C'est pour cela que les ieunes gés, pour estre plus brusques que les Vieillards, sont aussi plus suiets à faillir ; à raison dequoy ils s'imaginent bien les moyens d'arriuer à leur but, mais ils ne s'en proposent pas les obstacles, comme le remarque fort iudicieusement dans ses Ethiques le Prince des Philosophes. Or ce que nous disons des âges, nous le pouuons encore dire des Nations. Car ordinairement les Peuples brusques & determinez font de plus grandes pertes que les autres. Que si l'on m'obiecte à cela, qu'ils font de plus grands gains aussi, ie répondray, qu'en échange ils ne les conseruent pas si long-temps ; Dequoy plust à Dieu que ne fussent point témoins ceux de nostre Nation, qui par les merueilles de leur Valeur, que leurs Ennemis redoutent comme la Foudre, ayant conquis à diuerses fois tant de superbes Prouinces, chassé tant de Mescréans, & fait tributaires tãt de Royaumes, n'ont pas laissé de les perdre ; au lieu que les Espagnols, à qui les Mariages ont plus seruy que les Batailles, se vantent, comme c'est leur coustume, de posseder aujourd'huy les plus belles parties de l'Europe, sans mettre en compte la domination du nouueau monde. Ce qui procede, à ne point flater, des empeschemens que nous cause la Promptitude, & des aduantages que leur donne la Patience. Mais nous sommes si hastez d'arriuer à la fin, à cause de la grosseur de ce Volume, que possible ce ne sera point vne faute d'vser icy de la promptitude que nous blasmons en autruy.

Fin de la cent huitiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

109 DV SINGE ET DE SES DEVX ENFANS

Digitized by Google

FABLE CIX.

De la femelle du Singe & de ses deux Enfans.

L'On tient que la femelle du Singe ayant des jumeaux, en ayme passionnément l'vn, & ne tient compte de l'autre: Vne fois donc qu'elle eust deux petits d'vne portée, voulant éuiter vn certain danger, elle prit entre ses bras celuy qu'elle aymoit le plus. Mais pour auoir couru trop viste, elle le froissa contre vne pierre, dont-il mourut; Comme au contraire, cét autre qu'elle portoit sur ses épaules, & qui luy estoit indifferent, s'échapa sans receuoir aucun mal.

Digitized by Google

Discours sur la cent-neufuiéme Fable.

PAr cette Fable nous apprenons que l'amour extraordinaire des Peres est quelquefois tres-nuisible aux Enfans; Et qu'au contraire ceux qu'ils ont traictés trop rudement, en sont mieux fortunez dans le monde, & mesme plus vertueux. Ie verifieray ces deux propositions par ordre. Premierement, il est tres-certain que les mignotises des Meres affoiblissent la complexion de leurs Enfans, pource qu'elles ne les accoutument pas de bonne heure aux choses, où comme dit Cardan au Liure de la Sagesse, il les faut impunément exposer, qui sont le vent, la pluye, le serain, la nourriture sans choix, & telles autres injures de la vie, contre lesquelles les soins trop particuliers que l'on prend à nous deffendre, nous rendent eux-mesmes sans deffense. Cette diuersité d'enueloppes, cette quantité de coëffes, & d'emmaillottemens, & cette delicatesse de nourriture, n'est-ce pas ce qui les rend maladifs, & qui les tuë quelquesfois? Pourquoy accoutume-t'on leurs temperamens à ce qui leur peut manquer, & non à ce qu'ils peuuent toûjours auoir? N'est-ce pas multiplier les perils, & les rendre plusieurs fois mortels? Certes, les Meres

Lacedemoniennes n'en vsoient pas ainsi, non plus que les Femmes de Scythie, qui donnoient ordre dés qu'elles estoient accouchées, qu'on plongeast leurs Enfans dans l'eau froide; Coustume que Virgile attribuë aux Latins dans son Eneide.

Nous trempons nos Enfans dans l'onde;
Aussi-tost qu'ils viennent au monde;
Et puis nous les endurcissons
Contre la pluye & les glaçons.

Ce qui n'empeschoit pas toutesfois que ces Femmes ne missent au monde de fort vigoureux Enfans, chez qui la Santé florissoit, à l'égal de la Vertu. Il n'est pas à croire que la Mere de Massinissa l'eust caressé & dorlotté en son bas âge: Car si elle l'eut fait, asseurement il ne fut iamais arriué à vne si longue, & si heureuse Vieillesse, en laquelle il souffroit le Soleil & la pluye teste nuë, & marchoit à pied des iours entiers, encore qu'il fust âgé de nonante ans. HENRY LE GRAND d'heureuse memoire, n'a-t'il pas esté éleué en Soldat, aussi-bien qu'en Roy? D'où luy venoit cette vigueur extraordinaire de Corps, sinon de sa forte nourriture? Peut-on pas dire le mesme de LOVYS LE IVSTE, son tres-digne Successeur, à present regnant; Prince d'incomparable Vertu, & qui par des merueilles de Valeur & de Pieté, a mis à fin tant de hautes entreprises. Ne doit-il pas vne partie de ses beaux faits à la vigueur qu'il s'est acquise dés son bas âge, parmy les exercices de la Chasse? A t'on iamais veu des peuples plus vertueux, que ceux qui ont fuy les delicatesses, comme faisoient les anciens Romains?

ny des Nations plus débauchées, que celles qui ont pris plaisir à s'éleuer dans le Luxe, & au milieu des delices ? Telle estoit jadis la Republique des Sybaritains, de qui mesme l'on trouue à peine le nom dans les Histoires, si ce n'est que les Autheurs veuillent parler de sa mollesse pour montrer que les personnes qui s'y addonnent, ne sont capables que de cela. Comment donc pourra t'on excuser ces mauuais Parens qui accoutument aux delicatesses les Enfans qu'ils viennent de mettre au monde ? Est-il possible de leur faire haïr vne vie oysiue, & les entretenir dãs les voluptez? de leur apprendre la Sobrieté, & de les nourrir parmy les friandises ? de leur oster l'apprehension des Ennemis, & de leur faire craindre vn peu de serain & de vent? N'est-ce point leur vouloir du mal, que de leur rendre naturelles de si pernicieuses habitudes; & ne peut-on pas bien dire auec le doux Bertaud.

C'est hayr que d'aymer ainsi.

Or ce n'est pas en cela seulement que les excessiues caresses des Meres sont dommageables à leurs Enfans ; il y a bien vn autre danger à courir, & plus considerable, & plus grand, à sçauoir la corruption de l'Ame, qui en procede infailliblement. Car si la bonne Instruction est vne seconde naissance, & si derechef elle depend de la reprehension des Vices, où nostre Nature n'est que trop sujette; ces flateuses Meres qui sont idolâtres de leurs Enfans, ne les perdent-elles point à faute de les reprendre ? Si du commencement elle adherent à leurs coleres, n'en feront-elles pas quelque iour des

Assassins? Si elles endurent leurs petites surprises au préjudice de leurs Freres, ou de leurs Compagnons, n'en font-elles pas des Traistres; Si elles ne chastient point leurs paroles sales, & licentieuses, n'en font elles pas des Paillards, & des Adulteres? Si elles leur souffrent de manger & de boire par excez, n'en font-elles par des Dissolus; O qu'il eust bien mieux vallu pour telles Femmes, d'auoir esté steriles, que de mettre au monde des Miserables, abandonnez à toutes les delicatesses du Corps, & à tous les débordemens de l'Ame.

Mais ie retombe insensiblement en vn discours, dont i'ay si souuent parlé dans cét Ouurage, que ie pourrois bien me rendre ennuyeux au Lecteur, par la necessité des redites. Il vaut mieux venir à la preuue de la seconde partie de mon Allegorie, qui est, que les Enfans le moins caressez, deuiennent les plus vertueux, & les plus honestes. Toutes les raisós mises cy-deuãt, & tournées au sens contraire, peuuent seruir à cette verité; à sçauoir, que la forte Complexion fait les Hommes genereux, & entreprenans; que l'Exercice rend le sang meilleur, que la Sobrieté de l'Enfance se confirme en l'âge auancé, & bref, qu'vne ieunesse qu'on ne flate point, est capable de toute Vertu. A ces raisons l'on en peut adiouster quelques autres, propres seulement à ce suiet. Premierement, qu'vn Fils peu caressé de son Pere, s'éuertuë à deuenir homme de bien, afin de surmonter l'auersion naturelle qu'on a cótre luy, par vn effort de merite extraordinaire. D'ailleurs, ne iugeant pas qu'il ait beaucoup à pretendre à l'heritage, & au cœur

des ſiens, il ne fait aucuns deſſeins domeſtiques: il ne borne point ſa Fortune dans le clos de ſon pere: les ſucceſſions qu'il pretend ſont des charges magnifiques. C'eſt auec celà qu'il deſire de ſe rendre Liberal à ceux qui luy ont eſté Auarés, & à ſes Freres meſmes, que l'on a fauoriſez plus que luy. De cette façon il arriue, que la froideur de ſes proches enflamme toutes ſes eſperances, & que ceux qui le haïſſent, luy font du bien, lors qu'ils y penſent le moins, tellement que l'on peut dire à contre ſens.

Hayr ainſi, c'eſt proprement aymer.

Fin de la cent-neufuiéme Fable.

FABLE CX.

Digitized by Google

Vu

Digitized by Google

110. DV RENARD ET DV LEOPARD

Digitized by Google

FABLE CX.

Du Renard, & du Leopard.

LE Renard, & le Leopard disputoient ensemble de leur beauté. Ce dernier loüoit hautement sa peau tachetée de diuerses couleurs; Ce que le Renard ne pouuant dire de la sienne, ny la preferer par consequent à celle du Leopard; *I'aduouë,* luy dit-il, *que tu as quelque raison de ce costé-là; mais en recompense, l'aduantage que i'ay sur toy, qui n'est pas petit, c'est d'auoir l'Esprit madré, & non pas le Corps.*

Digitized by Google

Remarque ſur la cent-dixiéme Fable.

IL n'eſt pas queſtion de redire icy les aduantages que la beauté de l'Ame emporte ſur celle du Corps. Nous auons traitté ce ſujet aſſez amplement, pour eſtre diſpenſez d'y reuenir, joinct qu'encore qu'il n'y ait que trop de perſonnes dans le monde qui ſouhaittent plus ardemment la poſſeſſion d'vn beau Corps, que celle d'vn bel Eſprit, ſi eſt ce qu'il eſt impoſſible, ce me ſemble, qu'en leur Ame ils ne trouuent ce dernier plus eſtimable que l'autre. Ces Vers d'vn de nos Poëtes le témoignent.

Tel que l'Aſtre du iour eſteint par ſa preſence
Tous ces Feux, qui du Ciel ſont les brillãs Treſors,
Telle, & plus grande encor, eſt la préeminence
Des beautez de l'Eſprit ſur les graces du Corps.

Fin de la cent-dixiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

III· DE VENVS ET DVNE CHATTE

Digitized by Google

FABLE CXI.

De Venus, & d'vne Chatte.

VN beau ieune homme aymoit si fort vne Chatte, qu'il pria Venus d'en faire vne Metamorphose en Féme. La Déesse exauça donc sa priere, transforma cét Animal en vne fille d'excellente beauté. Ce pauure fol fut à mesme temps si passionnément épris de son amour, que sans vser de plus long delay, il la mena droit à son logis, pour en auoir la iouyssance. Mais comme ils furent tous deux au lict, Venus voulant éprouuer si le changement de forme ne luy auroit point aussi fait

Digitized by Google

changer de naturel, lâcha exprés vn Rat dans la chambre. Alors cette froide Amante ne se souuenant plus, ny de la Couche nuptiale, ny de celuy qui estoit auec elle, se ietta du lict en bas, & se mit à poursuiure le Rat, pour le manger: ce qui fut cause que la Déesse irritée, voulut qu'elle reprit sa premiere forme.

Discours sur la cent-onziéme Fable.

TRois choses dignes d'vne grande consideration se presentent à moy; pour estre icy rapportées. La premiere, c'est l'inégalité, qui arriue quelquesfois en Amour, figurée par l'extrauagante passion de ce ieune homme, qui sert de sujet à cette Fable. La seconde, c'est l'enchantement des Amoureux, qui transmüent en vn instant dans leur fantaisie les defectueuses Creatures qu'ils ayment, en des modeles de perfection: ce qui nous est figuré par l'aduanture de cette Chatte, que Venus transforme en Femme. Le troisiéme poinct de mon Discours sera le vray but d'Esope, compris dans la fin de la Fable, à sçauoir qu'on ne change pas

Digitized by Google

de mœurs, en changeant de condition.

Pour venir donc au premier poinct, ie diray que c'est vne chose étrange, de voir que l'Amour frappe quelquefois des personnes si fort inégales en toutes leurs parties, qui si on leur vouloit choisir des Ennemis, l'on n'en iroit iamais chercher d'autres. Cét Aueugle ne reconnoist bien souuent, ny qualité, ny merite. Il prend plaisir d'assembler les Cedres aux Buissons, les Europeans aux Afriquains, les iounes aux vieux, les beaux aux laids, les stupides aux galants, bref les plus gens de bien aux méchans, & aux vicieux. Combien s'est il trouué d'Empereurs qui sont deuenus Esclaues de leurs Vassales? Combien de Dames releuées, qui ont souffert les approches de leurs Valets? Bref, combien de personnes nées de Familles Ennemies, qui se sont naturellement entr'aymées, contre la nourriture qu'elles auoient prise en la maison de leur Pere? Or pource que c'est du Philosophe de rechercher la cause des choses, ce ne sera point mal à propos d'essayer à connoistre celles de cette Inégalité: pour à quoy paruenir, il faut se remettre en memoire ce que dit le Poëte.

Nous aspirons tousiours aux choses deffenduës.

Ce qui est tellement vray, qu'à peine y a t'il rien qui se puisse mieux prouuer par l'Experience. Cela nous arriue par ie ne sçay quel malheur de nostre Nature, soit qu'elle se porte l'inclination à penetrer toûjours plus auant dans les choses, & par consequent à violer les limites qu'on luy prepare, soit que la grande amour de la Liberté nous y conuie, & que ce

soit vne espece de gehenne pour nostre humeur, de voir vn obstacle ou vne barriere deuant nous, comme il aduint à ce Vieillard Milannois, qui ayant vécu iusqu'à soixante ans, sans sortir des faux-bourgs de sa Ville, receut vn commandement de l'Empereur Charles V. de n'en bouger iamais, afin que tous les Estrangers peussent admirer le peu de curiosité de cét homme-là: dequoy toutesfois il eut vn desplaisir si extréme, qu'ayant fait instamment prier l'Empereur de luy permettre d'aller voir le monde; comme on l'eut rebuté de toutes ses demandes, il en mourut de regret dans sa maison. Ce qu'on ne peut attribuër à l'inclination des voyages, puis qu'il auoit passé tant d'années dans vne seule Ville, mais à vne certaine humeur libertine, qui estant commune à la plusspart des hommes, leur fait haïr toutes les contraintes, quelques iustes qu'elles soient. Il y a encore vne cause à cela, que ie trouue plus apparente que toutes les autres; c'est qu'vn Bien interdit nous semble plus grand, & nous fait imaginer que ce doit estre quelque chose excellente, puis qu'on nous en deffend la pratique: de sorte que cela nous éguise l'appetit, & nous fait rechercher auec soin le violement de cette Loy. Nous croyons que les Legislateurs, ou les Magistrats nous en priuent pour se le reseruer, ou pource que la chose est si douce, qu'elle pourroit nous détracquer de l'amour de Dieu, & de la Patrie.

Voilà donc à peu prés ce que l'on peut dire sur cette matiere; d'où il est aisé de conclure, qu'estans portez d'inclination aux choses

Digitized by Google

contraires à nostre bien, plus elles sont deffenduës, plus nous les aymons aussi. De là vient que les Femmes des Maris jalous, & les Filles des Meres trop rigoureuses, tombent plus facilement dans le peché, que les autres, veu l'importune sollicitation qu'on leur fait, pour les en diuertir. Pour cela mesme, il nous arriue souuent d'aymer les personnes inégales, à cause que tels desseins nous sont plus deffendus que les autres. Ce qu'il n'est pas besoin que ie confirme par les Exemples, n'en pouuant alleguer que de superflus, puis que l'Experience rend cette verité trop manifeste.

Ie viens donc à la seconde partie de mon Discours, qui est la Transformation que nostre Autheur nous propose icy; Dequoy ie ferois des Volumes entiers, si i'auois plus de dessein d'écrire beaucoup, que de bien instruire. Premierement ie mettrois en question, si c'est vne chose réellement faisable de transmuër les Corps des vns aux autres; ou si ce qu'on nous raconte de la Lycanthropie n'est qu'vn fantastique Changement, qui a l'apparence de la chose, & non pas la réalité. Puis venant à moraliser là dessus, ie m'étendrois bien au long à déduire comment les Passions démesurées trāsforment nostre Nature en vne pire, & nous font décheoir de la dignité de nostre aise. Ce que les Poëtes ont expressément témoigné par la Fable de Circe la Magicienne, à qui ils ont dōné le pouuoir de changer en Bestes les Corps des hommes, pour montrer par là que les Vices immoderez nous ostent l'vsage de la Raison. Mais d'autant que cette Allegorie est assez

Digitized by Google

conneuë, & qu'en plusieurs endroits de nostre œuure, nous auons amplement touché ce Discours, il sera bien à propos de donner vn sens exprés à cét endroit, pour en tirer vn enseignement particulier. Ie veux donc dire que cette transformation de Chatte en Femme, est vne marque de la foiblesse des Amans, qui ne se sont pas si-tost abandonnez à leurs passions, que toutes choses leur semblent changer de nature. Les Laides s'embellissent en leur imagination: les Belles s'y rendent incomparables, & telles que les Déesses. Vn don de Nature qui n'estoit que mediocre, y deuient extréme: vn Défaut y passe pour vne assez bonne Qualité. Si la personne aymée est louche, ils diront qu'elle en a meilleure grace, & que cette petite imperfection releue l'excellence de l'ouurage. Si elle est extrémement brune, ils nous voudront faire accroire que c'est vne marque de vigueur, & qu'il y a bien du feu caché sous ces tenebres. Si elle est Petite, ils l'appelleront vn Abregé de merueilles, mettant en auant, que plus vne belle œuure est racourcie, plus elle est admirable de soy. Si elle est démesurément grande, ils allegueront, que d'vne belle chose on n'en sçauroit trop auoir, & que la Nature a voulu rendre toutes ses perfections infinies. Si elle a le regard rude, ils appelleront cela les Foudres d'Amour. Si elle l'a niais & simple, ils le nommeront les charmes de l'Innocence. Si elle est trop vieille, ils loüeront l'assemblage du bon Iugement auec celuy du Corps. Si elle est trop jeune, ils nous diront que son Esprit va plus viste que ses années. Bref, ils nous la transformeront

Digitized by Google

toute en fort peu de temps, & nous la donneront à voir ſous vn autre teint, & ſous vn autre viſage. Mais ce qui eſt encore plus ridicule, c'eſt que nous voyons par épreuue ceux qui ont le plus remarqué de manquemens en vne Femme, eſtre les premiers à la loüer ſur toutes les choſes du monde; & cela pour cette ſeule raiſon, qu'elle leur aura poſſible fait les doux yeux, ou fermé la main. Nous pouuons iuger par là, ſi l'état des Amans n'eſt pas ridicule, puis qu'ils paſſent vne bonne partie de leur âge, priuez de toute connoiſſance, & de l'eſpoir meſme de la recouurer. Car il eſt preſque impoſſible qu'vn Homme achoppé à cette Paſſion, s'en rende iamais le maiſtre abſolu. Apres vne Idole, il en adore vne autre; apres vne Fille, il ſe void Eſclaue d'vne Femme mariée: puis il vient à cajoler la Veufue; & il eſt à croire que s'il trouuoit vne Androgine, elle n'échapperoit pas de ſes ſoins, pource ſeulement qu'elle ſeroit à demy femme.

Venons maintenant à la troiſiéme partie de noſtre Diſcours, à ſçauoir que la Condition ne change pas les Vertus ny les Vices de l'Ame, principalement s'ils ſont contractez par vne longue & naturelle habitude. Qui voudroit nier vne Verité ſi claire parmi nous? où trouuera-t'il aſſez de raiſons pour la contredire? y a-t'il quelqu'vn qui ſe dépoüille de ſoy-meſme, en acquerant vne bonne Fortune, ou qui prenne plaiſir à ſe défaire de ſes paſſions, & de ſes peruerſes habitudes? Aſſeurément pluſieurs croiroient achepter la Grandeur trop cher, s'il falloit abandonner leurs Vices pour elle. L'exem-

Digitized by Google

ple d'vn bon nombre de perſonnes de condition leur apprend aſſez, qu'vne haute Fortune ne ſert quelquesfois qu'à les éleuer à vn degré d'imperfection encore plus haut. Ce ne ſont pas toûjours les mieux nourris que les Grands. Ils ont tant de Flateurs, & de Complaiſans prés d'eux, qu'ils peuuent à peine ſe rendre capables d'vne parfaite Vertu. Mais ie paſſe inſenſiblement de mon Diſcours à vn autre, & ne m'apperçois pas que j'anticipe le ſens de la Fable ſuiuante, qui en veut aux Hommes extraordinairement complaiſans.

Fin de la cent-onziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

112. D'VN MALADE ET D'VN MEDECIN

Digitized by Google

FABLE CXII.

D'vn Malade, & d'vn Medecin.

VN Malade enquis par son Medecin de l'estat de sa santé; *Ie brûle*, répondit-il, *& suis tout en eau, à force d'auoir sué*. Voila qui est bien, dit le Medecin, & là dessus il se retira. Le lendemain il le fut encore visiter, & luy demanda comment il s'estoit porté la nuict passée? *Hélas!* s'écria-t'il d'vne voix debile, *peu s'en est falu que ie ne sois mort de froid*. *Tant mieux*, adiousta ce beau Docteur, *c'est bon signe*. En suite de cecy, apres que pour la troisiéme fois il luy eut fait la mesme demande, & que ce pauure homme luy eut répondu, *qu'il n'en*

Digitized by Google

pouuoit plus, si fort il estoit trauaillé d'vn flux de ventre; C'est vostre santé, continua ce Charlatan. A la fin vn de ses amis l'étant allé voir, pour apprendre s'il ne se trouuoit pas mieux que de coutume; *Ah! mon amy*, luy répondit-il, *ie me porte toûjours bien, à ce qu'on me dit, & toutesfois ie m'en vay mourant.*

Discours sur la cent-douziéme Fable.

CE qu'Esope dit icy du Medecin, nous le pouuons appliquer à vn faux Amy. Car il void bien souuent dans vne maladie dangereuse & mortelle, celuy qu'il feint d'aymer sainement. Il luy trouue le poux émeu de Vengeance, ou de Haine; il le connoist enflammé de Passion, ou rafroidy dans l'amour des choses honnestes; Et toutesfois, au lieu de luy conseiller celles qui luy sont profitables, il adhere lâchement aux opinions de son Malade, & craint plustost de le mettre en colere. Tels sont ordinairement ceux qui approchent de la personne des Grands, à qui l'éclat de leur Condition, ou

l'eſpoir de la Fortune, fait trahir mille fois le iour leur Conſcience, en leur conſeillant des choſes illegitimes. Tels ces Flatteurs intereſſez & malins, qui ſous pretexte de vouloir traitter obligeamment ceux dont-ils ſe diſent amis, les détournent des affaires vtiles, & les engagent dans les dommageables. De pareille nature ſont encore ceux qui voyans leurs Amis malades à l'extremité, n'oſent toutesfois leur parler de Confeſſion, pource, diſent-ils, que la peur redouble l'accez du mal, & que c'eſt les hazarder que de leur nommer le nom d'vn Preſtre Mais celles gens ne conſiderent pas que c'eſt bien les hazarder plus griéuement, que de les reduire au dernier article, ſans les auoir fait ſouuenir de leur Salut. Car alors à peine peuuent-ils auoir a force de ſe repentir viuement de leurs fautes, ny aſſez de memoire & d'entendement pour s'en confeſſer. Banniſſons donc loin de nous cette chetiue coutume de complaire mal à propos. Chaſſons de noſtre Eſprit cette humeur ſeruile, & faiſons plus d'eſtat du profit de nos Amis, que de leurs chagrins. Preferons la Verité à la Flatterie, & ne nous enquerons pas s'ils agréent ce que nous auons dit, pourueu qu'il leur ſoit aduantageux.

Fin de la cent-douziéme Fable

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE CXIII.

Des Coqs, & de la Perdrix.

VN homme ayant plusieurs Coqs en sa maison, achepta une Perdrix, qu'il mit auec eux pour l'engraisser. Mais les Coqs ne virent pas plustost cette nouuelle Compagne, que chacun luy donnant son coup de bec, ils commencerent à la chasser. Cependant la pauure Perdrix s'affligeoit fort à par soy, de se voir ainsi rebuttée d'eux, pour n'estre de leur engeance. Toutesfois ayant pris garde qu'ils n'estoient pas exempts de querelle entr'eux, elle modera sa tristesse; & se consolant; *Arriue ce qui pourra,* dit-elle, *ie suis resoluë de ne me plus*

tourmenter, puis que ie voy maintenant qu'ils s'entrebattent eux-mesmes.

Discours sur la cent-treiziéme Fable.

DE cette Fable on en peut tirer deux Aduis tres-salutaires, dont l'vn consiste en l'horreur des Dissentions intestines, & l'autre en la Patience que doiuent auoir les Sages, lorsqu'ils reçoiuent vn mauuais traittement des Vicieux. Quant au premier poinct, toute la suite de nostre Ouurage n'est pleine que de cét aduertissement. Nous auons veu les quatre Taureaux inuincibles aux efforts du Lion, tant qu'ils ont esté bien & fidelement vnis. Nous auons veu entre les mains d'vn Laboureur vn faisceau de Verges, qui n'ont pû ny estre rompuës en gros, ny resister en détail, Et nous nous sommes estendus sur ce discours, à la maniere des Orateurs & des Philosophes.

Venons maintenant au second poinct de cette Allegorie, qui regarde la Patience que doiuent auoir les Vertueux contre les injures des Méchans. Certes, elle ne sera pas mal-aisée à prendre, quand ils considereront bien que tous les outrages de leurs Persecuteurs ne procedent que de l'Habitude qu'ils ont au Vice. Rien ne

s'apprend plustost, & ne s'oublie plus tard que luy. Les Maistres sont blasmez souuent des fautes de leurs Disciples. Mais si nous faillons, il ne s'en faut nullement prendre à eux; Estant certain que les Vices s'apprennent assez sans Precepteur, & que difficilement ils peuuent estre oubliez, si on ne les chastie. Il ne faut donc pas que l'Homme se fasche d'estre mal-traitté par le Vicieux; mais qu'il se réjouysse plustost de se voir dans vne condition preferable à celle de son ennemy, comme il arriue ordinairement aux gens de vertu. Il n'y a que la seconde de ces deux propositions qui en puisse improuuer la consequence; Et toutesfois il n'est rien de si veritable; Car quelle conformité y peut-il auoir entre la condition d'vn Vicieux, & celle d'vn Homme de bien? L'vn est mille fois le iour gehenné du repentir de ses Vices, l'autre vit dans la satisfaction de sa Probité. L'vn apprehende des chastimens, & l'autre espere des recompenses apres la mort, & ne craind aucun supplice durant sa vie. L'vn fait tout le monde Ennemy, ou pour le moins il se persuade de le faire, & l'autre est à couuert de la haine d'autruy, à cause qu'il ne se rend odieux à personne. Bref, il n'y a point de comparaison en la felicité de tous les deux, soit qu'on regarde la vie presente, soit qu'on jette les yeux sur la future. Quel sujet aura donc l'homme de bien de se plaindre, si la Raison luy fait connoistre que sa Fortune est plus souhaittable que celle de son Ennemy? L'on peut répondre à cela, que l'injure aigrit la personne qui la reçoit; Mais quelle injure peut receuoir le Vertueux? Si c'est la honte des

Digitized by Google

hommes, qu'il ſçache que l'inſolence du Médiſant ne le peut aucunement noircir d'infamie. Car le des-honneur ſuit l'action, & ne s'attache point à la perſonne offenſée: autrement elle eſt injuſte, & par conſequent elle ne doit pas eſtre miſe en conſideration par les gens de bien. Si elle s'attache donc ſimplement à l'Action, celle-cy eſtant mauuaiſe, ne doit faire rougir que ſon Autheur, & non pas l'Innocent qu'on a perſecuté. Mais prenons que le des-honneur y fut tout certain, ce qui toutesfois eſt vne choſe impoſſible (car noſtre ſiecle n'eſt pas ſi dépourueu de Vertueux, qu'on n'y condamne encore les mauuaiſes Actions comme criminelles, & qu'on n'y mette la Conſtance au nombre des choſes Heroïques;) Prenons, dis-je, que l'homme de bien eſtant affronté par le Vicieux, en receuſt toûjours de l'opprobre, & fut ſans ceſſe expoſé à la riſée des autres hommes, quel des-auantage eſt-ce là, pour entrer en parallele auec la ſolide poſſeſſion des Vertus, principalement de la diuine & admirable Patience? Les voix & les opinions des Hommes ſont-elles quelque choſe aux prix des iugemens de Dieu, qui agiſſent tous en faueur de la Probité? Si le Sage eſt injurié, a-t'il reſolu de perdre le nom de Sage par le courroux, & par le reſſentiment? S'il approuue l'injure qu'on luy a faite, pourquoy s'en plaint-il, & s'il la condamne, n'eſt-ce pas l'imiter que s'en reſſentir? En quoy certes il ne ſert de rien, ny d'alleguer Ariſtote, qui ne déconſeille point la Vengeance, ny de dire que ce n'eſt pas eſtre injurieux que de repouſſer vn outrage. Cette raiſon n'eſt bonne qu'en la bouche

Digitized by Google

du vil Populaire, mais non pas en celle du Iudicieux, ny du Sage, qui ne tiennent point vne offense moins blasmable pour estre faite en suite d'vne autre que pour estre commise la premiere.

Aussi, sans mentir, l'exemple du Vice nous en doit luy-mesme détourner, & nous faire raisonner de cette sorte. Si celuy-cy, bien que Vicieux & haïssable de sa nature, n'a pas laissé d'attirer sur soy plus d'horreur qu'il n'en auoit auparauant, en l'Action qu'il a faite contre moy, combien plus serois-je noircy, en luy rendant la pareille, moy qui ay vécu iusqu'à maintenant en quelque consideration d'honneste homme? Si son outrage a semblé laid & hydeux dans son Centre mesme, à sçauoir en la personne du Malfaicteur, combien sera-t'il épouuentable en la mienne, puis que ie ne pése pas auoir iamais donné lieu à des Actions scandaleuses, & dignes de la haine publique? Voila les reflexions que fera le Vertueux en soy-mesme, pour se détourner de l'injuste amour de la Vengeance: puis il cósider era si elle est aisée ou difficile. Si elle est aisée, il n'en voudra point ouyr parler, & la laissera en arriere, comme vne chose peu digne de luy, & qui est aussi capable de tomber dans vn Courage vulgaire, que dans le sien. Si elle est difficile, il s'en proposera toûjours la difficulté, & se reduira par ce moyen à ne la point embrasser. Il r'appellera pour lors en sa memoire vne chose que nous auons déja touchée, à sçauoir que Dieu s'est reserué la Vengeance, & que c'est empieter sur luy que de la vouloir faire de ses mains. Voila pour ce qui est

Digitized by Google

d'étouffer toute sorte de ressentimens contre son Ennemy, ce qui me semble la plus dangereuse Action que puissent faire les Offencez.

Quant au moyen de viure satisfait en son ame, & de ne s'abandonner point à la douleur d'vne Offence, ie pense que ce ne sera pas vne chose mal-aisée à celuy qui aura remis l'injure à l'Ennemy. Car s'il a veritablemēt chassé de sō cœur toute la haine qu'il y peut auoir conceuë contre la personne injurieuse, voudra-t'il bien en porter la penitence par sa propre douleur? Vn autre l'aura-t'il affronté, afin qu'il s'en punisse luy-mesme? Seroit-il juste que le Coupable eust son pardon, & que l'Outragé se desesperast? Quel si grand mal y a-t'il en vne offence, qu'vn homme bien Vertueux n'en puisse digerer dauantage? Chose étrange! il faudra qu'il endure patiemment la mort, & il s'affligera pour la mauuaise Action d'vn simple Homme? En quoy luy peut nuire vn Ennemy, si la Vertu le deffend contre tous les accidens de la vie? Il l'auroit asseurement incommodé d'vne étrange sorte, s'il en estoit deuenu moins ferme, & moins constant. Mais cela ne pourroit pas estre, sans qu'il y allast de la faute mesme de l'Offencé, qui donneroit tel pied à vne chetiue & mediocre injure. Il est donc certain qu'vne Ame genereuse, & bien née, pour estre outragée, n'en perdra iamais la tranquillité, principalement si elle preuoit de loin les conseils des Malicieux, & si elle cōnoist que leur nature, semblable à celle du Feu, ne se peut soustenir sans détruire & consumer le sujet où il faut qu'elle s'attache de necessité. Cela estant, l'on ne doit

pas s'étonner si elle s'attaque à son contraire, c'est à dire à l'Ame des gens de bien, comme directement opposée aux Méchans, qui ne peuuent compatir auec elle, sans vn contraste mortel.

Mais Esope fournit bien vne autre raison aux Courages Vertueux, pour leur seruir de consolation, quand les Méchans les affligent; C'est qu'il feint la Perdrix mesme mal traictée par les Coqs, en leurs contentions mutuelles, d'où il luy fait prendre sujet de s'appaiser. Car, dit-elle à part soy, comment ne me seront-ils pas rudes, puis qu'ils s'offencent entr'eux, & qu'il leur est impossible de s'accorder? En effet, les personnes affligées par le cruel traittement des Méchans, se peuuent bien consoler en leur misere, & ne trouuer pas étrange qu'on les attaque, en cette difference de naturel qu'ils ont auec eux, puis que les Compagnons des mesmes Vices s'entre-courent sus la plus-part du temps, comme cette engeance de Serpens monstrueux qui s'entre-mangent dans les Deserts de Lybie; & qu'auec vne violence à peine croyable, ils pratiquent les vns contre les autres leurs déloyales Maximes. L'Experience & la Raison nous confirmét également cette verité. L'Experience, en ce qu'ordinairement les Voleurs s'entre-battét pour le partage d'vn butin, les Quereleux se perdent en fin par leurs propres dissentions, & les Fourbes en font de mesme, pour iouyr du fruict de leur tromperie, apres auoir cherché leur aduancement dans la ruine des Familles. Bref, c'est vne chose asseurée, que iamais les Méchans ne se sont gardé

Digitized by Google

la foy les vns aux autres, dont apres l'Experience il n'est pas hors de propos d'alleguer icy la raison. Elle consiste donc en ce que la parfaite Amitié ne se propose pour but que la Vertu seulement, & que toute autre sorte de bienveilllance ne peut ny ne doit legitimement porter le nom de vraye Amitié. Le commerce des Méchans est donc indigne d'vn si beau tiltre, comme mercenaire qu'il est, & interessé. Aussi n'en a-t'il point les effets, qui sont la franchise, la Perseuerance, & la Tranquillité. Au contraire, il est sans cesse suiuy de ruses, de troubles, & d'inconstance. De là viennent ordinairement leurs contentions, leurs concurrences, & leurs faux partages : De là viennent, dis-je, les meurtres qu'ils font presque toûjours de leurs compagnons, & les Accidens tragiques qui suiuent leurs entreprises. Voila donc la principale raison pour laquelle Esope veut que la Perdrix souffre patiemment sa déconuenuë. Car comment espereroit-elle vn bon traittement de ceux qui n'en peuuent faire que d'injustes, non pas mesme à leurs semblables? Mais passons maintenant à vn autre Discours, pour ne sembler trop prolixes en vne chose que tout le monde connoist, & qui n'a besoin, ny d'amplification, ny de preuues, pour estre assez claire d'elle-mesme.

Fin de la cent-treiziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE CXIV.

Du Charbonnier, & du Foullon.

VN Charbonnier ayant pris vne maiſon à loüage, & prié vn Foullon ſon voiſin d'y vouloir demeurer auec luy; *Mon amy*, luy répondit le Foullon, *cela ne me ſeroit aucunement profitable; car i'apprehenderois toûjours que ce que i'aurois blanchy, ne ſe noirciſt à la vapeur de ton charbon.*

Digitized by Google

Discours sur la cent-quatorziéme Fable.

DE cette Fable, il s'en peut tirer plusieurs sens Moraux, dont le plus iudicieux, & le mieux appliqué, c'est à mon aduis, celuy de ne hanter iamais qu'auec nos semblables, principalement si nous viuons en vne estime loüable, & qui soit nette de tout soupçon. Car alors il faut soigneusement prendre garde, de fuyr comme vne maladie contagieuse, le commerce des Infames & des Méchans. Souuenons-nous à ce propos de cette belle Instruction que nous donne le Philosophe Epictete: Si tu és auec tes Maistres, écoute-les, & leur rends obeïssance; Si auec tes Egaux, accorde leur tout ce qui est raisonnable; Si auec tes Inferieurs, instruy-les paisiblement. Mais souuien-toy sur tout du Symbole de Pythagore, qui te defend la hantise de Ceux *dont la queuë est noire*; c'est à dire l'intention malicieuse, comme ne se rapportant qu'à vne mauuaise fin. Si nous faisons autrement, il est à craindre que par leur mauuaise reputation, ils ne nous noircissent aussi facilement, que ce Foullon le pourroit estre par les habits du Charbonnier. Il n'y a rien si aisé que de soüiller son nom d'vne tache qu'il est difficile d'effacer. Car les Mé-

disans

Médiſans, eſtant ſans ceſſe aux aguets, pour chercher quelque nouuelle matiere à leurs Calomnies ; comme ils voyent qu'ils n'en trouuent point en la perſonne des Innocens, ils les iugent par le Vice de ceux qui les hantent. Auſſi eſt-il vray que l'Ignominie, & la mauuaiſe eſtime, ſe communiquent par reflexion à celuy qui leur eſt le plus proche, tout de meſme que l'Honneur touche en quelque façon les amis de la perſonne honorée, par vn rayon qu'il élance obliquement ſur eux.

Fin de la cent-quatorziéme Fable.

Digitized by Google

115 DE LA CHAVVE SOVRIS DV BVISSON ET DV PLONGEON

Digitized by Google

FABLE CXV.

De la Chauue-souris, du Buisson, & du Plongeon.

LA Chauue-souris, le Buisson, & le Plongeon, s'associerent ensemble, afin de faire trafic de marchandise. Pour cét effet la Chauue-souris emprunta de l'argent, & le mit dans la Communauté: le Buisson apporta vne Robe auec soy, & le Plongeon prit de l'Or. Apres ces preparatifs, ils se mirent tous sur mer; où le malheur voulut qu'il suruint vne si grande tempeste, que le Nauire en fut coulé à fonds, & ils se sauuerent bien à peine, apres auoir tout perdu. Le Plongeon de-

Digitized by Google

puis ce temps-là se tient toûjours au bord de la mer, en attendant qu'elle jette hors son Or en quelque endroit du riuage; La Chauue-souris ne se montre que de nuict, de peur de ses Creanciers; Et le Buisson s'attache aux Robes des Passans, pour voir s'il ne reconnoistra point la sienne.

Discours sur la cent-quinziéme Fable.

VOicy, ce me semble, vne des plus étranges inuentions de nostre Autheur, en ce qu'elle est fondée sur le Commerce d'vne Plante, & de deux Oyseaux. Pour en tirer donc quelque Allegorie, il faut examiner l'vn apres l'autre chacun de ces Marchands. Premierement, ce qu'il dit de la Chauue-souris, témoigne vne naturel auare: Dequoy semblent faire foy les yeux surueillans, les ongles crochus, & les monstrueuses aisles de cét Animal. Par le Plongeon il represente le Voluptueux, qui donne tout à ses sens, & se lance teste baissée dans des fleuues de delices, dont-il est mal-aisé de le tirer. Quant au Buisson, c'est la marque d'vne humeur pesante, qui n'estant pas née aux

Digitized by Google

grandes choses, demeure enracinée dans vne place, sans estre capable d'aucun mouuement.

Or le sujet de cette Fable est à peu prés celuy-cy. Quand il arriue que dans vn corps Politique quelques-vns des Membres sont lâches & endormis, ou plongez dans les delices; & les autres entierement addonnez à leur profit, il est presque impossible que leur Gouuernement soit bon, ny que leurs entreprises réüssissent au gré de la Multitude. Car en toute sorte de desseins, pour le moins en ceux qui peuuent conclure dans vn Conseil, l'on a besoin principalement de Vigilance, de bonne Conduite, & de Probité. De Vigilance, pour surueiller aux moyens d'agir, & de venir à bout de quelque haute entreprise; De bonne Conduite, pour ne laisser en arriere aucune industrie de celles qui peuuent faciliter vne affaire; Et de Probité, afin que les Ministres n'ayant l'Esprit qu'à des interests mercenaires, ne tournent à leur profit particulier les auantages qu'ils sont obligez de rapporter au bien du public. Ce fondement supposé, nous auons eu raison de dire, qu'en tous les Estats, où l'Administration des affaires est donnée aux Stupides, aux Voluptueux, & aux Auares, il ne se peut faire qu'il n'y arriue du desordre, ou de la ruine; & que leurs Entreprises ne soient aussi malheureuses que celles du Buisson, de la Chauue-souris, & du Plongeon, assemblez pour le mesme Commerce.

Fin de la cent-quinziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLE CXVI.

De deux hommes, & d'vn Asne.

DEux hommes passant par des lieux deserts, trouuerent fortuitement vn Asne en leur chemin; Ils commencerent alors à debatre à qui l'auroit, & le meneroit en sa maison, châcun d'eux s'imaginant que la Fortune luy eust enuoyé cette belle rencontre. Mais comme ils estoient en ce differend, l'Asne se déroba, & ainsi l'vn & l'autre furent frustrez de leur espérance.

Discours sur la cent-seiziéme Fable.

QVant à ces deux Compagnons, qui se debattent imprudemment pour vne chose qui ne leur appartient pas, ils me remettent en memoire vne infinité d'Hommes pernicieux, qui font gloire de se rendre de mauuais offices, & de vomir les vns contre les autres toute la malignité de leur fiel, jusques là mesme, que de la Langue ils en viennent souuent aux mains, & tout céla pour vn aduantage qui ne leur est pas destiné; mais que le Ciel reserue à d'autres qu'à eux. En quoy certes, il me semble qu'il y a beaucoup de Iustice. Car ie ne voy point d'apparence d'estimer dignes de la possession d'vn Bien, ceux qui au lieu de se l'asseurer par quelque inuention raisonnable, s'exercent à témoigner de la haine à leurs Concurrents, & entretiennent leur amitié, plustost qu'ils n'acheminent leurs desseins.

Fin de la cent-seiziéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google

117. DV LIEVRE ET DE LA TORTVE

FABLE CXVII.

Du Liévre, & de la Tortuë.

LE Liévre voyant vn iour la Tortuë, qui se trainoit à pas lents, sé mit à soû-rire, & luy dit plusieurs mots de [r]aillerie, pour blâmer son extréme [t]ardiueté. Alors la Tortuë, à qui ce [m]épris du Liévre seruit d'vn iuste su-[ie]t de s'en offencer, ne luy fit point [d]'autre réponse, sinon qu'elle le défia [c]ourageusement à la course. Ce défi [a]ccepté, & tous deux estans demeu-[r]é d'accord du lieu jusques où ils [d]euoient courre, ils prirent le Re-[n]ard pour leur Iuge. La Tortuë par-[t]it en mesme temps, & le Liévre luy

Digitized by Google

laiſſa prendre tel aduantage qu'elle voulut, s'imaginant qu'il y ſeroit aſſez-toſt pour la vaincre. Voila ce-pendant qu'à force d'aller, elle ſe rendit inſenſiblement aux bornes preſcriptes, & gagna par ce moyen le prix de la courſe. Dequoy le Lie-vre bien étonné, maudit tout haut ſa nonchalance, & la trop bonne opinion qu'il auoit euë de ſoy meſ-me. Mais le Renard s'en mocquant, *Mal-auiſé que tu és*, luy dit-il, *ap-prends vne autre fois à ne croire point ta folle teſte, & à te ſeruir de tes jam-bes au beſoin.*

Diſcours ſur la cent dixſeptiéme Fable.

DE quelque façon que ie conſidere cette Fable, elle me ſemble ſuſceptible de plu-ſieurs ſens differens, comme nous voyons qu'vne meſme matiere ſe peut appliquer à di-uers vſages. Auſſi ne doutay-je point que par la Tortuë on ne puiſſe entendre vn Eſprit tardif,

bien que vigilant; par le Liévre, vn Courage prompt, mais mal-aduisé; & par le Renard vn homme accort & ingenieux, qui ne iuge que de ce qu'il void, sans s'arrester à la vaine monstre des Presomptueux, ny à la trop bonne opinion qu'ils ont ordinairement de leur vertu pretenduë. Mais ie laisse à part ces explications, pour m'attacher à la plus vray-semblable de toutes, que le Italiens ont, à mon aduis, comprise en ce vers.

Ingegno è forza à che non l'opra è nulla.

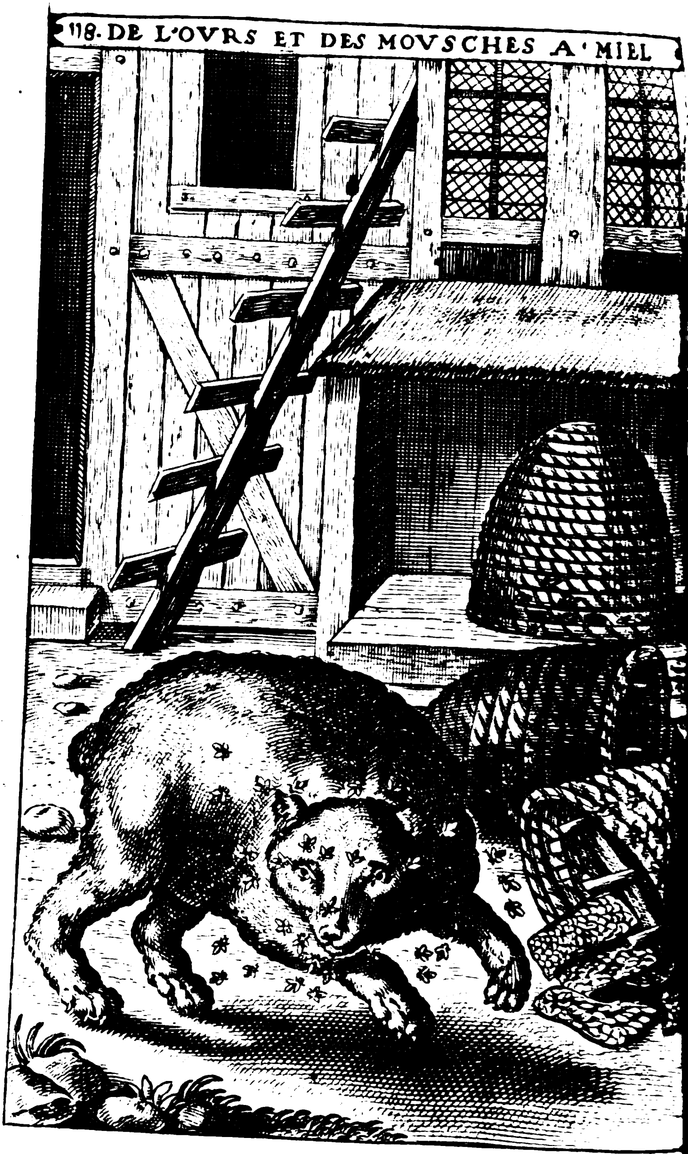
C'est à la verité, vne belle chose que l'Esprit, à qui l'on peut donner cette gloire d'estre l'image de la Diuinité, le Chef-d'œuure le plus accomply de tous, & la meilleure partie de nous-mesmes. C'est pareillement vne Qualité fort souhaittable que la Force, lors qu'elle se trouue joincte à l'Addresse; puis que par elle nous venons glorieusemēt à bout des plus hautes Entreprises, où la Valeur & le Courage nous portent. Toutesfois comme l'eau croupit insensiblement, & deuient puante, si elle n'est remuée, & le Feu s'éteint, si on l'empesche d'Agir, en luy ostant la Matiere qui l'entretient; ainsi, pour en parler sainement, & la Beauté de l'Esprit, & la Force du Corps, ne sont que des Qualitez inutiles à l'Homme, s'il ne s'en sert au besoin, & s'il ne reduit la Puissance en acte. Du premier, nous en auons vn Exemple bien éuident en la personne d'Archimede, qui se fût en vain piequé de ses hautes connoissances, & de son profond sçauoir aux Mathematiques, s'il ne les eust pratiquées auec soin, & pour son contentement particulier, & pour le

seruice de sa Patrie. Quant au second, ie n'en veux point d'autre preuue que celle de ce prodigieux Milon de Crotone, que l'on tient auoir couru vn stade entier aux jeux Olympiques, portant sur ses espaules vn Bœuf, qu'il tua d'vn coup de poing, apres l'auoir déchargé; Ce qui fut asseurément vn pur effet de l'Exercice & de l'Habitude, par qui la Vertu cultiuée, a de tout temps rendu merueilleuses, & comme incroyables, les Actions des hommes extraordinaires. Dequoy, ce me semble, l'on ne pourra pas douter, si l'on considere indifferemment que ceux qui ont excellé, soit aux Lettres, & aux Armes, comme vn Platon, vn Aristote, vn Seneque, vn Cesar, vn Alexandre, vn Agesilaüs, & ainsi des autres, n'auroient iamais rien aduancé dans cette Lice d'Honneur, si par le conseil du Prouerbe Grec ils ne se fussent hastez doucement; Et c'est en cela, sans doute, qu'ils ont imité la Tortuë, plustost que le Liévre de cette Fable, puis qu'en matiere d'Esprit & de Force, toutes les fois qu'il leur a fallu Agir, ils l'ont fait sans differer, & ont toûjours joint la Prudence & le Soing ensemble.

Fin de la cent-dixseptiéme Fable.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

FABLE CXVIII.

De l'Ours, & des Mousches à Miel.

LA faim ayant chassé l'Ours du Bois ; comme il s'en alloit cherchant dequoy repaistre, il trouua des Ruches en son chemin, & se mit à lécher le miel d'alentour. Vne Abeille s'en apperceut de bonne fortune, & picqua l'Ours à l'oreille, tandis que ses compagnes dormoient ; Cela fait, elle laissa son Ennemy en vne rage mortelle, & se sauua dans la Ruche, que l'Ours s'aduisa de rompre, s'imaginant par ce moyen d'auoir tiré raison de l'injure qu'il venoit de receuoir. Mais voila qu'à l'instant toutes les autres Abeilles sortirent, & le picquerent iusques

Digitized by Google

au ſang, pour ſe reuancher elles-meſmes de ce qu'il auoit rompu leur maiſon. Tout ce que l'Ours pût faire à cela, dans l'extréme violence de ſes douleurs, ce fût de ſonger à ſa retraitte. Il ſe retira donc bien viſte, & en s'en allant ; *Miſerable que ie ſuis*, dit-il à part ſoy, *qu'il euſt beaucoup mieux valu pour moy de ſouffrir vne petite picqueure, & lécher le miel en patience, qu'eſtre cauſe du grand mal que toutes les Abeilles m'ont fait, lors que i'ay creu me vanger d'elles.*

Diſcours ſur la cent-dixhuitiéme Fable.

LE ſens de ceſte Fable eſt clair de ſoy-meſme, & bien digne de conſideration, puis qu'en cét Ouurage l'ingenieux Eſope s'eſt imaginé diuerſes peintures de cette maniere, & toutes ſemblables à celle-cy. Elle nous apprend qu'vn ſeul ne peut rien contre pluſieurs : Que les Grands doiuent apprehender la colere des Pe-

tits; Qu'il n'y a point de ieu à se vouloir vanger de ceux à qui nous auons donné suiet de nous nuire; Et qu'en tout cas il vaut mieux endurer vn mal qu'ils nous font, que se mettre en danger d'en souffrir vne infinité.

Nous pouuons trouuer d'assez beaux exemples à ces Veritez, en la plusspart des choses de la Nature. Quelque forte qu'en soit la liaison, elle s'affoiblit souuent par les moindres Ennemis, quand ils s'vnissent en nombre. Y a t'il rien moins à craindre qu'vne Chenille, qu'vn Moucheron, & qu'vn chetif Vermisseau, si on la considere separément! Et toutesfois l'Experience nous fait voir souuent, à nostre dommage, que cette Vermine ramassée en quantité, ruyne les fruicts, les plantes, & les semences, mais particulierement les grains, dont elle ronge le germe. Ce qui n'est pas encore si prodigieux, que ce qu'on raconte de quelques contrées des Indes Orientales, où s'en vont fondre de temps en temps de si espaisses nuées de Sauterelles, que le Soleil mesme en est obscurcy, & tout le peuple contrainct d'abandonner le pays.

Quant à la Vengeance, comme elle est vne espece de Iustice sauuage & brutalle, elle me semble plus seante aux Bestes, qu'aux Hommes. Aussi ne la peuuent-ils faire qu'à leur dommage, comme dirent autrefois les Garamantes au grand Alexandre. Mais ce qu'il y a d'insupportable en leur humeur, c'est qu'il ne s'en trouue que trop parmy eux, qui sont bien contens de faire comme l'Ours de ceste Fable, c'est à dire, de manger la plus pure substance des Innocens,

Digitized by Google

& de ne vouloit pas toutesfois que ces pauures gens s'en ressentent; Car alors s'ils en reçoiuent le moindre déplaisir, il n'est pas à croire combien est grand la violence où leur passion les porte. Alors, dis-ie, s'imaginant que toutes choses leur soient permises, à cause de leur Puissance, ils font gloire d'opprimer les Petits, & de les aller chercher iusques dans leurs maisons, qu'ils ruynent de fonds en comble pour se vanger. Eux cependant ioüent de leur reste, comme ils se voyent ainsi persecutez; Et faisant courage de desespoir, ils en attirent à leur deffence quantité d'autres, qui tels que des Mouches à miel, sortent à la foule de leurs loges, se iettent pesle-mesle sur ces Oppresseurs, les picquent iusques au sang, & les contraignent en fin de faire vne honteuse retraite. Ie sçay que l'on pourroit donner à cette Fable quantité d'autres explications, & dans la Politique, & dans la Morale. Mais ie ne trouue pas à propos de grossir dauantage ce Volume; Et il me doit suffire de l'auoir conduit à la fin le plus succinctement que ie l'ay pû faire. Enquoy, certes, ie me suis tenu dans vne simple façon de moraliser, & de dire des choses plustost vrayes que subtiles; car en ces Discours tout mon dessein n'a esté que d'acheminer les Hommes à la Vertu, combien que ie sois l'homme du monde le moins Vertueux. Toutesfois ie m'ose promettre que le Lecteur fauorable excusera mes défauts, par la sincerité de mon intention, & qu'il prendra seulement pour luy ce qu'il trouuera de plus propre à contenter son Esprit & à moderer ses passions.

Fin des Fables d'Esope.

Digitized by Google

LES FABLES DE PHILELPHE, POËTE LATIN.

TRADVITES ET MORALISÉES,
Par I. BAVDOIN.

A PARIS.
hez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, sur le second Perron montant à la Sainte Chapelle, à l'Escu de France.

M. DC. LIX.
Auec Priuilege du Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

ADVERTISSEMENT.

BIEN que la Poësie ne fût pas le seul talent de PHILELPHE, ce n'en estoit pas pourtant vn des moindres; Et voilà pourquoy ie l'appelle Poëte auec beaucoup de raison. D'ailleurs, il est ainsi nommé dans le Tiltre* de ses FABLES, escrites en vers Latins, & imprimées il y a prés de deux cens ans, à Venise, en vieilles lettres Gothiques. I'en ay traduit les principales, que i'ay icy mises en suitte de celles d'ESOPE, auec des REFLEXIONS MORALES, que i'aurois faites plus longues, si ie n'auois craint de grossir trop ce Volume. Au reste, LECTEVR, si vous desirez apprendre qui estoit cét Autheur, & quelle sa condition, voicy en deux mots ce que i'en ay pû recueillir. *FRANCOIS*

* *Philelphi Poëta clariss. Fabulæ.*

PHILELPHE, natif de la Ville de Tolentin en Italie, eût tant de passion pour la Langue Grecque, qu'affin d'en sçauoir les secrets, il s'en alla jusques dans Athenes. De-là, il vint à Constantinople, où il épousa la Fille d'EMANVEL CHRYSOLORAS, qui estoit aussi fort versée en la mesme Langue. Estant de retour en Italie, il apprit aux autres auec facilité, ce qu'en ses Voyages il auoit appris auec peine. Car il enseigna publiquement les Langues, & les Sciences en l'Vniuersité de Boulogne; où il publia diuers Ouurages de sa façon, & d'autres aussi, qu'il traduisit des anciens Autheurs, comme, la Cyropedie *Grecque de Xenophon, & quelques* Vies des Hommes Illustres *de Plutarque. Ces Exercices, bien que tres laborieux, furent neantmoins tous ses Diuertissemens, dans la mesme Ville de Boulogne.*

Mais comme il a esté fameux en

ſon temps par ſes Ouurages de Vers & de Proſe; auſſi ne l'eſt-il pas moins au noſtre; par ceux d'vne perſonne aſſez connuë, qui excelle en l'vn & en l'autre genre d'eſcrire. C'eſt le Sieur GVILLAVME COLLETET, qui en deduit amplement la Vie dans ſon *Hiſtoire des Hommes Illuſtres*; au nombre deſquels la Poſterité, ſi elle eſt iuſte, le doit mettre vn iour luy meſme.

Ie vous aduiſe au reſte, LECTEVR, qu'ayant touſiours creu que comme l'on dict *vn grand*, & *vne grande Aigle*, l'on pouuoit dire de meſme *vne bonne* & *vn bon Eſcreuiſſe*; I'ay donné ſujet à quelques-vns de me reprendre d'auoir fait ce mot-là Maſculin. Voilà pourquoy; pour ne point faillir, ie cede à l'Vſage, & me ſoubmets tres-volontiers à voſtre Cenſure, ſi vous trouuez meilleur de le faire Feminin.

Digitized by Google

TABLE DES FABLES.

DV Faucon, & de la Colombe. FAB. I. pag. 1.
De la Couleuvre, & du Herisson. f. II. p. 7.
Du Serpent & du Renard, & du Herisson. f. III. p. 13.
Du Renard, & de l'Ecreuisse. f. 4. p. 21.
Du Loup, & du Laboureur. f. 5. p. 27.
De deux Voyageurs. f. 6. p. 32.
De la Poule, & de ses Poussins. f. 7. p. 39.
Du Palmier, & de la Citroüille. f. 8. p. 43.
Du Lion & du Pourceau. f. 9. p. 49.
Du Passereau, & de l'Arōdelle, f. 10. p. 54.
De la Pie & de son Poussin. f. 11. p. 60.
Du Loup, du Renard, & de l'Asne fab. 12 pag. 63.
Du Loup, & du Renard. f. 13. p. 70.
D'vn Passant, & d'vn Ours f. 14. p. 81.
Du Renard, & du Linx. f. 15. p. 88.
De l'Ourse, & du Chien. f. 16 p. 92.
Du Singe, & du Chien. f. 17. p. 98.
D'vn Villageois, d'vn païsant, & d'vn Ours f. 18. p. 103.

Digitized by Google